BIB. DE L'UNIVERSITÉ

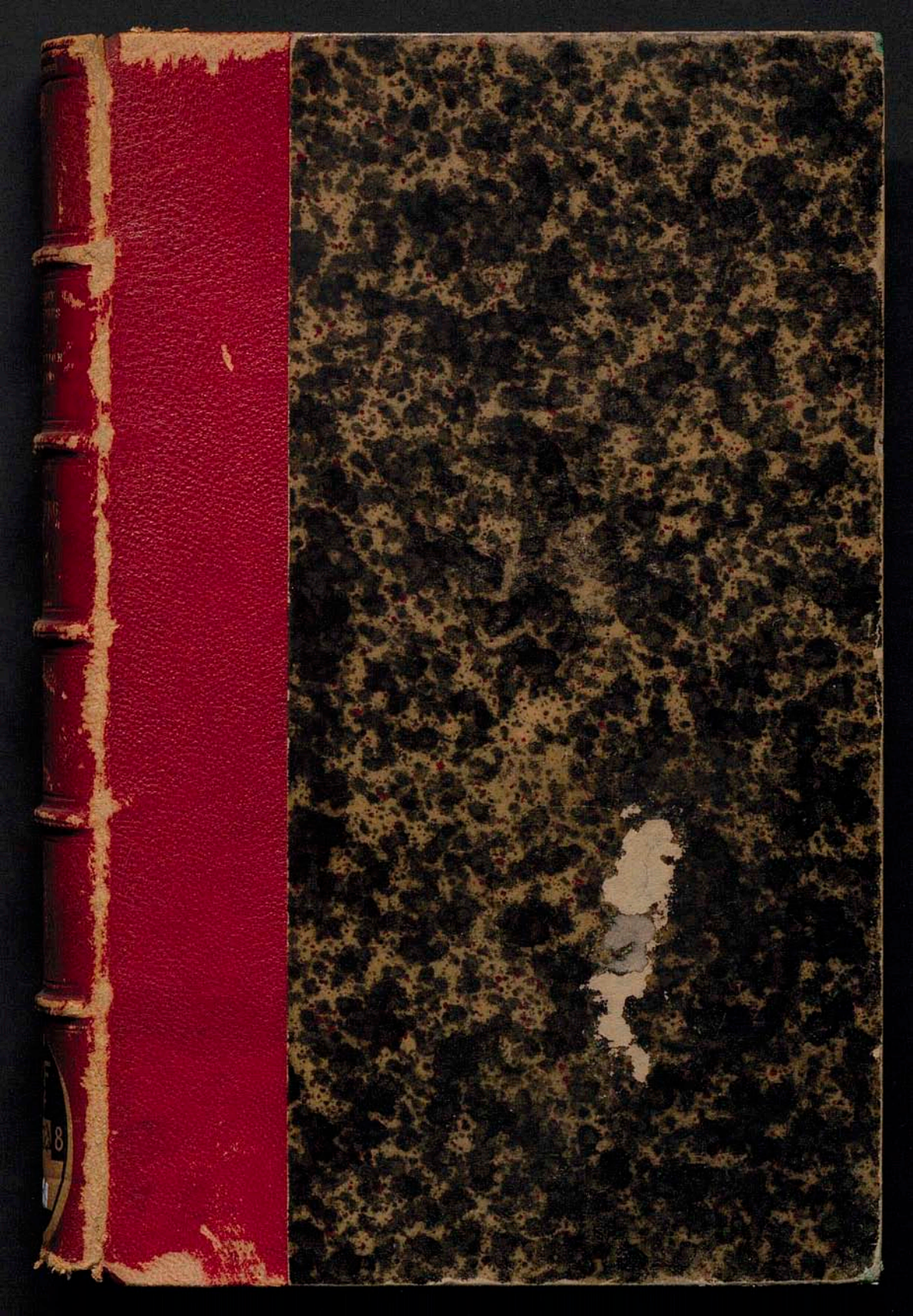
DOCTORAT
ÈS LETTRES
PARIS

COLLECTION
GRÉARD
31

HALLBERG

1869

HF
uf
in 80
8
3



# WIELAND

ÉTUDE LITTÉRAIRE

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, 11.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE
13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
CONTACTS : 01 40 46 30 97 - info@biu.sorbonne.fr

Inv. :

SU ppn : 046227730X

Cote : HFUF 8=80A-31

1159706064

HF uf 80a (31)

# WIELAND

ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUIVIE D'ANALYSES ET DE MORCEAUX CHOISIS DE CET AUTEUR
TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

THÈSE POUR LE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

Louis-Eugène
L. E. HALLBERG pseudonyme H. Grimm.

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE, LICENCIÉ ÈS LETTRES
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

PARIS
E. THORIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE DE MÉDICIS, 7

1869

ACQUISITIONS N° 37490

A MON PÈRE

E. F. C. HALLBERG

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

hommage de reconnaissance filiale

L. E. H.

# PRÉFACE.

En prenant Wieland pour sujet de cette étude, nous n'avons pas été entraîné, à coup sûr, par le goût du moment, car il serait difficile de choisir, dans la littérature allemande des cent dernières années, un écrivain qui, au premier abord, parût aussi vieilli, aussi passé de mode, aussi négligé par ses compatriotes eux-mêmes.

Et cependant quelle physionomie plus originale, quel esprit plus aimable, quel auteur plus universellement admiré de son vivant! Faut-il donc rejeter comme une vaine flatterie ces hommages que lui rendaient les plus grands écrivains de son temps, et le regarder comme définitivement jugé par le mépris de l'époque suivante? Pour nous, il nous semble bien permis de réclamer contre un jugement porté à la légère, et c'est presque un devoir, pour un ami des lettres allemandes, de chercher à remettre en honneur

un écrivain dont on a dit trop de bien peut-être pendant sa vie, mais certainement trop de mal après sa mort.

Wieland représente et résume les tendances d'une des époques les plus florissantes, malgré tout, de la littérature allemande, et ce n'est pas pour rien que ses contemporains l'ont surnommé leur Voltaire. Disciple fervent des Grecs et des Français, imitateur, parfois, des Anglais, des Italiens et des Espagnols, il a voulu cependant être Allemand, et il y a réussi, à moins de révoquer en doute le témoignage de Gœthe et des plus illustres écrivains de son temps. Dégager la part d'imitation et la part d'originalité qui se trouve dans ses œuvres, tel est le but que nous avons poursuivi dans ce travail, au point de vue littéraire et historique.

Quant à l'étude philosophique à laquelle notre auteur pouvait donner lieu, elle n'est pas assurément la moins intéressante, mais elle ne pouvait être la principale, car l'influence de Wieland sur la philosophie de son temps, quoique bien réelle à notre avis, n'a pourtant pas été à la hauteur de ses efforts : il voulait faire accepter à son pays la philosophie du bon sens, de la raison pratique et vulgaire; mais les Allemands, tout en le surnommant leur Voltaire, n'ont pas été bien dociles à ses leçons.

Il faut, nous l'avouerons, un certain courage, et dans tous les cas une assez grande patience, pour lire et dépouiller les quarante volumes qui composent le bagage, un peu lourd, de notre auteur; mais nous sommes convaincu aussi que tous ceux qui ont entrepris ou entreprendront cette tâche, seront arrivés à des conclusions analogues aux nôtres, et n'auront pu assister, sans intérêt, aux évolutions littéraires et philosophiques de Wieland (1). Homme avant d'être auteur, il a recherché toujours le beau et le vrai pour lui et pour ses contemporains. Il a voulu réformer ou plutôt créer à nouveau la littérature et même la philosophie allemandes, en prenant aux Grecs et aux Français, autant du moins qu'il était possible, leur esprit même, c'est à dire la grâce et la raison réunies qui font le charme de leurs plus grands écrivains. Après avoir été mystique et platonicien dans son jeune âge, il se met à l'école de Lucien et de Voltaire, où il croit trouver plus de vérité, — voire même à l'école d'Aristippe et de l'Encyclopédie, — et ses

(1) Au moment où nous achevions ce travail, nous avons eu connaissance, avec le regret de ne pouvoir en profiter, d'une Étude sur Wieland, en voie de publication, dont l'auteur, M. Schmidt, docteur ès lettres, professeur au lycée Charlemagne, était certainement des plus aptes à comprendre et à juger cette grande physionomie. Nous ne pouvons que féliciter le lecteur de la publication d'un pareil livre, et lui promettre, comme à nous-même, le plus grand profit de cette consciencieuse Étude.

écrits portent dès lors un cachet presque original, grâce à l'éclectisme littéraire et philosophique dont il fait son système.

L'analyse et l'appréciation de ses ouvrages tiennent, nous l'avouons, une grande place dans notre travail; mais il nous a paru difficile de la restreindre sans ôter en même temps à cette étude une partie de son intérêt. Wieland est très peu connu en France, et nous doutons même qu'il se trouve en Allemagne un grand nombre de personnes qui aient lu en entier ses ouvrages : nous avons donc pensé rendre service au public en lui donnant, sans la moindre prétention, les jugements d'un lecteur consciencieux et impartial. D'autre part, nous avons cru nécessaire de passer en revue, sans exception aucune, toutes les productions, quoique bien nombreuses, de notre auteur, afin d'asseoir l'appréciation définitive de son talent et de son œuvre sur les preuves les plus complètes et les plus certaines. Au point de vue, surtout, de l'histoire de son esprit et de son caractère, il ne fallait négliger aucune donnée; et quelles données plus exactes que ses ouvrages mêmes, ceux principalement de la première moitié de sa carrière? Aussi avons-nous accordé une importance relativement plus grande aux écrits de sa jeunesse et de sa seconde période, qu'à ceux de la dernière, qui sont plus connus, mais qui don-

nent moins de renseignements sur la partie la plus intéressante de son histoire, nous voulons dire ses évolutions philosophiques et religieuses.

L'étude d'un pareil auteur est forcément une étude historique en même temps que littéraire : l'histoire même de Wieland devait y jouer un certain rôle, comme il nous a été facile de le démontrer au commencement de la première partie; quant à l'histoire de son temps, nous avons dû la réduire aux plus modestes proportions, pour ne pas nous égarer loin de notre sujet. Nous n'avons pas voulu faire une étude sur *Wieland et son époque*, qui nous aurait entraîné beaucoup trop loin : nous ne pouvions songer à faire connaître au lecteur tous les écrivains remarquables qui ont eu des relations avec Wieland pendant sa longue carrière; l'histoire seule de la société d'élite dont il était le centre à Weimar, ferait l'objet d'une étude spéciale, fort intéressante, mais non moins longue que celle-ci. Nous avons dû, par conséquent, nous renfermer dans un plan moins étendu, et montrer seulement, par quelques aperçus, en citant quelques noms ou quelques ouvrages, l'influence que Wieland a exercée sur son temps, après avoir lui-même subi l'influence de son siècle.

Wieland n'a pas eu d'école; mais s'il n'a pas réuni autour de lui des disciples avoués, il a cependant

formé toute une génération d'auteurs et surtout de poètes, qui, sans le regarder comme leur maître en tout, ont dû néanmoins lui rendre hommage pour la langue et le rhythme qu'il a perfectionnés à leur profit.

Il a donc influé d'une manière certaine et très visible sur toute son époque, et même sur la suivante; mais il a aussi subi l'influence de plusieurs de ses illustres contemporains, et de l'esprit général du XVIII^e^ siècle : nous ne saurions ainsi parler de lui sans nous arrêter quelquefois à d'autres noms, et sans nous rendre compte, en outre, des tendances de son siècle.

Il était encore impossible de préciser le rôle de Wieland dans l'histoire de la littérature allemande, sans présenter d'abord un rapide aperçu de l'état où elle se trouvait avant lui; et c'est ce que nous avons fait, aussi brièvement que possible, dans un chapitre préliminaire.

Un dernier mot sur une partie, pour ainsi dire complémentaire, de notre travail, et qui, d'après notre plan, n'aurait pas été la moins importante, s'il n'avait fallu songer à nous renfermer dans les proportions d'une simple esquisse littéraire : nous voulons dire les citations et les extraits de notre auteur. Si nous n'avions craint de donner à cette étude, déjà

bien longue, un développement exagéré, nous aurions réuni, dans la quatrième et dernière partie, à la fin de ce livre, un plus grand nombre de morceaux choisis de Wieland, traduits pour la circonstance, et qui, mieux que toutes les analyses, peuvent aider à apprécier un pareil écrivain. Mais nous espérons pouvoir donner bientôt, et à part, un recueil plus complet de ces analyses et de ces extraits ; et si nous croyons apercevoir chez le public quelque goût pour un auteur si injustement dédaigné, nous tâcherons de le lui faire connaître dans la suite, non pas tout entier, ce qui serait inutile, et nuirait plutôt à sa gloire, mais au moins par ses œuvres principales et ses parties les plus intéressantes.

A la Faculté de Paris reviendra, dans ce cas, l'honneur d'avoir, la première, par sa "haute" approbation, encouragé l'étude d'un écrivain de mérite, qui, à cause de la nature particulière de son esprit, devrait être mieux apprécié en France que partout ailleurs.

Les deux éditions de Wieland dont nous avons fait usage sont : 1° celle que l'auteur a donnée lui-même de ses œuvres complètes en 1794-1801, chez Gœschen, à Leipzig, et qui est imprimée tout entière en caractères romains, avec les notes de Wieland (36 volumes in-12, suivis en 1797-1804 de 6 volumes de supplément, contenant les œuvres de sa jeunesse ou divers opuscules des époques suivantes); et 2° l'édition complète publiée en 1855-1858 à la même librairie Gœschen, à Leipzig (en 36 volumes in-16, avec les notes de Wieland et celles de Gruber).

Pour sa correspondance, nous avons consulté :

1° Ses *Lettres choisies*, publiées par son fils, Charles Wieland, à Vienne, 1815 (en 2 volumes).

2° Ses *Lettres choisies*, publiées à Zurich, 1815 (4 volumes).

3° Ses *Lettres à Sophie La Roche* (Berlin, 1820).

Sa biographie a été racontée par Gruber (Leipzig, 1816); par Erhard (Magdebourg, 1827), et par diverses Revues littéraires (les *Annales de Heidelberg*, etc.).

# WIELAND

ÉTUDE LITTÉRAIRE.

## INTRODUCTION.

—◇0◇—

## CHAPITRE PREMIER.

### DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

C'est avec le dix-huitième siècle seulement que l'Allemagne moderne commence à vivre de la vie littéraire. La Renaissance avait joué un rôle plutôt philosophique, et la littérature n'y est représentée que par l'érudition. Le XVII^e^ siècle, si éclatant partout ailleurs, n'a vu en Allemagne que de nombreuses tentatives, avortées la plupart, et dont le plus grand tort était de n'avoir aucun caractère original, comme de ne s'appuyer sur aucune idée d'ensemble.

Le XVIII^e^ siècle a deux phases bien distinctes. Dans la première moitié, les écrivains cherchent, péniblement encore, à se frayer une voie; dans la seconde, la littérature allemande, représentée par des hommes

de talent ou de génie, semble arriver à sa maturité, et brille du plus vif éclat.

Le caractère commun de la première période, c'est le désir que manifestent tous les auteurs de créer une littérature nouvelle, en répudiant l'héritage des siècles précédents. Ils sont divisés sur les moyens à employer pour atteindre ce but, mais complètement d'accord sur le principe, à savoir qu'il fallait mettre quelque chose à la place de rien.

Cette réforme, ou plutôt cette tentative de réforme, devait donc être accompagnée de nombreux tiraillements et de vives rivalités. Beaucoup de raisons même devaient contribuer à rendre la lutte plus longue et plus acharnée qu'on ne pourrait d'abord s'y attendre.

D'abord, l'absence de centre littéraire, le morcellement des États, l'égoïsme des divers gouvernements, le goût des Allemands pour l'indépendance, tout s'oppose à ce que les gens de lettres, en Allemagne, reçoivent une direction unique et concourent à un même but.

De là, une tendance toute naturelle chez eux à se grouper autour de quelques hommes d'élite, parfois même autour d'écrivains très ordinaires, qui exercent sur leurs contemporains un ascendant fâcheux, une sorte de dictature, et arrivent ainsi à comprimer l'élan naturel des intelligences, sans lequel aucune littérature n'est possible.

Mais ce n'est pas seulement l'absence d'un centre

et le manque de protections puissantes qui retardent le développement de la littérature allemande : une cause au moins aussi importante, fut le goût prononcé de l'Allemagne pour les langues anciennes et pour les études philosophiques. Il est rare qu'un peuple dont l'esprit est constamment tourné vers la philologie ou les abstractions, encourage ceux qui veulent lui procurer un autre genre de plaisirs intellectuels, et voie se développer au milieu de lui ce que nous appelons plus particulièrement les belles-lettres.

La Renaissance, en effet, n'a point eu, en Allemagne, le même caractère que partout ailleurs : elle y est représentée par des réformateurs en philosophie et en religion, par des savants, des humanistes en littérature. Si Luther a créé la langue moderne, on ne peut pas dire pour cela qu'il ait fait œuvre de littérateur. Si Reüchlin et Ulrich de Hutten ont écrit des ouvrages pleins de verve et de sens, il faut bien ajouter qu'ils les ont écrits en latin. Cette prédilection des meilleurs esprits pour les langues anciennes dura longtemps encore, et arrêta pendant plus de deux siècles l'éclosion des œuvres nationales et vraiment littéraires.

Pendant tout le XVII^e^ siècle, on remarque une tendance générale des écrivains à traiter des sujets de métaphysique et d'érudition; et ceux mêmes qui se servaient de la langue vulgaire semblaient avoir conservé tout l'appareil de la langue savante, comme

s'ils traduisaient en allemand des idées qu'ils avaient eues en grec et en latin.

De là un double écueil contre lequel viennent échouer les quelques auteurs qui paraissaient vouloir y échapper. On dédaigne la source vraie de l'inspiration, l'histoire et les sentiments nationaux, pour se jeter à corps perdu dans l'imitation des littératures étrangères; ou bien l'on ne veut rien devoir qu'à soi-même, et l'on construit péniblement, à grand renfort de raisonnements et de déductions, des systèmes poétiques et littéraires, dont le tort n'est pas d'avoir été stériles, puisqu'ils ont produit de fort mauvais ouvrages.

Ainsi, l'abus de la théorie et le dédain des monuments primitifs conduisent à un même résultat les talents les plus estimables, qui, au lieu d'apprendre de la nature à être poétiques ou intéressants, choisissent la tâche ingrate d'ennuyer leurs contemporains en se torturant eux-mêmes.

Hâtons-nous d'ajouter, cependant, que si tel est le caractère général de plusieurs écoles littéraires de cette époque, nous trouvons plus d'une fois, sous le masque des théoriciens les plus endurcis ou des imitateurs les plus gauches, quelques traits auxquels on peut reconnaître des esprits de premier ordre, des qualités natives, que les systèmes ont pu obscurcir, mais non pas effacer entièrement.

Il y a plus : la première moitié du XVIII^e^ siècle a vu des essais réellement heureux, des inspirations

vraiment originales; là, comme partout ailleurs, la règle admet des exceptions, et il se trouve un certain nombre d'hommes qui, moins gâtés par l'éducation ou mieux partagés par la nature, se sont tenus en dehors, et, par conséquent, au dessus de la foule de leurs contemporains. C'est à ce titre surtout qu'il peut être intéressant d'étudier cette période, plus féconde en tentatives qu'en résultats, et plus grande par l'ensemble de ses efforts que par la somme de ses chefs-d'œuvre.

Dès le début du siècle, nous devons rendre hommage à quelques tentatives de réforme. Nous voyons la philosophie, avec Wolff, chercher à devenir moderne, sinon populaire, et commencer hardiment la conquête de son indépendance. Disciple de Leibnitz, Wolff n'est plus tout à fait un imitateur, puisqu'il s'affranchit du joug de la langue latine, et mérite même, par ses idées et sa méthode, les persécutions des théologiens.

Puis viennent deux poètes, — encore des imitateurs, — mais qui, malgré cela, ont chacun leur physionomie bien accentuée, leurs mérites propres, leurs œuvres en un mot : Hagedorn, qui, tout en prenant pour modèles les poètes lyriques et anacréontiques de la France et de l'antiquité, réussit à faire passer dans ses œuvres une partie de leur charme, et devient à son tour un modèle pour ses compatriotes; Haller, moins poète, plus visiblement enchaîné à l'imitation des anciens et des Anglais,

mais qui parfois a trouvé dans le sentiment de la nature des inspirations vraies et profondes.

Malheureusement, la langue fait défaut, et l'art est encore dans l'enfance : les génies, même poétiques, resteront impuissants, tant qu'ils n'auront pas à leur service un idiome plus souple et plus harmonieux, tant que l'art ne viendra pas en aide à leur travail.

Deux écoles, personnifiées dans deux hommes remarquables, veulent donner à la poésie allemande les ressources qui lui manquent. Toutes deux sont d'accord sur un point, c'est qu'il faut réformer la langue et créer l'art poétique. Gottsched, à Leipzig, tient sous sa dépendance la Prusse où il est né, la Silésie qui l'a formé, la Saxe où il réside. Fervent adepte de la philosophie de Leibnitz et de Wolff, il veut l'étendre à la poétique, et rédige gravement un code littéraire, avec des citations à l'appui et des exemples pris généralement dans le théâtre français. Il a cependant un double mérite : celui d'avoir écrit dans un style soigné, poli, clair et correct, et celui aussi d'avoir ramené l'attention de ses contemporains sur les vieux poèmes nationaux, dédaignés jusqu'alors. Ajoutons que, par cette dictature littéraire un peu trop despotique, qu'il exerça ou voulut exercer sur l'Allemagne, il fit naître l'esprit d'opposition et raviva partout le goût des belles-lettres.

Bodmer, son principal adversaire, établit son quartier général à Zurich, et bat en brèche, sans trop de

peine, les citadelles poétiques où l'école de Gottsched se croyait en sûreté.

A l'imitation française des Saxons, l'école suisse oppose l'imitation anglaise; au culte de la forme, la recherche de l'idée; à l'indifférence en matière de sujets poétiques, le sérieux exagéré, la rigidité d'une morale scrupuleuse; aux théories et aux doctrines littéraires, d'autres doctrines et d'autres théories. L'école de Zurich, elle aussi, tient à honneur de ressusciter la vieille littérature allemande, mais elle ne sait pas en tirer un meilleur parti que sa rivale.

École contre école, poétique contre poétique, dissertations contre dissertations, il n'y avait pas là, tant s'en faut, les éléments nécessaires à la rénovation de la poésie allemande; mais ce qui resta de cette lutte célèbre, de ce choc prolongé entre deux systèmes contraires, ce fut une ardeur, inconnue jusque-là, pour les choses de la littérature, et une division féconde, qui, désormais, porta chaque poète à suivre sa voie sans trop se préoccuper de ce que le maître avait dit.

La *Revue de Brême* est une des premières manifestations de cet esprit d'indépendance, allié dans une juste mesure à l'esprit de solidarité qui doit rattacher entre eux tous les littérateurs d'un même pays et d'une même époque.

Dans cette Revue, dont il faut admirer la tendance éclectique et libérale, nous voyons figurer ensemble des disciples de Gottsched et de Bodmer, et briller

de leur premier éclat quelques-uns des beaux noms de la littérature allemande. C'est là que Gellert commence à captiver ses contemporains, — Gellert, à qui la postérité fait payer si cher, par ses dédains, tant de succès usurpés et tant de triomphes trop précoces. C'est là encore que nous saluons à son aurore un des plus grands poètes de l'Allemagne, Klopstock, qui, au moment même où se termine la première moitié du XVIII^e^ siècle, publiait dans la *Revue de Brême* les trois premiers chants de la *Messiade*.

La satire avait été cultivée au XVII^e^ siècle avec plus de succès que les autres genres littéraires. Au XVIII^e^, elle a encore ses représentants, qui ne peuvent pas, malgré leur talent et leurs efforts, sauver ce genre de la faiblesse à laquelle le condamnent les exigences de l'époque et les préoccupations poétiques de leurs contemporains. On ne peut guère s'arrêter que quelques instants sur Rabener et Liscov, l'un partisan, l'autre adversaire de Gottsched; écrivains corrects, élégants, parfois gracieux et légers, qui reproduisent, avec une fidélité souvent excessive, les vices et les folies de l'humanité.

A côté d'eux, une autre classe de poètes se tenait en dehors du mouvement général de la littérature contemporaine, et avait le mérite de chercher l'inspiration ailleurs que dans les codes poétiques de Leipzig et de Zurich : ce sont les poètes anacréontiques qui ont leur centre dans la ville de Halle, et

qui, dans leurs vers, tâchent avant tout d'être légers et gracieux. *Gleim, Uz et Gœtz* personnifient surtout cette tendance, dont les heureux effets se font sentir jusque dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Mais les poètes hallois n'ont pas impunément des velléités d'indépendance et de bon goût : ennemis nés de la raideur et de l'école de Gottsched, ils se voient bientôt persécutés par les vénérables législateurs de Zurich, après avoir été attaqués d'abord, au nom de la morale, par un vrai poète, par Klopstock.

Leur douce gaîté ne s'éteindra pourtant pas avec eux, et l'écho, — plus qu'un écho, — s'en retrouvera encore dans les charmants écrits de Wieland, qui semble narguer à plaisir, comme pour venger ses devanciers, le sérieux pathétique et les ennuyeuses moralités des disciples de Klopstock.

Quant au théâtre, nous voudrions pouvoir dire que, pendant cette période, il brilla par son absence ; mais les mauvaises imitations des tragédies anciennes, françaises et anglaises, que Gottsched mit sur la scène à Leipzig, seraient là pour nous contredire et nous reprocher cette indulgence de l'oubli. On peut affirmer que la tragédie, ou plutôt le drame, n'a existé en Allemagne que durant la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Avant cette époque, elle est remplacée, mais généralement d'une façon très médiocre, par l'opéra, dont tous les sujets, ou peu s'en faut, sont pris dans l'histoire ancienne.

La comédie, de son côté, n'est guère, avec Weisse, qu'une imitation du théâtre français, mais une imitation qui, comme presque toujours, exagère les défauts du modèle. Ici, le défaut principal est la recherche et la mignardise, sous lesquelles on reconnaîtrait parfois, sans trop de peine, la grâce affectée de Marivaux et l'élégance un peu efféminée de Lesage.

La prose, comme il fallait s'y attendre, n'a suivi que de très loin la poésie, dans ce mouvement continu, quoique lent, qui mène l'Allemagne à sa grande époque littéraire.

Tantôt embarrassée dans les subtilités de la scolastique ou les pénibles conceptions d'une philosophie encore incertaine; tantôt drapée dans les solennelles métaphores et les périodes interminables des prédicateurs; tantôt défigurée par les expressions triviales et les grossières locutions d'une société qui ne parlait sa langue que dans les circonstances de la vie familière, la prose n'a pas, à vrai dire, de représentant littéraire jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e^ siècle. Exceptons, si l'on veut, le prédicateur Mosheim, le satirique Rabener, et Gessner, dont les idylles, écrites en prose poétique, ont eu, au témoignage de Gœthe, une si fâcheuse influence sur ses contemporains.

Ou bien faut-il compter, comme œuvres littéraires, tous ces volumes, la plupart assez indigestes, que fit éclore la fameuse querelle entre l'école de Gottsched

et celle de Bodmer? On doit évidemment leur accorder une certaine place dans l'histoire du développement littéraire de l'Allemagne, — place moins importante, de beaucoup, que celle qu'ils avaient la prétention de remplir; mais s'ils offrent quelque intérêt au critique et à l'historien, nous doutons fort qu'ils puissent en inspirer autant au littérateur.

C'est donc la poésie qui, presque seule, a défrayé toute cette première moitié du XVIII^e^ siècle; mais tous les auteurs que nous avons mentionnés ne réussissent pas, avec tous leurs essais poétiques, à fonder une véritable poésie. Les théories littéraires semblent devoir éloigner encore plus les Allemands du but qu'ils cherchaient à atteindre. Un des résultats de ces théories ou de ces *poétiques* fut de donner une importance exagérée à la fable, ou à l'apologue, qui remplace l'épopée, précède le drame, et n'est, en Allemagne, qu'une forme de la poésie didactique. On voulait que la poésie se rendît utile et ne fût que l'humble auxiliaire de la morale. Aussi, plusieurs poètes cherchent-ils à marcher sur les traces de Lafontaine, autant, du moins, que le leur permettent les habitudes d'esprit et le caractère propre de leur nation. Pour la poésie didactique, on cherche ses modèles en Angleterre plutôt qu'en France, et l'on arrive bientôt ainsi à connaître et à admirer la poésie épique des Anglais, avec le Paradis Perdu, que l'école suisse a eu le mérite de mettre en honneur.

C'est l'imitation des littératures étrangères, qui,

comme on le voit, préside au mouvement littéraire de l'Allemagne pendant la première moitié du XVIII^e^ siècle, et nous ne devons guère nous étonner si Wieland a été porté à chercher ses modèles en dehors de son pays. Il avait deux raisons concluantes pour agir ainsi : d'abord, il le voyait faire partout autour de lui; et, de plus, il n'y avait réellement pas d'auteur allemand, à proprement parler, qui, en 1750, pût faire croire à un jeune écrivain qu'il y avait une littérature allemande ou qu'il pouvait en exister une.

Ce n'était donc pas une simple illusion de son amour-propre qui lui faisait dire, en 1794, « qu'il était entré dans la carrière avec le soleil levant de la littérature allemande, » bien qu'il ait eu tort d'ajouter « qu'il la termine avec son soleil couchant (1). »

Il est juste de dire aussi que Wieland s'est tenu un peu trop à l'écart du mouvement littéraire qui eut lieu à l'époque de sa jeunesse, et qu'il ne connaissait guère que quelques poètes, qui ne pouvaient exercer une influence bien puissante sur son imagination. Dans son *Poème du printemps* (1752), il cite les noms d'Opitz, de Gleim, de Brocke, de Kleist; la même année, dans ses premiers contes, il nomme Gessner, les poètes lyriques Lange et Pyra, puis Uz et Hagedorn; il invoque la muse de Bodmer et de

(1) Dans la préface de ses œuvres complètes.

Klopstock, il imite quelquefois Haller et la poétesse Karsch. Mais c'est là que se bornent tous les renseignements qu'il nous fournit sur ses lectures, et il est à croire que, sauf Brocke et Klopstock, dont l'enthousiasme mystique concordait avec le sien, aucun de ces auteurs n'avait produit, à cette époque, une bien forte impression sur son esprit.

Au moment où, dans la société de Bodmer, l'exaltation religieuse et poétique de Wieland fut portée à son comble, il alla jusqu'à attaquer et condamner, comme coupables d'immoralité, des poètes avec lesquels il avait au fond la plus grande affinité, comme Gleim et Uz; mais dans la suite, lorsqu'il fut revenu à lui-même, il ne put s'empêcher de saluer dans ces écrivains ses vrais devanciers, et nous pouvons constater alors l'influence réelle, quoique tardive, qu'ils durent exercer sur son talent. A leur éloge, il ne manque pas d'ajouter celui de Ramler, et surtout de Hagedorn, ce gracieux imitateur des Français et des Anglais, qu'il pouvait considérer, à plus d'un titre, comme son prédécesseur.

Malgré son peu de rapports avec les littérateurs et la littérature de sa jeunesse, Wieland se lança bravement dans la mêlée pour témoigner sa reconnaissance à Bodmer, son généreux bienfaiteur. A peine âgé de vingt ans [1], il édite les *Controverses Zurichoises*, contre l'école de Gottsched, et les fait précé-

[1] En 1753.

der d'une préface dans laquelle il malmène fort les littérateurs saxons; il écrit même contre Gottsched un poème qui ne nous est point parvenu, *la Dunciade*. Et en cela il était bien d'accord avec lui-même et ne devait pas, malgré ses nombreuses évolutions, se contredire dans la suite de sa carrière; son instinct l'avait mis en garde, dès l'origine, contre le pédantisme et la sécheresse du législateur de Leipzig, et il pouvait bien franchement préférer les amis de Bodmer, tels que Breitinger, Gessner, Hirzel, Hesse, Henri Meister, et d'autres, écrivains médiocres, si l'on veut, mais dont l'enthousiasme du moins n'était pas factice, et qui ont eu le mérite, en somme, de comprendre et peut-être de susciter Klopstock.

Wieland ne s'est pas montré plus sévère pour Gottsched que Gœthe, qui a porté sur lui le cruel jugement que voici : « Le flot de Gottsched avait inondé le monde allemand d'un véritable déluge; l'imitation du superficiel et du fade produisit un fatras dont nous avons à peine encore une idée [1]. »

C'est à Gœthe que nous emprunterons encore les quelques lignes qui résumeront pour nous, en l'appréciant à sa juste valeur, la période littéraire dont nous avons sommairement retracé l'histoire : « Ç'a été, dit-il, une période de transition, zélée, généreuse et digne, mais étroite, pédantesque et trop amie de la forme. »

[1] Gœthe, *Mémoires*, 2e partie, livre 6, traduction Porchat.

Il faut donc bien réellement saluer l'aurore de la vraie époque littéraire, avec l'apparition de deux grands hommes, Klopstock et Wieland, qui n'ont pas suffi à la remplir, mais qui, même à côté de noms plus illustres, doivent figurer encore avec honneur et passer à nos yeux pour deux des plus glorieux champions de la littérature allemande.

# CHAPITRE II.

## DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE PENDANT LA CARRIÈRE DE WIELAND.

La deuxième moitié du XVIII^e^ siècle représente, pour le critique impartial et pour l'homme de goût, la période la plus florissante des lettres germaniques. Une esquisse, même très abrégée, de cette époque, ne saurait entrer dans le plan de notre introduction; ce que nous chercherons seulement à mettre en lumière, c'est la chronologie de tous ces chefs-d'œuvre qui, pendant la carrière même de Wieland, ont contribué, avec les siens, à former le goût et à établir la gloire littéraire de l'Allemagne.

Au moment où Wieland quittait l'Université de Tubingue et écrivait ses premières poésies, le champ était libre, pour ainsi dire, et aucun auteur marquant, sauf Klopstock, n'avait de droit sérieux à l'admiration de ses contemporains. Les premiers chants de la *Messiade*, parus en 1748, avaient excité le plus vif enthousiasme; mais, une fois la publica-

tion de sa *Messiade* terminée (1), ce même Klopstock, déjà plus faible à la fin de son poème qu'au début, n'avait plus retrouvé les mêmes accents pour sa tragédie de *la Mort d'Adam* (2) et ses *Poésies spirituelles* (3). Plus tard, sa tragédie de *Salomon* et celle de *David* (4), ses odes sur la mythologie du Nord, et même ses bardites ou sa trilogie de *Hermann*, qui parurent en trois fois à des dates assez éloignées (5), portèrent sa gloire à son apogée; mais ce genre de poésie, qui se rattachait d'une part à la Bible, et de l'autre aux légendes mythologiques de la Germanie, suscita de nombreux imitateurs, dont le succès n'égala pas toujours le zèle et les prétentions. Pour comble de malheur, les poèmes d'Ossian s'étaient répandus en Allemagne dès 1764, et avaient été traduits en 1768, par Denis, à Vienne. Leur influence, jointe à celle de Klopstock, aurait assurément fait dominer l'emphase, la solennité, la tristesse, dans toutes les œuvres littéraires d'alors, et retardé le libre développement de l'esprit national, s'il ne s'était trouvé des écrivains, tels que Wieland, qui inclinaient dans un sens diamétralement opposé.

Ainsi, la poésie patriarcale de Bodmer avait un

(1) A vrai dire, elle ne fut complètement achevée qu'en 1773; mais c'est en 1755 que parut le dixième chant, auquel l'auteur sembla vouloir s'arrêter pendant longtemps.

(2) 1757.

(3) 1758.

(4) 1764 et 1772.

(5) 1769, 1784 et 1787.

pendant et une suite dans la poésie messianique des imitateurs de Klopstock; la Souabe, comme la Suisse, fut inondée d'idylles, de bardites, de tragédies bibliques et d'odes religieuses ou nationales; mais de tout cet ensemble se dégage à peine un peu de poésie, et encore est-ce dans la prose de Gessner, dont la *Mort d'Abel* et le *Premier Navigateur* (1) sont des idylles épiques et ressemblent plutôt à une traduction qu'à une imitation des hexamètres de Klopstock. Lavater, l'adversaire de Wieland, cherche même à lutter contre le maître, et refait la *Messiade* à sa façon (2).

La fameuse querelle entre les écoles de Gottsched et de Bodmer, dont Wieland publia, en 1753, une sorte d'historique (les *Controverses Zurichoises*), eut pour résultat de tourner les esprits sérieux vers les questions d'esthétique et de critique littéraire. Dès 1759, trois hommes de goût, Nicolaï, Lessing et Mendelssohn publiaient des *Lettres périodiques sur la Littérature*, et, en 1765, Nicolaï seul fondait la *Bibliothèque universelle allemande*, revue célèbre, qui, malgré ses défauts, a exercé la plus heureuse influence sur le goût des Allemands. Déjà, en 1755, Lessing avait donné un libre essor à son esprit dans un petit ouvrage qu'il publiait en collaboration avec Mendelssohn, et intitulé : *La métaphysique de Pope*.

(1) 1758 et 1762.

(2) 1783, dans un poème intitulé : *Jésus, messie*.

Mais c'est avec le *Laocoon* [1] et la *Dramaturgie de Hambourg* [2] qu'il révèle la vraie critique littéraire, en même temps qu'avec *Minna de Barnhelm* et *Emilia Galotti* [3], il fonde en réalité la comédie et le drame allemand.

Pendant cette période de vingt-un ans (1751-1772), qui vit s'opérer les diverses évolutions littéraires et philosophiques de Wieland, l'Allemagne était donc arrivée à se constituer une littérature propre et à se reposer dans la connaissance et la contemplation du beau, chez Klopstock, Wieland et Lessing. La langue se ressent aussi de ce progrès, et, malgré les dédains de Frédéric II et des grands seigneurs, elle parvient à se former, à se polir, à devenir enfin vraiment littéraire.

Mais ce qui est plus important à constater que le rôle de ces trois hommes, qui peuvent être considérés comme les chefs de file de la littérature allemande moderne, c'est l'influence des événements politiques, du mouvement religieux et de toutes les circonstances qui ont si puissamment contribué alors à modifier l'état des choses et des esprits en Allemagne. C'est d'abord le progrès politique de la nationalité allemande, grâce aux victoires de Frédéric II, qui la représente sans le vouloir; c'est le mouvement des idées, provoqué par ces guerres elles-mêmes dont

(1) 1766.
(2) 1767-68.
(3) 1767 et 1772.

l'humanité a eu tant à souffrir : ce sont les voyages, les émigrations, les échanges entre les divers peuples. L'Allemagne n'est plus isolée comme auparavant; elle apprend à mieux connaître et à mieux imiter les littératures étrangères. En outre, par suite de ces guerres et de ces invasions, le peuple allemand a un sentiment plus vif de la patrie, sentiment presque nouveau chez lui, et qui, vers la fin du siècle, se développera d'une façon remarquable en dépit du morcellement des États. Ce morcellement même n'entrave en rien l'essor de la littérature, car l'absence de centre littéraire, que nous avons déplorée dans l'histoire de la première moitié du XVIII^e^ siècle, a rendu plutôt service à la littérature allemande dans la suite, en lui laissant toute son indépendance et sa vigueur primesautière.

Et, s'il n'y a pas de centre unique ni de poésie de cour ou d'écrivains officiels, ce n'est pas à dire que les princes aient refusé leur protection et leurs encouragements aux littérateurs. Nous voyons, au contraire, tous les États et tous les souverains se piquer d'honneur, et jusqu'au roi de Danemark, qui pouvait à peine se dire allemand, attirer à l'envi auprès d'eux les auteurs qui avaient acquis quelque réputation. Frédéric II lui-même, tout anti-germanique qu'il était, ne voulut pas rester en arrière, et, s'il adressa mal ses faveurs, s'il crut voir les plus illustres représentants des lettres allemandes dans Gellert et consorts, on doit cependant lui tenir compte de

ses intentions. Et le dédain même qu'il affectait vis-à-vis de la littérature de son pays (1), n'a-t-il pas, dans une certaine mesure, contribué à exciter l'émulation des auteurs? On pourrait le conclure d'après plus d'un passage des poètes ou des prosateurs les plus marquants de cette époque, et notamment d'après des allusions fort transparentes qui se trouvent dans les œuvres de Wieland.

Mais une des causes les plus certaines du progrès littéraire de l'Allemagne dans la deuxième moitié du siècle, ce fut le développement extraordinaire de la liberté de penser et d'écrire qui signala cette période. Non-seulement la critique et l'esthétique, mais encore la philosophie et la religion subirent alors une révolution ou plutôt une rénovation complète. Les réformes de Frédéric II et de Joseph II, les doctrines de Voltaire et de J.-J. Rousseau, l'esprit pratique des Anglais qui s'introduit en Allemagne, tout contribue à donner une direction nouvelle aux écrivains et à les affranchir du joug de la convention et de la routine. Or, si une des premières conditions d'originalité pour une littérature est la foi, la conviction sous toutes ses formes et dans tous ses objets, n'est-il pas vrai aussi, qu'en l'absence de cette conviction

(1) Il écrivit, en 1780, un ouvrage sur la langue et la littérature allemandes, où il se montre très sévère, ou plutôt très injuste envers elles. Cet écrit provoqua, du reste, de nombreuses réponses, dont plusieurs sous forme de réfutations en règle, comme celle du célèbre prédicateur Jérusalem, intitulée : *Apologie de la langue et de la littérature allemandes* (1781).

chaleureuse, enthousiaste ou réfléchie, qui peut produire des chefs-d'œuvre, le meilleur moyen de ne pas être banal, faux, empesé et ennuyeux, c'est d'avouer franchement ses opinions, quelles qu'elles soient, et de rentrer par la libre discussion, fût-ce même par le scepticisme, dans le domaine de la raison, dans la vie même de l'intelligence?

Telle est aussi la tendance de la plupart des écrivains allemands, à partir de 1750. Dès 1754, Reimarus, auteur peu connu du reste, écrit un ouvrage, remarquable pour l'époque, sur *la Religion naturelle;* puis c'est *le Philosophe pour le monde,* recueil périodique publié par Engel (1775 et années suivantes); *la Nouvelle apologie de Socrate,* par Eberhard (1772), etc. Les prédicateurs et les théologiens eux-mêmes, sauf de rares exceptions, suivent le torrent et deviennent plus ou moins rationalistes, longtemps avant que Spalding écrivît, en 1797, son fameux ouvrage sur *la Religion,* où il cherche à concilier la raison et la foi.

Wieland a résumé en lui toutes ces évolutions des intelligences allemandes, et c'est pour ce motif que nous devrons nous arrêter assez longuement sur l'histoire de sa vie et de ses œuvres. Comme sa patrie elle-même, il a passé, par des transitions quelquefois brusques et souvent incompréhensibles, du domaine de la foi et de l'enthousiasme à celui de la raison et du scepticisme, jusqu'au jour où il a pu se reposer dans une croyance philosophique, bien

vague encore et contradictoire en somme, mais qui suffisait à son esprit comme à celui de ses contemporains.

La réforme de la critique par Lessing, l'affranchissement des esprits dans la philosophie et la religion comme dans la littérature, enfin toutes ces velléités d'indépendance qui se manifestent en Allemagne dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, trouvèrent un puissant auxiliaire dans le goût de plus en plus déclaré du public pour les auteurs anglais, chez lesquels on crut voir au plus haut degré le sentiment de la nature et la vraie originalité : Shakespeare, Sterne, Young, contribuèrent puissamment à jeter les esprits dans une nouvelle voie, et ce fut même des Anglais que les Allemands apprirent à mieux connaître l'antiquité, si l'on en juge d'après l'article publié par Gœthe, en 1772 [1], sur l'ouvrage de Robert Wood, intitulé : *De l'originalité d'Homère*.

A partir de 1770, les centres littéraires se multiplient et correspondent entre eux : à Gœttingue, à Darmstadt, à Francfort, à Stuttgart, et surtout à Weimar, se forment des réunions de poètes et de littérateurs distingués, et ces cercles intellectuels sont reliés entre eux par quelques hommes actifs et influents, en tête desquels nous devons placer Merck, esprit libéral et profond, sceptique, mais d'un scepti-

[1] Dans les *Annonces savantes de Francfort*.

cisme utile, excellent critique, dont la vaste correspondance et les articles publiés dans les Revues ont pour ainsi dire guidé le mouvement littéraire de son époque, comme ils l'éclairent encore aujourd'hui pour la postérité. Parmi les Revues périodiques, les plus influentes sont : le *Mercure,* de Wieland (1), et, avant lui, les *Annonces savantes de Francfort,* rédigées en 1772-73 par Schlosser, Gœthe, Merck, Herder et d'autres, et que l'on peut considérer, à certains égards, comme une sorte de manifeste de la nouvelle école littéraire.

Nous n'avons pas ici à apprécier en particulier chacun des grands écrivains qui représentent le mouvement intellectuel en Allemagne vers la fin du XVIII^e^ siècle. Ces auteurs, du reste, sont connus en France à l'heure qu'il est, grâce à de remarquables travaux provoqués par le goût un peu tardif du public français pour les chefs-d'œuvre de l'Allemagne (2). Il ne nous reste plus qu'à constater la fécondité de ce mouvement et à rappeler quelques-unes des dates principales qui peuvent offrir de l'intérêt par rapport à l'histoire de la carrière littéraire de Wieland.

(1) Nous omettons à dessein l'*Almanach des Muses,* rédigé à Gœttingue d'abord par Boie, et par Voss ensuite, parce qu'il ne s'occupait guère de critique ; mais son influence sur la poésie a été néanmoins considérable.

(2) Parmi les travaux les plus récents, nous signalerons les *Études* de M. Schmidt sur *Herder* et sur *Lessing* (1868), et le livre de M. Crouslé sur *Lessing et le goût français en Allemagne* (1863).

Les trente dernières années du XVIII^e siècle voient s'opérer un progrès admirable, dont les phases principales sont marquées par les noms de Herder, de Schiller et de Gœthe. C'est l'époque où Wieland, arrivé à la plénitude de son talent, donne ses œuvres les plus brillantes, et, à certains égards, les plus originales; mais, comme nous serons obligé de le reconnaître en appréciant ces œuvres, il y a tout un monde entre Wieland et ses illustres contemporains, et les rapprochements que l'on peut faire doivent ressembler plutôt à des contrastes. Si Schiller et Gœthe ont aimé Wieland comme homme et l'ont respecté comme littérateur et comme critique, il est juste de dire qu'ils se sont complètement séparés de lui pour la conception poétique et pour les tendances littéraires. Il n'en est que plus intéressant peut-être de constater les résultats si différents auxquels arrivent ces écrivains d'élite, également enflammés du zèle patriotique et de l'amour du beau.

Pendant que Wieland, fatigué de ses compositions érotiques, se fraie avec éclat une voie nouvelle dans le roman politique (*le Miroir d'or, les Abdéritains,* etc.) (1), et qu'il crée à Weimar le centre de son influence et la future capitale intellectuelle de l'Allemagne, Lessing donne, avec *Emilia Galotti* (2), une conclusion à ses théories dramatiques; Herder

(1) 1772-74..
(2) 1772.

développe, dans ses ouvrages critiques (1), ses idées de réforme littéraire et historique; les premières poésies de Bürger et de Hœlty (2) révèlent à l'Allemagne une source nouvelle d'intérêt poétique; Gœthe, à peine sorti des bancs de l'Université, expose dans les *Annonces savantes de Francfort* (3) les principes d'une esthétique jeune et hardie, qu'il affirme plus nettement encore dans ses premiers chefs-d'œuvre : *Gœtz de Berlichingen* et *Werther* (4); et presque aussitôt Schiller, à peine âgé de dix-sept ans, entre dans la carrière avec ses premiers essais de critique et de poésie (5).

L'époque à laquelle Wieland écrit *Obéron* (6) coïncide avec la représentation de *Nathan le Sage* de Lessing, la publication des premières poésies des deux frères de Stolberg et de la traduction de *l'Odyssée* par Voss, et précède de bien peu celle où furent joués *les Brigands* de Schiller et parut *la Louise* de Voss (7). Les années suivantes, pendant lesquelles Wieland se consacre presque uniquement à la traduction d'Horace et de Lucien (8), voient paraître les œuvres les plus remarquables de Gœthe et de Schiller,

(1) 1767 et 1769.
(2) 1770-72.
(3) 1772-73.
(4) 1773 et 74.
(5) 1776.
(6) 1780.
(7) 1782 et 84.
(8) 1786-88.

et le siècle se termine avec *Hermann et Dorothée* et *la Mort de Wallenstein* (1).

Les premières années du XIX^e^ siècle sont signalées comme les dernières du XVIII^e^, par des révolutions littéraires et philosophiques, aussi bien que politiques et sociales. Le système dont Wieland est un des derniers représentants en Allemagne est battu en brèche, de tous côtés, par les critiques passionnées des *Xenien*, par les théories de Kant et de son école, par la foule de poètes enthousiastes qui inonde l'empire germanique à la suite de Schiller et de Gœthe. Partout, dans le domaine de l'intelligence, une activité fébrile, un zèle intolérant, des allures militantes et révolutionnaires. C'est de ce mouvement, provoqué par l'impulsion des plus grands écrivains de la fin du XVIII^e^ siècle, que sort cette *Jeune Allemagne*, dont une plume éloquente a tracé naguère les plus remarquables esquisses (2).

Nous verrons, dans le courant de cette Étude, en résumant la vie et en appréciant les œuvres de Wieland, quel rôle notre auteur a joué dans l'histoire de cette brillante période, et quel a été son maintien en face de tous ces rénovateurs du goût et de la pensée. Qu'il nous soit permis seulement d'indiquer, dès à présent, son caractère de modération, qui, joint à ses dispositions satiriques et à ses velléités d'indépendance, en a fait le plus illustre représentant

(1) 1797 et 98.

(2) *Études sur la jeune Allemagne*, par M. Saint-René Taillandier.

du XVIII^e^ siècle en Allemagne, tandis que ses contemporains ont été presque tous les précurseurs ou les chefs de file du XIX^e^.

Il n'entre pas dans notre plan de discuter le plus ou moins de valeur littéraire qu'il faut accorder à tous ces auteurs célèbres dont le nom a fait époque et rallie encore aujourd'hui tant de poètes comme autour d'un drapeau; mais ce qu'il importait de constater pour bien apprécier le rôle historique et la physionomie de Wieland, c'est que cet homme, éminent par ses talents, ses connaissances et son activité, mais non moins remarquable par la justesse de ses conceptions et la sage hardiesse de ses idées, a vécu, en somme, dans une période de tourmente et de rénovation, qui était moins propre que toute autre à mettre en lumière ses mérites et ses services; et que, s'il n'est pas apprécié aujourd'hui à sa valeur propre, la faute en est moins à la médiocrité de son génie qu'à l'éclat exceptionnel dont ont brillé la plupart de ses contemporains.

# PREMIÈRE PARTIE.

## HISTOIRE DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE WIELAND.

## CHAPITRE PREMIER.

### ŒUVRES DE SA PREMIÈRE JEUNESSE.

L'histoire des œuvres de Wieland se rattache étroitement à celle de sa vie. S'il est vrai que les écrivains se peignent généralement dans leurs ouvrages, c'est de lui surtout qu'on peut le dire sans crainte d'exagérer et d'être démenti par les faits.

Aucun littérateur n'a jamais passé par des chemins plus divers avant d'arriver à son but, et n'a laissé dans ses œuvres des traces plus reconnaissables de ses errements. Et lui-même a voulu, pour ainsi dire, perpétuer le souvenir de cette odyssée, en apportant un soin tout particulier et vraiment paternel à la conservation, à la révision, à la restauration même de ses premiers écrits.

C'est aussi pour cette raison que nous croyons devoir insister, plus peut-être qu'il ne semblerait utile au premier abord, sur les œuvres de sa première jeunesse. Non-seulement on y trouve en germe la plupart des qualités d'esprit qui distinguèrent Wieland dans la suite, mais encore on y peut saisir sur le vif quelques-uns des mérites de son style, que l'étude, le travail et l'imitation perfectionnèrent plus tard, et qui, dans cette première période, ont peut-être un charme de plus, celui de la naïveté. N'est-il pas intéressant, d'ailleurs, de comparer son point de départ et le but qu'il atteignit? On nous pardonnera donc de nous arrêter un peu longuement sur ses premiers ouvrages, qui, du reste, ne sont pas toujours aussi méprisables que veut bien le dire Wieland lui-même.

Les événements extérieurs, les impressions de l'âme, les lectures ou les conversations de la veille, tout se reflète fidèlement dans l'œuvre de ce jeune homme, qui était né pour ainsi dire écrivain, et qui, dès son enfance, cherchait à traduire sur le papier ses idées et ses sentiments.

Une histoire de sa vie nous paraît donc superflue (1), ou plutôt elle doit ressortir naturellement de l'his-

(1) Cette histoire a d'ailleurs été longuement racontée, en 1820, par le professeur Gruber, admirateur enthousiaste de Wieland (Leipzig, 2 vol.). Nous l'avons consultée avec fruit, mais il nous a fallu aussi rectifier quelques données inexactes de ce biographe, que sa mémoire n'a pas toujours servi très fidèlement.

toire même de ses œuvres ; c'est ainsi que nous pourrons nous rendre un compte exact des modifications qu'ont subies ses opinions et ses croyances, en même temps que des causes et des milieux qui les ont provoquées. Sans être fataliste, on pourra remarquer combien Wieland a été, pendant toute sa vie, mais surtout pendant sa jeunesse, sous la puissante influence de l'éducation qu'il avait reçue et de la société qu'il fréquenta ; mais il faudra constater aussi combien le caractère propre et distinctif de sa nature s'est maintenu d'un bout à l'autre de sa carrière, malgré tous les changements que les circonstances avaient exercés sur son esprit.

Sa naissance (1) et son éducation première le prédestinent à une piété ardente et enthousiaste, mais sa curiosité naturelle et son ambition, encore vague et inconsciente, le poussent à s'instruire, à tout sonder, à tout remuer. Le mysticisme s'empare de lui presque au berceau ; la philosophie occupe ses premières pensées et lui dicte ses premiers écrits. Élevé par une mère tendre et intelligente et par un père à la fois humaniste et théologien, il concilie de bonne heure les tendances les plus opposées, une exquise sensibilité, presque maladive, avec le goût

(1) Né à Ober-Holzeim, près Biberach, ville impériale (en Souabe), le 5 septembre 1733. Son père était pasteur protestant de cet endroit, et mourut prédicateur et doyen à Biberach, en 1760. Le nom de *Wieland* appartenait aussi à un savant imprimeur de Copenhague, qui, en 1720, publiait une *Gazette française*. (V. la *Biblioth. germanique*, 1720, 1er vol., p. 178.)

de la réflexion, un enthousiasme excessif avec un raisonnement précoce, la rêverie et les fortes études, l'amour du beau sous toutes ses formes et des tendances vraiment ascétiques.

A l'âge où d'autres enfants apprennent à lire, il lisait déjà quelques auteurs latins et apprenait le grec. A douze ans, il écrivait un poème, — la *Destruction de Jérusalem,* — bien mauvais, il faut le croire, puisqu'il ne lui a pas fait grâce comme à d'autres productions peu remarquables de sa jeunesse. Il s'était déjà essayé auparavant dans des poésies latines, et, fait bizarre qui semble bien indiquer sa vocation future, ce sont des satires qu'il composa ! L'une d'elles, intitulée les *Pygmées,* était dirigée contre la femme de son recteur.

En sortant du collége de Kloster-Bergen, en 1749, il emporte dans son esprit le germe de cette lutte acharnée entre la foi et la raison, qui devait se terminer dix ans plus tard par une première défaite de la foi, et, dans la suite, par le triomphe complet de la raison. Il avait beaucoup lu, et, pendant l'année qu'il passa près de son parent, le médecin Baumer, à Erfurt, il ajouta *Don Quichotte* à la masse de ces lectures faites à la hâte et la plupart très mal digérées.

L'érudition et le désir d'imiter les anciens lui avaient déjà mis la plume à la main : l'amour le rendit véritablement auteur. Pour faire la cour à sa cousine Sophie, jeune fille aussi enthousiaste que lui,

qui ne se guérit pas aussitôt que lui de son enthousiasme, mais qui contribua fort à l'en guérir, Wieland écrivit à Tubingue, où il étudiait (1), son poème de la *Nature,* œuvre didactique et religieuse, inspirée par un mauvais sermon sur le texte : « Dieu est amour. » Il voulut refaire le sermon à sa manière, après avoir eu à ce sujet, avec sa cousine, un entretien aussi philosophique que romanesque.

« *La nature des choses ou le plus parfait des mondes,* » tel est le titre complet de ce poème, dont il indique la tendance optimiste. Dans la préface d'une nouvelle édition qu'il en donna vingt ans plus tard, Wieland se montre assez sévère envers cette œuvre ; il blâme *la métaphysique endormante* des deuxième et troisième livres, la sécheresse, le manque d'intérêt et l'incohérence de l'ensemble. L'ouvrage eut cependant beaucoup de succès lors de son apparition et excita les plus grandes espérances chez des hommes de goût, tels que Bodmer, Breitinger, Hagedorn.

Wieland, tout en voulant réfuter Lucrèce, avait pris Lucrèce pour modèle : voilà pour la forme. Quant au fond, il s'y trouve une foule d'hypothèses dénuées de toute probabilité : ce sont, comme l'auteur l'a remarqué plus tard, *les rêveries d'un poète platonicien en herbe.*

Soyons juste pourtant. Au milieu de ce fatras

(1) En 1750 ; mais il ne le fit imprimer que deux ans plus tard.

moitié scientifique, moitié romanesque, il y a quelques beaux passages (1), et quand on songe à l'extrême jeunesse de l'auteur, à la difficulté du sujet, aux tentatives si nombreuses et généralement si malheureuses de ceux qui ont voulu réfuter Lucrèce, on ne peut s'empêcher d'accorder une certaine estime et quelquefois même un peu d'admiration à cette œuvre d'un poète de dix-huit ans, qui, à défaut d'autre mérite, a du moins celui de la conviction, de la chaleur et souvent aussi de l'imagination. Quant au style, on ne peut que difficilement l'apprécier, car l'auteur a eu soin de nous prévenir (2) qu'il l'avait considérablement retouché dans les éditions suivantes. Tel que l'ouvrage nous est parvenu, il a les qualités ordinaires de Wieland : la versification en est harmonieuse (3), le style brillant et riche en images, la diction facile et aussi nette que le permet l'obscurité de certaines théories.

Son séjour et ses études à Tubingue lui laissèrent, paraît-il, assez de loisir, puisque dans la seule année 1752, il composa quatre ouvrages, dont trois de longue haleine. Le goût de la philosophie était déjà prédominant chez lui, et ses poèmes ont tous un but moral et religieux, avec une pointe satirique et un fonds d'observation très étonnant chez un homme aussi jeune.

(1) V. l'Appendice, § Ier.
(2) Dans la préface de 1770.
(3) Le poème de la *Nature* est écrit en vers alexandrins rimés.

Les *Épîtres morales,* en vers, lui furent inspirées, comme il le dit lui-même dans la préface de la troisième édition, par la lecture des *Épîtres diverses,* écrites en français par un allemand nommé *de Larb,* sous le pseudonyme de *chevalier de Bar.*

Plein d'admiration pour Horace, le jeune Wieland se flattait de l'égaler, tout en traitant des sujets plus relevés. Mais l'imitation des épîtres plus que médiocres de ce M. de Bar (1) donne à son œuvre un ton moitié sentencieux, moitié épigrammatique, qui ne permet pas la moindre comparaison avec le poète latin. Il est difficile, d'ailleurs, de juger cette composition d'une manière absolue, car elle fut, comme le poème de la *Nature,* considérablement retouchée et surtout abrégée dans la suite par l'auteur.

Ces épîtres sont au nombre de dix; leur sujet habituel, c'est le bonheur du sage, l'éloge de la philosophie *sentimentale,* c'est à dire opposée à celle des stoïciens, le vrai caractère de la vertu, le souverain bien, etc. Socrate y est souvent loué comme l'oracle de la vraie sagesse (2).

Elles ressemblent donc souvent à des déclamations, et l'on y reconnaît l'œuvre d'un admirateur passionné des anciens, d'un jeune homme encore naïf, inspiré

(1) Wieland a adopté pour ces épîtres le rhythme de l'alexandrin français, qu'il avait déjà employé dans le poème de la *Nature,* et qui était d'ailleurs le plus usité à cette époque parmi les poètes allemands.

(2) V. à l'Appendice, § II.

par l'enthousiasme de la vertu, plein de foi dans l'amour, et les yeux sans cesse tournés vers l'idéal. La suite et l'enchaînement des idées font trop souvent défaut. Le style (celui, du moins, de l'œuvre qui nous est parvenue) est facile, gracieux, mais un peu lâche et parfois commun.

L'*Anti-Ovide*, rapidement composé dans cette même année 1752, n'a pas été moins remanié dans la suite que les œuvres précédentes; on peut même dire qu'il a été complètement refait par Wieland dans les diverses éditions qu'il en donna jusqu'en 1794. Il ne comprend que deux chants (1), où se remarque, avec le même enthousiasme pour la vertu, la prodigieuse érudition de l'auteur, que nous avons déjà signalée (2).

Tel qu'il est, ce fragment de poème manque absolument de plan. Malgré ses défauts, c'est une œuvre attachante, dont les sentiments comme le style nous charment sans trop de peine. Évidemment, on y retrouve la manière du Wieland de la deuxième et de la troisième période.

Le *Printemps*, composé en mai 1752 (3), se ressent

(1) Écrit en vers iambiques rimés. V. à l'Appendice, § III.

(2) V. le chapitre IV de la deuxième partie, sur les innombrables lectures qu'il avait déjà faites à l'âge de dix-neuf ans.

(3) En vers hexamètres. V. à l'Appendice, § IV. — Nous renvoyons du reste le lecteur, une fois pour toutes, aux analyses et extraits que nous donnons dans l'Appendice, où se trouvent résumées, par ordre chronologique, la plupart des œuvres de cette période.

aussi des préoccupations religieuses et sentimentales de l'auteur. Plus que jamais on y trouve des réminiscences, des citations, des imitations d'auteurs anciens ou modernes, des théories platoniciennes; mais il y a, en outre, un vif sentiment de la nature qui donne à cette œuvre un charme tout particulier. Si, comme tout nous porte à le croire, ce petit poème n'a pas subi d'aussi grandes modifications que les précédents, on peut le considérer comme le premier jalon qui marque la voie glorieuse parcourue dans la suite par notre poète. Cette lecture ne saurait nous laisser insensibles; on est forcément séduit par la vivacité du sentiment et la grâce de la diction, et la couleur religieuse ou philosophique du poème est si bien tempérée par la délicatesse et la poésie des détails, qu'elle semble presque lui donner un charme de plus.

Ses premiers *Contes* en vers, écrits à la même époque, sont encore pour la plupart des imitations, et lui ont été inspirés, eux aussi, par l'enthousiasme de la jeunesse et un platonisme plus sentimental que réfléchi. Ils parurent d'abord sous le titre de *Contes moraux,* sans avoir pour cela rien de commun avec les *Contes moraux* de Marmontel, que l'auteur ne connaissait pas encore. Wieland dit lui-même que le titre de *Contes sentimentaux* leur conviendrait mieux, n'était la banalité prétentieuse de cette épithète. Il avoue [1] la prédilection qu'il a toujours eue pour

[1] Dans la préface de l'édition de 1797.

cette partie des œuvres de sa jeunesse ; aussi nous est-elle parvenue avec bon nombre de corrections qui ne nous permettent pas évidemment de porter un jugement sur l'œuvre primitive.

L'impression que laissent ces quelques contes est, en somme, favorable au jeune poète : ses défauts sont de son âge, plusieurs de ses qualités sont au dessus de son âge ; et, au point de vue purement littéraire, en ce qui concerne les parties de cette œuvre qui n'ont pas été retouchées, on pouvait sans exagération saluer dans l'auteur des *Contes* le restaurateur de la poésie allemande.

Au moment d'entrer dans sa vingtième année, Wieland n'avait pas encore choisi de carrière : l'enseignement aurait eu le plus d'attraits pour lui, à cause de ses goûts studieux et de son désir de savoir ; le droit, auquel sa famille le destinait d'abord, lui inspirait une certaine répulsion ; mais au moment où il pensait se rendre à Gœttingue ou à Brunswick pour y débuter comme *magister legens,* une circonstance bizarre vint tout à coup décider de son avenir et lui ouvrir pour ainsi dire les portes de la vie littéraire. Il avait ébauché à Tubingue les premiers chants d'une épopée nationale, *Arminius,* et, plein d'admiration pour Bodmer, il avait envoyé cet essai, sans se nommer, au patriarche de Zurich. Celui-ci avait reconnu dans cette œuvre, quoique imparfaite, la marque d'un jeune talent appelé au plus grand avenir, et lorsque Wieland, incapable de garder plus

longtemps l'anonyme, se fut découvert au vénérable poète, il s'établit entre eux une correspondance dans laquelle Bodmer se montra aussi encourageant qu'amical. Wieland confie dès lors toutes ses pensées à son protecteur, qui, non content de le diriger ainsi de loin, va jusqu'à lui offrir l'hospitalité dans sa propre maison, en attendant qu'une carrière s'offre à lui. Le jeune étudiant, revenu depuis quelques mois seulement dans sa famille, à Biberach, accepte avec empressement cette offre plus que bienveillante, et se rend à Zurich en octobre 1752.

L'influence de Bodmer et de son école sur Wieland a été immense. Comme nous le verrons plus tard, ce n'est pas seulement sur les œuvres de sa jeunesse, c'est encore et principalement sur son âge mûr et sur sa vieillesse que Zurich agit d'une manière incontestable, en vertu de la loi des réactions.

Bodmer fit à son jeune ami l'accueil le plus affectueux, lui donna la direction la plus tendre, et le mit aussitôt en rapport avec l'élite des écrivains opposés à l'école de Gottsched. Pendant les deux années qu'il le garda chez lui, il ne cessa d'avoir pour lui une estime presque respectueuse, et finit par le préférer même à Klopstock, qu'il avait aussi gardé longtemps au même titre dans sa maison. « C'est, disait-il, en parlant de Wieland, l'oracle de la vieillesse dans toute la force de la jeunesse. »

Notre jeune poète vient donc s'asseoir au foyer de son hôte avec des idées analogues aux siennes,

plein d'admiration pour les Anglais, d'aversion pour les Français, d'inexpérience de la vie et du noble désir de mieux faire que par le passé. Ils étaient d'accord sur tous les points. Malgré une légère pointe de scepticisme en philosophie, ils étaient croyants, presque dévots, et condamnaient hautement la poésie profane. Seulement, il advint le contraire de ce qui a lieu d'ordinaire entre des amis de cet âge : le plus jeune des deux n'était pas le plus enthousiaste et le plus fanatique, et ce fut le vieillard, encore tout bouillant de colères religieuses et de rancunes littéraires, qui échauffa le zèle du néophyte et stimula son intolérance.

Les amis de Wieland, les admirateurs de ce génie si fin, si attique, si universel, ont le droit de frémir en le voyant livré, avec toute la naïve docilité de son âge et de son cœur, à cet homme austère et incomplet qui n'avait pour lui d'autre ambition que d'en faire son lieutenant et plus tard son héritier.

Wieland entra vaillamment dans la mêlée. Dès la première année de son séjour à Zurich, il publia, avec une préface de lui, une nouvelle édition des *Controverses zurichoises pour l'amélioration du goût allemand, de 1741 à 1744;* puis un éloge exagéré des *Beautés du poème de Noé,* de Bodmer [1], qui n'a d'autre excuse que d'avoir été inspiré par la reconnaissance, nous dirons presque la piété filiale.

[1] En 1753.

Ses ouvrages originaux, pendant cette période, sont les *Épîtres des Morts* et l'*Épreuve d'Abraham*.

Les *Épîtres ou Lettres des Morts à leurs amis restés sur la terre* (1) sont bien, si l'on veut, des déclamations, mais des déclamations souvent poétiques, inspirées quelquefois, et qui ont surtout le mérite de l'élégance. L'érudition philosophique et littéraire y paraît bien encore avec excès : ici la doctrine platonicienne des idées, là un système de l'univers et une hypothèse sur le monde invisible, ailleurs des théories astronomiques, des réminiscences de Milton, de Klopstock, et de l'Anglaise Rowe, ou des consolations imitées des anciens ; mais au milieu de ce chaos d'idées, de sentiments et d'imitations, on retrouve sans peine quelques vestiges du feu sacré, *disjecti membra poetæ*, et aussi des traces d'observation et d'ingénieuses réflexions qui font pressentir le grand moraliste.

L'*Épreuve ou le Sacrifice d'Abraham* (2), poème biblique, évidemment inspiré à Wieland par le *Noé* de Bodmer, renferme quelques beaux passages, et les vers en sont généralement bien faits (3). Mais cela ressemble à tout ce qui a été écrit avant lui sur des sujets analogues. La vertu et l'amour y jouent leur rôle habituel, et ont inspiré à l'auteur un assez

(1) Même date. Elles sont écrites en vers hexamètres, et au nombre de huit, dont quelques-unes assez longues.

(2) En trois chants, 1753.

(3) Ce sont encore des hexamètres.

beau passage sur la tendre amitié d'Isaac pour Rébecca, dans le deuxième chant.

Ces deux ouvrages avaient été composés encore sous l'influence de l'amour : les suivants le furent sous celle de la résignation ; ou plutôt, l'âme tendre et aimante de Wieland, trompée dans sa plus vive affection terrestre, se reporta tout entière, pendant quelque temps, sur les affections célestes et l'amour divin.

Cette même année 1754 eut lieu, en effet, le mariage de Sophie, l'amie d'enfance de Wieland, avec un fonctionnaire de l'Électeur de Mayence, nommé La Roche. Un pareil coup, et aussi inattendu, dont notre jeune poète chercha d'abord à se consoler par de mauvaises élégies (1), le plongea dans un mysticisme austère, qui n'excluait pourtant pas le goût de la poésie, comme le prouvent quelques-unes de ses œuvres composées à cette époque ; mais la philosophie et la religion absorbèrent presque toutes les forces vives de son esprit et son infatigable imagination. Il lut et médita les *Nuits d'Young*, Klopstock, et Platon qu'il étudia principalement dans les *Pères de l'Église*. Les *Sentiments d'un chrétien* ne nous sont point parvenus (2), mais nous avons l'*Hymne à Dieu* (3),

(1) Elles ne se trouvent point dans ses Œuvres, ce qui nous fait supposer que l'auteur les a jugées ainsi.

(2) Nous n'avons pas non plus la *Danciade*, dans laquelle le fervent apôtre de Bodmer attaquait vivement Gottsched.

(3) 1754.

que Wieland a sauvé de l'oubli, parce que, nous dit-il lui-même, cette pièce était inspirée par un sentiment vrai et profond. Quelques beaux vers au début (1), plusieurs passages écrits avec une certaine vigueur, mais des idées trop connues et des réminiscences trop frappantes de Klopstock : il n'y a rien là, en somme, qui puisse arrêter notre attention; c'est d'ailleurs une œuvre très courte.

Les *Sympathies* (2), la première œuvre en prose dont nous ayons à nous occuper, sont précédées d'une introduction où le jeune philosophe par amour expose la théorie de la réminiscence platonicienne ou de la vie antérieure, et déclame contre ceux qui, par des vues ambitieuses ou sensuelles, profanent les beaux noms d'amour et d'amitié. L'ouvrage lui-même, d'une longueur modérée, se divise en un certain nombre de paragraphes qui n'ont entre eux d'autre lien que la doctrine platonicienne plus ou moins exacte qui s'y retrouve partout. La beauté de l'âme, la vertu et l'amour idéal jouent le premier rôle dans cette composition, qu'il est permis de considérer comme assez déclamatoire, malgré la foi sincère qui l'a dictée. Les réminiscences n'y manquent pas, et l'érudition y est généralement fatigante. Mais, comme premier échantillon de la prose de Wieland, on est bien forcé de reconnaître dans les *Sympathies* un mérite déjà réel : le style en

(1) Ce sont des hexamètres.
(2) Toujours en 1754.

est clair, limpide, quoique souvent poétique, et si l'ensemble de cette œuvre est froid et ennuyeux, il y a souvent une certaine chaleur dans les détails et un entrain juvénile qui peut faire passer sur bien des fautes.

La *Vision de Mirza* (1) est moins heureuse; c'est un morceau allégorique, très froid, et dans lequel figure l'âme avec les désirs, la folie, la modération, etc. La prose y est commune, parfois triviale, et bien inférieure à celle des *Sympathies*. L'idée de cette composition avait été donnée à Wieland par le *Spectateur* anglais, où se trouve également une *Vision de Mirza*, antérieure à la sienne (2). L'auteur anglais l'avait traitée, il faut le dire, à un point de vue bien différent de celui de Wieland : il faisait consister toute la félicité de la vie future à se coucher à l'ombre, sur des lits de fleurs.

Malgré la douleur que lui avait causée l'infidélité de son amie, Wieland ne put résister au plaisir de publier deux pièces qu'il avait composées pour elle cette année-là même : les *Conseils à une amie* et son dialogue de *Timoclée*.

La première est une sorte d'épître morale (3) et contient d'excellents morceaux, où l'on remarque déjà la touche fine et spirituelle du moraliste; mal-

(1) 1754.

(2) V. à ce sujet, et pour la critique de ce morceau, la *Bibliothèque germanique* de 1753 (t. XXXVIII, p. 350).

(3) En vers iambiques non rimés.

heureusement elle tourne plus d'une fois au sermon. Le début et la fin sont poétiquement écrits.

*Timoclée ou Dialogue sur la beauté apparente et la beauté réelle,* est un premier essai de Wieland dans l'art du dialogue, et imité de ceux de Platon. L'auteur fait parler, assez bien en somme, un Socrate imaginaire, à peu près comme celui de Platon lui-même. Nous y voyons Wieland avec ce goût attique et cette parfaite intelligence de la philosophie grecque qui le distingua dans la suite. Il y a peu de longueurs, un dialogue attachant, une grâce charmante dans certains détails et un style généralement approprié à ce genre d'ouvrages. Malgré l'extrême jeunesse de l'auteur (il n'avait alors que vingt-un ans), nous n'hésitons pas à placer ce dialogue parmi ses meilleures compositions.

C'est à la fin de cette année 1754 que Wieland quitta la maison de Bodmer pour entrer comme précepteur dans celle d'un M. de Grébel, toujours à Zurich. Cet événement exerça une influence décisive sur l'esprit et la carrière du jeune poète; les quatre années qu'il passa dans ce nouveau milieu marquent la période de transition entre la première et la seconde époque de son talent et de ses ouvrages. Encore imbu, d'abord, des idées mystiques et intolérantes de Bodmer, il passe peu à peu, grâce à la société plus variée, plus polie et en somme plus éclairée qu'il fréquente, à une manière de voir plus juste, plus libérale et plus philosophique; il apprend

à mieux lire et à mieux apprécier les auteurs étrangers, et même les poètes allemands, qu'il avait damnés jusque-là du haut de son ascétisme (1). Il est encore exalté pendant la première année de son noviciat dans le monde ; mais bientôt le calme renaît dans son cœur, et alors commence à poindre cette ironie naturelle, cette fine et délicate raillerie qu'il avait pu comprimer, non pas étouffer jusqu'alors. Platon, mal connu, le dégoûte peu à peu du platonisme, ou de ce qu'on était convenu d'appeler ainsi ; Bodmer, mieux connu, c'est à dire moins admiré, le rejette vers la littérature gracieuse et la philosophie indulgente.

Cette révolution fut lente, comme toutes les bonnes révolutions dont l'effet doit être durable : la transition est presque insensible. La première année (2), il sacrifie encore au mysticisme et au platonisme, mais d'une manière plus sobre et moins fanatique, dans ses *Psaumes*, sa *Vision d'un monde innocent*, et ses *Considérations platoniciennes sur l'homme*.

Les *Psaumes*, bien qu'écrits en prose, sont soutenus par un souffle lyrique presque continuel, et naturellement inspirés par les Livres saints. Lors de

(1) Dans les *Sympathies*, il damne les poètes anacréontiques, même *Uz* et *Gleim*, dont il a dit tant de bien plus tard. Les *Sentiments d'un chrétien* étaient accompagnés d'une préface où, à l'instigation de Bodmer, évidemment, il dénonçait l'immoralité d'*Uz* et consorts.

(2) En 1755.

leur apparition, ils furent déclarés hérétiques par quelques personnes bien intentionnées, dont Wieland put, dans la suite, se moquer tout à son aise. Ce sont, à proprement parler, des Élévations à Dieu.

La *Vision d'un monde innocent* (1) a quelque analogie avec la *Vision de Mirza,* dont nous avons déjà parlé, mais vaut infiniment mieux. On y remarque un sentiment très prononcé de la nature, bien que les paysages soient un peu trop embellis et ressemblent à tous les paradis terrestres des poètes chrétiens. Quelques traits heureux et certaines idées ingénieuses ou larges font pressentir le Wieland de la deuxième et de la troisième époque.

Les *Considérations platoniciennes sur l'homme* sont une affirmation très nette et quelquefois éloquente du spiritualisme chrétien. Les idées qu'il y développe sont en général communes, mais le style a de l'agrément et l'ensemble ne manque pas d'intérêt, sauf la tournure un peu trop semblable à celle des sermons, et qui se retrouve dans cet opuscule encore plus que dans les précédents. Car, jusqu'à ce moment, il n'a pas été difficile de reconnaître dans ses œuvres l'influence de l'éducation qu'il avait reçue, de la famille et du milieu dans lesquels il avait vécu, de la direction qui lui avait été donnée. On peut voir en lui un jeune homme ardent, un poète appelé à un grand

(1) En prose, comme l'ouvrage suivant. Il semble que le mariage de Sophie a rompu, pour un temps, le charme que les vers offrirent toujours à Wieland, pendant sa jeunesse et son âge mur.

avenir, un littérateur en herbe; mais on peut y voir aussi, et peut-être plus, le fils d'un prédicateur, assez disposé à prêcher lui-même.

Wieland avait changé peu à peu sa manière de vivre. Dès 1754, Bodmer se plaint d'être délaissé par son jeune admirateur, et, de fait, notre poète commençait à lui préférer les gens de bonne compagnie, les dames, les hommes du monde, ceux surtout de son âge (1). L'amour, bientôt, reprend ses droits sur ce cœur ulcéré, qui, pour se dédommager de la perte d'une fiancée, s'ouvre à plusieurs amies à la fois. Ces attachements, bien entendu, restèrent purement platoniques, et lui firent commettre seulement de nouveaux ouvrages. Une dame de Zurich, entre autres, qu'il appelle sa *sultane favorite,* et qui avait le double de son âge, lui inspira, en 1758, plusieurs écrits, dont quelques-uns ne parurent que plus tard. L'amour, considéré au point de vue philosophique et littéraire, devient alors le but constant de ses lectures et de ses méditations; il abandonne les hauteurs de l'ascétisme et de ce qu'il prenait pour de la philosophie platonicienne, et s'adonne tout entier au culte du beau, à une philosophie gaie, douce, indulgente surtout, et aussi un peu sensuelle.

(1) Il est à remarquer que Wieland, jusque-là, n'avait pas eu ou voulu avoir ce qu'on appelle un ami. A l'université, il avait toujours recherché la société des hommes plus âgés que lui et délaigné celle de ses camarades; on le traitait de solitaire et de misanthrope. Ce fut encore bien pis quand il vécut chez Bodmer.

C'est à cette époque qu'il écrivait à un de ses amis : « Je veux me montrer peu à peu tel que je suis; le voile tombera; le fanatique, l'adepte de Bodmer deviendront ce que deviennent tous les fantômes. Je devais passer pour un fanatique aux yeux des uns, pour un hypocrite aux yeux des autres : on m'a pris pour tout ce que je ne suis pas. J'ai acquis de l'expérience et j'en profiterai. J'ai toujours aimé avec passion le vrai, le bien et le beau. J'emploierai toutes mes forces à m'identifier avec ce que j'ai aimé. Bref, j'ai vingt-cinq ans derrière moi. »

En 1757, la lecture de *Xénophon* et l'admiration pour Frédéric-le-Grand lui donnèrent l'idée d'un poème épique, *Cyrus,* dont il publia seulement les cinq premiers chants l'année suivante, sans nom d'auteur (1). Malgré le bon accueil que leur fit le public. il ne continua pas cet ouvrage; son goût, en cela, se montra supérieur à celui de ses contemporains.

L'imitation de la *Cyropédie* l'a naturellement porté à nous donner un *Cyrus* idéal et de pure fantaisie, libérateur des peuples, modèle des rois et des sages, qui parle souvent en très beaux termes, mais qui abuse des discours et des monologues. Le poème, grâce surtout à ce défaut, manque d'intérêt et de chaleur; les théories philosophiques et humanitaires y abondent, ainsi que les réminiscences des épopées grecques, latines et chrétiennes.

(1) Ce poème devait avoir dix-huit chants; il est écrit dans le rhythme héroïque par excellence, en hexamètres.

Le *Cyrus* n'a pas été d'ailleurs la seule œuvre de sa jeunesse que lui ait dictée l'étude passionnée de l'histoire et de la politique à laquelle il se livra vers cette époque ; il écrivit aussi un Traité de *Politique* qui ne nous est point parvenu.

Mais l'amour n'y perdit rien : la dame de ses pensées eut la primeur d'un roman dramatique composé pour elle en 1758, et qui doit figurer dans la liste de ses œuvres de la deuxième période ou de l'âge de transition. *Cyrus* lui-même pourrait y être compté, si l'élément religieux et l'idéalisme n'y prédominaient pas dans une certaine mesure ; mais *Araspe et Panthée,* qui semble faire suite à *Cyrus,* s'en écarte plus encore que *Cyrus* ne s'écartait de l'*Anti-Ovide* et des *Sympathies.*

Il est donc temps, croyons-nous, de préciser en quelques mots le caractère général des œuvres de sa première jeunesse, pour passer à l'étude de ses écrits ultérieurs, qui ont généralement une valeur littéraire plus grande, et offrent, à coup sûr, plus d'intérêt au point de vue de l'histoire même de notre auteur, puisqu'elles embrassent plus des trois quarts de sa longue carrière.

En résumé, nous avons assisté, pendant près de huit années, aux nombreuses tentatives que faisait le jeune Wieland pour se frayer une voie au milieu du chaos de la littérature allemande contemporaine : c'est par l'enthousiasme et l'imitation qu'il compte arriver à créer des œuvres dignes d'intérêt ; nous le

verrons, dans la suite, conserver le goût de l'imitation, mais remplacer l'enthousiasme par le bon sens. Les œuvres de sa première période sont souvent estimables, mais rarement originales; les défauts du jeune rhétoricien s'y font presque toujours sentir, et la déclamation y est assez voisine de l'enthousiasme. Mais au point de vue du style, on ne peut s'empêcher, en général, d'admirer des qualités que l'Allemagne n'avait encore vues à un si haut degré chez aucun de ses écrivains; et n'eût-il que ce titre à l'admiration de son pays, Wieland, avec les œuvres de sa jeunesse, devrait compter déjà parmi les réformateurs des lettres germaniques au XVIII^e^ siècle.

# CHAPITRE II.

## ŒUVRES DE LA SECONDE PÉRIODE, OU DE L'AGE DE TRANSITION.

Après la période *mystique* vient la période que nous sommes convenus d'appeler *érotique,* non pas que l'amour soit dès lors le sujet exclusif de ses ouvrages, mais parce qu'on le voit désormais, dégagé des entraves mystiques et sentimentales d'autrefois, revêtir des dehors plus gracieux et s'allier dans une large mesure à la philosophie pratique.

C'est au seuil même de l'âge viril que notre poète s'arrache à un idéalisme exagéré qui arrêtait l'essor de ses facultés, et rentre dans le monde réel dont l'avait éloigné un enthousiasme irréfléchi; mais ce changement, qui ne s'opéra point sans lutte, a laissé des traces visibles dans ses œuvres de cette époque. Aussi leur sens est-il souvent difficile à démêler. Avant de se reposer dans la philosophie calme et sereine qu'il affirma de plus en plus vers la fin de sa carrière, Wieland eut plus d'une variation à subir,

et dut hésiter plus d'une fois entre la voie qu'il avait suivie jusqu'alors et celle qui s'ouvrait devant lui. Il semble avoir voulu lui-même expliquer et justifier ces variations, en rappelant, dans plusieurs de ses écrits, l'éducation qu'il avait reçue et les idées exclusives dont il avait été nourri dans sa jeunesse (1). Il va même jusqu'à soutenir, et peut-être avec assez de raison dans une certaine mesure, que notre pensée a besoin de semblables variations pour arriver à quelque chose de définitif. Mais nous retrouverons cette question dans le chapitre relatif à la philosophie de Wieland. Ici, nous n'avons à nous occuper de ses idées qu'au point de vue de leur influence sur son talent littéraire, et nous croyons avoir suffisamment annoncé le caractère général des compositions qu'il publia de 1758 à 1768.

L'hésitation de l'écrivain est naturellement plus visible au début de cette nouvelle période que dans la suite; elle se manifeste par des œuvres entières qui semblent rentrer dans sa première manière, et non, comme plus tard, par des velléités qui la rappellent.

Ses œuvres dramatiques de 1758 et 1760 en sont un exemple. Imitées de l'anglais, elles ne peuvent guère compter parmi les ouvrages caractéristiques de Wieland; mais les sujets qu'il a choisis, les idées

(1) V. surtout quelques passages d'*Agathon*, notamment la fin du livre XI.

qu'il aime à développer, le ton général de ces œuvres, tout semble indiquer que Wieland n'a pas encore renoncé au culte de sa jeunesse, et, d'autre part, plus d'un passage nous montre le poète déjà préoccupé de ces éternels problèmes religieux et moraux dont la solution n'est recherchée que lorsque la foi chancelle et que les convictions sont ébranlées. Au point de vue littéraire, d'ailleurs, ces drames imités de l'anglais indiquent une nouvelle voie d'imitation dans laquelle s'engage notre auteur, et cette voie, qui allait bientôt le mener à Shakespeare, devait le conduire en même temps à une source nouvelle d'inspiration, à des conceptions plus saines et plus libérales.

*Lady Jane Gray* ou *le Triomphe de la Religion* (1), drame qu'il a imité de l'Anglais Nicolas Rowe, nous montre chez Wieland un goût assez prononcé pour le théâtre, et, dans tous les cas, une aptitude merveilleuse à faire bien parler des personnages tragiques. Ses caractères sont même trop grands, et plutôt stoïques que chrétiens; mais ils s'expriment toujours en très beaux vers, sauf l'abus presque constant de la forme interjective et quelques sermons, dont l'auteur n'avait pas encore entièrement perdu l'habitude. Telle qu'elle est, cette pièce donna dès lors à Lessing de hautes espérances sur Wieland; seulement, le célèbre critique reprocha vive-

(1) Tragédie en cinq actes et en vers, jouée, en 1758, par la troupe d'Ackermann.

ment au jeune poète d'avoir non pas imité, mais presque copié par instants son modèle. Wieland croyait encore, avec le naïf Bodmer, que ces emprunts, ces plagiats, étaient permis et même méritoires; il ne savait pas encore, comme dans la suite, imiter en homme de goût et s'approprier ses emprunts.

*Clémentine de Porretta,* « drame tiré de l'histoire de sir Charles Grandison, de Richardson [1] », a encore un caractère religieux parfaitement prononcé; mais l'imitation est, s'il se peut, encore plus servile ici que dans *Jeanne Gray*. On voit que l'auteur ambitionnait la gloire dramatique, mais que, n'osant encore voler de ses propres ailes, il semble vouloir s'essayer d'abord aux dépens d'autrui. Le mérite du style est le seul qu'on puisse apprécier dans cette œuvre.

*Araspe et Panthée* [2], histoire dialoguée dont le sujet a été pris dans la Cyropédie, mérite bien plus de fixer notre attention. Déjà l'on y trouve un de ces essais d'autobiographie que Wieland affectionna singulièrement dans la suite et dont il nous a laissé un si remarquable modèle dans l'histoire d'*Agathon*. Cet épisode devait d'abord entrer dans son poème de *Cyrus;* mais lorsque l'auteur eut renoncé à son épopée, il ne voulut pas abandonner une aussi tou-

[1] C'est le sous-titre qu'en donne l'auteur lui-même. Drame en cinq actes et en prose, 1760.

[2] En prose, 1758.

chante histoire, et peut-être même fut-il heureux de trouver ainsi une occasion d'analyser, dans une œuvre attrayante, les sentiments contraires qui déchiraient alors son cœur. La théorie des deux âmes, si chère à notre poète, s'y trouve indiquée en divers passages, et développée à la fin même du drame par Cyrus qui en est le dieu, comme Araspe en est le héros.

C'est un drame, en effet, que cette composition, mais un drame à la manière antique et dont l'action est des plus simples : étude du cœur humain, analyse psychologique souvent profonde, mais trop prolongée. On y voit évidemment l'histoire de l'âme de Wieland à ce moment de sa jeunesse qui nous occupe : le mysticisme, le stoïcisme et le culte de la vertu pure exposent le jeune homme à de terribles dangers; s'il connaissait un peu le monde et la faiblesse humaine, comme Cyrus il se méfierait de ses forces et ne braverait pas la tentation. L'amour idéal joue pourtant encore le beau rôle; c'est lui qui est la source des belles actions et qui facilite aux âmes bien nées l'accomplissement du devoir; mais l'amour terrestre ou sensuel commence à revendiquer ses droits, et, par moments, avec assez d'énergie; certains passages seraient même probablement blâmés par des moralistes sévères, comme contenant des théories assez relâchées ou des images un peu trop libres. C'est, du reste, le défaut ou le mérite des âmes pures et candides comme l'était celle de

Wieland, de ne pas voir le mal là où le public expérimenté ne peut s'empêcher de le voir; et le jeune auteur d'*Araspe et Panthée* nous semble parler de l'amour sensuel un peu comme l'avaient fait, dans une intention presque analogue, saint Jérôme, Tertullien, et les mieux intentionnés d'entre les apologistes du christianisme. Ajoutons que le goût allemand ne réprouve pas, autant que le nôtre, les descriptions hasardées et les situations scabreuses, quand l'auteur a soin de mettre en regard tout ce qui peut ou semble devoir en neutraliser l'effet. Or, le héros de cette histoire, qui, par moments, ne se conduit nullement en chevalier ni en ascète, finit par se livrer au plus touchant repentir et par réparer ses fautes : la morale est sauvée pour l'auteur.

Au point de vue littéraire, c'est une imitation de l'antique, mais avec des développements tout modernes sur la passion et le devoir. Il y a des longueurs et des redites, et surtout des discours et des monologues d'une dimension exagérée; mais l'ensemble est attachant, la prose coulante, riche et poétique. Malheureusement, une pareille œuvre ne pourra jamais se lire que par extraits et en abrégé.

La même année que *Clémentine de Porretta* (1), Wieland publiait un ouvrage en prose, imité du grec, où il analysait avec finesse toutes les idées et les sentiments d'une âme désormais vouée au culte

(1) En 1760.

du beau. Nous voulons parler de *Théagès,* « ou de la beauté et de l'amour, » qui n'est qu'un fragment, avec cette épigraphe de Guidi [1] : « Puisque l'on est si vivement enflammé par la beauté céleste lorsqu'elle est enveloppée dans un voile terrestre, que sera-ce donc quand on la verra dans le ciel? »

Malgré l'idéalisme de l'épigraphe, cet opuscule doit compter évidemment parmi les écrits de la deuxième période, et ressemble déjà, dans plusieurs passages, aux *Grâces,* qui parurent dix ans plus tard.

La forme de cette composition est différente de celle de *Timoclée* [2]; c'est un récit, dans lequel se trouvent rapportés plusieurs entretiens, dont le principal a lieu entre Théagès, sa sœur Aspasie et Nicias, son neveu. L'auteur nous prévient que ce sont là des noms imaginaires donnés à des personnes de sa connaissance, dont les portraits, fort intéressants, constituent une partie notable de l'ouvrage.

Pour la première fois, on voit apparaître ici l'ironie en matière religieuse. L'indépendance du jugement commence à se faire sentir, en même temps que les préoccupations esthétiques s'accentuent de plus en plus. Les citations et les réminiscences y sont, comme toujours, prodiguées, mais elles sont plus variées. L'amour idéal y joue son rôle, mais il se tempère d'une teinte assez prononcée de sensualisme.

(1) Poète lyrique italien, mort en 1712.
(2) V. plus haut, p. 45.

L'ouvrage est inachevé : tel qu'il se présente à nous, ce fragment, dont le style est parfait, devrait s'intituler : « *De la beauté, du bonheur, et de l'amour* », car c'est la recherche du souverain bien qui semble en être le sujet, et l'auteur le trouve dans un amour immense pour tout ce qui est bon et beau.

Depuis un an déjà, Wieland avait changé de résidence et quitté Zurich pour se rendre à Berne, toujours comme précepteur, chez un M. de Sinner (1); mais il n'y resta pas longtemps. C'est alors qu'il fait la connaissance de Julie Bondeli, l'amie de Rousseau, pour laquelle il éprouve une vive et sérieuse affection : il songeait à se marier avec elle et à s'établir comme imprimeur et libraire ; mais, à ce moment même (2), ses compatriotes le nomment, à l'unanimité, magistrat de la ville de Biberach. Ce choix, provoqué par l'éclat littéraire qui entourait déjà son nom, lui cause d'abord une médiocre satisfaction ; il craint d'être arraché à la poésie, de vivre dans un milieu peu favorable à ses goûts et à ses nouvelles habitudes ; mais les instances de ses amis, de sa famille, et un sentiment de piété filiale, finissent par l'emporter : il retourne dans sa patrie.

Ses prévisions n'avaient été que trop justes : la position qu'il occupait à Biberach promettait d'être fort peu agréable, surtout à cause des discussions entre catholiques et protestants, et des intrigues de

(1) En 1759.
(2) En 1760.

toute sorte dont cette petite république était alors le théâtre. Il se dégoûte bientôt de sa charge et demande celle de directeur de la chancellerie, qu'il n'obtient qu'à grand'peine et provisoirement : il l'occupa cependant jusqu'en 1769, et fut, pendant ce temps, surchargé d'ennuis et de besogne.

Mais quelque fâcheuse qu'elle lui semblât pour son repos, cette période de sa vie devait exercer la plus heureuse influence sur son talent et sur sa vie entière. Homme du monde en quittant Berne, il ne pouvait s'habituer à la société de ses compatriotes, qu'il appelle des *Kamtschadales,* et chercha des distractions dans de nouvelles études : c'est alors qu'il commence sa traduction de *Shakespeare.*

Sa foi religieuse n'était que chancelante; elle fut entièrement ébranlée à Biberach par le spectacle de quelques scandales qui se produisirent parmi le clergé de sa ville natale et provoquèrent les railleries des incrédules. De là cette veine satirique, cette ironie perpétuelle qu'on remarque désormais dans ses œuvres, à l'endroit de tout ce qu'il avait cru ou admiré jusqu'alors.

C'est encore à Biberach qu'il a développé ce goût d'observation fine et ingénieuse qui a fait de lui un moraliste de premier ordre, et qu'il a recueilli les traits dont il composa plus tard sa piquante *Histoire des Abdéritains* [1].

[1] V. plus loin, chp. III, sect. VIII.

C'est à Biberach enfin que se décide son avenir et peut-être celui de la littérature allemande tout entière, puisqu'il y fait connaissance du comte Stadion, dont la société achève de polir son talent et lui prépare l'entrée de la cour de Weimar (1).

La première bonne fortune qui lui arriva dans sa ville natale, fut sa rupture avec l'enthousiaste Julie, qui s'était montrée jalouse à l'excès, et dont l'influence ne pouvait être que désastreuse pour notre jeune poète. Et presque aussitôt il eut le bonheur de remplacer une maîtresse acariâtre et romanesque par les amis les plus sages et les plus aimables que puisse désirer un homme de lettres.

C'est en 1762 que le comte *Stadion,* ancien ministre de l'Électeur de Mayence, se retira au château de *Warthausen,* près Biberach, avec le conseiller aulique M. *de La Roche,* qui avait épousé Sophie, l'amie de jeunesse de Wieland. L'amour était presque éteint dans le cœur de ce dernier; il se décida, sans trop de peine, à revoir Sophie comme une simple amie, et dès lors une étroite intimité se forma entre lui, La Roche et le comte Stadion.

M. de La Roche était homme du monde, et de plus philosophe à la mode du XVIII^e^ siècle, assez porté au scepticisme et à la satire, comme le prouvent ses *Lettres contre le monachisme.* Warthausen

(1) Qui sait quelle eût été la destinée de Gœthe si Wieland ne l'eût point précédé à Weimar? V. plus loin, chap. III, sect. VII, sur les premiers rapports entre les deux poètes, en 1773.

fut le rendez-vous des personnes les plus distinguées, que l'aménité du comte Stadion attirait de vingt lieues à la ronde. C'est dans cette aimable société que Wieland apprend à mieux connaître les hommes, à développer ses précieuses facultés, à les mûrir au soleil de la littérature française contemporaine. Ses idées s'élargissent de plus en plus, son vol devient chaque jour plus libre et plus hardi ; aussi faut-il remarquer que tout en vouant une tendre amitié à Sophie, il se sépare nettement de sa manière de voir, pour embrasser celle, plus sage et plus positive, de M. de La Roche.

Alors s'achève cette lente conversion, déjà commencée en Suisse : sa religion, sa philosophie, son amour, deviennent pratiques. Une nouvelle lecture des œuvres de Shaftesbury, de Condillac, de Voltaire, faite avec un esprit bien autre qu'une douzaine d'années auparavant, complète et consolide cette réforme. Dès lors, Wieland prend, avec une facilité incroyable, le ton railleur et léger du XVIII^e^ siècle. Toutes ses œuvres se distinguent dorénavant par la finesse, peut-être un peu trop délicate, du goût et de l'esprit, par une érudition aimable et une imagination plutôt conquérante qu'originale. Il relit ses auteurs Grecs, qu'il n'avait jamais cessé de fréquenter et d'aimer, et il s'étonne que des hommes aussi sensés ne l'aient pas guéri plus tôt de son piétisme sentimental. Il ouvre enfin, à son propre talent et à la littérature allemande, des horizons nouveaux en

traduisant *Shakespeare* (1). Cette œuvre, quelque défectueuse qu'elle fût, a néanmoins exercé la plus heureuse influence sur le génie allemand, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ; s'il n'a pas toujours rendu exactement le détail du sens, on peut dire qu'il a généralement compris et souvent deviné les beautés de premier ordre qui font du poète anglais le père du drame moderne.

S'il n'y avait certains traits communs entre les ouvrages que Wieland va publier dans ces quelques années et ceux dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre, nous serions tenté d'établir pour ceux-là une division à part, et de les considérer comme les productions de la *période frivole,* en opposition avec la période de transition qui précède et la période définitive qui suivra. Mais il nous a paru plus naturel de considérer en somme les œuvres purement frivoles de Wieland comme se rattachant à son âge de transition et comme marquant chez lui une réaction passagère, qui devait avoir pour conséquence prochaine la conquête de sa vraie indépendance littéraire et morale. Et d'ailleurs, ne faut-il pas faire entrer aussi en ligne de compte cette traduction de *Shakespeare,* œuvre sérieuse s'il en fut, et qui occupa ses loisirs au moins autant que les compositions légères dont nous allons parler?

(1) Cette traduction parut en huit volumes, à Zurich, de 1762 à 1766. Elle fut plus tard remaniée et augmentée par Eschenbourg (1775 et 1798).

De ces compositions gracieuses, mais frivoles, et peut-être un peu risquées, les premières en date sont des contes badins ou comiques, empruntés ou imités des meilleurs modèles en ce genre qu'aient produits la Grèce, l'Angleterre, l'Italie et la France.

Une œuvre plus importante, comme longueur, mais composée dans le même esprit que les Contes, nous montre encore Wieland se faisant pour ainsi dire une loi de ramener sa muse à la vie commune, et de se dédommager, par le sarcasme, de la débauche de philosophie sentimentale et d'amour platonique dont il s'était rendu coupable dans sa jeunesse : c'est *les Aventures de don Sylvio de Rosalva* (1), roman satirique, imité de don Quichote, de Lesage, des Contes de fées, et d'autres romans, que Wieland dévorait alors pour compenser l'ennui de ses solennelles fonctions à Biberach.

L'ensemble de l'œuvre est à peu près calqué sur celle de Cervantes : don Sylvio n'est qu'une espèce de don Quichote, un peu moins fou que l'autre, et qui se convertit assez vite. Aussi l'auteur avait-il donné primitivement pour sous-titre à son roman : *le Triomphe de la Nature sur l'exaltation.*

L'ironie est un des traits dominants de ce long ouvrage; elle est pour ainsi dire l'explosion d'une rancune longtemps comprimée, aussi vive que profonde, contre l'idéalisme et le mysticisme, et même

(1) En deux volumes, 1764-65.

contre tous les objets des premières admirations de Wieland. C'est aussi, jusqu'à un certain point, une révolte des sens contre le joug que le jeune homme ardent et passionné leur avait imposé pendant les plus belles années de sa vie. Hâtons-nous d'ajouter que le cœur ne paraît jamais avoir, dans toutes ces folies, la moindre part au dérèglement de l'imagination; et disons aussi que cette ironie, parfois mordante, que nous venons de signaler, n'est jamais amère, toujours tempérée par un doux sourire et un ton d'aimable bonhomie.

Là s'annonce déjà, d'une façon toujours remarquable, le merveilleux talent de Wieland pour l'observation morale et l'analyse psychologique. C'est, en somme, et bien plus qu'*Araspe et Panthée*, l'idée générale ou l'essai d'une autobiographie dans le genre d'*Agathon* (1). Le lecteur un peu familiarisé avec les antécédents de Wieland, peut facilement retrouver, dans plus d'une page de *don Sylvio*, des allusions frappantes à l'état de son âme et à la lutte que s'étaient livrée chez lui les idées les plus contraires. Les questions religieuses surtout reviennent assez souvent pour que l'on soit forcé de remarquer, à l'ironie faiblement contenue dont il les poursuit, la préoccupation qu'elles lui avaient causée jusqu'alors.

Si le philosophe se donne carrière dans cet ouvrage, on peut en dire autant du littérateur,

(1) V. plus bas, chap. III, sect. 1.

qui commence à traiter de haut toutes les questions se rattachant à son art, et du politique, qui ne craint pas de donner, en passant, son avis sur certains points intéressants, voire même de lancer quelques épigrammes, encore dissimulées, contre le gouvernement de sa petite république, en attendant qu'il la raille à cœur ouvert dans les *Abdéritains* (1).

La deuxième partie de l'ouvrage contient des longueurs; Wieland y abuse des histoires particulières de certains personnages, qui ne rentrent qu'indirectement dans le cadre du roman. Le dénouement ressemble à celui de Gil-Blas.

Quant au style, on ne peut qu'en admirer la clarté, la richesse, l'élégance, heureusement tempérée de familiarité; le dialogue est toujours naturel et attachant, plus d'une fois piquant et spirituel.

C'est le style, du reste, et la mise en œuvre, qui doit faire à nos yeux le principal intérêt de ce roman, dont l'originalité, pour le fonds, est nulle. N'oublions pas non plus l'intérêt historique qu'il nous présente, pour la connaissance même de notre auteur, et qui, s'il est surpassé par celui de plusieurs ouvrages postérieurs, n'en est pas moins très réel et très digne de remarque.

Ce *Don Sylvio* a encore un autre mérite : c'est d'avoir contribué à corriger les Allemands du goût qu'ils avaient pour les romans interminables, insi-

(1) V. un peu plus loin, chap. III, sect. VIII.

pides et dénués de sens, comme il en venait beaucoup de l'étranger, surtout de France, depuis le XVII^e siècle.

Le *Bonheur terrestre,* adressé à Chloé (1), est une pièce insignifiante, légèrement héroïque, de même que « *Célie à Damon,* imité de l'anglais. »

Ce qui mérite davantage de fixer notre attention, ce sont les « Fragments de *Psyché,* poème allégorique inachevé (2). » *Psyché* devait former un poème assez étendu, et Wieland caressa longtemps cette idée (de 1758 à 1775) sans pouvoir la réaliser dans son ensemble; mais il ne voulut pas renoncer à publier les principaux fragments de ce poème; il en fit entrer une partie dans les *Grâces,* d'autres fragments ailleurs, et publia le reste à part.

Le sujet est pris dans la fable si connue d'Apulée; mais il est à croire que si Wieland l'eût traité en son entier, il se serait sensiblement écarté de son modèle. Ce n'est pas l'histoire allégorique de l'âme humaine en général qu'il paraît vouloir nous présenter, mais plutôt l'histoire de son âme à lui, et de ses évolutions; et de là, ce ton de persiflage, qui, comme ailleurs, ne s'adresse qu'à lui-même et ne dépare nullement sa narration.

L'amour est le thème continuel et inépuisable de toutes les productions de Wieland pendant cette deuxième période, sauf dans les deux drames religieux que nous avons cités en commençant, et où

(1) En 1766.

(2) 1767. En vers iambiques rimés, comme les précédents.

l'amour paraît aussi, mais avec le caractère mystique que l'auteur lui donnait dans sa première jeunesse. Partout ailleurs, notre poète est vraiment érotique, mais déjà philosophe érotique, si nous pouvons hasarder cette alliance de mots. Il s'occupe, en effet, de l'amour comme philosophe, critique et historien, non moins que comme poète. Sa pensée fondamentale est de rendre à l'amour des sens les droits que lui refuse le sentimentalisme piétiste ou l'ascétisme; non qu'il donne à l'amour *sensuel* le pas sur l'autre, car il préfère toujours l'amour pur, venant du cœur et fondé sur une sympathie intime, mais il veut l'harmonie naturelle entre le corps et l'âme.

Si les ennemis de Wieland, ou simplement ses critiques, ont pu lui reprocher, dans ces œuvres, la légèreté de certaines peintures et la frivolité, parfois licencieuse, des récits, on n'a jamais eu la moindre occasion d'attaquer les mœurs mêmes et la vie privée de notre poète. Parvenu, tout jeune encore, à une grande réputation, reçu et fêté dans une société choisie, il s'était marié, en 1765, à la fille d'un négociant d'Augsbourg nommé Hillenbrandt, et trouva désormais le repos et le bonheur dans cette union avec une jeune fille simple, de goûts modestes et presque ignorante. « Jamais dans toute ma vie, dit-il, je n'ai rien aimé comme elle. Ce n'est point un bel-esprit féminin; il ne lui est jamais arrivé de lire une de mes pages; mais elle est bonne et je suis heureux. » Il en eut quatorze enfants, dont

neuf survécurent, et c'est dans le cercle de cette nombreuse famille qu'il passa, dans la suite, ses heures les plus douces, sans cesser de produire des œuvres élégantes, et de briller, à l'occasion, dans les réunions les plus polies.

C'est dans une charmante petite résidence d'été, louée par lui aux portes de Biberach aussitôt après son mariage, qu'il commence à écrire l'œuvre de sa lune de miel, *Idris et Zénide,* qu'il publia plus tard sans l'achever (1). L'amour des sens y joue nécessairement son rôle, d'autant mieux que l'auteur ne le connaissait plus seulement, comme autrefois, par ouï-dire. Œuvre italienne à tous égards, ce poème rappelle son origine étrangère par un certain dévergondage d'imagination, et par l'emploi, nouveau alors, de strophes semblables à celles des poètes italiens. Wieland insiste lui-même sur cette innovation prosodique, dans une préface qu'il écrivit trente ans plus tard. Son but, en composant *Idris,* n'était que de se distraire, par un travail libre et agréable, des ennuyeuses fonctions qu'il remplissait alors à Biberach. C'est, dit-il, un pendant des *Quatre Facardins* d'Hamilton. Pour nous, c'est mieux qu'une simple imitation. Malgré le décousu des récits et le grand nombre des réminiscences, c'est une œuvre

(1) 1767. Ce poème, commencé en 1765, devait avoir dix chants ; les cinq premiers seuls parurent, ou plutôt il n'y eut que cinq chants, avec des parties omises, des solutions de continuité. Les strophes sont chacune de huit vers (iambiques rimés).

remarquable et intéressante à plus d'un titre; qui clot la période purement érotique de notre poète.

Il s'agit d'un chevalier errant, Idris, amoureux platonique s'il en fut, et qui court, à travers le monde des féeries, à la poursuite de Zénide, son idéal; mais le poète n'a pas jugé à propos, — ou n'a pas eu le temps, — de nous montrer son chevalier au comble de ses vœux; l'idéal lui échappe, et l'œuvre se termine au moment où Idris se trouve en présence, non plus de la statue de l'objet aimé, comme auparavant, mais d'une statue vivante, d'une nymphe quelconque, qui cherche à abuser le jeune héros du platonisme. Quant à Zénide, elle devient la proie d'un chevalier fort peu galant, dont le modèle se trouve dans Boccace et Lafontaine.

Telle est la conception bizarre que Wieland a mise en œuvre, du moins pour une partie. La fin du poème est moins intéressante que les premiers chants, parce que le lecteur est trop souvent obligé de déplacer son attention, et que d'ailleurs les passages licencieux ou négligés abondent davantage. Mais, dans plus d'un endroit, c'est une œuvre attachante, et, pour l'ensemble, on ne peut que louer le style et la versification, qui sont gracieux et faciles. On peut remarquer aussi, au point de vue littéraire, un emploi souvent heureux du ton badin, léger, parfois même du burlesque, dont le poète a eu la sagesse de n'user que rarement et avec discrétion.

L'antithèse des deux amours, personnifiés dans

deux personnages, donne lieu, dans le premier chant, à une discussion assez longue, plus intéressante au point de vue philosophique que littéraire. Et dès lors nous pouvons faire une observation qu'il y aura souvent lieu de rappeler dans la suite, à propos des nombreux ouvrages où Wieland met, pour ainsi dire, en scène des théories opposées. C'est désormais un système, chez lui, de mettre dans la bouche de certains personnages des idées hardies ou des doctrines plus ou moins risquées, qu'ils soutiennent avec habileté, avec chaleur, mais que d'autres personnages sont chargés de réfuter. On serait tenté de croire, par moments, que l'auteur donne presque aussi volontiers raison aux premiers qu'aux seconds; et, de fait, c'est bien le *duplex homo* qui se révèle ainsi à nous : c'est la lutte intérieure qui a eu lieu dans le cœur même de Wieland, et à laquelle il nous fait assister. De là un certain étonnement pour le lecteur, qui peut croire plus d'une fois que l'auteur développe pour son propre compte des idées dont il présentera ensuite la réfutation; de là aussi la sévérité de certains critiques, qui, dans cette œuvre et surtout dans les suivantes, ont voulu voir et flageller un Wieland sophiste et immoral.

Mais cette remarque nous conduit tout naturellement à l'appréciation de l'une des œuvres capitales de notre auteur, *Agathon,* avec lequel doit commencer la troisième et dernière période de sa vie et de ses œuvres.

# CHAPITRE III.

## ŒUVRES DE LA TROISIÈME PÉRIODE, OU DE L'AGE MUR ET DE LA VIEILLESSE DE WIELAND.

### SECTION Ire. — *Agathon.*

Cette époque, la plus longue des trois, puisqu'elle embrasse la carrière de Wieland tout entière, jusqu'à sa mort, pendant un espace de quarante-six ans, mérite, sans aucun doute, le titre de *philosophique*. Toutes les œuvres qu'il produit dorénavant, même les plus frivoles en apparence, ont pour caractère distinctif cette tendance humanitaire et cette allure militante que revêt presque partout, mais en France plus qu'ailleurs, la littérature du XVIIIe siècle. C'est pour cette raison que Wieland a été surnommé le Voltaire des Allemands, et il faut reconnaître que plus d'un de ses ouvrages, écrits pendant cette période, peut justifier un tel surnom. Mais nous verrons aussi, lorsque nous apprécierons dans son ensemble le génie et l'œuvre de Wieland, combien il ressemble peu à Voltaire pour certaines qualités

de son esprit et pour le caractère général de ses ouvrages.

La principale différence que nous aurons à signaler, c'est que l'auteur allemand est et reste avant tout moraliste et psychologue ; et l'œuvre principale dans laquelle il nous révèle cette tendance, cette habitude de son esprit, est, sans conteste, son roman philosophique intitulé *Agathon* (1).

L'idée première de cette espèce d'autobiographie lui était déjà venue en Suisse, après la lecture de l'*Ion* d'Euripide, et nous en avons pu voir les premières ébauches dans *Araspe et Panthée,* et dans les *Aventures de don Sylvio Rosalva.* (2) Mais il ne les réalisa pleinement que dans les années 1766 et 1767.

Ce roman a été toujours très diversement jugé; les critiques contemporains lui firent mauvais accueil, parce qu'ils en avaient mal compris la portée. Ce que Wieland voulait seulement montrer dans son œuvre, c'était, chez un personnage donné, l'antithèse bien naturelle de l'âme et des sens, du mysticisme et de la raison, et leur accord possible dans la vie. C'est une histoire et une justification; faut-il en vouloir à l'auteur, si le public a voulu encore y trouver une leçon?

L'ouvrage a pour épigraphe une citation d'Horace,

Quid virtus et quid sapientia possit
Utile proposuit nobis exemplar.

(1) En trois parties et trois vol., 1767.
(2) V. plus haut, p. 55 et p. 64.

qui semble indiquer suffisamment la portée morale et philosophique de ce roman. Mais Wieland a eu soin, dans son introduction (1), de nous expliquer le sens qu'il attache ici à cette épigraphe, et qui n'est évidemment pas celui d'Horace. Pour lui, elle signifie : « Jusqu'où un mortel peut porter l'effort de la nature dans la sagesse et la vertu; combien les circonstances extérieures peuvent et doivent influer sur notre manière de penser et d'agir. » C'est l'histoire même de l'âme qu'il a voulu présenter, et, dit-il, si à première vue ce roman ressemble à la *Cyropédie,* de Xénophon, et à *l'Enfant trouvé,* de Fielding, il s'en écarte souvent, surtout du premier. Xénophon a moins songé à représenter Cyrus tel qu'il était, que tel qu'il aurait dû être; l'auteur d'*Agathon* a voulu, au contraire, représenter son héros tel qu'il se serait montré réellement, si, avec les sentiments et le caractère qu'on lui donne, il avait vécu dans les circonstances où on le place.

Wieland a pris soin, dans deux préfaces (2), de défendre le personnage même d'Agathon contre les attaques dont il devait être ou avait été l'objet. Dans la première, en outre, il fait entendre clairement que c'est sa propre histoire qu'il a voulu raconter. Quant

(1) *Avant-propos sur ce qu'il y a d'historique dans l'Agathon* (16 pages). On y trouve des notices intéressantes sur les principaux personnages qui figurent dans ce roman.

(2) La première est de 1767, la seconde de 1794. Dans celle-ci, l'auteur nous annonce qu'il a fait subir à son ouvrage un certain nombre de corrections et retouché surtout le style.

à la moralité de cette histoire, il n'admet pas qu'elle puisse être attaquée par des lecteurs intelligents ou de bonne foi. A ceux qui lui reprocheraient de ne pas avoir fait son héros plus vertueux, il répond, avec Aristote, que, pour l'intérêt même de son roman, il ne devait pas présenter de héros parfait, et que, d'ailleurs, il n'a pas créé ce personnage; il n'a fait que le peindre au naturel et n'est pas responsable de ses actions. Montrez-moi, dit-il au critique, un homme qui, dans les circonstances où se trouve Agathon, se fût conduit avec plus de vertu ! Pour moi, je n'en connais pas.

Peut-être aussi l'exemple des erreurs de son héros servira-t-il d'argument à quelque débauché pour excuser ses vices : à cela il n'y a rien à répondre, sinon que le débauché n'aurait probablement pas mené une meilleure conduite, quand même il n'y aurait jamais eu au monde ni un Agathon, ni une histoire d'Agathon.

Un autre reproche qu'on lui adresse, c'est d'avoir introduit dans son histoire le personnage du sophiste Hippias, et de lui faire exposer trop longuement, avec trop de complaisance, les principes d'une morale aussi condamnable. Wieland répond que le sophiste rentre entièrement dans le plan de son œuvre, puisqu'il voulait montrer Agathon exposé à des épreuves très diverses, et que le discours d'Hippias en est une des plus difficiles. On peut voir, dans tout le cours de l'ouvrage, que l'auteur n'approuve pas les idées,

ou du moins toutes les idées d'Hippias, bien qu'il se soit gardé de les réfuter dogmatiquement, à la façon de jeunes théologiens pleins de zèle contre l'immoralité du siècle. La conduite même d'Agathon réfute bien mieux le discours d'Hippias; comme Diogène, en marchant, réfuta le philosophe qui niait le mouvement.

Il faut remarquer encore, dans l'introduction historique qui précède l'ouvrage, une apologie d'Aristippe et certaines attaques contre Platon, sur lesquelles nous aurons occasion de revenir dans la suite. Il est évident pour le lecteur, dès maintenant, que Wieland commence à adorer ce qu'il brûlait jadis, et à brûler ce qu'il avait adoré.

Une analyse ne saurait guère donner une idée, même imparfaite, d'un pareil ouvrage. L'intrigue du roman est des plus simples, et ce sont les peintures qui en font le principal charme. Essayons cependant de montrer en quelques lignes le cadre dans lequel Wieland a fait rentrer cette longue histoire d'Agathon, quitte à renvoyer le lecteur, pour de plus amples détails, au roman lui-même, dont la mise en scène est généralement attachante et les détails parfaitement traités (1).

Agathon est un jeune homme qui, par suite de circonstances particulières, a été abandonné provi-

(1) Il est bien entendu que, pour la clarté de cette analyse, nous ne suivons pas l'ordre de la narration telle qu'elle est présentée par l'auteur.

soirement par son père, et élevé, comme un enfant inconnu, par la Pythie, dans le temple d'Apollon, à Delphes. Il n'a jamais vu que les prêtres du dieu, et des enfants comme lui attachés à son culte. Son imagination est de bonne heure séduite par la beauté des cérémonies, la poésie de la religion, et enflammée, dans la suite, par les révélations qui lui sont faites de la philosophie orphique et des mystères les plus sublimes. Mais au moment où son âme commence à planer dans les régions célestes, sans se douter qu'elle vit dans un corps et dans un monde habité par des corps, un prêtre d'Apollon, celui même qui s'était chargé d'initier le jeune homme aux idées les plus hautes et qui n'est qu'un infâme hypocrite, veut profiter de sa candeur et de sa foi pour satisfaire une honteuse passion. L'enfant n'est qu'à moitié détrompé par cette première expérience : il se méfiera des hommes, mais non du mysticisme, et son âme s'abandonne plus que jamais à des transports d'amour idéal pour la nature et les êtres célestes. Ce qui donne un nouvel aliment à ce feu mystique dont brûle la jeune imagination d'Agathon, c'est la sympathie qu'il ressent pour une des vierges consacrées au culte du Dieu, l'aimable Psyché, qu'il a entrevue dans une procession, et qu'il voudrait revoir sans cesse depuis ce moment. La jeune fille, de son côté, aussi naïve et aussi enthousiaste que notre héros, se prête admirablement à ces amours d'enfant que l'auteur a su peindre avec une grâce

charmante. Mais ces amours sont troublées par la Pythie, qui, brûlant d'un feu criminel pour Agathon, ne manque pas de se venger de ses dédains sur celle qui lui en paraît la cause Psyché. disparaît, et son ami, que les horribles tentatives de la prêtresse ont entièrement dégoûté du culte d'Apollon, s'échappe du temple et court le monde à la recherche de sa belle inconnue. Il retrouve son père, devient l'un des orateurs et des chefs les plus aimés du peuple athénien, puis tombe dans la disgrâce de la multitude, et s'exile volontairement après avoir été victime des persécutions et de l'ingratitude.

C'est par cette partie de son histoire que commence le roman d'Agathon : ce qui précède y est raconté dans la suite, sous forme de récit épisodique. Nous voyons notre héros pris par des pirates, retrouvant pour une heure seulement sa chère Psyché; puis vendu en Asie-Mineure au sophiste Hippias, qui s'éprend pour lui d'une belle tendresse et veut le former dans son art. Mais le jeune esclave, tout pétri de platonisme, comme un homme qui a suivi à Athènes les leçons du divin Platon lui-même, offre une résistance inattendue aux arguments, à l'éloquence et même aux séductions du sophiste, jusqu'au moment où il succombe à l'artifice le plus habile d'Hippias, personnifié dans la belle Danaé. Cette aimable courtisane ne parvient même à s'emparer du cœur d'Agathon qu'en affectant les dehors de la vertu et de l'idéalisme; mais à cette comé-

die, elle finit par être la première dupe de son manége, et par aimer réellement le jeune enthousiaste pour lui-même, comme il voulait être aimé, avec un mélange de tendresse platonique et de sensualisme efféminé.

L'auteur a parfaitement traité cette situation, et, sauf quelques longueurs dans les discussions philosophiques entre Hippias et Agathon, et quelque abus de l'analyse psychologique dans ce premier volume comme dans tout le reste de l'ouvrage, on ne peut qu'admirer jusqu'ici le charme de la narration, l'intérêt des situations, la vérité des caractères.

C'est avec un art infini que Wieland nous fait assister au changement continu, à la *dégradation* insensible qui se produit dans l'âme de son héros. Enivré pendant quelque temps de l'amour de la belle Danaé, dont il est loin de soupçonner les antécédents, il finit par se lasser de son bonheur et par prêter l'oreille aux perfides insinuations d'Hippias, jaloux d'une félicité qu'il a préparée et qui dépasse ses intentions. Agathon s'échappe de la maison de sa maîtresse et se rend à Syracuse, où il se laisse tenter de nouveau par l'ambition de rendre les hommes heureux. Car c'est la dernière illusion qui lui reste de toutes celles qu'il avait si tendrement caressées dès son enfance. Grâce aux leçons d'Hippias, qui n'ont pas été entièrement perdues pour lui, et à l'amour de Danaé, qui lui a donné une plus grande

connaissance du cœur humain, il se croit capable désormais de travailler utilement pour ses semblables; il se figure qu'il est devenu un homme pratique. Quant à son but, il est toujours le même : rendre l'humanité heureuse par la vertu. Mais il sera moins scrupuleux sur les moyens à employer, et il se met aussitôt à l'œuvre, à la cour du tyran Denys-le-Jeune, dont il devient l'ami et le conseiller.

Wieland, qui avait étudié à fond toute cette partie de l'histoire grecque, et qui, pour composer son roman, s'était mis à vivre presque dans la société qu'il nous dépeint, a cru pouvoir suspendre le récit, en cet endroit comme en plusieurs autres, pour nous donner des renseignements assez détaillés sur l'état de la Sicile, sur le caractère du tyran, et sur l'histoire de l'époque précédente. Ces digressions ne manquent pas d'intérêt; mais il faut bien avouer que, au point de vue de l'art, elles ont le tort de ralentir et de refroidir la narration principale; leur place eût été bien mieux dans des renvois ou notes faisant suite à l'ouvrage.

A Syracuse, Agathon fait la connaissance d'Aristippe, un vrai sage, un homme réellement pratique, qui prédit un mauvais succès à la généreuse entreprise du jeune platonicien. Cette prédiction s'accomplit en effet, et Agathon, victime encore de sa candeur, de ses illusions, et peut-être de ses demi-concessions à l'esprit du mal, se voit de nouveau en butte aux complots, aux persécutions, et exposé aux

plus terribles dangers. Jeté en prison, menacé de mort, il se retrouve tout à coup en présence de son ancien maître, le sophiste Hippias, que le hasard conduit à Syracuse, et qu'une maligne curiosité, plutôt qu'un intérêt affectueux, amène à visiter Agathon dans son cachot.

On ne peut s'empêcher de reconnaître que Wieland a su répandre à profusion, dans une œuvre aussi longue, les épisodes attachants et les situations vraiment pathétiques. L'entrevue d'Hippias et de son disciple malgré lui est des mieux réussies. Avant l'arrivée du sophiste, Agathon, abattu, découragé, pleurant, non pas sur ses malheurs, mais sur l'insuccès de sa noble entreprise et sur l'aveuglement des hommes, en était venu presque à douter de la vertu, à penser, comme Hippias, que l'intérêt, qui est le seul mobile de l'humanité, doit être la seule règle de conduite du sage. Hippias paraît, et sa seule vue, et le sourire moitié compatissant, moitié ironique et triomphant qui planent sur ses lèvres, et le premier mot de consolation qu'il adresse à son malheureux ami, suffisent pour rendre au prisonnier toute sa foi dans la vertu, tout son amour de l'humanité, toute la naïve confiance de sa première jeunesse. Et, à la fin de cette scène, qui dure longtemps sans nous fatiguer, nous assistons, avec un soupir de soulagement, au beau triomphe que la foi vient de remporter sur le scepticisme, à l'humiliante défaite du sophiste, qui voit repousser avec le même calme et le même

dédain ses doctrines égoïstes et ses offres de service les plus chaleureuses.

Il nous paraît difficile, après la lecture de cet admirable chapitre, de partager encore les préventions de certains critiques, et de reprocher à Wieland la propagation d'une philosophie indigne de ce nom, qu'il a, mieux que par toutes les diatribes, réfutée et stigmatisée par la plus pathétique des narrations. Et remarquons que le séjour d'Agathon dans son cachot de Syracuse marque le terme de ses luttes, et que sa vertu, ou, pour employer un mot plus net et moins prétentieux, sa foi dans la Providence, dans le bonheur et l'avenir de l'humanité, sort victorieuse et complètement épurée de cette dernière épreuve.

Sauvé malgré lui par l'entremise d'Archytas, l'aimable chef de la république de Tarente, Agathon se rend chez son bienfaiteur, apprend de lui à allier, dans une juste mesure, la sagesse venue de l'expérience et l'enthousiasme naturel à une belle âme, et finit, après avoir voyagé pour son instruction dans toutes les contrées du monde habitable, par se reposer dans une philosophie douce et sereine, qui le guérit de ses illusions sans lui ravir ses espérances.

Cette dernière partie du roman contient plusieurs récits épisodiques qui le prolongent sans ajouter à son intérêt. Agathon retrouve, chez Archytas, son amie d'enfance, Psyché, qui n'est que sa sœur, et qu'a épousée l'un des fils du célèbre pythagoricien. L'histoire de la naissance et des nombreux voyages de

Psyché remplit plusieurs chapitres. Puis a lieu une autre reconnaissance, non moins romanesque, et peut-être non moins superflue. Danaé, après la fuite de son amant, s'est retirée près de Tarente, où elle mène désormais l'existence la plus modeste et la plus irréprochable; Agathon la rencontre, par un de ces hasards dont les poètes et les romanciers sont si prodigues, et les feux de son premier amour se rallument plus vifs que jamais, quand la courtisane repentie lui a fait une confession sincère et complète de sa vie passée. Mais Danaé, qui doit à son tour nous offrir un modèle de vertu inébranlable et d'idéalisme réfléchi, ne veut pas que l'amour des sens entre de nouveau en ligne de compte, et elle impose à son fidèle ami, comme une épreuve suprême, la loi de ne lui vouer dorénavant qu'une affection platonique. On peut trouver que l'histoire de sa vie, toute pénétrée de la connaissance et du sentiment des mœurs grecques, laisse à désirer, en somme, au point de vue de la stricte moralité; la réhabilitation de la courtisane est toujours une œuvre ingrate, et peut-être Wieland aurait-il mieux fait de renvoyer en note, à la fin de l'ouvrage, les idées neuves et judicieuses qu'il voulait nous communiquer au sujet des belles pécheresses de l'antiquité.

Avant d'apprécier la valeur littéraire de cette œuvre éminemment remarquable, arrêtons un instant notre examen sur les rapports manifestes qu'il y a entre le héros et l'auteur du roman. Aussi bien

avons-nous annoncé, au commencement de cette première partie, l'intention de raconter l'histoire même de Wieland, d'après ses œuvres; et quel est celui de ses écrits qui pourrait, à cet égard, nous mieux renseigner qu'*Agathon?*

Wieland a clairement indiqué, à plusieurs reprises, et surtout dans sa première préface, qu'il est lui-même le type, le personnage mis en scène dans son roman. Il est facile de voir combien cela est vrai pour le fond même du caractère.

Le temple d'Apollon, avec son atmosphère de mysticisme et de poésie, n'est-ce pas la maison paternelle de Wieland, avec les sermons du brave pasteur, et, plus tard, le séminaire de Bergen, avec ses méditations et son ascétisme? Ajoutons-y encore, si l'on veut, la demeure du vénérable Bodmer, à Zurich, tout imprégnée d'austère poésie et de religieuses émanations. Par reconnaissance pour un homme qui lui avait, en définitive, voulu du bien, l'auteur a évité toute allusion qui pouvait le faire reconnaître à ses amis; mais il n'a pu s'empêcher de constater, en plus d'un passage, le résultat désastreux qu'une pareille société peut produire sur de jeunes imaginations.

L'infâme conduite du prêtre et de la pythie a pour pendant les scandales de Biberach, dont nous avons parlé plus haut (1).

(1) V. p. 60.

Les tentatives malheureuses que fait Agathon pour mériter la reconnaissance de ses concitoyens, et, plus tard, du peuple de Sicile, peuvent se rapprocher,

Si parva licet componere magnis,

des efforts non moins malheureux que fit Wieland, au moment même où il écrivait son roman, pour bien remplir les difficiles fonctions que ses compapatriotes lui avaient confiées. Plus d'une diatribe contre les républiques en général et contre les petites républiques en particulier (1), n'ont pas évidemment d'autre raison d'être ni d'autre explication.

L'amour chaste et naïf d'Agathon pour Psyché, c'est le tendre sentiment que Wieland éprouve, à peine au sortir de l'enfance, pour Sophie, son enthousiaste cousine, qu'il dut plus tard ne considérer et ne chérir que comme une sœur.

La passion, encore platonique en somme, mais déjà plus vive et moins ordonnée, dont le héros brûle pour Danaé, n'est-ce pas, avec certaines restrictions, l'image de celle que Wieland nourrit pendant plusieurs années pour Julie Bondeli, cette maîtresse aimable, mais absorbante, dont il finit aussi par secouer le joug?

Les discours du sophiste Hippias, ce sont les lectures que Wieland, encore jeune, faisait des œuvres

(1) V. surtout *Agathon*, 2e partie, liv. VIII, chap. V, et 3e partie, liv. XI, chap. I, IV et VI.

d'Helvétius, d'Holbach et d'autres philosophes égoïstes et matérialistes, contre lesquels il avait dû défendre sa foi et ses généreuses aspirations. Mais en revanche, il trouva, lui aussi, son Architas, dont les traits principaux existaient chez le comte Stadion, cet homme du monde vertueux, ce philosophe pratique, ce philanthrope sans illusions.

Bref, il nous paraît difficile, pour ne pas dire impossible, de citer un caractère important ou une circonstance intéressante d'*Agathon,* qui n'ait son original et son application dans l'histoire même de Wieland. Seulement il a su fondre ensemble, avec tant de goût et d'habileté, tous les éléments épars de sa propre existence; il a su si bien leur donner la couleur antique et les proportions d'un récit à la fois héroïque et romanesque, qu'on ne songe plus, en le lisant, à l'autobiographie, et qu'on lui accorde tout l'intérêt avec lequel on assisterait au drame le plus émouvant.

C'est un véritable drame, en effet, avec ses péripéties, son intrigue et son dénouement; c'est le drame de la moralité humaine, dont nous voyons les défaillances et le triomphe. Il y a certainement un peu trop de psychologie et de métaphysique, et des longueurs par moments fastidieuses; mais il reste encore assez d'action, et surtout d'analyses vivantes de l'âme pour défrayer une œuvre intéressante au plus haut degré.

On ne peut qu'admirer la variété des scènes et

des impressions que nous fait traverser l'auteur : nous sommes tantôt à Smyrne, tantôt à Athènes, puis à Syracuse, à Delphes, à Tarente; tantôt au milieu d'une société brillante et corrompue, tantôt dans un milieu d'idéalisme et de pureté; mais toujours il y a une parfaite vérité dans les tableaux ou les portraits, un pathétique naturel dans les situations.

La fin de l'ouvrage nous laisse sous le coup d'une impression douce et sereine, et nous sommes heureux de nous remettre ainsi des troubles et des luttes que nous avons eu à traverser avec le héros.

La vérité historique est toujours parfaitement observée : il y a là une vaste érudition, habilement cachée en général, et qui ne concourt pas moins que le reste à soutenir comme à varier l'intérêt de l'ouvrage.

Quant au style, on ne peut s'empêcher de le trouver généralement admirable de clarté, de précision, d'élégance, et, selon l'occasion, de vigueur ou de poésie, de grâce ou d'esprit. Les remarques psychologiques et les observations morales sont souvent présentées avec une netteté piquante qui nous rappelle, quoique de loin, le style de La Bruyère [1].

En résumé, *Agathon* est un des chefs-d'œuvre de la littérature allemande, mais qui, pour des lecteurs français, gagnerait beaucoup à être abrégé dans

[1] Ce n'était pas l'avis de Mme de Staël, comme on le verra plus bas, au chap. II de la 3e partie.

certaines parties. Mais ce que nous sommes tentés d'appeler des longueurs ou des hors-d'œuvre, constituait évidemment, dans la pensée de l'auteur, la partie principale et la plus intéressante de son ouvrage.

### Section II. — *Musarion; les Grâces.*

Presque aussitôt après avoir publié *Agathon*, Wieland affirme encore et accentue davantage sa douce philosophie dans un petit poème qui passe pour un de ses meilleurs écrits, *Musarion* (1).

Malgré quelques longueurs, surtout dans les discours, cette composition est toute parfumée de grâce attique et d'élégance primesautière. Beaucoup d'idées s'y trouvent débattues ou exposées avec autant de naturel que de justesse : la conclusion est qu'il faut être sage avec grâce et modération ; les philosophies trop absolues, le stoïcisme, par exemple, y sont impitoyablement bafouées. L'amour y revendique hautement ses droits, mais c'est l'amour du cœur dans toute sa ravissante beauté. Si les peintures érotiques paraissent quelquefois, c'est pour mieux mettre en relief tout le charme de l'amour vrai, de la sympathie des âmes qui précède, ennoblit et justifie l'amour physique.

Le héros du poème est un jeune Athénien, Pha-

(1) 1768. Trois chants, en vers iambiques rimés.

nias, qui, après avoir vainement cherché à combler le vide de son âme par l'étude et par le plaisir, finit par se jeter dans les bras du stoïcisme, et jure de ne plus rechercher de sa vie ni la gloire ni l'amour. Ce nouveau Timon a l'humanité en horreur, et il se dérobe à elle-même dans une impénétrable solitude. Mais le hasard, ou, si l'on veut, son bon génie, lui envoie la belle Musarion, qu'il a vainement aimée jadis, et dont il fuit vainement les attaques aujourd'hui. La belle courtisane, à laquelle l'auteur parvient à nous intéresser, ne veut pas laisser échapper cet amant métamorphosé en philosophe; elle qui n'a jamais aimé, commence à ressentir de l'amour, ou quelque chose d'approchant, pour ce jeune homme désespéré qui veut étouffer son cœur dans les terribles étreintes du stoïcisme. Elle ne recule devant rien, pas même devant la discussion philosophique, et finit par s'installer, pour une nuit, sous un prétexte honnête, dans la demeure du solitaire.

Le solitaire avait cependant deux commensaux, un cynique et un pythagoricien, que l'auteur a rendus également ridicules; leur bataille héroï-comique défraie tout le second chant. Le troisième termine le poème d'une façon quelque peu traînante et trop sentimentale, sauf la dernière page, qui est franchement comique. Pendant que le cynique roule ivre-mort sous la table et que le pythagoricien fait de la haute spéculation dans les bras d'une esclave, Phanias, excité lui aussi par une brutale convoitise,

va surprendre Musarion dans la chambre où elle s'est retirée, et s'étonne fort de voir la courtisane résister à son amour. C'est que la courtisane a disparu, pour céder sa place à la femme de cœur, disciple des Grâces et apologiste de la vertu. Le jeune stoïcien subit l'ascendant de ces beaux yeux; il se convertit à l'amour véritable, aussi éloigné des rêveries platoniciennes que des orgies de la débauche, et tous deux vivront heureux ensemble dans cette solitude, qui devient désormais l'asile des Grâces, le temple du goût et le sanctuaire de l'amour.

Cette alliance que Wieland rêvait entre un sage idéalisme et le culte honnête de la beauté sensible, fait encore le sujet du poème suivant, intitulé *les Grâces,* et qui parut peu de temps après le précédent (1). Il semble, du reste, que l'auteur avait l'intention d'appeler *Musarion,* d'abord, *la philosophie des Grâces,* et il y a ainsi entre les deux compositions une communauté de titres comme de tendance et d'origine.

Le poème des *Grâces* est écrit moitié en vers, moitié en prose, dans le genre des satires ménippées. Le ton en est presque toujours badin et enjoué, quelquefois mignard; le style, coulant, léger, harmonieux, comme celui de *Musarion,* et souvent riche en images poétiques ou en expressions heureusement trouvées.

(1) En 1770. Six livres, dont beaucoup de passages écrits en vers iambiques rimés.

Le sujet est des plus simples : il s'agit de la naissance des Grâces, filles de Vénus et de Bacchus, de leur éducation, et enfin de leur rencontre fortuite avec l'Amour, leur jeune frère, qui, désormais, sera le plus humble de leurs serviteurs. La scène se passe en Arcadie, où les trois jeunes déités étaient élevées par une pauvre nourrice, sans se douter de leur céleste origine. Une fois qu'elles l'ont reconnue, elles ne songent plus qu'à embellir la vie humaine.

Sur ce simple canevas, l'auteur a brodé une foule d'épisodes, la plupart idylliques, et empreints d'un certain badinage naïf qui produit le meilleur effet. Le seul reproche que l'on puisse adresser à cet ouvrage, c'est la tournure un peu prétentieuse que Wieland lui a donnée par moments, grâce à un dialogue simulé, dès le début, et dans plusieurs passages ensuite, entre le poète et sa Danaé : de là, dans les passages en question, un air mignard et apprêté qui ne convient pas à la simplicité du sujet et du récit. L'idylle, aussi, se montre un peu trop souvent, et deviendrait presque fade à certains endroits, si elle n'était presque aussitôt relevée par une fine plaisanterie ou tempérée par un grain d'ironie.

Ce petit poème est rempli d'allusions et de pensées intéressantes, sur lesquelles nous reviendrons plus tard ; il nous suffira de constater ici la pensée philosophique qui en ressort : à savoir, que la grâce, le naturel, doit présider non seulement aux œuvres de

l'esprit, mais à la vie entière de l'homme; que la vertu et la sagesse elle-même ne sont rien sans la grâce, l'amabilité, qui en tempèrent la rigueur. Cette idée, ingénieusement développée, et la souplesse de style avec laquelle Wieland l'a traitée, font du poème des *Grâces* une des œuvres les plus intéressantes, et peut-être les plus françaises de notre auteur.

SECTION III. — Suite de l'histoire de Wieland (1768-1772); poèmes érotiques : *Contes en vers, Combabus, Aspasie, le Nouvel Amadis.*

L'énumération et l'analyse des œuvres de Wieland par ordre chronologique, telle que nous l'avons faite dans les chapitres précédents, n'a plus dans celui-ci aucune raison d'être. L'auteur a désormais trouvé sa voie, et il la suivra jusqu'à la fin de sa carrière : la philosophie sera sa principale préoccupation, mais une philosophie large et douce, qui n'exclut aucune idée, aucun genre de recherches, et permet les errements dans le domaine de l'imagination et de la poésie.

Aussi les œuvres érotiques de notre poète se trouvent-elles disséminées dans cette période, et semblent-elles venir de temps à autre comme pour le distraire, sans le faire renoncer pour cela aux pensées plus sérieuses qui le préoccupaient. Il nous paraît donc logique de les examiner avant les autres.

et de garder pour la fin de cette Étude les compositions les plus importantes, celles qui se rapportent presque exclusivement à l'histoire, à la politique et à la philosophie.

Mais d'abord, puisqu'il s'agit d'œuvres érotiques, n'oublions pas que nous avons laissé notre auteur, à la fin du chapitre précédent, entre les bras de l'hymen et de l'amour, deux divinités qui, pour lui, veulent bien renoncer à leur ancienne querelle et unir leurs plus charmantes faveurs. La lune de miel dura longtemps pour Wieland, s'il faut en croire son propre témoignage, et celui surtout des œuvres qu'il écrivit pendant ces cinq ou six années. Mais il avait besoin d'un pareil bonheur pour se consoler de la mort du comte Stadion, arrivée en 1768, et se dédommager des ennuis de sa mesquine existence à Biberach, qui lui pesait de plus en plus. Aussi vit-il avec plaisir se présenter, en 1769, une excellente occasion de changer de résidence et de position. L'électeur palatin de Mayence, au service duquel avait été le comte Stadion, voulait rendre quelque éclat à son Université d'Erfurt : il ne crut pouvoir mieux faire que d'y appeler le protégé de son ancien ministre, et offrit à Wieland une chaire de philosophie avec le titre de conseiller aulique. C'était le nom de notre poète, déjà célèbre dans toute l'Allemagne, que le prince tenait surtout à gagner pour son Université. Wieland voulut se donner lui-même. Il prit sa nouvelle charge au sérieux, étudia fortement la phi-

losophie, et attira autour de sa chaire un nombreux auditoire. Mais là encore il dut se contenter de son bonheur domestique, et ne trouva pas dans la société du monde la récompense de ses services, la consécration de sa gloire. L'envie et les intrigues de ses vieux collègues lui suscitèrent mille contrariétés, dont il sut se consoler en écrivant de nouveaux ouvrages près du berceau de ses deux fillettes. On fut étonné, à Erfurt, de la vie modeste et patriarcale de cet illustre écrivain, chez qui l'on croyait trouver avant tout un homme du monde, comme ses œuvres semblaient l'annoncer.

Le séjour de Wieland à l'université d'Erfurt acheva sa conversion, s'il est permis d'employer ce terme en pareille circonstance. Alors s'accentue définitivement la vocation philosophique de cet auteur, qui avait passé, depuis son enfance, à travers tous les genres et toutes les idées. Il cesse, dès ce moment, d'être uniquement érotique, et consacre presque toute son intelligence et tous ses moments à suivre, parfois même à diriger la marche intellectuelle de son siècle et de son pays. Après avoir terminé, dans sa nouvelle résidence, *les Grâces* et le *Nouvel Amadis*, commencés à Biberach, il écrit encore, dans le genre badin et gracieux, *Combabus*, *Aspasie*, quelques *Contes en vers*, et commence l'*Amour accusé*, qu'il n'acheva que deux ans après, à Weimar; mais il employa la plus grande partie de son temps et les forces vives de son intelligence

à des œuvres sérieuses, dignes de faire époque et de passer à la postérité, telles que le *Miroir d'or,* les *Opuscules contre J.-J. Rousseau,* et, dans la suite, les *Abdéritains, Obéron, Aristippe,* et tant d'autres. N'oublions pas non plus de mentionner à l'avance la publication du *Mercure allemand,* qui commença presque aussitôt après son installation à Weimar, et qui resta, pendant trente années, la revue périodique la plus importante de l'Allemagne (1).

Les *Contes en vers* du douzième volume ont dû être écrits à Erfurt. Ils ne ressemblent en rien, pour le fond, à ceux que nous avons mentionnés plus haut (2). Ils sont généralement imités de l'italien et de l'arabe : courts, gracieux, présentés avec art, bien dits, ils charment et intéressent le lecteur qui ne recherche que son plaisir, mais peuvent parfois prêter le flanc à la critique du moraliste sévère, qui voudrait les juger au point de vue des idées.

Si l'on tient à retrouver une idée dominante, une intention philosophique dans de simples narrations badines, faites uniquement pour charmer le lecteur, on peut en effet y découvrir, comme dans les œuvres poétiques des années précédentes, la pensée constante de Wieland pendant cette dernière période, à savoir que la vraie philosophie nous enseigne l'art de vivre, et que les plaisirs modérés ne sont pas des

(1) V. pour la suite de l'histoire de Wieland, plus loin, sect. VII.
(2) Dans le IIe chapitre. V. p. 64.

crimes. Mais nous le répétons, c'est peut-être donner bien de l'importance à des écrits que l'auteur n'avait pas destinés à une si haute mission.

Rien de plus amusant par exemple, que *Pervonte, ou les Souhaits :* c'est l'histoire d'un gros lourdaud, que les fées récompensent d'un bon mouvement de son cœur, en lui procurant toutes les félicités qu'il peut désirer; il finit par revenir à sa condition première, sauf pour l'esprit, que les fées ne veulent pas lui reprendre. Comme contraste avec ce brave garçon, il y a un personnage de princesse coquette et ingrate, qui est fortement touché. Nous remarquerons en passant que dans ces contes, en général, les femmes ne jouent pas un très beau rôle; mais nous croyons inutile de défendre ici notre poète contre la colère assez naturelle de M^me^ de Staël, qui lui reproche amèrement d'avoir ainsi bafoué le beau sexe. La principale excuse sera, si l'on veut, qu'il a imité les conteurs italiens, sans se départir de leurs errements. Notons encore que, pour la morale qui en ressort, ce conte est instructif en somme, et a quelque ressemblance avec le *Mécontent* (1).

Le *Chant de l'oiseau* ou *les Trois conseils* est une simple historiette, où la féerie joue son rôle comme dans les autres et que relèvent quelque bonnes observations de moraliste.

*Hann et Gulpenheh, ou Qui dit trop ne dit rien,* est

(1) V. à l'Appendice, § V.

encore un jeu d'esprit, un conte oriental sur la fragilité de la vertu des femmes et leur peu de fidélité conjugale.

*La Cuve, ou l'Ermite et la Sénéchale d'Aquilée,* trahit au contraire des préoccupations philosophiques et religieuses, et Mme de Staël a dû pardonner ce conte à Wieland, puisque c'est une femme qui y joue le beau rôle. Mais le fond en est des plus bizarres, et bien qu'imité des fabliaux français du XIIIe siècle, nous doutons fort que le lecteur français de nos jours lui fît grâce. C'est l'histoire d'un saint homme d'ermite que son bon ange veut guérir de la vanité inséparable de sa profession, en le faisant exposer aux tentations les plus scabreuses par une très honnête femme. La conclusion est que l'on travaille mieux à son salut dans le monde, en luttant et en faisant le bien, que dans la solitude, où l'on triomphe à son aise.

Le ton de tous ces récits est badin, enjoué, parfois trop familier; l'auteur n'a pas cherché à éviter le burlesque, qui, résultant de certaines situations, a dû passer bien souvent dans le style. Œuvres légères avant tout, ces contes pourraient presque se comparer à ceux de Lafontaine, sauf pour les expressions triviales, que l'auteur français a su mieux éviter que son imitateur.

*Combabus* (1), récit dont le fond est encore plus

(1) Publié en 1771.

bizarre que celui de *la Cuve,* montre au plus haut point combien Wieland, dans ses œuvres érotiques, a su tenir le juste milieu entre les Grecs et les Français. Lucien lui en a fourni le sujet ; mais il fallait l'accommoder au goût moderne : un poète français, obscur imitateur de Grécourt, le traita, vers 1770, avec toute la licence que semblait lui permettre et son époque et son modèle ; Wieland le reprit, presque aussitôt, mais d'une manière toute différente, et sembla s'appliquer, avant tout, à mettre de la retenue et de la chasteté dans un sujet qui paraissait en être si peu susceptible. Ce serait donc une des œuvres marquantes de notre poète, si elle avait un peu plus de suite et d'unité, plus de fini dans la forme, en un mot, si l'auteur l'avait revue avec le même soin que ses autres ouvrages.

*Combabus* a, lui aussi, une portée philosophique : le poète a voulu montrer qu'il est impossible à l'homme de vaincre l'amour, d'échapper aux sens et de surmonter certaines tentations, à moins de recourir au moyen héroïque, renouvelé d'Origène, qu'emploie son héros. L'auteur insiste lui-même, au début de son poème, sur le caractère philosophique de cette histoire, qu'il annonce comme un *problème de morale,* et c'est ainsi qu'il a voulu se distinguer du poète français, qui n'y a vu qu'un sujet de narration licencieuse. On ne saurait, d'ailleurs, assez louer Wieland de la délicatesse et de l'habileté avec lesquelles il a traité la partie scabreuse de son récit :

c'est là un talent tout nouveau chez les Allemands, et notre poète a bien mérité des lettres germaniques en leur donnant un pareil exemple.

*Aspasie ou l'Amour platonique*, est postérieur à *Combabus* (1); on y retrouve le même ordre d'idées, avec moins de développements. C'est un poème assez court, vivement écrit, et dont le début indique déjà la tournure passablement légère. Aspasie, la belle et *vertueuse* courtisane dont Wieland nous a plusieurs fois entretenus dans les œuvres précédentes, séparée de son amant, Cyrus le jeune, devient prêtresse de Diane, et ne peut se consoler de ce veuvage. L'auteur se permet, en passant, quelques épigrammes contre la vie monastique, et surtout contre la condition des religieuses; le but de ce récit est même de montrer combien il est difficile, aux personnes les plus enthousiastes, de vivre uniquement dans ce monde idéal d'amour divin et de virginité. Aspasie fait la connaissance d'un mage encore jeune, mais respectable par sa science, sa vertu et sa piété, qui ne craint pas d'enseigner à sa charmante élève la haute philosophie et les doctrines idéalistes de Platon et de Pythagore. La jeune prêtresse se plaît sans peine dans ce monde des idées, qui ressemble fort à celui de l'imagination et des sens. La conclusion naturelle est que le mage et son amie s'égarent dans ce monde surnaturel, et ne

(1) Sa date probable est 1771 ou 1772.

retombent que plus lourdement dans le domaine de la brutale réalité. Aspasie est de bonne foi; quant à son maître, l'auteur n'a pas voulu se prononcer, mais tous deux aboutissent très vite à cet amour physique dont ils ne voulaient même pas soupçonner le danger. De là une morale très pratique, résumée en quelques jolis vers : se méfier de l'idéalisme à deux, pour ne pas avoir le sort de ce pauvre astrologue, qui tombe dans un puits à force de regarder le ciel.

Le *Nouvel Amadis* (1) est un poème de longue haleine, et le premier essai, un peu développé, de Wieland dans le genre chevaleresque, qui lui inspira dans la suite un chef-d'œuvre, *Obéron*. Dans la préface de sa première édition, l'auteur a soin de nous avertir que son roman n'a rien de commun que le nom avec le célèbre Amadis des Gaules, avec celui de Bernardo Tasso, et plusieurs autres; il a, dit-il, inventé tous ses personnages, et les a faits aussi fous qu'il lui a été possible.

Le fond ressemble à celui des poèmes héroï-comiques de l'Italie : c'est l'histoire de plusieurs princesses errantes et de leurs aventures avec divers chevaliers, notamment avec le platonique Amadis. Le tout est assez léger au point de vue de la moralité, mais il y a de la bonne plaisanterie et des remarques souvent profondes.

(1) En dix-huit chants, 1771.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Ce qui frappe surtout à la lecture de ce poème, ce sont les nombreuses traces de français qui s'y trouvent; Wieland a été jusqu'à employer assez fréquemment des mots et des expressions de notre langue, qui ne produisent pas toujours un excellent effet. Du reste, les allusions que l'on y rencontre prouvent qu'il avait dévoré, dans les deux dernières années, toutes les œuvres un peu remarquables de la littérature française, et que les romans de Diderot, de Marmontel, de l'abbé Prévôt, de Lesage, lui étaient aussi familiers que les contes de Lafontaine, ceux de Perrault, ou les romans de la Calprenède et de d'Urfé. Mais, malgré cette vaste érudition, le *Nouvel Amadis* est une œuvre originale, en somme, et qui, sauf des longueurs, mérite les honneurs de la lecture.

La douce philosophie de Wieland s'y montre autant que dans ses autres écrits, et il y aurait à citer plus d'un passage fin, spirituel et judicieux, où l'auteur a traité, d'une façon légère et enjouée en apparence, mais remarquable au fond, les questions les plus élevées de la morale, de la politique ou de la littérature.

Le style y est coulant et gracieux, sauf les endroits où des mots français et des citations latines, que l'auteur croyait plaisantes, viennent l'alourdir et le gêner. Il signale, dans sa préface, l'innovation, hardie selon lui, qu'il s'est permise en employant un genre de versification plus libre que dans les poèmes

précédents : ses strophes ou stances, composées de dix vers au lieu de huit, et dans lesquelles l'anapeste joue le rôle principal, combiné avec l'iambe, lui paraissaient mieux appropriées que tout autre rhythme à la libre allure de ce poème, et nous devons avouer qu'elles produisent un effet des plus heureux.

Pour ce qui est de la portée morale du *Nouvel Amadis,* nous n'aurions qu'à répéter ce que nous avons dit plus haut à l'occasion de ses *Contes en vers :* si le beau sexe y est bafoué, il ne faut pas trop en vouloir à Wieland, qui ne faisait, en cela, qu'adopter le ton des poètes ses devanciers, et qui, d'ailleurs, pouvait se justifier en disant que ses héroïnes étaient destinées à montrer le ridicule de certains travers féminins : c'était faire œuvre de moraliste au premier chef.

A ces poèmes érotiques, nous rattachons une composition un peu vague de l'année 1771, intitulée : « *La vie est un rêve; rêverie devant un tableau d'Endymion endormi* (1). » C'est une composition inachevée, en douze stances irrégulières, de longueur très inégale, et suivie d'un commentaire en prose. L'idée de ce poème lui était venue devant un tableau représentant le sommeil d'Endymion, qui lui avait

(1) Composé en 1771, cet opuscule avait été condamné par l'auteur lui-même à l'oubli, lorsque, en 1773, on le pria de l'insérer dans l'*Almanach des Muses* de Gœttingue. Wieland le publia la même année, avec le commentaire, dans son *Mercure allemand.*

rappelé un passage de Cicéron (1) et le fameux *to be or not to be* d'Hamlet. On n'y trouve pas de plan, du moins en apparence. L'élément érotique y apparaît, mais sans prédominer; la donnée en est surtout philosophique : il s'agit de la subjectivité de nos impressions. Comme d'habitude, l'auteur plaisante sur des sujets sérieux et semble parfois dépasser sa pensée; mais on peut constater néanmoins dans cette ébauche une certaine pointe de scepticisme assez prononcé. Tout ici-bas est un rêve, même la gloire, souvent la vertu.

Il paraît que, d'après son premier plan, le poète voulait d'abord mettre aux prises le stoïcisme et l'épicurisme, et intervenir ensuite entre les deux systèmes opposés, pour établir les principes d'une philosophie vraiment éclectique. Mais il ne donna pas suite à son idée; tout ce qui en reste, c'est un passage assez vif contre le stoïcisme de Caton et l'éloge de la modération, qui, pour Wieland, est désormais synonyme de vertu.

SECTION IV. — Derniers poèmes érotiques de Wieland : *l'Amour accusé, Sixte et Claire, Contes d'hiver et d'été, Gandalin, Géron le Courtois, Clélie et Sinibald.*

Si nous avions la prétention de faire, dans cette esquisse, une classification très exacte des œuvres

(1) Cic., *Tusculanes*, I, 38.

de Wieland, nous devrions peut-être distinguer, parmi les poèmes ci-dessus nommés, ceux qui sont purement érotiques, comme les deux premiers, et ceux qui, comme les derniers, sont presque autant chevaleresques. Mais ce qui nous préoccupe avant tout, c'est de retrouver, dans les œuvres de notre poète, la marche de son esprit et les évolutions de son caractère; et, à ce titre, nous pouvons considérer toutes ces compositions comme provenant d'une même source, l'amour, aussi bien que celles dont nous avons parlé précédemment.

L'*Amour accusé* (1) a été considéré par les critiques comme une apologie des poésies érotiques que Wieland avait composées dans les dix dernières années. Lui-même ne l'a pas jugé ainsi : d'après l'auteur, ce n'est que le pendant de *Musarion*, un petit poème à allures grecques, destiné à nous montrer nettement les idées de Wieland sur le rôle de l'amour tel qu'il le concevait.

Le fond en est des plus simples : sur la dénonciation de Minerve et de l'Hymen, l'assemblée des dieux a cité en jugement l'Amour ou Cupidon, qui comparaît avec une noble fierté, s'exile de son propre mouvement, et finit par être rappelé à grands cris dans l'Olympe, parce que les dieux, sans lui, sont condamnés à vivre sans charme et sans bonheur.

Certaines parties de ce poème sont vraiment

(1) Poème en cinq chants, composé en partie pendant l'hiver de 1771, repris en 1774, et inséré alors dans le *Mercure*.

comiques; le grotesque même y joue un certain rôle, par exemple dans le tableau de cette assemblée des animaux, serviteurs des dieux, qui discutent gravement dans l'antichambre. On y trouve aussi d'excellents traits de satire, comme lorsque Momus, pour défendre l'amour, se moque de tous les dieux auxquels ce petit espiègle a joué de mauvais tours. La conclusion du poème, mise dans la bouche de l'âne, est réellement piquante.

La portée philospohique et morale de l'*Amour accusé* est, nous l'avons dit, la même que dans *Musarion :* Wieland revendique contre l'amour idéal ou platonique les drois méconnus de l'amour terrestre, sensible ou sensuel; mais cette revendication ne va jamais jusqu'à vouloir déposséder l'amour pur des droits incontestables qu'il aura toujours sur les belles âmes.

Signalons, en passant, le *Premier amour,* bluette adressée, en 1774, à Psyché, c'est à dire à une amie de Wieland, dame d'honneur de la duchesse Amélie de Weimar, au moment où elle épousait, à Eisenach, le président de Bechtolsheim. C'est un essai dans le genre lyrique et sentimental, où Wieland est évidemment inférieur à Schiller et à Gœthe, mais remarquable cependant pour cette époque et pour une langue que n'avaient pas encore assouplie de grands poètes. Il y a quelques beaux passages, dictés par un sentiment profond, par le souvenir de Sophie [1]

[1] V. sur Sophie, ci-dessus, p. 32.

et de son premier amour; mais on regrette que le poète n'ait pas eu l'idée d'employer des strophes ou stances dans un sujet aussi parfaitement lyrique.

Deux ans après, Wieland adressait une autre poésie, analogue pour le ton, à la même Psyché : on y remarque un sentiment aussi vif et autant de grâce dans certains détails; l'éloge de Gœthe, sur lequel nous reviendrons plus tard, donne surtout au poète des accents pleins de cœur et d'enthousiasme poétique. C'est la description, sous la forme d'un songe, de quelques jours que l'auteur avait passés dans une délicieuse société, au commencement de l'année 1776, en compagnie de Gœthe et de la Julie-Psyché à laquelle ces vers sont adressés.

*Sixte et Claire, ou le moine et la religieuse sur le Mœdelstein* (1), n'est que le développement ou la traduction poétique d'une légende populaire, au sujet de deux roches qui semblent s'embrasser, et que la superstition prétendait avoir été un moine et une religieuse, punis ainsi d'un amour sacrilége. Le sujet, des plus simples, a été traité avec art; le récit de Wieland est poétique, touchant et gracieux : on y trouve certains passages charmants, avec une légère pointe de badinage unie à une douce mélancolie.

Le *Conte d'hiver* est tiré de la première partie des

(1) En deux chants, 1775. Le rhythme est le même que dans les poèmes précédents, mais les vers sont plus courts (iambiques rimés de huit et neuf syllabes).

*Mille et une Nuits* (1); l'histoire du pêcheur et des poissons merveilleux est racontée avec une grâce et une naïveté parfaites, accompagnées quelquefois d'un brin de philosophie et de persiflage.

Le *Conte d'été,* en deux parties comme le précédent, est imité des romans de la *Table ronde* et d'un fabliau de Chrétien de Troyes. Ce qui frappe surtout dans la lecture de ce récit, c'est l'adoption d'un rhythme nouveau, moins régulier, plus court et plus rapide, qui donne au poème un caractère plus naïf (2):

*Gandalin, ou amour pour amour* (3), est précédé d'un prologue où l'auteur présente l'apologie de toutes ces histoires d'amour. C'est un récit d'amour, en effet, mais d'un amour tout à fait chevaleresque : l'héroïne du poème est des plus originales, et, malgré tout le charme qu'elle nous offre, on ne peut s'empêcher de la trouver par trop romanesque. Il est vrai que le Moyen Age est loin de nous, et que les poètes aiment encore maintenant à puiser leurs plus bizarres conceptions dans ces temps presque fabuleux. L'amour surtout, cet amour que la légende a épuré ou embelli, joue le principal rôle dans toutes ces fictions, qui ressemblent tantôt à des contes de fées, tantôt à des poèmes épiques. Wieland avait

(1) 1776.

(2) Les vers sont rimés, de longueur très inégale, mais généralement très courts.

(3) En huit livres, 1776.

une prédilection marquée pour ces sujets, et il faut bien reconnaître qu'il les a traités avec un rare talent. Ici, par exemple, dans l'histoire de cette belle princesse qui impose à son chevalier une épreuve des plus bizarres et des plus difficiles, le poète sait nous intéresser d'un bout à l'autre de son récit, parce qu'il unit heureusement et fond pour ainsi dire ensemble le ton sentimental et le ton badin, le genre de l'épopée et le genre héroï-comique. De bonnes analyses du cœur humain, une certaine élévation de sentiments, et la peinture d'un amour pur et profond, mais réel néanmoins, donnent à ce poème un caractère particulier, une valeur incontestable au point de vue moral, et nous pouvons le classer parmi les bonnes compositions de Wieland.

*Géron le Courtois (ou le noble Géron)* [1] a été puisé à la même source que le *Conte d'été,* c'est à dire dans le cycle des romans d'*Artus* ou de la *Table ronde.* Ce récit, traité du temps de François Ier par un poète toscan, avait été reproduit, vers 1776, dans la *Bibliothèque universelle des romans,* du comte de Tressan.

Le principal mérite de Wieland, dans l'imitation de ce morceau, est d'avoir approprié le style et la versification au sujet du poème, et retrouvé, dans la langue du XVIe siècle, comme il le dit lui-même [2].

[1] 1777.

[2] Dans une préface écrite en même temps que le poème.

une sorte de *gaulois allemand* qui produit le plus charmant effet.

Aussi cette narration, qui rappelle un peu celles d'Homère, est-elle admirable de naïveté antique comme de sentiments chevaleresques; mais l'amour y domine encore. L'épisode principal, l'histoire du vertueux Géron et de la belle dame de Maloank, qui veut le séduire, nous attache et nous émeut, et se trouve parfaitement encadré dans un tableau moyen âge des mieux réussis. L'auteur ne paraît pas; c'est là le comble de l'art.

La versification est coulante et le rhythme hardi : le poète a su tirer un excellent parti des enjambements et varier la coupe des vers sans nuire à leur harmonie (1).

*Clélie et Sinibald* (2) était, aux yeux de Wieland, supérieur aux poèmes précédents, parce qu'il avait pris à tâche, dans cette composition, d'être entièrement original, de voler de ses propres ailes, et de se passer même de toutes les ressources de la fable et de la féerie, comme il paraît s'en vanter dans le prologue (3). Nous pouvons accorder à l'auteur que

(1) Wieland a employé ici, contrairement à son habitude, des iambiques non rimés.

(2) Écrit en 1783, et par conséquent postérieur à *Obéron*, dont nous parlerons plus loin. Le poème a pour sous-titre : *Comment fut peuplée Lampéduse.*

(3) Wieland insiste même sur cette idée, qu'il a voulu faire un récit aussi réel et vraisemblable que possible. La seule fiction que le poète se soit permise, dit-il, c'est de faire apparaître sainte Catherine dans un songe; et c'est là une fiction qui n'en est pas une.

son œuvre est originale, en effet, puisque l'on n'y découvre aucune imitation pour le fond même du sujet; mais on peut trouver aussi que l'imbroglio de comédie qui fait durer l'action si longtemps est passablement banal. Le récit ne devient réellement intéressant que dans les trois derniers livres, où les événements se succèdent avec rapidité, tandis que, dans les sept premiers, le poète s'arrête avec trop de complaisance sur une même situation, qu'il fait durer longement, grâce à des portraits, des descriptions et des analyses assez froides.

L'action se passe en plein XII^e^ siècle, au beau temps de la chevalerie; mais le récit est érotique avant tout, bien plus que dans les poèmes précédents, et les aventures chevaleresques n'y jouent qu'un rôle tout à fait secondaire. Il serait difficile de justifier le titre principal du poème, car ce n'est point, comme on pourrait le croire, pour *Clélie* que soupire *Sinibald,* mais pour une nommée Rosine, et c'est le quatrième personnage, un nommé Guido, qui convoite et obtient Clélie. Le comique du récit repose sur un quiproquo perpétuel, une confusion peu vraisemblable entre ces quatre personnages, dans le genre de celle dont Molière a défrayé son *École des Maris.*

Ce qui contribue un peu mieux à donner au poème une couleur héroï-comique assez agréable, c'est le ton de badinage naïf, presque toujours naturel, qui domine le récit et assaisonne même les passages les plus pathétiques.

Un autre élément de comique, c'est le rôle que joue dans certains passages Asmodée, le diable-amour, qui représente la parodie. Mais, outre les longueurs dont nous avons déjà parlé, l'auteur gâte plus d'un endroit par l'intention trop visible d'être comique : il y a, par exemple, une allusion trop fréquente au manuscrit de cette histoire, qui finit par nous fatiguer. D'ailleurs, le poète cherche trop souvent à nous expliquer ou à nous rappeler le quiproquo, ce qui refroidit encore plus l'intérêt.

Il y a de bonnes et vives peintures de l'amour, mais trop fréquentes, ainsi que les analyses psychologiques et les portraits. Quelques situations, quoique bizarres ou scabreuses, sont pourtant belles et remarquablement traitées, comme au septième livre, où l'on voit l'un des héros du poème enfermé dans la chambre à coucher d'une jeune fille. On ne peut s'empêcher de rendre hommage à la délicatesse avec laquelle Wieland a décrit cette scène ; c'est, du reste, dans la peinture de pareilles situations qu'il excelle, comme il semble s'y complaire.

On remarque sans peine, dans l'œuvre entière, un certain ton de persiflage à l'endroit du culte et des croyances catholiques ; ou plutôt, le mot *persiflage* ne rendant pas bien notre pensée, nous serions tenté de le remplacer par celui de *raillerie innocente et naïve,* semblable à celle dont le Moyen Age poursuivait, sans les attaquer, les objets mêmes de ses croyances. C'est encore plus de la couleur locale que

de la raillerie philosophique, un écho de la foi passée qu'une velléité de scepticisme moderne.

Le sous-titre : *Comment fut peuplée Lampéduse* (1), nous indique seulement la conclusion, le sujet du dixième et dernier livre ; il y a là une intention très manifeste d'attaquer le célibat des prêtres, et nous devons faire, pour cette partie de l'œuvre, une restriction à la remarque précédente : c'est bien réellement le philosophe du XVIII^e^ siècle qui apparaît ici, lorsque les héros du poème, échappés à une affreuse tempête, trouvent un refuge dans une île presque déserte, et que les deux saints ermites, seuls habitants de ce séjour, ne se font aucun scrupule d'épouser deux demoiselles disponibles, en déclarant que Dieu a créé la terre pour être peuplée, et la femme pour être la compagne de l'homme. Nous avons eu occasion de faire une remarque analogue pour le conte de *la Cuve* (2).

Le style de *Clélie et Sinibald* est aussi coulant et gracieux que dans les meilleurs poèmes de Wieland, sans excepter *Obéron,* qui fut composé quelques années plus tôt. C'est par le style que cette œuvre se recommande surtout, et si nous avons été un peu sévère pour la composition, nous devons, pour être juste, reconnaître qu'au point de vue de la diction, l'auteur est resté digne de lui et a bien mérité, en somme, de la littérature allemande.

(1) Littéralement : *la* population *de Lampéduse* (le mot *population* ayant le sens de : *action de peupler*).

(2) V. plus haut, p. 97.

## Section V. — *Obéron.*

Avec *Obéron* (1), nous rentrons dans le domaine de l'imitation, et il faut bien avouer que Wieland y est plus à son aise que partout ailleurs : c'était un *génie imitateur,* pour nous servir d'une alliance de mots qui a été faite, avec plus de raison encore, à propos de Lafontaine et de Boileau.

*Obéron,* qui a joui d'une grande et légitime réputation auprès de ses contemporains et de la postérité, est encore aujourd'hui, peut-être, le seul titre de gloire qu'ait Wieland auprès de la plupart des critiques étrangers. Une pareille vogue peut s'expliquer, d'abord par les beautés réelles de cette œuvre, et aussi par la nature particulièrement intéressante du sujet que le poète a choisi.

Ce sujet se trouvait traité, lui aussi, comme *Géron le courtois,* dans la bibliothèque des Romans, sous le titre de *Huon de Bordeaux;* mais Wieland s'empresse de nous faire remarquer (2) qu'il s'est sensiblement séparé de son modèle pour un certain nombre d'épisodes, et surtout pour le caractère d'Obéron, le roi des génies, qu'il a plutôt imité de

(1) Poème héroïque et romantique en douze chants, 1780. Écrit en strophes de huit vers, réguliers et rimés, où l'iambe domine, mais sans exclusion des trochées et des anapestes qui varient heureusement le rhythme.

(2) Dans la préface de la première édition.

deux poètes anglais, Chaucer et Shakespeare. Le titre adopté par le poète allemand indique déjà cette différence : ce n'est plus le jeune Huon et sa chevaleresque odyssée qui fait le principal intérêt du poème; dans la pensée de Wieland, l'histoire de Huon se rattache étroitement à celle d'Obéron et de Titania, et ne doit servir qu'au dénouement de cette dernière, qui l'explique et la domine.

Tel est, d'après l'auteur, le plan de ce poème, auquel il croit donner ainsi une portée plus haute, tout en resserrant son unité. Sans vouloir contester cette assertion, nous pouvons dire que le personnage d'Obéron, bien qu'il ait donné son nom au poème, n'en est pas le héros, et que l'histoire de sa querelle et de sa réconciliation avec Titania n'y présente qu'un médiocre intérêt, comparé à celui que nous offre le récit, autrement dramatique, des aventures, des luttes et du triomphe de Huon et de la belle Rezia.

Que, dans la pensée du poète, l'œuvre ait plus d'unité avec cette fiction d'Obéron et de Titania, cela n'empêche pas Huon de jouer le rôle principal, et son protecteur se trouve tout simplement réduit à être un *deus ex machina*. L'auteur l'a si bien compris, du reste, que l'histoire du roi et de la reine des génies n'est présentée que dans quelques passages assez courts et dans un récit épisodique qui remplit une partie du sixième chant. Empressons-nous d'ajouter que cet épisode est original et pathé-

tique, mais uniquement à titre d'épisode, et que l'intérêt général du poème n'aurait rien perdu à ce qu'il n'y fût pas. Mais, dit Wieland, il fallait bien expliquer le motif pour lequel Obéron a recommandé tant de vertu aux deux amants, et les punit si cruellement après les avoir si tendrement protégés. A cela nous répondrons qu'il n'est pas utile de tout expliquer dans un poème, et que la simple fiction du roman primitif, où Obéron veut seulement éprouver et épurer la vertu de son jeune ami, nous paraît aussi suffisante que celle, bien plus compliquée, du poète allemand.

Ce n'est pas une critique que nous adressons à l'œuvre de Wieland; elle est admirable de tout point: mais il nous a semblé que l'auteur, dans sa préface, se faisait illusion sur le véritable intérêt de son poème, et nous avons cherché à rétablir, contre Wieland lui-même, le sujet réellement intéressant qu'il y a traité. Constatons que le titre n'indique pas le héros du récit, et nous n'aurons plus qu'à louer le plan, la mise en scène et la diction de ce chef-d'œuvre.

L'intérêt ne languit pas un seul instant, même pour le lecteur qui connaît la charmante narration du comte de Tressan. Presque tous les détails du roman français se retrouvent dans le poème allemand, mais présentés avec plus d'art et en même temps de naturel, ce qui n'est pas surprenant, puisque nous avons affaire à un poète et non plus à un

simple chroniqueur plus ou moins incrédule. Le narrateur disparaît complètement : nous voyons les personnages agir ou nous les entendons raconter eux-mêmes leurs aventures, avec les sentiments qu'ils devaient éprouver. Ainsi, dès le premier chant, au lieu de suivre pas à pas la marche des événements, depuis la naissance de Huon et l'origine de la haine que lui a vouée le prince Charlot, l'indigne fils de Charlemagne, et tout ce qui s'ensuit, comme dans le récit de M. de Tressan, nous voyons Huon errant dans les solitudes de la Palestine, nous assistons tout de suite à sa rencontre avec le fidèle Cherasmin, et c'est lui-même qui raconte toute cette histoire à son vieil ami. Le récit gagne ainsi en rapidité comme en intérêt.

Dans les chants qui suivent, le poète reproduit presque en entier, mais en l'embellissant, le récit du romancier français; l'histoire de la forêt enchantée, du cor d'ivoire, du géant Angoulafre, rien n'y manque, sauf la légende d'Obéron, que Wieland a volontairement laissée de côté. Au quatrième chant, il imagine un épisode fabuleux, le double songe de Huon et de Rezia [1], qui les prédestine à un amour éternel. Seulement le poète a un peu abusé de cette ressource des songes, car il y revient au chant suivant. La scène héroï-comique qui se passe à la cour de Babylone est plus complète chez

[1] La même princesse que l'auteur français appelle Esclarmonde.

le romancier; Wieland a négligé plusieurs incidents, comme celui de la coupe magique offerte à l'émir, qui était cependant fort ingénieux. Le récit de la longue et périlleuse traversée des deux amants se rendant à Rome, est analogue, pour le fond, dans les deux auteurs; mais Wieland se plaît dans les situations difficiles et scabreuses : il décrit celle-ci avec une chaleur et une vérité qui ne permettent pas de le trouver trop long. C'est pendant cette traversée que le fidèle Cherasmin raconte, pour distraire et instruire en même temps le couple trop peu sage, l'histoire de la séparation d'Obéron et de Titania, qui forme un long épisode, touchant et original en somme, mais dont la fin seule intéresse directement l'histoire de Huon.

Dans les derniers chants, le poète a encore profité des principales données que lui fournissait le roman; mais quelle métamorphose il leur a fait subir! Quelle riche poésie, quelle grâce charmante dans la peinture de l'amour réciproque de Huon et de Rezia, désormais chrétienne sous le nom d'Amanda; de cet amour contenu d'abord au souvenir des menaces d'Obéron, mais nourri et fortifié par cette contrainte volontaire, puis éclatant avec d'autant plus d'énergie, et bravant enfin tous les dangers et toutes les infortunes! L'épisode du séjour des deux amants et de leur pénitence auprès du vieil ermite, celui de la naissance du petit Huonnet, celui de la séparation de Huon et d'Amanda, ont donné à Wieland l'occasion

de tracer les peintures les plus riches et les plus variées.

Le onzième et le douzième chants, qui terminent le poème, nous élèvent jusqu'aux sentiments les plus sublimes et nous font assister aux situations les plus dramatiques. Huon est exposé aux dernières épreuves, et elles sont toutes plus redoutables les unes que les autres : il lui faut résister à tous les moyens de séduction que peut employer une sultane amoureuse, et le poète s'en est montré aussi prodigue, et plus encore, que dans la première partie d'*Agathon* (1); mais le héros reste fidèle à sa fiancée, qui, comme lui, brave la mort pour sauver son amour. L'intervention d'Obéron soulage enfin le lecteur, vivement secoué par les scènes héroïques et émouvantes de ce douzième chant : nous voyons le roi des génies faisant la paix avec Titania, et, ce qui nous intéresse davantage, le brave Huon reparaissant avec éclat à la cour de Charlemagne, dont sa compagne sera désormais l'ornement comme il en est le rempart.

Une pareille matière ne pouvait être traitée par Wieland comme celle des poèmes précédents, et nous le voyons ici complètement maître de son humeur badine et légèrement satirique; non que le badinage ne se retrouve pas dans Obéron, mais il y est contenu dans de justes limites, et contribue seu-

(1) V. *Agathon*, Ire partie, liv. II, chap. VII, et liv. V, chap. VI.

lement à donner une couleur plus naïve et plus gracieuse à l'ensemble du poème. Cette nuance se remarque dès l'invocation du début, et elle est parfaitement observée dans toute la suite. L'auteur disparaît, avons-nous dit, et c'est le plus grand éloge qu'on puisse lui adresser dans un pareil sujet. Sauf quelques transitions un peu familières, quelques descriptions érotiques trop prolongées, et quelques analyses psychologiques encore trop savantes, on a peine à reconnaître le Wieland des œuvres antérieures; grâce à sa parfaite connaissance des faits, des mœurs et des lieux, à cette érudition variée qui lui fait toujours et admirablement observer la couleur locale, il est parvenu à s'identifier avec les personnages et l'époque qu'il chante, et c'est presque par un poète contemporain de ces événements que nous croyons entendre raconter la merveilleuse et pathétique histoire de Huon de Bordeaux.

Le style contribue encore à cette illusion : l'auteur a trouvé pour son poème une langue qui lui est parfaitement appropriée. Sans tomber dans l'affectation de l'archaïsme et de la naïveté, il a su ressusciter à propos des termes anciens ou des formes vieillies, qu'il a pris soin, bien inutilement selon nous, de justifier dans des notes grammaticales qui suivent *Obéron*. Il s'est inspiré surtout, à cet effet, de la poésie et de la langue des Minnesinger, et nul n'a jamais su en tirer un meilleur parti.

Tel est ce poème d'*Obéron*, qui, sauf quelques

taches bien légères, est digne de figurer parmi les chefs-d'œuvre de la poésie moderne, comme *Agathon* mérite d'occuper une des premières places parmi les monuments de la prose. Malgré le caractère érotique que présente ce poème dans plus d'une partie, nous avons cru devoir le classer à part, non-seulement à cause de sa couleur chevaleresque très prononcée, mais encore et surtout parce que c'est un chef-d'œuvre. Ajoutons aussi qu'au point de vue philosophique et moral, *Obéron,* par sa tendance, témoigne d'un progrès important, d'un retour marqué au spiritualisme, dont Wieland semblait s'être plus ou moins écarté dans quelques-unes de ses œuvres précédentes.

### Section VI. — Poésies diverses de Wieland.

*Obéron* fut une des dernières productions poétiques de notre auteur, et même la dernière, si l'on excepte *Clélie et Sinibald,* et quelques poésies légères. La phase dans laquelle entre Wieland à partir de cette époque est presque exclusivement philosophique, et c'est dans les divers genres en prose qu'il expose ses idées. La muse, qui lui avait dicté son chef-d'œuvre, semble l'avoir abandonné dès lors, ou, si l'on veut, le poète semble avoir renoncé de lui-même à la poésie.

Nous avons cru, néanmoins, devoir nous écarter

ici de l'ordre purement chronologique, et garder pour la fin certaines compositions poétiques de Wieland, moins nettement caractérisées que les précédentes, et qui offrent moins d'intérêt historique et littéraire.

C'est d'abord une simple narration ou fable, ayant un caractère philosophique et moral très prononcé, que nous pourrions ranger parmi ses écrits politiques, n'était la forme qu'il lui a donnée. Le *Shah-Lolo, ou le Droit divin des monarques, conte oriental* (1), est une leçon pleine à la fois d'enjouement et d'élévation, que l'auteur a voulu donner sans doute au jeune prince, son élève, tout en exposant ses idées personnelles, aussi hardies et libérales que possible, sur les inconvénients du pouvoir absolu.

Le prologue indique nettement cette tendance et fait pressentir la conclusion du récit. Les peuples, dit le poète, sont malheureux sous un despote : mais le despote est souvent plus malheureux encore; aussi les hommes ont-ils bien tort d'accuser le hasard ou la Providence, dont Wieland fait l'apologie en très beaux vers.

Le conte lui-même est comique d'un bout à l'autre, surtout pour le ton et la tournure générale du style. Certains passages, il est vrai, tombent dans le grotesque, d'autres dans la déclamation; mais malgré ces fautes de goût, le récit est intéressant

(1) 1778. Le poème est assez court, et précédé d'une sorte de prologue.

dans son ensemble et piquant par endroits. C'est une œuvre très estimable en somme, surtout pour sa portée philosophique.

Sous le titre de *Poésies à Olympia,* Wieland a réuni, en 1795 (1), avec une courte dédicace qui les précède, plusieurs pièces de vers adressées par lui, en diverses circonstances, à la duchesse-régente de Weimar, Amélie, la mère de ses élèves et la généreuse protectrice des arts. La première, qui est la plus importante de ces bluettes, a pour titre : *Le double bonheur des Dieux.* Le poète nous montre Jupiter et Apollon, ennuyés de leur condition divine, et cherchant à se distraire, l'un sous la forme d'un cygne auprès de Léda, l'autre en devenant l'aimable berger qui console et instruit les mortels, qui fait naître et fleurir les beaux-arts. C'est le rôle d'Apollon qu'a choisi Olympia, et Wieland le lui dit avec une grâce charmante, un enthousiasme plein de naturel et de délicatesse.

C'est la grâce encore, mais une grâce parfois un peu mignarde, qui caractérise les pièces suivantes, écrites en général pour servir de compliments d'anniversaires. Notons, comme une particularité intéressante, que le sujet de la deuxième, intitulée *la Lutte de la Peinture et de la Musique,* avait été donné par la duchesse même à ses amis, comme exercice poétique, et que Herder a aussi traité cette matière.

(1) Les cinq morceaux ont été composés dans les années 1777, 1781, 82, 84 et 1790.

Nous ferons, pour ces compositions, la remarque que nous avons déjà hasardée à propos de quelques autres [1] : c'est qu'elles auraient singulièrement gagné à être traitées par Wieland en strophes lyriques, et que, dépourvues de cette ressource, elles n'ont qu'un caractère très vague et une portée littéraire assez médiocre.

On peut en dire autant de quelques autres poésies légères qui sont dans le même genre : un *Compliment de nouvel an aux lecteurs du Mercure* (1774), qui est piquant par endroits, surtout à la fin, et où se remarque le même ton de persiflage que dans les autres écrits de Wieland de la même époque; une très courte pièce de vers *à Amélie Tischbein* (1775), etc.

*La Titanomachie* [2], ou *le Nouveau livre des héros*, mérite une mention à part. C'est le premier chant d'un poème burlesque écrit en vieux dialecte, à la façon de Hans Sachs, et que Wieland n'a jamais songé à achever. Sans aller jusqu'à dire, avec un de ses panégyristes, que ce simple essai peut être comparé ou même préféré aux poèmes burlesques de Scarron, nous reconnaîtrons volontiers que l'auteur a été heureusement inspiré par l'imitation de la vieille langue, et que ce genre de badinage convenait bien à la nature de son esprit. C'est là une

[1] V. plus haut, p. 106.
[2] 1775.

palme poétique qu'il a dédaigné de cueillir, la seule en définitive, comme peut le montrer la rapide analyse que nous avons faite de ses poésies.

### Section VII. — Fin de l'histoire de Wieland (1772-1813). — Ses dernières œuvres dramatiques (opéras et comédies).

Le séjour de Wieland à Erfurt, quelque court qu'il ait été, a exercé sur l'esprit et sur la carrière de notre auteur une influence capitale, dont nous avons déjà indiqué les traits les plus importants (1). Mais avant de nous en rendre compte et d'achever l'histoire de cette longue existence. nous tenions à en finir avec l'énumération et l'analyse de ses œuvres poétiques, qui ne semblent plus être, dans cette troisième période, qu'une réminiscence des deux premières. Le vrai Wieland, celui dont l'influence a été incontestable sur l'esprit et les idées de son temps, c'est le philosophe, le moraliste, le libre penseur, et c'est de Weimar qu'il a exercé son empire, c'est dans ses œuvres en prose qu'il a propagé ses doctrines. Nous devons donc, dès à présent, le considérer dans sa nouvelle résidence et dans la forme définitive dont il revêt ses idées.

C'est le *Miroir d'or,* un vrai manuel de politique à l'usage des princes, qui attira sur lui l'attention

(1) V. plus haut, p. 94.

de la duchesse douairière de Saxe-Weimar. Wieland était encore professeur à l'Université d'Erfurt, et probablement peu disposé à y rester longtemps, lorsque cette illustre princesse, sur la recommandation de Dalberg, le nomma précepteur de ses fils, avec le titre de conseiller aulique et mille thalers de traitement (1773). Ces avantages n'auraient peut-être pas suffi à décider Wieland, cet homme amoureux avant tout de son indépendance, s'il n'avait ressenti tout d'abord une vive sympathie pour la famille vraiment noble et généreuse dans laquelle il allait entrer, et s'il ne s'était représenté d'avance le rôle qu'il allait pouvoir jouer pour le bien de l'humanité, en formant à la sagesse un futur pasteur des hommes, un petit prince si l'on veut, mais du moins un prince souverain.

Son influence politique devait être presque entièrement effacée par son influence littéraire. A peine installé à Weimar, il devint le centre et le vrai fondateur de cette admirable réunion de grands esprits, dont l'Allemagne a le droit d'être si fière. A la cour même de cette duchesse Amélie, dont il célèbre avec tant de cœur les admirables qualités (1), il trouve tous les éléments qui peuvent contribuer à la fondation d'une société vraiment littéraire, aimable, polie, indulgente, d'où était banni ce qu'on appelle d'ordinaire l'*esprit des cours*. Quelques hommes dis-

(1) V. plus haut, p. 122.

tingués dans les lettres et les arts, Eckhof, Brandes, Beck, Sailer, Muséus, Bertuch ; des femmes non moins remarquables par leur talents ou leur instruction que par leur grâce et leur aménité : tel était le cercle dans lequel Wieland se trouvait tout-à-coup transporté, au sortir de la morose existence d'Erfurt, et qui lui rappelait de tous points les charmantes réunions de Warthausen. Tous les témoignages qui nous restent, soit de notre auteur lui-même, soit de ses contemporains, concordent pour nous le montrer complètement heureux dans ce nouveau genre de vie, entouré du respect et de l'affection de la famille ducale et de ses amis, et lui-même sincèrement attaché à ses élèves, à leur mère et à la société qui les environne.

De Weimar, qu'il considère désormais comme destiné à devenir le centre intellectuel de l'Allemagne, il cherche à faire rayonner sur sa patrie tout entière les idées philosophiques et littéraires dont il s'était fait l'apôtre. Une revue périodique semblable à celles dont l'Angleterre et la France avaient obtenu de si heureux résultats, lui parut être le meilleur moyen d'arriver à ce but, et, dès 1773, il fonde le *Mercure allemand,* qui devait tous les mois publier, avec ses propres articles (1), les meilleures productions de ses amis ou d'autres littérateurs recommandables. Cette Revue, la première en Allemagne qui ait été

(1) Ces articles, que Wieland réunit plus tard pour les ajouter à ses autres écrits, forment seize volumes de ses œuvres complètes.

uniquement consacrée à la littérature, obtint un succès prodigieux; elle eut même le mérite et la bonne fortune de soulever une féconde polémique, et c'est à elle, en définitive, que Weimar dut la présence de Gœthe, qui en fit véritablement l'Athènes de l'Allemagne.

Wieland, dont la gloire avait été jusque là incontestée, se vit, grâce au *Mercure,* attaqué par les deux partis littéraires qui commençaient alors à représenter le mouvement de la jeune Allemagne : divisés sur tous les autres points, ces deux partis s'accordent pour attaquer Wieland, et lui adressent le reproche, bien peu fondé, de ne pas être allemand. La société de Gœttingue, qui ne jure que par Klopstock, et que représentent des hommes distingués, comme Bürger, Hœlty, Voss, les Stolberg, attaque le *Mercure* au point de vue moral, accuse Wieland de n'avoir ni patriotisme, ni enthousiasme, ni esprit philosophique, et va jusqu'à brûler ses *Contes comiques.* La réunion des jeunes poètes de Francfort, qui prend Shakespeare pour son idole et compte dans ses rangs Gœthe, Herder, Lenz, Klinger, Schlosser, Wagner, reproche à notre auteur de borner les domaines de l'art, et d'entraver l'essor de l'imagination (1). Et pourtant il y a une remarquable conformité d'idées entre Wieland et Gœthe, comme on put le voir par la suite; mais le rédacteur

(1) Voir la discussion de ces griefs plus loin, 3e partie, chap. II.

principal du *Mercure* payait, en mainte occasion, pour ses collaborateurs, plus jeunes et moins expérimentés que lui, auxquels il avait le tort d'abandonner sans contrôle la partie critique de sa Revue.

C'est ainsi que, dès le début presque du *Mercure*, un article sur *Gœtz de Berlichingen* piqua au vif l'amour-propre de Gœthe, qui riposta par une farce, une vraie satire contre Wieland, intitulée : *les Dieux, les Héros, et Wieland*. L'opéra d'*Alceste* (1) et les lettres que notre auteur avait publiées à la suite, furent le point de mire de ces premières attaques : Gœthe reprochait à Wieland d'avoir dégradé l'antiquité.

Cette satire, dont Wieland eut le bon goût de ne pas s'offenser, attira sur Gœthe l'attention des jeunes princes, qui, dans un voyage à Francfort, furent enchantés de faire sa connaissance; et le premier soin de Charles-Auguste, en montant sur le trône (2), fut d'attirer à sa cour le jeune adversaire de son précepteur. Wieland et Gœthe n'eurent pas de peine à oublier leurs griefs et à devenir amis, et bientôt on vit réunis à Weimar les quatre hommes les plus marquants de l'Allemagne, quatre génies faits pour se comprendre, Schiller, Gœthe, Herder et Wieland (3).

De 1773 à 1795, Wieland consacre presque tout

(1) V. plus bas, dans cette même section.

(2) En 1775.

(3) Herder se rendit à Weimar avec Gœthe dans cette même année 1775.

son temps au *Mercure,* dans lequel il fait paraître toutes les œuvres qu'il écrivit pendant cette période, comme il l'avait promis au public dès l'origine. Sa fécondité n'est pas moins grande que par le passé; il s'occupe de toutes les questions à l'ordre du jour : politique, histoire, philosophie, littérature, rien ne lui échappe. C'est d'abord un roman satirique, l'*Histoire des Abdéritains,* qui paraît en feuilletons dans le *Mercure;* puis viennent des *Contes* comiques ou romantiques, tels que l'*Amour accusé, Gandalin,* et d'autres dont nous avons déjà parlé; puis *Obéron,* précédé ou suivi de ces nombreux opuscules philosophiques, qui attestent sa nouvelle prédilection pour les études sérieuses.

Après la publication de son épopée romantique, il entreprend une traduction de Lucien et d'Horace. Le premier de ces auteurs, dont l'esprit avait tant de conformité avec le sien, l'amène à publier dans le *Mercure* ses *Dialogues dans l'Élysée,* ses *Dialogues des Dieux,* ses *Dialogues entre quatre yeux,* et enfin son *Pérégrinus Protée,* œuvres vraiment philosophiques, tout imprégnées d'esprit grec et de bon sens moderne. Presque en même temps, mais dans un autre ordre d'idées, il fait paraître *Agathodémon,* où il développe ses idées sur l'origine du christianisme.

Arrivé à ce moment de sa carrière, Wieland est au comble de la gloire et du bonheur : entouré des plus illustres amis, honoré par des princes distingués,

adulé par le public, il voit consacrer son succès par la magnifique édition de ses *Œuvres complètes,* qu'il publie, en 1794, chez Gœschen, à Leipzig. Cette édition, pour laquelle il retoucha et remania même plusieurs de ses ouvrages, notamment ceux de sa première jeunesse, eut un débit considérable, et lui procura une petite fortune, qu'il employa, en vrai sage, à réaliser enfin le plus cher de ses rêves, à acheter une modeste maison de campagne. C'est près de Weimar, dans la vallée d'Ilm, qu'il acquit la propriété d'Osmanstadt, où il se promettait de passer tranquillement ses derniers jours avec sa femme et ceux de ses neuf enfants qui n'étaient pas mariés (1). Il s'installe dès 1798 dans son cher *Osmantium,* et y reçoit, l'année suivante, la visite de sa vieille amie, Sophie de La Roche, dont il adopte désormais la fille au nombre de ses enfants (2).

Mais il ne put jouir de ce bonheur qu'il rêvait depuis de si longues années : la sérénité de son repos fut bientôt troublée par les révolutions politiques, littéraires et philosophiques qui agitaient alors l'Allemagne et le monde entier. Il ne recherche pas la lutte, c'est la lutte qui va le poursuivre jusque dans son humble retraite : d'un côté les suites de la révolution française, à laquelle il avait d'abord

(1) Il avait six filles, dont cinq mariées. Cette même année 1798, deux d'entre elles perdirent leurs maris, et Wieland les garda dès lors chez lui, à Osmanstadt, avec leurs enfants.

(2) Sophie Brentano, qu'il appelait son *Ophélia.*

applaudi de tout cœur, et dont les excès et les conséquences viennent lui ravir de douces illusions; puis les controverses de Kant et de Fichte, qui semblent vouloir détruire son système de douce philosophie et de raison pratique; enfin, les attaques d'une nouvelle école littéraire, qui, dans les *Xenien*, au nom des principes nouveaux et du patriotisme, cherche à contester ses mérites et à renverser sa gloire.

Wieland souffrit quelque temps de toutes ces épreuves, mais bientôt sa douce gaîté reprend le dessus, et il se console dans sa retraite en publiant le *Musée attique* (1), pour faire connaître à l'Allemagne les chefs-d'œuvre du siècle de Périclès. Plus tard, il complète ce travail, avec l'aide de Hottinger et de Jacobs, en publiant le *Nouveau Musée attique* (2). De cette étude approfondie des Grecs résultent des œuvres originales et excellentes, *Aristippe, Ménandre et Glycérion, Cratès et Hipparchie,* ses dernières œuvres personnelles, avec *Euthanasie,* que lui inspirèrent les malheurs des années suivantes (3).

Le malheur, en effet, venait frapper bien souvent, depuis quelques années, à la porte de ce vieillard que la fortune avait si longtemps comblé de ses

(1) De 1796 à 1803.

(2) En 1806.

(3) 1800-1806. Tous ces ouvrages, ainsi que les précédents, sont écrits en prose.

faveurs. Il voit mourir d'abord sa fille d'adoption, l'aimable Sophie Brentano; puis, en 1801, c'est sa femme qui lui est ravie, après trente-cinq ans de l'union la plus heureuse. Gleim, Klopstock, Schiller, Herder le précèdent dans la tombe. Des pertes d'argent, de mauvaises récoltes, un incendie, menacent de le ruiner et le forcent à vendre son cher *Osmantium* (1); la guerre vient troubler jusqu'au repos qu'il espérait goûter à Weimar; une maladie cruelle, puis une chute qui lui fracture l'épaule, ajoutent la souffrance physique à toutes ses douleurs morales. Et cependant, il ne délaisse ni ses principes philosophiques, comme le prouve *Euthanasie*, ni l'étude des anciens, comme l'atteste sa traduction des *Lettres de Cicéron*, terminée seulement à la veille de sa mort.

Si quelque chose pouvait encore adoucir ses chagrins et ses souffrances, c'était, à coup sûr, l'affection et le respect dont il se vit entouré, plus que jamais, dans ces dernières années, à Weimar, devenu sa dernière résidence. Malgré la révolution que Schiller et Gœthe avaient consommée dans la littérature allemande, ces deux hommes de cœur ne cessèrent pas un instant de témoigner au *père Wieland*, comme ils l'appelaient, leur amour et leur admiration; la duchesse Amélie et ses fils le comblent de leurs plus

(1) Il le céda au conseiller Kühn, de Hambourg, en se réservant le terrain où sa femme avait été ensevelie, et qui devait renfermer aussi sa dépouille mortelle.

délicates attentions (1). Les ennemis eux-mêmes l'honorent de leur estime, et, lors de l'invasion française, le maréchal Ney prend sous sa protection spéciale la maison du Voltaire allemand. Nommé déjà, en 1805, membre correspondant de l'Institut de France, décoré par l'empereur Alexandre de Russie, Wieland fut encore, en 1808, l'objet des plus flatteuses distinctions de la part de Napoléon, qui lui remit la croix de la Légion-d'Honneur, et eut avec lui une longue entrevue (2). En 1812 enfin, les franc-maçons de Weimar lui décernent, pour son quatre-vingtième anniversaire, une médaille d'or à son effigie (3).

Mais Wieland n'était pas ambitieux, et tous ces hommages si éclatants répandirent assurément moins de baume sur ses blessures que la tendre affection de la famille régnante de Weimar, la société de ses bien-aimés auteurs, et le souvenir de ses amies, qu'il espérait retrouver bientôt dans une vie meilleure. C'est en citant quelques vers de l'Arioste et de Shakespeare, et en prononçant le nom de ses mortes chéries, qu'il termina doucement son existence, le 20 janvier 1813. D'après ses dernières volontés,

(1) Lors de la première représentation de *Torquato Tasso*, la duchesse, à l'instigation de Gœthe et aux applaudissements frénétiques de l'assistance, fit remplacer les bustes de Virgile et de l'Arioste par ceux de Schiller et de Wieland.

(2) Pendant le congrès d'Erfurt. V. dans Gruber la relation très curieuse de l'entretien de Wieland avec Napoléon.

(3) Wieland s'était fait recevoir franc-maçon en 1809.

on ensevelit ses restes dans le caveau qui renfermait ceux de sa femme et de Sophie Brentano, et l'on inscrivit sur la tombe un distique allemand que lui-même avait composé sept ans auparavant. Rien n'égale la touchante simplicité de cette épitaphe :

« *L'amour et l'amitié ont uni pendant la vie les âmes de ceux qui ne sont plus ; et c'est une même pierre qui recouvre aujourd'hui leur dépouille mortelle.* »

Comme nous aurons à apprécier plus loin le caractère de Wieland et le rôle qu'il a joué, nous nous bornons à ces rapides indications sur sa vie, en renvoyant le lecteur, pour plus de détails, à l'histoire aussi intéressante que complète de Gruber ; et nous pouvons maintenant reprendre et terminer l'histoire et l'appréciation de ses ouvrages dont le sens nous aurait généralement échappé, si nous n'avions d'abord jeté un rapide coup d'œil sur la dernière partie de sa carrière.

Wieland n'avait pas le génie dramatique, et lui-même ne s'est jamais fait illusion à cet égard. Après s'être essayé dans la tragédie par les imitations assez pâles mentionnées plus haut (1), il semblait avoir renoncé au théâtre, lorsque, dans la première année de son séjour à Weimar, il crut devoir payer

(1) V. p. 54. — Dans une lettre à Merck (1779), il déclare lui-même que sa *Rosemonde* ne vaut rien, non plus que ses autres tragédies lyriques, et qu'*il n'a pas le moindre talent pour les compositions dramatiques.*

sa bienvenue à la cour de sa protectrice en donnant coup sur coup deux opéras ou drames lyriques, dont les sujets étaient empruntés à la littérature grecque : *le Choix d'Hercule* et *Alceste* (1). Cette dernière production a une certaine importance historique, grâce aux attaques dont elle fut l'objet de la part de Gœthe, dans sa farce intitulée : *Les Dieux, les Héros, et Wieland,* sur laquelle nous aurons occasion de revenir dans la suite (2).

Le fond même du *Choix d'Hercule* (3) est déclamatoire et peu dramatique : c'est une belle leçon de morale, destinée à être chantée devant un jeune prince de dix-sept ans; les discussions, passablement arides, entre la Vertu et la Volupté, ressemblent à un procès en forme, et n'ont d'autre mérite que de n'avoir pas été développées outre mesure. La pièce est courte, mais elle peut encore sembler trop longue.

*Alceste* (4) a le tort d'être imité d'Euripide, et de ne rien ajouter à l'admirable tragédie grecque, sauf quelques détails qui se ressentent trop de l'esprit moderne et des préoccupations habituelles de l'auteur. Les quatre premiers actes sont pathétiques, mais le cinquième est faible, et Wieland s'y permet une fiction aussi contraire au bon goût qu'aux habi-

(1) En 1773.

(2) V. plus loin, au chap. Ier de la 3e partie.

(3) Mis en musique par Ant. Schweitzer, et joué à Weimar pour le dix-septième anniversaire du prince-héritier de Saxe-Weimar.

(4) Joué à Weimar dans la même année 1773.

tudes de la tragédie ancienne (1). Sans nous montrer aussi sévères que Gœthe, nous admettrons volontiers que le poète allemand n'a pas réussi à faire passer dans son opéra l'admirable et touchante simplicité de son modèle ; mais il a eu le mérite de faire beaucoup mieux que ses devanciers, d'être plus simple, plus naturel, plus grec, en somme, malgré tout ce que lui reproche son illustre critique. Il publia cette même année, dans le *Mercure,* une dissertation « sur quelques anciennes pièces lyriques en allemand, intitulées *Alceste* (2), » dans laquelle il n'a pas de peine à montrer combien le même sujet avait été maltraité avant lui. Ce morceau de critique littéraire contient d'excellentes remarques, et nous y voyons nettement exposées les idées de Wieland sur l'opéra, qui, selon lui, ne devait pas être une féerie, comme de nos jours, mais une simple tragédie lyrique, comme chez les anciens.

Quelques années après (3), Wieland rentra dans cette voie avec deux autres opéras, empruntés, l'un à l'histoire du Moyen-Age, l'autre à cette littérature grecque qu'il avait si souvent déjà mise à contribution. *Rosemonde* (4), dont une ballade anglaise avait

(1) Hercule, ramenant Alceste à son mari, donne occasion à un quiproquo qui est plutôt du domaine de la comédie que de la tragédie.

(2) XXXIVe vol. des *Œuvres* de Wieland, p. 185.

(3) En 1779.

(4) Opéra en trois actes, joué à Mannheim, et précédé d'une préface (écrite en 1778) dans laquelle Wieland indique ses sources.

raconté les tragiques aventures, et dont l'histoire, mise sur la scène par Addison en 1706, se trouvait retracée dans la *Biblothèque universelle des romans,* a fourni à notre auteur le sujet d'un opéra qui n'est ni mieux ni plus mal réussi que la plupart des pièces de ce genre. C'est une œuvre vivement écrite, et qui, sans offrir des beautés de premier ordre, peut paraître excellente, en somme, pour un opéra. Seulement le caractère de Rosemonde, qui devrait être le plus attachant, est en général bien pâle, bien effacé, surtout à côté de celui de la reine Éléonore de Guyenne, dont elle est la rivale et devient la victime (1).

*Pandore* est intitulé « comédie en deux actes, mêlée de chant, » et mérite en effet ce titre, car la partie lyrique y tient fort peu de place, et c'est, à vrai dire, de la comédie très générale, piquante par moments, plus moderne que grecque. L'idée même en a été prise dans la *Boîte de Pandore* que Lesage avait composée en 1721; mais Wieland a presque entièrement changé la mise en œuvre de ce sujet. Ce qu'il a fait ressortir avec esprit, c'est le contraste entre l'innocence naïve de l'âge d'or, au premier acte, et les nombreuses passions que nous voyons éclore au deuxième. Notons aussi que cette pièce

(1) Wieland a fait suivre son opéra d'une longue dissertation, où il discute soigneusement les divers témoignages relatifs à l'histoire de la belle Rosemonde. On ne peut qu'y admirer sa prodigieuse érudition.

est écrite, pour la plus grande partie, en prose, et que cette prose est généralement familière, mais non triviale (1).

Nous ne nommerons que pour mémoire une sorte d'opéra-comique, en un acte, *le Jugement de Midas,* qu'il composa vers la même époque, et qui n'est que la mise en scène d'un récit d'Ovide.

Enfin, nous trouvons, dans le dernier volume de ses œuvres, à titre de fragment ou d'ébauche, une pièce composée en 1778, et qui n'a jamais été jouée : c'est *la Philosophie endormie,* composition faible à tous égards, sans portée littéraire, dirigée contre la philosophie trop frivole du XVIII^e^ siècle, et qui nous montre combien Wieland, malgré son talent et son esprit, était peu capable de faire passer dans la langue allemande les qualités qu'il admirait dans la littérature légère de la France. On y trouve un abus fatigant des expressions et des formes françaises, et l'on aime à croire que l'auteur ne s'est jamais fait illusion sur le peu de valeur de cette prétendue comédie. Nous la signalons plutôt pour le féliciter de s'être écarté d'une pareille voie, celle de l'imitation servile et maladroite, qui n'aurait pu le conduire qu'au ridicule et à la nullité.

(1) On est frappé de l'emploi fréquent de mots français que Wieland glissait, sans le vouloir peut-être, dans la langue allemande, attestant ainsi les nombreuses lectures qu'il avait faites dans nos auteurs.

SECTION VIII. — Romans politiques : *le Miroir d'Or, l'Histoire de Danischmend, les Abdéritains.* — Opuscules contre Jean-Jacques Rousseau.

Déjà, dans *Agathon,* Wieland s'était arrêté avec complaisance sur certaines questions qui se rattachent à la politique, au gouvernement des peuples, au bien-être de l'humanité. Dans la suite, ces questions l'occupent encore davantage, et il leur consacre des ouvrages entiers, dont plusieurs auraient suffi pour immortaliser son nom.

*Le Miroir d'or ou les Rois de Sheshian* (1) a eu, comme nous l'avons vu plus haut (2), la bonne fortune d'attirer l'attention d'une princesse éclairée, la duchesse douairière de Saxe-Weimar, et de décider ainsi de la carrière même de Wieland. Cet ouvrage, qui fit grand bruit en Allemagne au moment de son apparition, a été jugé d'une façon spirituelle, mais parfois inexacte, par Gœthe, qui n'était pas encore l'ami de notre auteur, et qui, dans les *Annonces savantes de Francfort,* en 1773, lui a consacré un long article mêlé de critique et d'éloge.

« La muse de Wieland, dit-il, est devenue didac-

(1) « Histoire vraie, traduite du Sheshianique » (1772, 1re édit., à Leipzig), avec l'épigraphe : « *Inspicere tanquam in speculum jubeo.* » Le roman est précédé, selon l'habitude de Wieland, d'une introduction, et même d'une dédicace. Il est divisé en un certain nombre de sections simplement numérotées, sans aucun titre.

(2) V. p. 124.

tique, et sait s'accommoder au goût de ses auditeurs; elle n'a pas la prétention de leur enseigner toute la vérité, mais seulement ce que le public contemporain est disposé à trouver bon.

« Un roi de l'Inde [1], Shah-Gebal, gouvernait tantôt si mal, tantôt si bien, que ni les bons ni les méchants n'étaient satisfaits de lui. Pour procurer un sommeil salutaire à Sa Majesté, on charge un de ses sujet de lui raconter l'histoire de Sheshian... La scène se passe devant le lit du roi, en présence de la sultane Nurmahal, et dès que le narrateur s'échauffe un peu à propos des hautes et nobles vérités dont il est convaincu, le roi, comme de juste, se met à dormir. En cela, le poète nous semble avoir bien connu son auditoire... Dans la première partie, son but est d'indiquer aux grands et aux riches un moyen d'arriver au bonheur pour eux-mêmes, en leur donnant l'exemple d'un petit peuple qu'il fait cultiver par un philosophe de son invention nommé Psammis.

» Comparé à son modèle : *Ah! quel conte!* [2] cet ouvrage perd au point de vue de l'invention et de l'originalité. Les personnages de Crébillon ont beau être des caricatures, ils ont cependant leur existence,

[1] Gœthe, qui apparemment avait lu fort à la légère le roman dont il parle, confond Shah-Gebal avec les rois de Sheshian, et cette confusion dure pendant tout ce paragraphe. Nous nous sommes permis de rétablir, en le citant, l'exactitude des faits.

[2] Un conte célèbre de Crébillon le jeune, que Wieland lui-même déclare avoir imité par endroits.

et l'on voit percer tantôt un bras, tantôt un pied. Ici, au contraire, tout n'est que précepte, enseignement, morale, inscrit sur le mur en lettres d'or, autour desquelles l'auteur a peint ses figures... Ce petit peuple idéal de la première partie n'est là, lui aussi, que pour appuyer la morale de Psammis... Or, on ne doit jamais, dans les peintures de l'histoire humaine, indiquer la lumière sans indiquer aussi les ombres : le temps se partagera éternellement entre le jour et la nuit, et l'on verra toujours sur la scène un mélange de vertu et de vice, de bonheur et de malheur. On ne doit donc pas nous dissimuler l'un de ces côtés de la vie. Les nymphes de marbre, les fleurs, les vases, le linge précieux dont ce petit peuple couvre ses tables, tout cela suppose un bien haut degré de raffinement. Quelle inégalité de conditions, lorsqu'il y a tant de jouissances! Quelle pauvreté doit se trouver à côté de tant de richesse! Mais nous remercions l'auteur pour la morale de Psammis, qui est tout à fait selon notre cœur...

» On reconnaît chez l'auteur ce noble enthousiasme qui l'a toujours caractérisé, qui l'engage à travailler pour ses contemporains et pour la postérité, à former le cœur des rois, et à préparer ainsi, même pour les siècles éloignés, le bien-être de l'humanité. Quelle vénération ne mérite pas un homme qui, tout en connaissant si bien le monde, croit encore à une influence possible sur lui, et n'a pas une plus mauvaise opinion de ses semblables et du cours des événements!

» Nous préférons la troisième partie aux deux premières (1), à cause de la touche magistrale avec laquelle l'auteur a su y peindre le despotisme... Il semble avoir voulu se personnifier, lui et son système, sous le nom de Kador, et il y réunit, dans les critiques adressées à ce philosophe par ses contemporains, tous les jugements calomnieux que nous avons entendu porter contre les principes mêmes de Wieland par les hypocrites de toute condition.

» Le système d'éducation du jeune Tifan est parfait; mais il eût été moins facile au poète d'indiquer quelques-unes des circonstances, presque inévitables, qui se rencontrent dans l'éducation de tous les princes, et finissent par produire ce que nous pourrions appeler leur *marque universelle*. Tifan devient, dans la quatrième partie, roi de Sheshian, et nous n'entrerons pas dans les principes de son gouvernement. Ils sont aussi universellement bons et admis qu'ils aient jamais été sur le papier, et nous ne pouvons que nous réjouir de voir un homme du talent de Wieland consentir à en donner une nouvelle édition.

» Nous croirions nous faire, ainsi qu'à nos lecteurs, un mauvais compliment, si nous leur disions ce qu'ils savent de longtemps, que, dans le détail de l'exécution, l'auteur n'a laissé absolument rien à

(1) Cette division en quatre parties n'a pas été maintenue dans les éditions suivantes. L'ouvrage se répartit entre deux volumes, sans autre division que celle des chapitres numérotés à la suite.

désirer, non plus que pour la netteté lumineuse et la couleur locale. »

Tel est, dans ses parties saillantes, le jugement de Gœthe, que nous tenions à faire connaître à nos lecteurs, à cause de la haute réputation du critique comme de l'importance de l'ouvrage en question, et aussi parce que c'est le morceau de critique le plus intéressant et le plus développé que Gœthe ait jamais écrit à propos d'un ouvrage de ses contemporains.

Nous n'aurons que deux mots à dire, maintenant, de la forme même ou de la mise en œuvre de cet ouvrage, pour compléter l'idée qu'on s'en peut faire d'après le jugement qui précède. Dans une dédicace « du traducteur chinois à l'empereur Tai-Tsu », qui est probablement Joseph II, l'auteur indique nettement son but, insiste sur la difficulté de l'art de régner, et recommande aux princes l'étude attentive de l'histoire. Puis vient une introduction, qui contient l'histoire plaisante, mais parfois profonde, des sultans de l'Inde, dont les caractères sont aussi variés que bien tracés; on arrive ainsi à Shah-Gebal et au sujet même du livre.

Cette histoire des rois de Sheshian, comme l'a remarqué Gœthe, est parfaitement appropriée au goût du XVIII^e^ siècle et d'un public assez frivole en somme. Le récit est varié, badin, agréablement coupé par des interruptions, des dialogues, des discussions, des hors-d'œuvre et des épisodes. C'est

par une interruption même qu'il commence, et le sultan ne se fait pas faute, dans la suite, d'amuser le lecteur par ses conversations naïves ou bizarres avec la sultane Nurmahal ou avec le philosophe Danischmend, qu'il aime à voir au pied de son lit comme un King-Charles. Au commencement, c'est la sultane qui est censée lire dans un manuscrit l'histoire de Sheshian ; mais bientôt le philosophe reçoit l'ordre de la raconter et de la commenter à sa manière, et c'est lui qui parle jusqu'à la fin, sauf dans certains passages où l'auteur a cru bon de raconter, lui aussi, une sorte d'intrigue, qui commence par l'élévation subite de Danischmend et finit par sa cruelle disgrâce.

Le peuple de Psammis, les «enfants de la nature», est là, comme l'a si bien dit Gœthe, pour amener l'exposition complète de la morale du plaisir et d'un système politique à la façon de ceux de Télémaque. Toutes les questions philosophiques, morales ou religieuses sont traitées tour à tour par l'ingénieux Danischmend, qui s'attaque surtout aux bonzes (ou aux moines) et aux princes qui se laissent gouverner par eux. Le roi Gebal, qui n'aime pas le clergé, mais qui, en revanche, a une peur terrible de lui, est enchanté de la satire qu'en fait son narrateur, et il l'élève, dans sa naïve reconnaissance, du grade de philosophe à celui d'*itimaduled* ou grand visir, quitte à le sacrifier ensuite aux rancunes de la sultane et de son directeur, et à le faire jeter dans un cachot,

en attendant la potence. Tout cela est spirituellement dit et finement raconté; mais l'auteur ne s'est pas privé néanmoins de son plaisir favori, qui est de disserter, de faire des analyses psychologiques et d'exposer des systèmes.

On a reproché au *Miroir d'or* d'être une utopie : Wieland lui-même a semblé accepter ce reproche (1), et compare son ouvrage, à cet égard, avec celui d'un français, nommé Mercier, qui, vers cette époque, avait décrit, dans l'*An 2,440,* la France idéale de l'avenir. Nous pouvons aujourd'hui nous montrer moins sévères que Wieland lui-même : plusieurs de ses rêves ont été réalisés, et plusieurs autres le seront encore peut-être avant qu'il soit longtemps. Au point de vue historique, d'ailleurs, ses jugements sont presque toujours excellents, et il a nettement raconté, sous le voile de la fiction, l'histoire réelle et éternelle de l'humanité. Ses rois de Sheshian ressemblent à tous ceux que nous connaissons, à Louis XIV, à Louis XV et à d'autres; ses révolutions, imitées de toutes celles que l'histoire mentionne, semblent prédire la révolution française et toutes ses conséquences. La question religieuse surtout, celle, par exemple, des rapports entre

(1) V. le 8e vol. des *Œuvres compl.*, p. 123 (dern. édit.), où le sultan Gebal reproche à son philosophe de faire une utopie, un roman politique; et, à la fin de ce même vol., une note où Wieland reconnaît qu'il a fait à peu près la même chose que Xénophon dans sa *Cyropédie.*

l'Église et l'État, est traitée avec une telle supériorité de vues que l'on croirait lire les derniers écrits composés sur ce sujet par nos modernes économistes.

Quant à la question d'originalité, il nous semblerait injuste de la trancher dans le sens de Gœthe. S'il est vrai que Wieland a imité, dans certaines parties, Xénophon, ou Fénelon, ou Crébillon, il est incontestable aussi que le plan même de l'ouvrage lui appartient, et que les caractères n'y sont pas aussi effacés que veut bien le dire l'illustre critique. On ne peut s'empêcher de reconnaître même une certaine originalité dans les personnages principaux, tels que Shah-Gebal et Danischmend; l'abstraction y joue certainement un grand rôle, mais la vie n'est pas absolument bannie de cette œuvre, et, dans les conditions où elle est écrite, on ne peut guère lui en demander davantage.

Ce n'est donc pas sans raison qu'une femme d'esprit, mère prévoyante en même temps que princesse éclairée, a cru voir dans le *Miroir d'or* un ouvrage digne d'attention, et dans son auteur un maître excellent pour ses fils; et nous pouvons, nous aussi, souscrire pour notre part à un tel jugement, et reconnaître que ce roman politique est un des meilleurs qu'aient produits les temps modernes.

L'*Histoire du sage Danischmend* [1] est, à proprement parler, la suite du *Miroir d'or*, et comme les

[1] Publié en 1773 (un vol., le 9e de la dernière édition).

idées que Wieland y exprime sont en général les mêmes dans les deux ouvrages, nous n'aurons pas à nous arrêter longuement sur le dernier.

Seulement, l'*Histoire de Danischmend* a plutôt pour objet de montrer comment un individu peut arriver, avec sa famille, au vrai bonheur, et elle ressemble souvent à une pastorale (1). Une autre différence avec le *Miroir d'or*, mais tout extérieure, c'est que, au lieu de mettre cette histoire en action, comme dans l'ouvrage précédent, l'auteur la raconte lui-même, en son propre nom, ce qui donne une tournure plus naturelle au récit.

Danischmend, le principal narrateur de l'histoire des rois de Sheshian et le héros de la dernière partie de ce roman, a été tiré de son cachot par le sultan Gebal, et s'est établi dans un vallon du royaume de Cachemyr, où il espère vivre heureux, au sein de la nature, avec les seules ressources de la sagesse. Il devient agriculteur intelligent, mari modèle, père de famille irréprochable; mais il reste encore un peu naïf, et c'est ce qui cause tous ses malheurs. Il accueille un moine errant, ou *calender*, qui est le plus sceptique et le plus intrigant des hommes, et qui finit par le chasser de sa chère résidence, après avoir commis les plus affreuses noirceurs. Mais notre

(1) Au début même du livre, Wieland annonce ses goûts champêtres, en insistant avec amour sur la description du bonheur que goûte son philosophe au milieu des champs. C'est le rêve que notre poète réalisa plus tard à Osmanstadt.

philosophe, quoique trompé, persécuté, banni, ne se décourage pas pour si peu, et va chercher ailleurs, avec sa famille,

..... Un endroit écarté,
Où d'être homme de bien il ait la liberté;

mais sans devenir misanthrope néanmoins, car il saisit avidement toutes les occasions de se rendre utile à ses semblables, même aux dépens de son bonheur et de sa sécurité.

La fin de l'histoire est tout à fait romanesque, et peut-être par trop invraisemblable; on est heureux cependant de voir le brave Danischmend, mieux apprécié par le sultan Gebal et comblé d'honneurs, revenir avec sa famille dans cette vallée d'Iémal dont il peut désormais assurer le bonheur.

Tel est le cadre, bien simple en somme, dans lequel l'auteur a fait rentrer, comme d'habitude, une foule d'observations psychologiques et morales, de dissertations politiques et historiques, d'épigrammes ou de vives attaques contre les abus et les préjugés de son temps. Au point de vue religieux surtout, c'est une charge à fond, dans le genre de celles de Voltaire, contre l'hypocrisie et les empiétements du clergé. Tout en faisant la part des excès commis à cette époque et de la légitime indignation que devaient en éprouver les honnêtes gens, on peut trouver que Wieland a été un peu loin dans ses philippiques contre les fakirs, et qu'il a donné notamment à ses

*calender* (1) des physionomies trop repoussantes, odieuses même, et par suite invraisemblables. Il y a, de plus, certains passages que le bon goût réprouve autant que la saine philosophie : celui, par exemple, où l'auteur nous montre des fakirs coupables d'avoir troublé le bonheur conjugal des habitants d'Iémal, affreusement mutilés et mis en pièces par le peuple indigné. Sans approuver une pareille exécution, Danischmend, ou plutôt Wieland, semble avouer que c'est là un remède énergique, nécessaire dans de pareilles circonstances.

Au point de vue littéraire, cet ouvrage se recommande, plus encore que le précédent, par une grande légèreté d'allures, par l'humour et le persiflage, par l'intérêt des situations qui sont parfois dramatiques, et par un style net, rapide et mordant, qui s'adapte parfaitement aux idées que l'auteur veut exprimer. On y trouve bien encore des dissertations un peu longues et des dialogues par trop scientifiques; mais il y aurait peu de chose à retrancher pour avoir un livre parfaitement écrit, et qui plus est, réellement intéressant pour des lecteurs modernes.

Puisque nous avons donné le titre général de *romans politiques* aux deux ouvrages précédents, il

(1) Il y a, dans le *Miroir d'or*, une page qui annonce déjà l'un des principaux épisodes de l'*Histoire de Danischmend*; on y voit apparaître trois *calender*, dont les aventures se développent dans ce dernier ouvrage.

nous faut bien aussi l'appliquer à l'*Histoire des Abdéritains,* qui parut peu de temps après (1), et qui a plus d'un point de ressemblance avec eux. Nous avouerons cependant que la question religieuse y joue au moins un aussi grand rôle que la question politique, et que le but de l'auteur semble même y être de renverser les religions établies ou l'influence du clergé, plutôt que de saper les gouvernements des États, grands ou petits, qui existaient alors. L'habileté de Wieland consiste précisément en cela, qu'il paraît faire la satire des mœurs et des institutions d'un petit peuple, d'une petite république, et qu'il attaque en réalité tout le système politique et religieux sur lequel se sont presque toujours appuyées les sociétés anciennes ou modernes. Il a eu soin de mettre à la fin de son ouvrage une sorte d'épilogue (2), dans lequel il déclare, avec une ironique bonhomie, qu'il n'a jamais pensé à mal en écrivant cette histoire, et qu'il a eu seulement la bonne fortune, plutôt que la prétention, de peindre au naturel les Abdéritains disséminés dans le monde entier, mais non un peuple à part ni des institutions existantes. Cette déclaration, aussi maligne dans la forme que dans le fond, suffirait à nous mettre en garde contre les intentions de l'auteur, s'il n'avait

(1) En 1774 (deux vol., le 13e et le 14e de la dernière édition des *Œuvres complètes*).

(2) *Clé de l'histoire des Abdéritains* (1781), en une douzaine de pages, à la fin du 14e volume.

pas cédé, selon son habitude, dans le courant de l'ouvrage, et plus d'une fois, à l'envie de dogmatiser, d'exposer en son propre nom, quoique par la bouche de certains personnages fantastiques, ses idées philosophiques et ses théories humanitaires.

Cette *Histoire des Abdéritains* est assez connue en France pour que nous n'ayons pas besoin de nous arrêter longuement sur son plan et sa mise en œuvre. Wieland a choisi dans l'histoire de la Grèce, qu'il connaissait à fond, un petit peuple qui avait le privilége de passer pour le plus inepte et le plus bizarre qu'on puisse se figurer, et il lui a prêté toutes les idées les plus absurdes et les plus excentriques qu'il soit possible d'imaginer. Pour donner une certaine suite et un caractère d'ensemble à son ouvrage, il a groupé tous ces récits autour de cinq épisodes principaux, qui remplissent les cinq livres du roman. Le premier a pour titre : *Démocrite et les Abdéritains;* dans le deuxième est racontée la visite d'*Hippocrate à Abdère;* dans le troisième, c'est *Euripide* qui vient faire l'expérience de la sottise des Abdéritains; le quatrième renferme l'histoire aussi profonde que bouffonne du *Procès au sujet de l'ombre d'un âne;* et le cinquième, avec les querelles relatives aux *Grenouilles de Latone,* nous fait assister à la chute de l'illustre république.

Tous ces épisodes, si variés et si féconds, ont donné à l'auteur l'occasion d'exprimer ses idées sur les sujets les plus divers et les plus intéressants : la

philosophie, la morale, la littérature, la politique et la religion y figurent tour à tour et nous montrent leurs côtés vulnérables, les points qui réclament des réformes, les abus auxquels il faut remédier. Le personnage de Démocrite, qui joue le rôle principal dans les deux premiers livres, et avec lequel Wieland a semblé vouloir s'identifier, disparaît dans les trois derniers; mais son action s'étend sur tout l'ouvrage, et son esprit triomphe par la ruine même de sa patrie.

Comme dans le roman précédent, les prêtres y sont dépeints sous des couleurs aussi odieuses que ridicules : ce sont bien, il est vrai, des prêtres de Latone et de Jason; mais les allusions au clergé moderne sont trop transparentes pour qu'aucun lecteur puisse s'y tromper. C'est là un sacrifice que Wieland a encore fait au goût du siècle, et qui n'ajoute rien, tant s'en faut, à la valeur intrinsèque de l'ouvrage.

L'*Histoire des Abdéritains* nous attache surtout par la vérité, la précision et la finesse de l'observation; le ton humoristique et épigrammatique, l'ironie, le persiflage, en rendent la lecture facile et attrayante. Il y a bien aussi quelque abus de l'érudition, et de temps à autre des plaisanteries froides ou trop prolongées; mais ces défauts, inhérents à la nature même de l'esprit allemand, ne peuvent guère compromettre l'intérêt général d'un ouvrage qui, en somme, est tout à fait dans le goût français, et a

d'ailleurs le mérite d'être un des plus originaux de notre auteur (1).

Outre ces trois œuvres capitales, la politique, que Wieland avait étudiée dès son jeune âge (2), lui a encore inspiré quelques opuscules qui méritent au moins une mention. Nous devons placer en première ligne ses dissertations contre J.-J. Rousseau, écrites en 1770. L'esprit net et pratique de Wieland se refusait à admettre comme des vérités incontestables toutes les déclamations du philosophe de Genève, et il entreprit de les réfuter sommairement dans des *Considérations sur l'état primitif des hommes d'après J.-J. Rousseau*, puis un petit traité *Sur les expériences proposées par J.-J. Rousseau pour découvrir la vraie condition naturelle de l'homme, suivi d'une conversation avec Prométhée pendant un songe.*

L'auteur n'a pas de peine à indiquer le côté vulnérable des théories de Rousseau, surtout dans le Mémoire à l'Académie de Dijon, et il les réfute tantôt *ex professo*, tantôt par la plaisanterie; la discussion sur la prétendue parenté entre les singes et les hommes, surtout, est moitié sérieuse, moitié badine, comme il convenait, et terminée par une

(1) On peut lui accorder ce mérite, malgré les imitations de détail qui s'y rencontrent; nulle part ailleurs Wieland ne les a mieux dissimulées, et c'est plutôt l'esprit de Lucien que ses matériaux dont on découvre ici la trace.

(2) Il avait composé, à l'âge de vingt ans, un *Traité de Politique* qui ne nous est point parvenu.

piquante anecdote, tirée des voyages du père Mérolla (1).

Le premier de ces opuscules aboutit à une observation fort juste : c'est qu'il faut voir l'humanité telle qu'elle est réellement; ses vices seront corrigés peu à peu par la philosophie et de meilleurs gouvernements. L'idéal du prince philosophe n'a pas encore été réalisé, mais les peuples sont en progrès; et Wieland termine sa dissertation par un chaleureux appel à tous les écrivains bien pensants.

Le second de ces traités a une couleur bien plus satirique que le premier : l'auteur y raille avec sa bonhomie habituelle les philosophes à paradoxe de tous les temps, ceux surtout du XVIII^e siècle, Rousseau en tête. Sa conclusion, c'est que de nouvelles expériences ne sont pas nécessaires pour nous montrer combien l'homme est né pour la société.

Quant au rêve et à la conversation avec Prométhée qui suivent, il n'est pas très facile d'en saisir la véritable portée : Wieland s'y livre à son humeur badine et au caprice de son imagination, sans laisser voir bien clairement la conclusion à laquelle il veut aboutir : la boîte de Pandore, la morale du plaisir, le bonheur primitif de l'humanité, bien d'autres choses encore s'y trouvent, qui ne semblent pas avoir de lien entre elles; il est vrai que c'est un rêve. L'idée principale qu'on peut dégager de tout

(1) Dans le premier opuscule, 29^e vol. de la dern. édit., p. 187.

ce badinage, un peu trop érudit par moments, c'est que le développement de la civilisation est une loi de la nature humaine, et qu'il est impossible aux sociétés, une fois établies, de revenir en arrière.

Cette idée se trouve plus clairement exposée dans une autre dissertation *Contre ceux qui affirment que le libre développement de la civilisation est préjudiciable à l'espèce humaine* (1). Wieland raille encore tous les soi-disant philosophes ou moralistes qui se plaisent dans les lieux communs et ont le tort de parler de l'homme sans le connaître. La thèse qu'il soutient, c'est que tous les hommes, civilisés ou non, sont entraînés par une tendance naturelle et irrésistible vers les plaisirs des sens : les arts peuvent et doivent raffiner ces plaisirs, mais leur développement n'amène jamais la corruption; celle-ci est engendrée par les imperfections de notre nature et les vices inhérents à toute civilisation; mais c'est toujours de la saine philosophie, des lettres, des arts et des sciences que nous devons attendre le salut de l'humanité. C'est une pure utopie de supposer un peuple qui serait à égale distance entre l'innocence et la grossièreté primitives, et l'excès du raffinement et de la civilisation. Ne cherchons donc pas à revenir en arrière, et tirons le meilleur parti possible de notre situation présente.

Tel est aussi le sens d'une autre dissertation, qui se trouve dans le même volume et est intitulée : *Sur la décadence présumée de l'espèce humaine*

(1) 1770. Dans le même 29e vol., p. 285.

(1777). L'auteur raille avec finesse ceux qui répètent toujours, depuis l'origine du monde, que l'humanité dégénère à chaque siècle et que la nature perd de plus en plus sa force productrice; mais il accorde aussi que les époques qui parlent le plus d'héroïsme et de grandeur sont en général inférieures aux autres, et il fait la satire du XVIII^e siècle, auquel il reproche de manquer de modestie. Ce serait un chapitre à ajouter à l'excellente *Histoire de la querelle des anciens et des modernes,* par Hipp. Rigault.

Les deux histoires, assez légères, relatives au prêtre *Abulfauaris* (1), qui font suite à ces dissertations, semblent en être une contre-partie : Wieland a voulu montrer d'où venaient les dangers et les malheurs de l'humanité; c'est à l'hypocrisie et au fanatisme qu'il faut attribuer généralement la corruption des mœurs et les misères des peuples. Fidèle à l'esprit de son siècle, notre auteur se montre injuste envers les religions établies et le clergé, qu'il peint sous des couleurs par trop odieuses.

Un autre récit, dirigé contre les théories de Rousseau, et dont la portée est plus claire, c'est le petit roman de *Koxkox et Kikequetzel, Conte mexicain, pour servir à l'histoire naturelle de l'homme moral* (2). Il s'agit d'un jeune mexicain, échappé

(1) 29^e vol., p. 243. *Voyage du prêtre Abulfauaris dans l'intérieur de l'Afrique,* et *Confessions d'Abulfauaris, jadis prêtre d'Isis dans le temple de Memphis, en Basse-Égypte.*

(2) Date incertaine, mais probablement 1771 (21^e volume des *Œuvres*).

au déluge, qui rencontre, dans les immenses solitudes, une jeune fille sauvée des eaux comme lui, et qui forme avec elle, et plus tard avec leurs enfants, une société aussi heureuse qu'innocente, jusqu'au jour où d'autres êtres humains, rares débris de ce triste naufrage, viennent se joindre à eux et troubler la paix qu'ils goûtaient. Toutes les mauvaises passions sont en germe dans le cœur de l'homme : il ne leur faut qu'une occasion de se développer, et, à l'état sauvage, cette occasion se trouve plutôt et le développement en est plus rapide que lorsque l'éducation et les arts ont adouci les mœurs. Les idées philosophiques et politiques énoncées dans cet opuscule, et sur lesquelles nous aurons occasion de revenir dans la suite (1), sont presque toujours fort justes, et nous n'aurions guère de critiques à adresser à Wieland pour le fond de son histoire, si la femme n'y jouait pas un rôle assez humiliant, parfois même odieux, comme dans certains de ses contes ou de ses poèmes. Mais l'auteur, qui tenait avant tout à montrer les inconvénients et les dangers de cet état de nature si prôné par J.-J. Rousseau, a voulu mettre en jeu la passion la plus violente et la plus brutale dans son développement naturel, l'amour, et, comme dans le vers d'Horace :

> Nam fuit ante Helenam mulier teterrima belli
> Causa,

(1) V. plus loin, IIe partie, chap. III.

la femme n'est, dans son petit roman mexicain, qu'un être encore inférieur et inconscient, qui n'a pas la libre disposition de son cœur et la conception morale de ses devoirs.

Wieland a su donner une forme très attachante à ce récit, qui, dans la première partie, a quelque chose de la grâce de *Daphnis et Chloé*. Le ton légèrement ironique dont il se sert dans plus d'un passage, et la variété des idées qu'il fait rentrer dans son cadre, contribuent, comme la limpidité du style et l'agrément de certaines peintures, à rendre cette lecture aussi attrayante que celle des romans de Voltaire, qu'il semble, du reste, avoir pris pour modèle.

Il serait injuste de ne pas mentionner, après les opuscules de Wieland contre J.-J. Rousseau, une dissertation qu'il écrivit dix ans après pour le défendre; nous voulons dire la *Lettre à un ami sur une anecdote tirée des Confessions de J.-J. Rousseau* [1]. Les *Confessions* de l'illustre citoyen de Genève, mort depuis quelques années, n'avaient pas encore été publiées; mais une revue allemande, intitulée les *Éphémérides de l'humanité,* avait recueilli, en l'altérant d'une manière sensible, la célèbre anecdote du ruban volé. L'auteur de cet article avait donné à son récit une tournure assez romanesque, mais de façon à rendre la faute de Rousseau bien plus odieuse

[1] 1780 et 82 (33e vol. des *Œuvres* de Wieland).

qu'elle n'était en réalité. Uniquement guidé par son bon sens et mu par un noble sentiment de solidarité entre tous les hommes, peut-être aussi par l'instinct de la contradiction et du paradoxe qui était si vif chez lui, Wieland publia dans le *Mercure* une lettre dont le but était de montrer ce que l'anecdote avait d'invraisemblable et d'excessif. Sans connaître les Mémoires de Rousseau, il affirme que le fait n'a pas dû se passer comme le dit le narrateur des *Éphémérides,* et il s'attache, en outre, sinon à justifier, du moins à atténuer la faute de Jean-Jacques. Seulement, il va un peu loin par moments, jusqu'à mettre en question certains principes universellement admis chez nous, comme le caractère absolu des actions bonnes et mauvaises; et d'autres fois on peut trouver un peu de déclamation dans ce plaidoyer pour les circonstances atténuantes.

Il faut savoir gré, néanmoins, à notre auteur d'avoir ainsi pris la défense d'un homme dont il avait toujours combattu les idées, bien différent en cela de Voltaire, qui ne montra pas toujours autant de générosité. Il a le mérite aussi d'être un des premiers à révoquer en doute l'authenticité de la plupart de ces anecdotes vulgaires qui s'emparent de la mémoire des grands hommes aussitôt après leur mort, et les défigurent le plus souvent d'une manière ridicule; et il est étonnant combien Wieland, en cette occasion, eut à se louer de son scepticisme et de sa sagacité historique, puisque, deux

ans après, quand les *Confessions* parurent, il se trouva, ou peu s'en faut, avoir deviné et rétabli le sens même de la fameuse anecdote. Il ne manqua pas de se faire honneur de sa pénétration, dans une nouvelle lettre publiée dans le *Mercure* en 1782. Sa seule donnée, y disait-il, pour rétablir la vérité des faits qu'il ne connaissait pas, c'était sa connaissance du cœur humain et son habitude de ne jamais rien accepter qui, sans preuve certaine, parût contradictoire avec notre nature; et il tire de là une sage conclusion, qui est d'observer toujours dans les jugements la plus parfaite modération.

Wieland a encore écrit divers petits ouvrages qui ont la politique pour objet, et dont l'esprit est toujours le même. Pour lui, l'essentiel est de ne pas s'abandonner aux rêveries, aux hypothèses, de profiter de ce qu'une constitution peut avoir de bon et de modifier ce qu'elle a de défectueux, sans recourir aux révolutions et au renversement de ce qui existe. Dans *Stilpon* (1), *Dialogue patriotique sur l'élection d'un chef de la république à Mégare, dédié avec bienveillance à tous les États aristocratiques qui choisissent eux-mêmes leurs chefs*, il cherche à établir surtout cette vérité, que la vertu et l'intelligence ne suffisent pas pour faire un bon administrateur, mais qu'il doit avoir encore assez d'énergie pour faire triompher ses idées et empêcher

(1) 1774 (30e vol. des *Œuvres*).

les autres de faire le mal. L'auteur ne se fait pas illusion, du reste, sur le sort de ses bons conseils, et nous montre, à la fin de son dialogue, d'une manière assez plaisante, le peuple et le Sénat de Mégare choisissant pour chef le citoyen le moins digne d'une pareille distinction, et le philosophe Stilpon récompensé de ses bons avis par l'exil. Le ton ironique domine dans ce dialogue, mais surtout dans l'introduction qui le précède, et où Wieland raille, à son ordinaire, l'esprit routinier des petites républiques.

La tendance aristocratique de notre auteur se retrouve bien mieux encore dans une dissertation, publiée en 1777, *Sur le droit divin de l'autorité, ou sur cette maxime que le pouvoir souverain dans l'État provient du peuple (adressé au professeur Dohm, à Cassel)*. A première vue, ce traité en faveur du pouvoir des princes et de l'autorité souveraine de droit divin peut paraître bizarre, et semblerait plutôt, de la part de Wieland, un acte de complaisance ou de dévouement envers les princes ses élèves, que le résultat d'une conviction profonde ; mais en se reportant à certains passages d'*Agathon* et à l'histoire même des opinions et des tendances de l'écrivain, on doit y voir plutôt l'application de son système philosophique de modération et de juste milieu, que nous avons eu occasion déjà de signaler à propos d'autres écrits, et dont nous aurons à parler spécialement dans la suite (1). Wieland, ami de la liberté

(1) V. plus loin, chap. III de la IIe partie.

sous toutes ses formes, mais ennemi acharné de l'utopie, veut réagir ici contre la démagogie et les abus qu'elle entraîne, contre les doctrines de Rousseau et leurs terribles conséquences. Rousseau n'est pas nommé, il est vrai, mais ce sont bien ses théories qui avaient été exposées incidemment dans un article du *Mercure*, par le professeur Dohm, auquel Wieland adresse sa dissertation. Dans tous les cas, on ne peut que louer la tolérance et l'impartialité de ce rédacteur de journal qui admet dans ses colonnes les doctrines même qu'il désapprouve, quitte à les réfuter ensuite dans un article à part.

Il ne faut pas d'ailleurs exagérer la portée de cet article : Wieland répond à certaines allégations de ce M. Dohm (à propos de la révolution du Portugal, en 1640), qui, même de nos jours, seraient exposées à mainte contradiction, comme « que le peuple a le droit de renverser un gouvernement qui ne lui rend pas des comptes exacts, et que tout pouvoir vient d'en bas, c'est à dire de la multitude. » Il affirme, à l'encontre de ces idées, que l'autorité, quelle qu'elle soit, vient toujours d'en haut, et que les peuples auront toujours besoin d'être gouvernés. Tout ce qu'il dit contre les révolutions est parfaitement juste, et l'on ne peut nier qu'il ait traité la question au point de vue le plus pratique. Le droit du plus fort est, selon lui, un droit naturel, et d'origine vraiment divine; mais il explique d'une façon très plausible ce qu'il entend par le droit du plus

fort. On peut seulement lui reprocher un peu d'exagération et d'erreur lorsqu'il insiste outre mesure sur la comparaison entre les peuples et les enfants : pour lui, les premiers sont éternellement mineurs.

Le même esprit de modération presque réactionnaire lui a dicté le morceau moitié historique, moitié romanesque, intitulé : *Athénion, surnommé Aristion, ou le bonheur des Athéniens sous le gouvernement d'un prétendu philosophe* (1). La partie historique de ce roman (et elle en occupe au moins une bonne moitié) est prise dans Posidonius et Athénée; mais c'est en réalité une satire dirigée contre les soi-disant philosophes, qui, pour Wieland, constituent la majorité de ceux que le monde appelle des sages.

Il s'agit, pour le canevas même de cette histoire, d'un épisode célèbre dans les annales de la Grèce, de l'alliance d'Athènes avec Mithridate, et de sa prise d'assaut par Sylla. Le philosophe Athénion ou Aristion, que ses concitoyens ont choisi pour chef, y joue un rôle aussi odieux que ridicule. C'est un hypocrite et un tyran de la pire espèce, et les Athéniens sont des gens par trop naïfs, qui semblent mériter leur sort. On ne peut donc nier que Wieland ait été un peu loin dans son aversion pour la démagogie, et qu'il ait, surtout, confondu la démocratie dans une même condamnation avec l'anarchie et le despotisme qui en résulte. Il a été

(1) 1781. 30e vol. des *Œuvres* (ainsi que l'opuscule précédent).

injuste aussi envers les Athéniens qui, bien que dégénérés alors de leurs pères, ont eu cependant un bon et généreux mouvement lorsqu'ils ont voulu secouer l'alliance ou le joug des Romains, et reconquérir leur antique indépendance : si un charlatan les a joués, c'est sur le compte de la faiblesse humaine qu'il fallait mettre cette erreur, et non sur celui de la démocratie ou des malheureux Athéniens.

La conclusion naturelle de cet opuscule, c'est qu'un philosophe n'est pas toujours un sage, et Wieland n'a point de peine à nous le démontrer; mais il tire encore de son récit une autre conclusion plus bizarre, et par conséquent mieux en rapport avec les habitudes d'esprit de notre auteur, qui, bien que très pratique au fond, recherche volontiers les occasions de faire un peu de paradoxe : c'est qu'Aristion n'a paru ce qu'il était réellement que grâce aux circonstances où il était placé. C'était un hypocrite et un monstre; il aurait pu passer pour un excellent philosophe s'il n'avait eu la mauvaise chance d'être mis à la tête de la république d'Athènes. De même, les empereurs Marc-Aurèle et Julien ont brillé sur le trône de tout l'éclat de la sagesse humaine, ou, s'il y a un reproche à leur adresser, c'est seulement de ne pas avoir renoncé à toute prétention philosophique; mais qui sait si, dans d'autres circonstances, ils n'auraient pas fait honte à la philosophie? Nous n'insisterons pas davantage sur cette tendance sceptique de Wieland, dont nous aurons

occasion dans la suite d'examiner les causes et les effets : qu'il nous soit permis cependant de faire remarquer, dès à présent, que cette tendance provient presque uniquement des principes de critique historique, très légitimes en eux-mêmes, qui ont toujours guidé notre auteur dans ses études morales sur l'humanité : on peut dire que son scepticisme n'était guère que le doute méthodique appliqué à l'histoire.

Un des premiers essais de Wieland, et des moins réussis, en ce genre, avait été son opuscule intitulé : *Fragments de Diogène de Sinope, d'après un ancien manuscrit* (1), et qui avait paru d'abord sous le nom de : *Dialogues de Diogène*. C'est pour ainsi dire un journal des actions, des paroles et des pensées de l'illustre cynique : on y trouve des anecdotes, des dissertations, des histoires suivies qui tiennent plusieurs chapitres, et le décousu n'y est pas aussi réel qu'il semble l'être au premier abord. Diogène est presque constamment idéalisé, et malgré la prétention que semble avoir l'auteur d'y rétablir sa vraie physionomie, on a souvent peine à retrouver le disciple d'Antisthènes dans ce philosophe humanitaire tout pétri des doctrines et de la sensiblerie du XVIII^e^ siècle. Le ton de badinage humoristique dont l'ouvrage est assaisonné d'un bout à l'autre, n'a rien de commun avec l'esprit attique, et la plaisanterie

(1) 1769. Avec une préface badine, qui, par moments, est spirituelle.

de Diogène peut sembler assez souvent lourde et pénible. Les histoires scabreuses et les peintures érotiques y coudoient les leçons de morale et les doctrines socialistes. En somme, c'est une œuvre plutôt moderne que grecque, dans laquelle abondent les vues ingénieuses et les remarques philosophiques, mais dont le titre est absolument trompeur, et que vient gâter aussi par moments le goût du paradoxe. Quant au style, on ne peut que lui reconnaître toutes les qualités inhérentes à la prose de Wieland : il est généralement bref, incisif, d'une lecture facile et attachante.

La *République de Diogène,* qui suit cet opuscule, n'en est pour ainsi dire que le corollaire : c'est, à certains égards, la contre-partie de la *République de Platon*. L'auteur a soin, du reste, d'insinuer en terminant, que tout cela n'est qu'un jeu d'esprit, et Diogène lui-même ne croit son plan de république réalisable qu'à la condition que son île, ou son État, sera pour toujours isolée des autres hommes, inabordable et invisible.

Les questions politiques qui préoccupaient l'Allemagne aussi bien que la France et le reste de l'Europe à la fin du XVIII^e^ siècle, ne laissèrent pas Wieland indifférent, et il prit la part la plus active dans leur discussion. Ses tendances monarchistes et aristocratiques, que l'on voyait seulement se dessiner dans *Agathon,* dans le *Miroir d'or* et dans les œuvres

suivantes, sont de plus en plus nettement accusées au fur et à mesure que les événements marchent et semblent vouloir mettre les philosophes en garde contre leurs principes. La Révolution française, surtout, modifia d'une manière très sensible les idées politiques de notre auteur : toujours attaché à la liberté, il en redoute les excès bien plus que ceux du despotisme, et s'il réclame encore la suppression des abus et l'amélioration du sort des peuples, c'est de la sagesse des princes qu'il attend ces réformes, et non des révolutions, ni même de la représentation nationale.

Cette tendance, que nous avons remarquée déjà plus haut dans sa dissertation sur le droit divin, est tout à fait manifeste dans ses *Opuscules sur la Révolution française* (1), dont les premiers trahissent encore une vive sympathie pour les réformes, mais dont les derniers, écrits au moment de la Terreur, ne dissimulent pas la réprobation dont Wieland poursuivait dès lors indistinctement tous les actes, même les plus glorieux, de la Révolution française. Tel est aussi le sens des derniers *Dialogues des Dieux* (2), parus de 1789 à 93, et d'un *Voyage aux Champs-Élysées*, qui fut composé quelques

(1) 1789 à 1794. Dans le 31e vol. des *Œuvres*. Ces opuscules, au nombre de quatorze, affectent des formes variées : dialogues, dissertations, lettres. Ils parurent tous dans le *Mercure*, qui devenait ainsi un véritable journal politique.

(2) 31e vol. des *Œuvres*.

années auparavant (1). Dans ce dernier opuscule, l'auteur suppose qu'il a un entretien avec Ménippe et Xénophon, et met dans la bouche de ce dernier l'exposition des idées de tolérance politique et de modération, qu'il affectionne particulièrement. Pour lui, les peuples ne gagnent jamais rien à secouer le joug; après le despotisme vient l'anarchie, plus despotique encore que les despotes, et l'anarchie ramène ensuite au despotisme d'un seul. Ce passage et quelques autres nous montrent au moins combien Wieland, instruit par l'histoire, avait de clairvoyance dans les choses de la politique.

C'est encore contre la démocratie et contre les victoires de la révolution que sont dirigés les dialogues intitulés : *Conversations entre quatre yeux* (2). L'auteur n'a pas de peine à montrer, dans ces douze entretiens, tous les germes de corruption et de mort que la république française portait dans son sein dès cette époque. Dans cet ouvrage, Wieland prend part une dernière fois aux discussions politiques de son temps, pour affirmer plus nettement que jamais ses croyances, ou plutôt ses doutes, car, comme nous le verrons ailleurs, il est plus aisé de voir quelles sont les critiques qu'il adresse aux diverses formes de gouvernement, que de constater sa prédilection

(1) En 1787. 34e vol.

(2) 1798. 32e vol. On comprendra que nous nous arrêtions très peu, dans ce chapitre, sur tous ces ouvrages, dont nous aurons à examiner les idées plus loin, dans la IIe partie, chap. III.

marquée pour l'une d'entre elles ; mais c'est la forme démocratique qu'il poursuit de ses critiques les plus amères.

Pour ce qui concerne l'Allemagne, Wieland n'est pas moins resté dans le vague, et, après avoir lu le seul de ses opuscules où il aborde franchement certaines questions relatives à l'organisation politique de son pays (1), on ne peut rien conclure, sinon qu'il paraît assez satisfait de cette organisation, et surtout du morcellement des états germaniques. Il doute évidemment que l'Allemagne puisse jamais arriver à l'unité, et, qui plus est, il ne le souhaite pas, convaincu que les Allemands seront toujours plus heureux sous le gouvernement de leurs petits princes que sous l'empire d'un seul souverain.

Nous avons gardé à dessein, pour terminer cette revue des écrits politiques de Wieland, deux opuscules qui, par leur date, auraient dû se trouver avant la plupart des précédents. L'un est intitulé : *Six réponses à six questions* ; et l'autre : *Sur les droits et les devoirs des écrivains par rapport à leurs ouvrages et à leurs jugements sur les nations, les gouvernements et les affaires publiques* (2). C'est dans ces quelques pages, en effet, que l'on doit chercher l'expression des idées vraiment libérales de notre

(1) Dans une *Dissertation patriotique sur la plus grande prospérité de l'Allemagne, provoquée par un projet de ce nom, imprimé en 1780.* (30e vol. des *Œuvres.*)

(2) 1785, 30e vol.

auteur, que les excès de la révolution rendirent plus timide et plus réservé dans la suite. Le dernier mot de ses théories politiques, c'est que les écrivains ont une mission sainte à remplir, qu'ils doivent éclairer et moraliser l'humanité pour la rendre plus heureuse, plus capable d'être bien gouvernée ; mais aussi que les auteurs ont le droit et le devoir de dire la vérité aux princes pour les rendre capables de mieux gouverner : la liberté de la presse est, selon lui, une nécessité sociale plus encore qu'un privilége.

Enfin, dans une dissertation qui a pour titre : *Le secret de l'ordre des Cosmopolites* (1), Wieland revient avec détails sur une idée qui lui est chère et qu'il a déjà traitée en partie dans les *Abdéritains*, à savoir l'étroite solidarité qui doit unir entre eux tous les citoyens du monde. Il n'y a rien d'étonnant à voir traiter avec éloquence ces grandes idées par un homme qui avait pris pour devise l'admirable maxime du poète latin : « *Homo sum, nihil humani a me alienum puto* (2). »

(1) 1788, 30e vol.

(2) Térence, *Heautontimorumenos*. — Nous laissons de côté, pour le moment, les articles politiques qui se trouvent dans les *Miscellanées* (34e à 36e vol.), et dont nous aurons occasion de parler dans la IIe partie.

SECTION IX. — Écrits purement philosophiques ou religieux : *Pérégrinus Protée, Agathodœmon, Aristippe, Ménandre et Glycérion, Cratès et Hipparchie, Euthanasie,* etc.

La plupart de ces ouvrages ont été inspirés à Wieland par l'étude approfondie des auteurs grecs et latins, à laquelle il se livra pendant les trente dernières années de sa vie. Celle de Lucien, écrivain qu'il affectionna plus que tous les autres et dont il traduisit les œuvres en 1788, lui donna l'idée de ses *Dialogues des Dieux*, dont nous avons déjà dit quelques mots (1), et de plusieurs autres compositions dans lesquelles il tâcha d'imiter la manière du philosophe de Samosate. Parmi les plus remarquables, se place l'histoire de *Pérégrinus Protée* (2), dont la donnée, prise dans Lucien lui-même, a été remaniée par Wieland et traitée par lui dans un sens tout opposé à celui de l'auteur grec.

C'est, à proprement parler, une réhabilitation de ce fameux enthousiaste, Pérégrinus, surnommé Protée, qui voulut dans sa jeunesse marcher sur les traces d'Apollonius de Tyane, s'arrêta ensuite

(1) V. plus haut, p. 167.

(2) 1791. En deux parties, formant le 16e et le 17e vol. des *Œuvres complètes*. (Cet ouvrage avait paru d'abord par fragments dans le *Mercure* de 1789.) Dans la préface, l'auteur se livre à son jeu d'esprit favori, mais un peu monotone, au sujet de la manière dont il a pu recueillir l'entretien de Pérégrinus avec Lucien, dans les Champs-Élysées.

quelque temps dans le christianisme, puis embrassa la doctrine cynique, et finit par se brûler solennellement devant toute la Grèce assemblée aux jeux d'Olympie. Le sceptique et railleur Lucien n'a pas ménagé cet homme bizarre, qu'il traite tout simplement d'énergumène (1). Wieland lui-même, quelques années auparavant, à l'époque où il écrivait *Agathon,* n'aurait pas épargné les traits satiriques et le persiflage à ce héros de l'enthousiasme et du faux platonisme. Mais en 1791 les idées de Wieland s'étaient, non pas modifiées, mais atténuées sur certains points, et il crut bon de faire une sorte de contre-partie de l'*Agathon;* non pas une palinodie, car il était désormais et bien franchement en possession de lui-même, mais une restriction à ce que ses principes pouvaient avoir d'excessif et d'injuste en apparence. Il avait jusque-là condamné ou raillé l'enthousiasme sous toutes ses formes et dans tous ses objets : avec Pérégrinus Protée, il veut montrer un enthousiaste de bonne foi, victime de son éducation, de son tempérament, de ses contemporains, dupe des hommes, des circonstances et de lui-même, dont la destinée mérite peut-être plus d'admiration que de pitié, dont les aspirations nous paraissent toujours nobles et les égarements respectables.

(1) Wieland a cité, au commencement de son livre, les parties saillantes du *Pérégrinus* de Lucien, dont il reprendra ensuite le récit, pour en présenter toutes les circonstances sous un nouveau jour.

Il y a, du reste, pour le fond même de l'histoire, plus d'un point de ressemblance avec l'*Agathon* : la différence est surtout dans la manière de présenter, et, par suite, de faire apprécier les faits. Comme Agathon, Pérégrinus est élevé sur les genoux de la poésie et du platonisme, enivré dans sa jeunesse de rêves d'amour et de contemplations mystiques; comme lui, il s'abandonne à son cœur sans soupçonner la perversité des hommes, et est victime de ses amours platoniques et de sa crédulité religieuse. Seulement, Agathon est peu à peu guéri par les événements et par la société, tandis que Pérégrinus reste incorrigible, malgré ses nombreuses et cruelles expériences. Son enthousiasme est d'ailleurs réchauffé par son contact avec le christianisme naissant, auquel il se convertit pour s'en séparer ensuite. Cela donne à Wieland l'occasion d'exposer ses idées sur la foi, la conduite et les doctrines des premiers chrétiens, qu'il ne présente pas constamment sous le jour le plus favorable. A cet égard, le *Pérégrinus Protée* peut être considéré comme une œuvre de polémique religieuse, mais à un moindre degré que l'*Agathodémon* qui vient ensuite.

La conclusion est nettement indiquée par l'auteur à la fin même de cette histoire. Si beaucoup de rêveurs et d'enthousiastes méritent le mépris ou le ridicule, parce qu'ils veulent exploiter à leur profit la naïveté des hommes et nos sentiments les plus respectables, il y en a aussi, mais ils sont plus rares,

qui doivent échapper à cette condamnation, parce qu'ils ont sincèrement cherché à se rendre utiles ou à conquérir la vérité; et si leur aveuglement persiste, si la fin de leur vie est en tout conforme à ses débuts et à son milieu, nous devons avoir encore plus d'indulgence ou plutôt de respect pour leurs faiblesses (1).

La mise en œuvre de cette donnée ne laisse rien à désirer au point de vue de l'intérêt et du style. La scène se passe aux Champs-Élysées, où Pérégrinus rencontre Lucien, et veut, par le fidèle récit de sa biographie, se réhabiliter auprès de son historien ou plutôt de son diffamateur. La forme du dialogue, que Wieland a adoptée, lui permet d'interrompre assez fréquemment le récit par les réparties vives et mordantes de Lucien, et d'échapper ainsi à la monotonie d'une longue histoire. Cette forme a, en outre, l'avantage de laisser présenter et discuter par moments des opinions contradictoires entre lesquelles l'auteur ne semble pas vouloir se prononcer, pour tout ce qui touche le christianisme, par exemple, et les doctrines philosophiques les plus célèbres. Quant au style, c'est toujours cette prose coulante et nette de Wieland que nous avons admirée dans les œuvres

(1) On a prétendu que Wieland avait calqué plus ou moins son Pérégrinus Protée sur le caractère de Lavater, l'un de ses plus sérieux adversaires. Nous ne le croyons pas, et, cela fût-il vrai, il faut bien reconnaître que notre auteur a été fort généreux pour son ennemi, qu'il chercherait, en somme, à réhabiliter de son mieux, en expliquant et en justifiant son fanatisme.

précédentes, mais peut-être un peu moins légère par endroits, moins incisive en général, et en somme plus allemande que française dans son allure.

C'est bien aussi une réhabilitation que le roman philosophique d'*Agathodœmon* (1) ; mais c'est encore plus un ouvrage de polémique religieuse. A ne considérer que le côté apparent ou extérieur de cette œuvre, on y voit une histoire romanesque et idéalisée de cet Apollonius de Tyane, dont Philostrate nous a laissé, au IIIe siècle, la merveilleuse biographie (2) : Wieland, toujours animé de cet esprit de contradiction que nous avons eu occasion de remarquer dans ses précédents écrits, veut rétablir des faits qu'il croit inexacts, ou mal présentés, et nous montrer la vraie physionomie de ce théurge calomnié par un historien.

Mais si l'on fait attention à certaines parties de son livre, et notamment au dernier tiers, on peut douter du but véritable qu'il a poursuivi en l'écrivant. C'est une étude critique sur le personnage du Christ, sur l'établissement et les progrès du christianisme, dans laquelle on reconnaît sans peine l'esprit du XVIIIe siècle, mal déguisé sous un dehors de bienveillance, et qui, à certains égards, ressemble assez

(1) A paru, en 1796, dans les premières livraisons du *Musée attique* de Wieland, et, sous forme de volume, en 1798 ; se trouve dans le 18e vol. de l'édition complète de 1855-56.

(2) Flavius Vopiscus avait annoncé, vers la même époque, dans sa biographie d'Aurélien, l'intention de raconter la vie d'Apollonius, qu'il appelle « un homme divin ; » mais il ne la réalisa pas.

à tout ce qui a été écrit de nos jours sur le même sujet, dans des livres fameux.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur les opinions religieuses de Wieland : elles diffèrent profondément de celles de Voltaire en ce qu'il admire et respecte le Christ comme homme, comme philosophe, et même comme fondateur de religion, bien qu'il ne paraisse pas bien persuadé que Jésus ait voulu fonder une religion définitive; mais son Apollonius de Tyane, dans la bouche duquel il met toutes ses considérations sur les origines et l'avenir du christianisme, regarde cette religion comme destinée à dégénérer de siècle en siècle par suite de l'influence toujours croissante du clergé, de la théocratie et de la théologie; et en cela, notre auteur n'était que l'écho de ses contemporains.

Agathodœmon, ou « le bon génie », est le surnom donné, dans ses vieux jours, à Apollonius, retiré dans une solitude, par les paysans de la Crète, disposés à voir dans ce personnage mystérieux une divinité bienfaisante et protectrice. Ce personnage lui-même se prête à leur illusion et l'entretient par ses apparitions et disparitions merveilleuses, par les prodiges apparents qui l'entourent, par le caractère surnaturel de toute son existence. Mais il se montre tel qu'il est à un jeune voyageur, à un médecin nommé Hégésias, qu'il a choisi pour son biographe, et sur la véracité duquel il compte pour réfuter toutes les fables que d'autres historiens pourront

débiter à son sujet. Hégésias, fidèle à sa promesse, a mis par écrit l'histoire de sa rencontre et ses entretiens avec Agathodœmon ou Apollonius, ainsi que la biographie de ce dernier, qu'il a recueillie de sa propre bouche, et c'est ce manuscrit, soi-disant, que Wieland a traduit et veut bien communiquer au public.

Le cadre adopté par l'auteur lui permet de donner à son ouvrage un certain intérêt littéraire, qui est cependant bien inférieur à celui qu'offre le roman d'*Agathon*. Les descriptions poétiques y abondent, il est vrai, mais beaucoup moins que les dissertations, qui absorbent en réalité la plus grande partie du livre. Ce qu'on y trouve de plus intéressant et de plus original, c'est l'explication que Wieland nous fait donner, par Apollonius lui-même, de ses jongleries et du caractère merveilleux dont il s'est toujours entouré. C'est parce qu'il aime l'humanité que ce singulier philosophe se résout à la tromper. Les hommes ont naturellement la maladie de la superstition, et ce serait une folie de vouloir les en guérir par la raison : il faut profiter de cette faiblesse même pour les rendre meilleurs, et par suite plus heureux; et c'est en vertu de ce principe qu'Apollonius a toujours donné une pâture à leur crédulité, pour être assuré de les soustraire aux mille dangers que leur font courir les passions, les charlatans, les fanatiques et tant d'autres ennemis de leur repos. Aussi est-il resté fidèle aux traditions de la philoso-

phie orphique et pythagoricienne qui lui permettent mieux que toutes les autres d'arriver à son but. Singulier contraste que celui du scepticisme religieux et de l'exploitation du merveilleux qui se réunissent dans le même homme, et dont l'un lui permet d'assurer son bonheur, l'autre celui de ses semblables! Mais Wieland aime les contrastes, même un peu forcés, et sa conviction, d'ailleurs, exprimée en son propre nom dans plusieurs opuscules dont nous parlerons plus loin (1), est que les peuples ont besoin d'une religion établie non moins que d'un gouvernement assuré; cette conviction rentre parfaitement dans ses théories de modération et de juste milieu, qui constituent le fond même de sa doctrine philosophique.

*Aristippe* (2), l'un des plus longs ouvrages de Wieland, est l'histoire de la philosophie et de la société grecques, de l'an 404 à l'an 368 avant Jésus-Christ, présentée sous forme de lettres, comme le *Voyage du jeune Anacharsis*. Les jugements les plus divers ont été portés sur ce roman philosophique, avec lequel se termine, à proprement parler, la carrière de notre auteur, ou du moins sa période d'invention; mais on ne peut contester l'intérêt qu'il présente, surtout au lecteur instruit et désireux de voir revivre,

(1) V. ci-après, p. 184.

(2) Parut de 1800 à 1802, en quatre parties, qui forment trois vol. dans la dernière édition de ses *Œuvres* (les 22e, 23e et 24e).

dans des pages vivement écrites, toute l'histoire des beaux temps de la philosophie grecque. C'est, il est vrai, une lecture de longue haleine; mais la manière dont les sujets sont répartis entre les lettres si nombreuses et si variées du recueil, l'art avec lequel les divers personnages racontent toutes les parties de cette vaste histoire et passent des récits les plus familiers aux dissertations les plus abstraites, permettent de lire l'ouvrage en entier sans trop de fatigue. Les dissertations elles-mêmes, dont Wieland a été naturellement plus prodigue que dans *Agathon,* ne sont pas, en général, d'une longueur démesurée, et offrent au moins autant d'intérêt que les portraits, les descriptions et les récits dont l'œuvre est agrémentée.

Socrate et son école, Aristophane, Laïs et son entourage, jouent un rôle important dans cette histoire, et permettent à l'auteur d'exposer ses idées favorites en matière de littérature, de philosophie et de beaux-arts; mais, comme le titre l'indique, c'est le personnage d'Aristippe qui tient la première place, et c'est dans sa correspondance avec Laïs qu'il faut chercher le sens véritable de cette œuvre, que nous devons considérer comme l'expression définitive des doctrines philosophiques de Wieland, et dont nous renvoyons, par conséquent, l'appréciation à un chapitre ultérieur (1).

(1) V. plus loin, 2e partie, chap. III.

Vers les dernières années de sa vie, en 1803 et 1804, Wieland revint encore à la forme du roman épistolaire dans ses deux ouvrages intitulés, l'un *Ménandre et Glycérion,* l'autre *Cratès et Hipparchie,* que l'auteur avait composés pour servir de pendant l'un à l'autre (1). Le premier contient l'histoire des amours du poète comique Ménandre avec une faiseuse de bouquets nommée Glycère, puis avec une amie de cette dernière, une danseuse assez laide, appelée Nannion, qui laisse bientôt le poète pour un amant plus riche, pendant que Glycère se console de son abandon avec un épicurien. Ce petit roman est beaucoup plus moderne que grec, et si l'on peut reprocher à l'auteur, déjà dans *Aristippe,* de ne pas avoir toujours observé la couleur locale, surtout en fait de sentiments et d'idées, ce reproche peut lui être adressé bien plus encore à propos de *Ménandre et Glycérion.* D'ailleurs, il a reconnu lui-même, dans une courte préface, qu'il ne s'astreignait pas à suivre exactement la chronologie et l'histoire, et l'on peut considérer un peu Glycère, et même son Ménandre, comme des personnages de fantaisie, qui lui ont fourni l'occasion de quelques études psychologiques. En somme, c'est une œuvre parfois intéressante, mais qui n'a aucune originalité, pas de portée morale et même pas de conclusion.

*Cratès et Hipparchie* est dans le même genre et

(1) Dans le 21e vol. des *Œuvres complètes.*

mérite les mêmes reproches : le sujet en a été pris dans un passage assez graveleux d'Apulée, dont Wieland a dû naturellement modifier les principales circonstances. Ce qui reste, c'est l'histoire de l'amour de la jeune et belle Hipparchie pour le philosophe cynique Cratès, vieux et difforme, avec lequel l'auteur finit par la marier, en dépit de son père et de sa famille. Malgré l'originalité de ce contraste, le roman n'offre qu'un médiocre intérêt : les situations et les personnages languissent; le caractère d'Hipparchie est peu attrayant, malgré sa revendication des droits de la femme, qui lui donnent un air tout à fait moderne. On voit trop, d'une part, le désir qu'a Wieland de réhabiliter une victime de l'histoire, et, de l'autre, son intention de faire passer, grâce à la forme du roman, certaines théories philosophiques et morales.

Un an après la publication de ce petit roman, paraissait à Leipzig un ouvrage très bizarre, intitulé : *Apparition véritable de ma femme après sa mort,* par Charles Wœtzel, docteur en philosophie ; et ce récit merveilleux devint en peu de temps l'objet de toutes les conversations dans le monde, de toutes les discussions entre savants, et même de critiques sérieuses dans les journaux littéraires de Halle et de Iéna. L'ouvrage de Wœtzel, dédié au duc de Weimar, fut lu à ce prince en présence de Wieland, qui s'empressa d'écrire, sous forme de dialogue, une réfutation de ce miracle. Telles sont les circonstances dans

lesquelles fut composé *Euthanasie* (1). Fidèle à son esprit d'examen et de scepticisme, notre auteur discute le témoignage du sieur Wœtzel, et conclut, avec tous les hommes de bon sens ou de bonne foi, que ce personnage a pu avoir une vision, mais qu'il faut l'attribuer à une hallucination, à une maladie de son imagination ou de son cerveau. C'est là l'objet du premier dialogue; les deux autres ont une portée plus grande, et leur but est de démontrer, contrairement aux principes de Wœtzel et d'autres visionnaires, que les morts n'ont jamais pu et ne pourront jamais nous apparaître; que toutes les questions et les fictions relatives à la vie future ne peuvent offrir aucun intérêt à l'humanité; que nous n'avons pas la moindre donnée, non-seulement sur les rapports entre le monde visible et le monde invisible, mais même sur l'existence de ce dernier; et que, par conséquent, notre seule préoccupation doit être, non de savoir ce qui peut se passer après notre mort, mais de nous séparer le plus doucement possible de cette vie. Aussi, le nom allégorique qu'il a donné à ces trois dialogues n'est-il pas *Athanasie, ou de l'immortalité,* mais *Euthanasie,* c'est à dire de l'art de bien mourir.

(1) En 1805 (30e vol. des *Œuvres*). Il est à remarquer que Wieland avait lui-même perdu sa femme quelques années auparavant (en 1801), et qu'il a exprimé, au sujet de cette séparation, dans toute sa correspondance des années suivantes, les regrets les plus touchants et les plus vrais; on en trouve même la trace dans plusieurs passages d'*Euthanasie.*

C'était rendre service à ses contemporains, à une époque où les visions de Swedenborg et de tant d'autres avaient perverti le sens commun des personnes les plus distinguées et les plus raisonnables. Mais, pour mieux atteindre ce but, Wieland alla jusqu'à nier la possibilité du souvenir, c'est à dire la durée de la personnalité humaine après la mort. Aussi ses adversaires ne manquèrent-ils pas de l'attaquer sur ce point, et il parut contre lui, en 1810, à Leipzig, un écrit intitulé : *Observations sur l'Euthanasie de Wieland, destinées à rassurer ceux qui aiment à espérer une vie future et la réunion avec les leurs.* L'auteur de cette réfutation fait remarquer, avec raison, que Wieland a affirmé ailleurs ce qu'il nie dans son dernier ouvrage. Mais cette contradiction apparente doit s'expliquer tout naturellement par le progrès de ses idées philosophiques, qui s'était déjà manifesté précédemment dans deux opuscules intitulés, l'un : *Sur le libre usage de la raison dans les choses de la foi;* et l'autre : *Sur la tendance des hommes à croire à la magie et aux visions* (1), où Wieland, avec son système habituel de tempérament ou de juste milieu, déclare qu'il faut laisser aux hommes toute leur liberté d'esprit pour juger les questions religieuses ou surnaturelles, mais

(1) V. dans le 30e volume des *Œuvres complètes*. Le premier a paru en 1788, et l'autre l'a précédé, en 1781, dans le *Mercure*, sous le titre de *Considérations sur l'état où nous nous trouvons par rapport aux récits et aux faits concernant les visions.*

sans aller jusqu'à l'excès contraire et condamner les religions établies. Cette idée, que les religions établies ont du bon, qu'elles ont rendu et rendent encore de grands services à l'humanité, mais qu'elles doivent suivre les progrès du siècle, écouter la voix de la tolérance, et surtout s'affranchir de toute immixtion avec l'État, se trouve même traitée *ex-professo* dans les *Dialogues sur quelques-uns des événements récemment survenus dans le monde* (1782), où l'auteur semble vouloir faire l'apologie du catholicisme.

Nous ne pouvons guère qu'énumérer tous les autres écrits de Wieland concernant les questions philosophiques et religieuses, questions qui le préoccupèrent presque exclusivement de 1776 à 1796, et lui firent insérer de nombreux articles dans son *Mercure*. On y retrouve toujours cet esprit de critique modérée que nous avons signalé plus haut, et qui a valu à notre auteur tant de rancunes ou de mépris de la part des philosophes du dix-neuvième siècle : la modération, qui est à coup sûr une des plus belles vertus de l'homme et du sage, n'a jamais conduit personne à la popularité.

L'*Histoire de la jeunesse de Boniface Schleicher, ou si l'on peut être un hypocrite sans le savoir soi-même* (1), est le portrait d'un jeune homme élevé dans des circonstances telles qu'il n'a pu s'empêcher

(1) 1776, 27e vol.

de mentir à ses semblables et à sa conscience pendant sa vie entière : ainsi l'a fait l'éducation, ainsi l'a voulu le concours des événements, et, si un tel personnage est odieux, on ne peut guère s'en prendre à lui-même.

*La Pierre philosophale, la Salamandre et la Statue,* et *Nicolas Flamel* (1), nous montrent, dans de petits romans dont le fond est parfois historique, l'homme dupé par son imagination et s'égarant à la poursuite du merveilleux.

Ajoutons à cette liste, déjà bien longue, quelques pages écrites en 1775 à propos d'un livre de l'écossais Alexandre Dow *Sur les fakirs de l'Inde* et *Sur la religion des Bramines* (2), et où Wieland fait remarquer combien le prétendu historien de l'Inde montre peu de critique dans ses allégations et ses appréciations. C'est encore dirigé en partie contre la croyance au merveilleux et les jongleries religieuses.

Ainsi, le caractère général des œuvres philosophiques et religieuses de Wieland pendant la dernière période de sa vie, c'est qu'elles ont pour but de répandre dans le public lettré, par divers moyens,

(1) 1786, 1787 et 1788; les deux premiers dans le 27e vol., le dernier dans le 32e. Wieland a lui-même indiqué, en sous-titre, la corrélation qu'il y avait entre ces trois écrits. (Le titre complet du dernier de ces opuscules est : *Nicolas Flamel, Paul Lucas et le derviche de Brousse, étude historique, recherches et conjectures pour servir à l'histoire de l'invisible.*)

(2) Tel est le titre des deux opuscules de Wieland (V. le 33e vol.). Le livre de Dow était une histoire de l'Inde.

et surtout par la forme attrayante du roman historique, les idées de tolérance et de modération bien plus encore que l'esprit d'indépendance et de révolte. Quant aux questions qui touchent la foi et surtout le clergé, il les traite à la façon de Voltaire, et s'attache principalement à détruire chez nous la croyance au merveilleux et au surnaturel.

### Section X. — Opuscules divers sur les lettres, les arts, les sciences et l'histoire. Miscellanées.

Ce serait une tâche aussi ingrate que pénible de classer méthodiquement, par ordre de matières, les nombreux articles que Wieland a écrits pour le *Mercure* pendant les vingt années qu'il lui a presque uniquement consacrées. L'éditeur de ses œuvres s'est lui-même soustrait à cette tâche, puisqu'il n'a fait que classer ces articles par ordre alphabétique (1). Nous nous contenterons d'indiquer les plus saillants, après avoir dit quelques mots de divers opuscules qui se trouvent disséminés dans les autres volumes et que nous avons dû laisser de côté jusqu'ici (2).

Signalons d'abord, parmi ces derniers, une dis-

(1) Ils occupent près de trois volumes (une partie du 34e, le 35e et le 36e).

(2) C'est à dessein que nous avons omis *l'Hexaméron de Rosenhain*, recueil assez insignifiant de contes en prose (19e vol.). V. du reste à l'Appendice, § XV.

sertation assez courte sur *les Femmes pythagoriciennes* (1), dans laquelle Wieland cite et traduit quelques lettres attribuées à Théano, fille de Pythagore. La fin de cet opuscule mérite d'être citée pour la charmante naïveté avec laquelle l'auteur y parle de sa propre famille : « Puisque ma bonne destinée, dit-il, m'a uni moi-même depuis trente-un ans avec une femme qui, comme épouse et comme mère, et sous tous les autres rapports purement humains, aurait été reconnue comme une sœur par ces illustres femmes pythagoriciennes, je demande la permission de lui dédier spécialement ici ce petit traité comme un témoignage public de ma reconnaissance pour le bonheur de ma vie, que je dois à son amour et à ses vertus, et de le dédier aussi à nos filles pour les encourager à ressembler de plus en plus à une pareille mère. »

Les *Apologies d'Aspasie, de Julie et de Faustine* (2) sont des jeux d'esprit et d'érudition, dans lesquels Wieland ne veut rien prouver, nous l'espérons, sauf qu'il connaissait très bien tous les passages d'auteurs où il est fait mention de ces personnages. Peut-être, cependant, faut-il ajouter à cela l'intention de faire un peu de paradoxe et de contredire les jugements du vulgaire. Quant à une réhabilitation sérieuse de la courtisane, il n'y faut point penser, malgré les

(1) Dans le 32e vol. La date est indiquée par le passage que nous citons (1796).

(2) Dans le 32e vol. des *Œuvres complètes*.

quelques velléités de ce genre que nous avons eu occasion de relever dans *Agathon*. Wieland était trop bon père de famille pour vouloir prôner des femmes indignes à tous égards de notre intérêt; mais il y a pour ainsi dire en lui deux hommes, dont l'un a souvent contredit sans le vouloir les principes de l'autre, et il a fait l'apologie des courtisanes anciennes, à un point de vue purement historique, sans songer le moins du monde aux conséquences que l'on en pourrait tirer chez les modernes.

Comme Voltaire, Wieland s'intéressait aux progrès de l'esprit humain dans toutes les branches de connaissances, et les questions scientifiques ne lui étaient pas étrangères, bien qu'il eût moins d'aptitude pour les mathématiques que le philosophe de Ferney. Aussi le bruit qui se fit autour de la découverte ou plutôt des expériences des frères Montgolfier, en 1783, ne le laissa-t-il pas indifférent, et il publia, sur la question des aérostats, plusieurs articles (1) qui nous montrent combien notre auteur était disposé à modifier son jugement par suite de plus amples informations, — qualité assez rare chez les écrivains pour que nous pensions devoir la signaler. Ainsi, en 1783, il publie l'*Aéropétomanie*, qui n'est guère qu'une exposition exacte, mais généralement ironique, des expériences tentées par les premiers inventeurs. Bientôt après, en 1784, il

(1) 33e vol.

se rétracte, et fait un excellent historique de la nouvelle découverte dans les *Aéronautes,* où il commence à partager l'enthousiasme général pour ces audacieuses tentatives. Enfin, dans quelques pages écrites en 1797, il semble craindre que la République française n'exploite cette invention à son profit, et ne parvienne ainsi à triompher de toutes les puissances ennemies.

La dissertation sur les *Jeux de société les plus anciens* (1) est à la fois une œuvre d'érudition littéraire et historique, et une étude philosophique, dans laquelle l'auteur passe en revue toutes les inventions qui, dès les époques les plus reculées, ont eu pour but de faire passer agréablement le temps, comme le jeu d'échecs, de dames, de dés, etc. Les recherches auxquelles Wieland se livre sur les jeux des Grecs et des Romains offrent un intérêt tout particulier, et font de ce petit traité une sorte de monographie très utile à consulter.

Les *Lettres à un jeune Poète* (2) contiennent d'excellents conseils et un résumé des théories littéraires de Wieland, sur lequel nous aurons à revenir dans la suite. Ce que l'on peut constater ici, c'est que notre auteur est fidèle, en littérature comme en philosophie et partout ailleurs, à sa doctrine de modération et de juste milieu qui nous a déjà été indiquée par toutes ses œuvres précédentes. Les

(1) 33e vol. (date incertaine).
(2) En 1782 et 1784 (33e vol.).

auteurs français ont du bon, dit-il, mais il ne faut pas non plus dédaigner les anglais; l'imitation est utile, mais il faut savoir imiter; tous les sujets et tous les genres peuvent se traiter, « hors le genre ennuyeux, » comme dit Voltaire que Wieland cite en finissant.

On peut encore trouver l'exposition d'excellents principes de goût dans les quelques pages écrites à propos de *la Polyxène mourante d'Euripide* (1), et dans celles qu'il a intitulées : *Sur le rapport de l'agréable et du beau avec l'utile;* mais cette dernière dissertation rentre plutôt dans le domaine des arts et de la morale, tandis que la première a spécialement pour objet une question littéraire.

Outre les nombreux articles relatifs à l'histoire des beaux-arts et à l'esthétique qui se trouvent dans les miscellanées, signalons encore deux opuscules *Sur la perspective dans les œuvres des peintres grecs,* et *Sur l'idéal des artistes grecs* (2), qui sont remarquables par l'érudition de l'auteur et par ses lumineuses discussions sur tout ce qui concerne la beauté idéale, l'imagination, et l'imitation de la nature dans les œuvres d'art.

Notons aussi, parmi les compositions que l'éditeur a rejetées pêle-mêle à la fin du 36e et dernier volume, quelques pages, intéressantes à plus d'un point de vue, sur des questions de littérature, de

(1) Dans le 33e vol., ainsi que l'opuscule suivant.
(2) 34e vol.

philosophie ou d'histoire; celles, par exemple, où Wieland félicite l'Allemagne de ne pas avoir eu de protecteur officiel de la littérature (1); celles où, à propos d'une simple discussion sur l'emploi d'un mot français, il émet des idées vraiment libérales et défend la langue allemande contre l'envahissement des idiomes étrangers (2); ses réflexions et pensées diverses sur la politique, la foi, l'éducation, etc.; ses petits traités *Sur la poésie nationale* (3) et *Sur les lecteurs* (4).

Nous terminerons enfin cette nomenclature en mentionnant un long article de polémique, une espèce de satire intitulée *la Buncliade* (5), dans laquelle Wieland raille, au nom du bon sens, du bon goût et de la probité, un anglais à la fois égoïste et enthousiaste, nommé Buncle, qui, après s'être marié assez souvent et avoir enterré joyeusement toutes ses femmes, s'était avisé d'écrire son autobiographie pour l'édification de la postérité. La vie de ce Jean Buncle avait été traduite et publiée à Berlin, par Fréd. Nicolaï, qui, l'année suivante, écrivit une réponse aux attaques de Wieland.

(1) *Parmi nos grands, il n'y a pas d'Alexandre ni de Richelieu pour soustraire à l'indigence les Chœriles et les Colletets* (1774).

(2) *Demoiselle ou Frœulin?* (1794.)

(3) 1773.

(4) *Réflexions diverses sur le lecteur; — Comment on lit (anecdote),* — et *Dialogue entre l'auteur et le lecteur.*

(5) *La Buncliade, ou la quintessence de la vie, des observations et des opinions de Jean Buncle* (1778), dans le 34e vol. des Œuvres de Wieland.

Quant aux miscellanées, ils consistent la plupart en articles historiques, relatifs à l'antiquité ou au Moyen-Age, qui offrent presque tous un intérêt réel pour l'appréciation des théories littéraires ou philosophiques de notre auteur (1).

A parcourir seulement la liste complète de tous les articles si variés que comprennent les derniers volumes des œuvres de Wieland, on se sent réellement saisi d'admiration pour l'auteur qui a fait preuve d'une si prodigieuse activité, qui a touché à toutes les questions intéressantes et en a approfondi un si grand nombre, et qui semblait avoir pris pour lui la noble tâche d'instruire, d'éclairer, de moraliser, autant que de divertir et d'intéresser ses semblables. Mais combien cette admiration n'est-elle pas plus légitime lorsqu'on a lu, ou du moins parcouru cette véritable encyclopédie littéraire et historique! Quel que soit le jugement qu'on croie devoir porter sur le talent et sur le rôle de Wieland, on ne peut se défendre d'un profond respect pour cet homme qui a écrit avec sa conscience et son cœur, et s'est résigné volontiers à se contredire en quelques occasions, plutôt que de ne pas se donner lui-même à ses lecteurs, tel qu'il était, sans apprêt et sans détours.

Aussi regrettons-nous que le cadre de cette étude ne nous permette pas d'insister sur ces nombreux opuscules, et, à ceux qui voudraient connaître pour

(1) V. à l'Appendice la liste des principaux articles.

ainsi dire le Wieland de tous les jours, nous ne saurions mieux faire que de conseiller la lecture de ces miscellanées, qui ont moins d'éclat sans doute, mais autant de mérite et peut-être même plus d'intérêt que ses œuvres capitales (1).

(1) On peut en dire autant de sa correspondance, dont nous parlerons plus loin; de ses traductions d'auteurs anciens, et des notes si intéressantes dont il les a accompagnées comme le reste de ses ouvrages.

# DEUXIÈME PARTIE.

APPRÉCIATION LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE.

—◇0◇—

## CHAPITRE PREMIER.

WIELAND CONSIDÉRÉ COMME POÈTE ET LITTÉRATEUR; SES EFFORTS POUR AMÉLIORER CHEZ LES ALLEMANDS LA LANGUE, LE STYLE, LA COMPOSITION ET LE GOUT.

---

La littérature allemande, jusque vers 1750, n'est guère que dans sa période de tâtonnements et de préparation. De tous côtés surgissent des poètes ou des critiques; mais on ne voit pas un seul auteur qui indique à ses contemporains une voie réellement nouvelle et les y entraîne par des chefs-d'œuvre. La deuxième moitié du XVIII^e^ siècle, qui devait se terminer par l'épanouissement le plus complet de la littérature nationale, assiste, dès son début, à deux tentatives de réforme bien différentes, faites l'une par Klopstock, l'autre par Wieland. Nous avons à rechercher ici quel a été le vrai caractère et

le résultat de la réforme littéraire entreprise par Wieland.

D'abord il est incontestable, pour qui a seulement jeté les yeux sur quelques-uns des essais les mieux réussis de la période précédente, que la réforme devait s'accomplir autrement que toutes celles qui avaient été tentées jusque là en Allemagne. Au lieu de dissertations et de poétiques, ou d'ouvrages écrits à l'appui de ces théories, il fallait des œuvres naturelles, coulant de source, où brillât le talent et le goût d'un homme exempt du joug des écoles et formé par l'étude intelligente des grands modèles que lui offraient les littératures anciennes ou étrangères.

Wieland a été cet homme, et il suffit de lire ses premières œuvres pour s'en convaincre. Les essais de sa jeunesse, le *Poème de la Nature,* par exemple, portent déjà la marque d'un talent plus original ou au moins plus indépendant que celui de ses contemporains. Aussi, malgré l'imperfection du style, que l'auteur a sentie lui-même peu de temps après, cette œuvre a-t-elle excité, à son apparition, les plus vives espérances chez les critiques expérimentés, tels que Bodmer, Breitinger et Hagedorn [1].

On peut objecter que Wieland s'était rangé de prime-abord du côté de l'école Suisse, comme l'indique un passage des *Épîtres morales,* où il raille

[1] V. la préface de 1770, en tête du *Poème de la Nature* (25e vol.).

Gottsched (1), et que Bodmer, par conséquent, ne faisait que reconnaître, par ses éloges, les bonnes intentions du jeune poète; mais on ne saurait nier aussi que la plupart de ces œuvres de jeunesse étaient bien dignes d'inspirer quelque espoir à un critique aussi éclairé que le patriarche de Zurich. D'ailleurs, le poète n'avait-il pas cent fois raison d'attaquer, au nom du goût et du sens commun, la dictature littéraire de Gottsched, et de prôner, à cette époque, les compositions bien moins étroites et moins prosaïques de Haller, de Hagedorn, et même de Bodmer?

Il y a plus : au moment même où Wieland était dans toute l'ardeur de son enthousiasme et de sa reconnaissance pour son vénérable ami; lorsqu'il invoquait sa muse pour chanter à son exemple un épisode de l'Histoire Sainte (2), il se conformait bien aux habitudes de son protecteur, et intercalait, sans façon aucune, dans son poème, une douzaine de

(1) Dans la 8e épître (25e vol., p. 197) : « Stentor (c'est à dire Gottsched) n'est-il pas un esclave, lui qui voit de ses deux yeux la perfection de Bodmer, et le décrie cependant par envie? Ce qu'il trouve mauvais chez Milton, il le louera chez un Grec; il refuse ses éloges à Haller, et vante Neukirch. Écrivez divinement comme Horace; suivez les traces des anciens pour retrouver, avec le sentiment de Hagedorn, la charmante nature; si vous n'êtes pas son disciple, il vous blâmera magistralement : seule son école peut ennoblir de plates rimes! »

(2) *L'Épreuve d'Abraham.* Les vers copiés se trouvent au milieu du Ier chant (26e vol., p. 141). C'est en note (éd. de 1770) que Wieland s'excuse sur cet emprunt, et se défend d'avoir collaboré avec Bodmer.

vers copiés dans Bodmer; mais c'était là, selon lui, un hommage rendu à l'amitié, non un aveu de sa dépendance et de son infériorité. Il se défendit énergiquement, dès cette époque, d'avoir travaillé en commun avec Bodmer, et même de lui ressembler; la différence, selon lui, était assez grande entre sa manière et celle du poète suisse, pour que des juges habiles n'aient pas dû s'y tromper.

Comme Boileau, mais avec moins d'âpreté, il s'érige de bonne heure en critique impartial, en réformateur du goût et de la langue. Il est facile de voir combien il avait de tendance naturelle à la satire en général; et la satire littéraire joue un rôle assez important dans les œuvres de sa vie entière. Ce qui lui répugne surtout, c'est le faux, le convenu, le guindé; il raille ces interminables romans dont les héros insipides n'ont jamais pu exister que dans la stérile imagination de certains auteurs. « Il n'y a pas, dit-il dans *Agathon,* de moyen plus infaillible pour devenir un écrivain estimé, avec la moindre dépense possible de génie, de science et d'expérience, que de promener dans ses œuvres des hommes (car on a la prétention d'en faire des hommes) qui, sans passions, sans faiblesses, sans vices et sans défauts, traversent, toujours uniformes et semblables à eux-mêmes, plusieurs volumes remplis de merveilleuses aventures (1). » Aussi ne

(1) 4e vol. des *Œuvres,* p. 191 à 193.

manque-t-il pas de décocher quelques épigrammes ou quelques allusions, par-ci par-là, dans ses premiers romans surtout, à tous ces héros amoureux dont Mlle de Scudéry et l'hôtel de Rambouillet ont inondé l'Europe (1). Il n'épargne pas non plus les soi-disant *Contes moraux*, dont les héros, tout d'une pièce, ne sont pas moins faux ni moins ennuyeux (2).

Mais il y a des auteurs, d'un ordre différent, qui arrivent au même résultat par une voie contraire : ce sont les poètes qui se prétendent légers et gracieux sans que la nature et la muse les aient jamais inspirés dans tous leurs écarts : « Rien n'est plus facile que de parler toujours de Piérides et de Grâces, et de faire rimer ensemble *Musen* et *Busen* (Muses et sein) ; cela vous donne l'air d'être aussi intime avec les Grâces, les Muses et les beaux seins, que peuvent l'être les poètes qui méritent réellement les faveurs des premières et la protection des secondes. Mais je jurerais bien, pour plus d'un de ces braves poètes, que la muse qui l'inspire, avec ses grâces et son beau sein, n'est ni plus ni moins qu'une maritorne (3). »

C'est surtout la lecture, ou plutôt la méditation de *don Quichote* (4), qui avait donné à Wieland des idées aussi saines en matière de romans et d'œuvres

(1) V. 5e vol., p. 182 (dans *Agathon*).

(2) 6e vol., p. 35 *(Agathon)*.

(3) Préface des *Grâces* (3e vol., p. 62).

(4) Le chef-d'œuvre de Cervantes était sa lecture favorite dès sa première jeunesse; il avait appris à le connaître lors de son séjour à Erfurt, en 1750, chez son parent, le médecin Baumer.

littéraires en général ; et l'un des premiers ouvrages qui annoncent sa manière définitive, *don Sylvio de Rosalva* (1), avait pour principal but de corriger les Allemands de leur engoûment pour les histoires sentimentales, et de leur donner un roman composé d'après les principes du goût, sérieux au fond, attrayant par la forme.

Il devait envelopper dans la même condamnation les froides pastorales de Gessner, pour lesquelles ses contemporains eurent tant d'admiration ; et dans plus d'un passage des œuvres qu'il publia pendant sa seconde époque, celle où s'exerça vraiment son influence littéraire, il raille à mots couverts, quelquefois même sans craindre de le nommer, les bergers trop apprêtés de Gessner (2).

A la même époque, revenu de son enthousiasme pour Bodmer, il proclame hautement la préférence qu'il accorde à quelques poètes gracieux, tels que Gleim, Hagedorn, Jacobi, Ramler (3), et si la postérité n'a pas entièrement ratifié son jugement, on doit cependant savoir gré à Wieland d'avoir célébré, parmi tous les auteurs de ce temps, ceux qui se distinguaient encore plus que les autres par la pureté de leur goût et le naturel de leurs écrits.

Quant à Klopstock, l'idole des critiques Suisses et

(1) V. plus haut, p. 64, et à l'Appendice, § XIV.

(2) V. notamment, sur les pastorales de Gessner et celles de Guarini, quelques passages des *Grâces* (3e vol., p. 90 et 95).

(3) 3e vol., p. 62, 72, 94, 99.

de toute l'Allemagne du nord, après l'avoir admiré, imité même à la suite de Bodmer et de son école, Wieland en était bientôt venu à se fatiguer de sa poésie séraphique et de sa recherche perpétuelle du sublime. Cette opposition se manifesta bien plus encore dans la suite, lorsque notre auteur se fut rapproché encore davantage des poètes anacréontiques, Uz, Gleim, Hagedorn; et l'on ne peut que féliciter l'Allemagne, comme le fait Gœthe, d'avoir échappé, grâce aux efforts des poètes légers, à la domination exclusive de l'école de Klopstock.

Telles étaient, au moment le plus important de sa carrière, c'est à dire entre les années 1758 et 1770, les admirations et les antipathies de Wieland, et l'on ne peut nier que ses jugements aient exercé une grande influence sur le goût de ses contemporains, grâce à la forme particulièrement attrayante qu'il savait donner à ses ouvrages. C'est ce que prouve du reste leur succès.

Mais il ne se contenta pas de railler la mauvaise littérature, de louer les bons écrivains; il formula lui-même, dans la plupart de ses écrits, des jugements ou des observations littéraires, qui nous montrent, de la façon la plus éclatante, le bon sens naturel, le goût exquis, l'intelligence poétique qui le distinguent.

Peu d'années avant son entrée dans la carrière, un progrès notable s'était opéré dans la critique littéraire : au lieu de discuter sur des théories plus

ou moins neuves et de jurer sur la parole d'un maître, on s'était mis à observer la nature, non plus à la manière de Bodmer et de Breitinger, en s'appuyant sur certains principes, sur des jugements *à priori,* mais en recherchant les causes, les éléments de la beauté, en ne consultant que l'organisation de notre âme et de ses facultés. De là une nouvelle science, aussi philosophique que littéraire, dont le nom même semblait indiquer qu'elle voulait rompre avec les errements du passé : c'est l'esthétique, dont Baumgarten et son disciple Meier jetèrent les premiers fondements dans leurs leçons et leurs livres, à Halle en Prusse, vers l'an 1750.

C'était un progrès; mais il y avait encore du chemin à parcourir avant d'arriver à la critique moderne, à celle de Lessing, de Herder et de Gœthe. Ce chemin fut merveilleusement abrégé par les travaux de Winckelmann, et Wieland a eu le mérite de se rattacher immédiatement à l'école de ce dernier, qui lui paraissait, bien mieux que celle de Baumgarten, devoir conduire les auteurs à la vraie intelligence de la poésie. Dans son zèle pour Winckelmann, dont il cite les paroles comme celles d'un oracle du goût et de l'esthétique (1), il va jusqu'à plaisanter les théories, un peu pédantesques selon lui, de Baumgarten (2). L'œuvre tout entière, du reste, à laquelle nous faisons allusion ici, semble inspirée

(1) V. dans les *Grâces, passim* (3e vol., p. 72, 86, 98, 118).
(2) *Ibidem,* p. 73.

par la méditation de Winckelmann, et probablement aussi du *Laocoon* de Lessing (1).

Ce qui ressort clairement de tous les passages, soit de l'*Agathon*, soit des *Grâces* (2), où Wieland traite incidemment la question littéraire, c'est que l'auteur, et surtout le poète, doit s'inspirer avant tout de la nature, de ses sentiments, de son cœur, de l'observation des mœurs et de la vie; qu'il doit chercher à plaire, « sacrifier aux Grâces, » éviter la prolixité, les longueurs, et faire disparaître de ses ouvrages toutes les traces d'un pénible travail. Il insiste sur la ressemblance frappante qu'il y a entre la vie humaine et les œuvres littéraires, surtout les œuvres dramatiques, et il recommande, comme Horace (3), de s'inspirer du spectacle permanent qui s'offre à nos yeux dans le monde.

Mais ce qui le préoccupe au premier chef, c'est l'idée de beauté, le sens artistique, négligés jusque-là en Allemagne, et qu'il étudie chez les Grecs. Dès ses premières années, nous l'avons vu se livrer avec amour à la contemplation de ces types éternels de beauté que nous offrent les chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Ce culte ne devint que plus fervent avec l'âge, et l'on peut dire que Wieland a fait

(1) *L'Histoire de l'Art*, de Winckelmann, avait paru en 1764; le *Laocoon*, de Lessing, en 1766; les *Grâces* sont de 1770.

(2) V. dans le 3e vol. (les *Grâces*), p. 87, 95, 125, et dans le 6e *(Agathon)*, p. 38-39.

(3) « Respicere exemplar vitæ morumque jubebo. » *(Ep. ad Pis.)*

passer peu à peu toutes ces œuvres dans sa propre substance. Nous aurons à traiter plus loin la question de ses emprunts et de ses imitations; mais il faut noter, dès maintenant, le rôle important que la littérature grecque a joué dans ses œuvres. Outre l'inspiration continuelle qu'il puise à cette source pour la plupart de ses compositions capitales, nous remarquons un certain nombre d'écrits spécialement destinés à vulgariser en Allemagne le goût de la poésie et de l'esthétique grecques. C'est, par exemple, sa *Timoclée, ou sur la beauté visible et la beauté réelle* (1); c'est le *Théagès, ou sur la beauté et l'amour;* ce sont ses dissertations sur Euripide, sur Aristophane, sur Platon, sur Lucien, et surtout son *Musée attique,* dans lequel il cherche à faire connaître à l'Allemagne les plus belles œuvres de la Grèce.

Les beaux-arts, dont il est un fin connaisseur, ne lui paraissent pas être une invention du luxe et le superflu de la civilisation, mais une nécessité de la vie humaine, et le meilleur moyen de moraliser les sociétés (2). Il compare à chaque instant (dans les *Grâces* surtout) la poésie et la peinture, et son goût, en matière artistique, est égal à son érudition.

Mais de là résulte une conséquence inévitable : c'est qu'il n'admet pas volontiers les profanes dans l'enceinte sacrée de la littérature et des arts; s'il

(1) V. plus haut. p. 45, et à l'Appendice, § IX.

(2) V. notamment ses opuscules contre J.-J. Rousseau, sa *Vision d'un monde d'innocence,* et divers articles de ses *Miscellanées.*

parle d'une république des lettres, c'est un peu en aristocrate, qui croit que tout le monde ne doit pas se mêler d'écrire, et que ce privilége ne peut guère appartenir qu'aux initiés, à ceux qui, par leurs dispositions natives et leur culture intellectuelle, sont capables de comprendre et de goûter les chefs-d'œuvre. Écoutons ce qu'il dit, dans la dernière partie d'*Agathon,* au sujet de cette république de Tarente qu'il semble nous présenter comme l'idéal d'un État policé par un philosophe : « Les sciences et les beaux-arts n'y étaient point particulièrement honorés, mais ils n'y étaient pas non plus méprisés. Cette indifférence garantissait les Tarentins contre les fautes et les écarts des Athéniens, chez lesquels tout le monde, jusqu'aux tanneurs et aux savetiers, voulait être philosophe et orateur, homme d'esprit et connaisseur (1). »

Le goût pour les beaux-arts et le sentiment de la nature vont toujours ensemble : Wieland aimait la nature, mais en artiste et en poète, telle qu'elle est réellement, et non cette nature fardée ou tirée au cordeau, qui plaisait tant à la plupart de ses contemporains. Aussi cherche-t-il à ramener ses lecteurs à l'amour de cette nature simple et vraie qu'on avait eu le tort de délaisser, et ses ouvrages sont remplis, soit d'observations justes et piquantes sur la dépravation de goût qu'il avait pu constater de son temps,

(1) V. 6e vol., p. 143.

soit de descriptions et de peintures qui ont pour but de montrer et de faire admirer les beautés naturelles. On peut même lui reprocher d'avoir abusé de ces descriptions; mais cet abus était peut-être utile en présence de l'abus contraire, celui du faux et du convenu. On n'a guère le courage de critiquer les descriptions analogues que les auteurs anciens ont prodiguées dans leurs écrits, et nous pourrions en citer plus d'une chez Wieland, qui ne le cède en rien, pour la fraîcheur des teintes et la précision du dessin, à ce que les Grecs, ses maîtres, avaient produit de mieux réussi : dans plusieurs passages d'*Agathon,* par exemple, et notamment au début d'un dialogue de la dernière partie (1), on peut trouver une mise en scène aussi gracieuse que naturelle, qui rappelle la célèbre entrée en matière du *Phèdre* de Platon. L'amour de la campagne perce à chaque page de ses œuvres, et l'on n'est pas étonné de le voir, à la fin de sa carrière, réaliser le plus cher de ses vœux en se retirant loin des villes, dans sa petite propriété d'Osmanstadt, où il ne fut pas, comme tant d'autres poètes, un propriétaire amateur, mais un véritable cultivateur, un homme des champs.

Les peintures morales ne lui paraissaient pas moins rentrer dans le domaine de la littérature et de la poésie, et nous verrons, dans le chapitre suivant, quel usage, quel abus même il a fait de la

(1) Dans le 6e vol., p. 285.

psychologie. L'amour est le sentiment qu'il s'est plu surtout à décrire, et il excelle dans ces descriptions. Ce n'est plus l'amour fade et quintessencié que les romans avaient mis à la mode, mais l'amour vrai et passionné, tel que savaient le peindre Corneille et Racine, ou cette affection douce et naïve, telle que nous la représente Longus, dans son admirable pastorale, et dont nous trouvons une charmante esquisse dans la deuxième partie d'*Agathon* [1].

Nous ne pouvons pas nier cependant que, dans ses peintures de la nature et de l'amour, Wieland s'est quelquefois écarté des sages principes du goût qu'il savait si bien observer en général; il n'a pas toujours évité l'écueil des descriptions idylliques un peu communes, ou des tableaux érotiques par trop libres. Mais ce double défaut, assez sensible dans les œuvres de la première et de la seconde période, n'apparaît plus que très rarement dans celles de la troisième; et partout il est racheté par une qualité précieuse, l'absence de prétention et la tournure dégagée de son style.

C'est là, en effet, la qualité fondamentale, le mérite le plus incontestable du talent littéraire de Wieland, et c'est par là qu'il a exercé la plus salutaire influence sur les auteurs et le public allemands : il était merveilleusement doué pour faire passer dans ses écrits, comme dans sa conversation, quel-

[1] V. à l'Appendice.

que chose de l'esprit et de la désinvolture française, du caprice italien, de l'humour anglais. Naturellement porté vers la satire et l'ironie, disposé par son instinct à voir le côté plaisant des personnes et des choses, et non moins disposé par l'étude des auteurs français, ceux surtout du XVIII^e^ siècle, à revêtir sa pensée de la forme la plus brève, la plus fine et la plus incisive, il a toujours recommandé, par l'exemple comme par le précepte, non plus l'élégance compassée de Gottsched et de ses acolytes, mais cette élégance nerveuse et piquante, cette grâce de la diction, cette vivacité d'allures dont Voltaire sera toujours l'inimitable modèle. Wieland a opéré ainsi une véritable révolution dans les habitudes littéraires de l'Allemagne, et son style a préparé celui de Gœthe et de Schiller.

Les passages spirituels, les morceaux fins et ingénieux, les jolies expressions, les dialogues vifs et naturels, les narrations rapides et intéressantes, les réflexions justes et piquantes, abondent dans ses ouvrages en prose et dans ses poèmes, et l'on pourrait sans trop de peine composer un recueil intitulé : *l'Esprit de Wieland,* une sorte d'anthologie où se trouverait une ample démonstration de tous ces éloges; et, d'autre part, on pourrait relever dans ses œuvres plus d'une page éloquente, plus d'un beau vers exprimant avec force de grandes idées, pour montrer que chez lui, comme chez Voltaire, l'esprit n'étouffe pas le cœur, et que l'habitude du

persiflage ou de l'ironie ne l'empêche pas de sentir vivement à l'occasion. Mais il faut bien reconnaître qu'il manie avec plus d'aisance le style léger, badin et gracieux, et qu'en cela surtout consiste son originalité.

C'est pour ce motif, sans doute, qu'il admirait et imitait volontiers les poètes de l'ancien temps, et voilà encore un service important qu'il a rendu à l'Allemagne, en lui faisant apprécier à sa valeur cette mine littéraire si riche et généralement si dédaignée. Il est juste cependant d'ajouter qu'il n'est pas entré le premier dans cette voie, où Bodmer et même Gottsched l'avaient précédé ; mais, mieux que personne, il pouvait faire sentir, en le reproduisant, tout le charme de l'ancienne littérature allemande. C'est dans ses contes romantiques surtout, et dans ses récits orientaux, qu'il imite le style et le genre de Hans Sachs et des Minnesinger ; et l'école moderne, qui n'a pas ménagé Wieland sur tout le reste, n'a pu s'empêcher de lui accorder son approbation sur ce point. On a vu plus haut (1) qu'il s'est même essayé une fois, dans son poème inachevé de la *Titanomachie,* à calquer exactement son style et son rhythme sur celui de Hans Sachs, et que cet essai n'a pas été malheureux.

Pour ce qui est de la forme même qu'il a donnée à ses poèmes, on doit remarquer d'abord la grande

(1) V. Ire partie, p. 123.

variété de rhythmes qu'il a employée, et qui a contribué puissamment à assouplir la versification allemande. Dans sa jeunesse, il est un des premiers à adopter l'hexamètre, mis en honneur par Klopstock; mais il ne lui reste pas exclusivement attaché; il emploie, même à cette époque, l'alexandrin français et l'iambique avec ou sans rimes; et bientôt il préfère ce dernier genre de vers à tous les autres, et parvient à le faire adopter définitivement par la poésie allemande. Mais il fit une tentative bien plus hardie en cherchant à imiter les stances ou strophes de la poésie italienne, dans ses poèmes romantiques d'*Idris et Zénide*, d'*Amadis*, d'*Obéron*. Les juges sévères lui reprochent de n'avoir pas atteint la délicatesse, le fini de la strophe italienne; mais il a eu du moins le mérite de naturaliser en Allemagne ce genre de versification, et lui-même dit modestement qu'il a voulu faire des « espèces de stances » à l'imitation des Italiens, auxquels il a pris le mouvement plutôt que la forme de leur strophe. Et s'il y a des négligences à relever dans la versification de ces poèmes, on doit ajouter qu'elle n'a pas été dépassée jusqu'à présent en Allemagne, où *Obéron* est encore reconnu pour le type, à tous égards, de la poésie romantique [1].

Il faut lire, du reste, ses préfaces, ses notes et sa correspondance, pour se convaincre du soin qu'il

[1] C'était l'opinion de Gœthe. *(Oraison funèbre de Wieland.)*

apportait à limer ses ouvrages, à polir son style et sa versification (1). Nul plus que lui ne respectait la langue et ne ménageait la grammaire. C'est au point qu'il semble être parfois méticuleux et puriste (2), ce qui, certes, n'était pas dans son caractère; car si jamais écrivain fut hardi et libéral en fait de langue, ce fut bien lui, et, vers la fin de sa carrière, on peut même lui reprocher d'avoir employé trop de néologismes et surtout de mots français; mais dans ses œuvres les plus remarquables, on ne peut qu'approuver l'heureux choix de ses expressions, et l'emploi de termes ingénieux ou d'images neuves qui donnent une certaine originalité à son style. Jamais les préceptes d'Horace n'ont été mieux compris ni mieux appliqués (3).

Nous avons fait, comme il convenait, la part la plus belle à l'éloge des qualités vraiment littéraires qui ont fait de Wieland un réformateur du goût et de la langue de son pays; mais nous ne devons pas terminer cette appréciation sans relever aussi les principales critiques que l'on est fondé à lui adresser. La plus importante, c'est qu'il a toujours conservé, dans une certaine mesure, ces habitudes de rhéto-

(1) V. ses lettres à Merck, sur le travail que lui a coûté *Obéron*.

(2) V. surtout les nombreuses variantes qu'il cite en note dans la plupart de ses poèmes, notamment dans *Musarion*, avec les raisons qu'il donne de ses corrections.

(3) V. l'*Ép. aux Pisons*, v. 47 :

Dixeris egregie, notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum, etc.

rique qui prédominent dans les ouvrages de sa jeunesse, et viennent encore par moments gâter les meilleures parties de ses œuvres postérieures. Faisons-lui grâce de la déclamation trop fréquemment visible dans ses poèmes mystiques ou dans ses premiers contes [1], et voyons seulement s'il a su s'affranchir de ce défaut dans ses meilleures compositions, telles qu'*Agathon*, *Musarion*, les *Abdéritains*, *Obéron*, etc. Nous trouverons malheureusement, même dans ces œuvres si remarquables à tant d'égards, des morceaux où l'auteur abuse du discours sous toutes ses formes : monologue, dialogue ou harangue ; et la plupart de ces discours sont en même temps des dissertations, ce qui aggrave le délit. Souvent même la subtilité vient encore s'ajouter à la prolixité, et gâte ce qu'il y a de juste, de fin et de profond dans le reste. D'autres fois il se livre à des digressions trop développées, historiques ou philosophiques, qui arrêtent le récit et nuisent à son intérêt.

Peut-être faut-il absoudre Wieland de ce reproche, en le rejetant sur le caractère, l'esprit et les habitudes de sa nation. S'il abuse parfois de la métaphysique et de la rhétorique, c'est que ses compatriotes n'y répugnent pas autant que nous, et que, semblables aux auditeurs de Socrate et de Platon, ils ne craignent pas les longueurs et les développe-

[1] V. plus haut, p. 33 et suiv.

ments exubérants. En France, on connaît mieux la valeur du temps, et l'on aime à venir rapidement au but. Mais serait-il juste de condamner un auteur allemand, parce qu'il a écrit pour son pays plutôt que pour le nôtre, et avec la consciencieuse méthode de l'Allemagne au lieu de la vivacité française?

Ainsi, la rhétorique n'est guère chez lui qu'une enveloppe de la psychologie, et les longs discours lui semblent rentrer dans le plan de l'œuvre littéraire telle qu'il l'entend. Ajoutons que la forme du dialogue, qu'il a si souvent empruntée aux Grecs, et qui apparaît même dans certaines parties de ses œuvres où elle semble tout à fait inutile, devait lui paraître singulièrement commode pour la discussion de ses idées, et se prêtait mieux qu'une autre au vague et à l'hésitation qui ont été pendant si longtemps le caractère général de ses croyances.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons presque rien à retirer des éloges adressés plus haut à notre auteur, et l'on peut affirmer que s'il a été prolixe et déclamatoire, ou subtil, ces défauts se trouvent chez lui à titre d'exception, et qu'il n'en a pas moins donné à ses contemporains l'exemple de la concision, de la vivacité d'allures, du naturel et du bon goût, dans les meilleures parties de tous ses ouvrages et dans l'ensemble de ses chefs-d'œuvre.

Ce que l'on aurait plus de peine à excuser, c'est la complaisance avec laquelle il s'arrête, dans tous ses écrits sans exception, sur les peintures érotiques

et licencieuses. Rappelons cependant, pour atténuer ce reproche, que Wieland ne s'est pas abandonné à ce dévergondage d'imagination par manque de goût, ni de parti pris et par dépravation morale. La faute en est d'abord au siècle dans lequel et pour lequel il a écrit; ensuite et surtout, à l'intention qu'il avait de répandre chez ses compatriotes, par tous les moyens possibles, le goût du beau et le sentiment de l'art. Pour atteindre ce but, il a cru devoir, comme les Grecs ses maîtres, décrire la beauté sous tous ses aspects, et arrêter nos regards sur ce que nous pourrions appeler des nudités plastiques. L'idée de l'art domine toujours dans ses descriptions même les plus libres, et si l'on peut lui reprocher quelque oubli des convenances modernes, on ne saurait l'accuser d'avoir jamais été à proprement parler immoral ou indécent. Loin de nous la pensée de vouloir justifier les écarts d'une imagination peu réglée, même quand ils sont poétiques, et restreindre les limites que la pudeur de notre temps a cru devoir assigner aux beaux-arts eux-mêmes : mais il ne faut pas non plus juger les anciens d'après nos idées, et Wieland, à cet égard, est véritablement un ancien.

Nous lui avons reconnu le mérite de l'esprit, de la finesse et de la grâce; on ne sera pas étonné de trouver aussi chez lui les défauts de ces qualités, c'est à dire, en plus d'un passage, un peu de prétention, de recherche et de mignardise. Dans ses

meilleurs ouvrages, il affecte souvent de placer des titres bizarres en tête de ses chapitres; les conversations deviennent assez fréquemment subtiles ou les analyses quintessenciées; la plaisanterie, trop prolongée, finit quelquefois par être lourde, et l'ironie s'émousse à force d'appuyer.

Enfin, pour épuiser l'énumération des critiques que le juge impartial croit devoir adresser à Wieland, nous signalerons, dans quelques-unes de ses œuvres, des anachronismes d'expressions auxquels le condamnait forcément le genre du roman historique ou du conte moyen-âge auquel il s'était particulièrement adonné, mais que rachète l'observation presque constante de la couleur locale et l'usage intelligent de sa vaste érudition. Ce sont là de ces erreurs

Quas humana parum cavit natura...

et qu'il faut pardonner aux grands écrivains. Dans cette classe de fautes rentre l'emploi ou l'abus qu'il a fait quelquefois de mots français, qui ne pouvaient à aucun titre passer dans la langue allemande, et qu'il aurait mieux fait de germaniser (1). Mais nous n'osons guère lui intenter de procès à cet égard, vu qu'il aurait pour avocats les Schiller et les Gœthe, qui ont pris la même licence et l'ont presque fait approuver de leurs compatriotes.

(1) V. surtout dans le *Nouvel Amadis* et dans les œuvres postérieures.

Nous ne voudrions pas qu'on nous accusât de prévention en faveur de l'écrivain qui fait le sujet de cette étude; mais, après avoir consciencieusement pesé ses mérites et ses défauts, n'a-t-on pas le droit de le saluer comme un véritable restaurateur de la langue et du goût, et de lui accorder, presque au même titre qu'à ses illustres successeurs, la gloire d'avoir fondé la grande littérature en Allemagne? (1)

(1) On verra plus loin, au chap. Ier de la IIIe partie, que nous avons, pour appuyer ce jugement, l'autorité des critiques les plus compétents, Gœthe, Schiller, Lessing, etc., dont les éloges peuvent bien prévaloir contre les injustes mépris qui ont poursuivi, depuis, le nom de Wieland.

# CHAPITRE II.

WIELAND PHILOSOPHE ET MORALISTE ; SON PENCHANT POUR LA SATIRE.

---

### Section Ire. — Aperçu général de sa philosophie.

Au milieu de ses nombreuses évolutions philosophiques et religieuses, il est difficile parfois de saisir exactement la physionomie si variable et si multiple de Wieland ; et s'il est vrai, à certains égards, que sa vie littéraire se partage en trois périodes, la première mystique, la seconde érotique et la troisième philosophique, on ne saurait de même adopter une division précise pour sa carrière philosophique.

La philosophie a été l'objet constant de ses études et de ses préoccupations ; et l'on doit chercher l'exposition de ses idées non seulement dans les œuvres de sa dernière période, telles que : *Agathon, Pérégrinus Protée, Agathodœmon, Aristippe,* mais encore, et peut-être plus, dans ses compositions purement littéraires en apparence, dans ses contes, ses poèmes romantiques, voire même dans de

simples bluettes comme un compliment de nouvelle année adressé aux lecteurs du *Mercure* (1), où il souhaite « aux philosophes de douter un peu de leur infaillibilité; au clergé, beaucoup de tolérance; aux poètes, beaucoup de philosophie; aux grands-visirs, de l'humanité; aux cosmopolites, une entière liberté, etc. »

Un caractère général cependant, que nous pouvons noter, c'est que la hardiesse de ses idées augmente avec l'âge, grâce à l'étude de plus en plus attentive qu'il fait des philosophes anciens, et grâce aussi, sans doute, à l'influence de ses illustres amis, Gœthe, Herder et Schiller. Notons encore une certaine tendance à soutenir des paradoxes, qui a pu lui faire, par moments, outrepasser sa propre pensée, et qui rend encore plus difficile le dégagement et l'appréciation de ses idées philosophiques, comme dans les *Fragments de Diogène* (2).

La vie privée de Wieland, ses lectures, toutes les circonstances extérieures ou intérieures de son existence, se reflètent tout aussi bien dans ses doctrines que dans ses œuvres; si toutefois nous pouvons appliquer le nom de doctrines à des opinions philosophiques aussi variables, énoncées modestement et sans originalité. A peine à l'âge d'homme, il s'arrache à un idéalisme étudié qui arrêtait l'essor de ses facultés, et s'abandonne de plus en plus à un rationa-

(1) 1774. V. 36e vol., p. 268.
(2) V. plus haut, p. 165.

lisme, ou à une sorte de réalisme bien mieux en rapport avec les qualités de son esprit, et qu'accompagna toujours, dans la suite, une certaine aversion pour le mysticisme ; mais on retrouve à chaque instant chez lui les traces de la lutte, sans cesse renouvelée, entre les deux principes. Ces changements d'opinions, ce perpétuel revirement moral, n'est pas aussi accentué dans les écrits de Wieland qu'il a dû l'être dans son cœur ; mais on peut voir, dans certains passages de ses œuvres, qu'il s'en rendait parfaitement compte lui-même, au soin qu'il prend de faire justifier, par les personnages qu'il met en scène, les variations de leurs idées et de leurs sentiments. « Vous savez, dit l'un d'eux à son interlocuteur, que je ne m'attache pas assez étroitement à mes opinions, pour ne pas être toujours prêt à les échanger contre de meilleures [1], » et c'est là, en définitive, la formule la plus exacte de la philosophie de Wieland. Est-ce réellement du scepticisme? C'est ce que nous chercherons à résoudre en examinant ses habitudes d'esprit, ses goûts, son éducation et ses autorités en matière philosophique.

C'est d'abord Socrate qui dans sa jeunesse a personnifié pour lui la philosophie : il l'étudie dans Xénophon, et a pour lui tout l'engouement d'un disciple enthousiaste. Il s'est ressenti jusqu'au dernier jour de cette préférence pour la philosophie

[1] *Euthanasie,* 3e dialogue (30e vol. des *Œuvres,* p. 229).

socratique, qui lui était commune du reste avec plusieurs poètes de son temps ou de l'époque précédente, ceux que l'on nomme quelquefois anacréontiques, tels que Hagedorn, Gleim, Uz, et qui ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de Socrate, d'Horace et des Grâces. Dans ses *Épîtres morales,* il ne jure que par Socrate; il le fait parler dans *Timoclée;* il va jusqu'à le nommer dans *Jeanne Gray;* et, à la fin de sa longue carrière, il l'invoque encore dans *Euthanasie.*

On peut douter qu'il ait connu, dès son jeune âge, le vrai Socrate et les doctrines socratiques : mais ce qu'il a pris au philosophe grec, ou plutôt ce qu'il avait naturellement de commun avec lui, c'est l'ironie, cette ironie prise dans l'acception grecque du mot, ce mélange de doute et d'affirmation, cette tendance à la raillerie, fine et naïve, qui se trouve déjà, à un assez haut degré, dans toutes les œuvres de sa première période. Plus tard, dans une de ses meilleures compositions, dans les *Grâces,* il nous montre Thalie qui, éprise d'un Faune aussi charmant que malin, donne naissance à un petit demi-dieu, « et ce demi-dieu devint, dit-il, le génie de l'ironie socratique, de la satire d'Horace et de la moquerie de Lucien [1]. »

Il a nommé ainsi ses deux autres précepteurs philosophiques, qui sont en effet Lucien et Horace.

[1] V. 3e vol., p. 132.

Longtemps avant de les traduire, il les avait lus, médités et imités. C'est Lucien surtout dont les qualités convenaient merveilleusement à son esprit, et il faut bien avouer que ce maître lui a enseigné le scepticisme plus que toute autre chose. Le doute méthodique de Socrate et les œuvres des philosophes modernes l'avaient déjà prédisposé, dès ses premières années, à un certain scepticisme dont il est facile de retrouver les traces dans ses écrits d'alors, par exemple dans certaines de ses *Considérations platoniciennes sur l'homme :* « J'ai découvert, dit-il, ou cru découvrir, car c'est ainsi que nous devrions parler habituellement... (1). » Bodmer lui-même, le dévot, l'enthousiaste Bodmer, semblait l'encourager dans cette voie, car il était, malgré, ou peut-être à cause de ses croyances religieuses, passablement sceptique en philosophie. Ce grain de scepticisme assaisonne la plupart des nombreuses dissertations qui se trouvent dans *Agathon* (2). Déjà précédemment, dans le roman de *don Sylvio,* on voit s'annoncer franchement le scepticisme, à peine déguisé sous une ironie perpétuelle contre l'enthousiasme et le mysticisme (3); plus tard, il s'attaque, dans les divers écrits de notre auteur, au merveilleux et au surnaturel sous toutes les formes : « il fait bon voir de ses propres yeux, dit Wieland, à propos des récits

(1) 29e vol., p. 112.
(2) 6e vol., p. 168.
(3) V. notamment au 2e vol., p. 49.

de voyages. Le merveilleux gagne rarement à être observé de près [1]. » La même idée se trouve plusieurs fois exprimée dans le *Nouvel Amadis* [2]. Dans une composition poétique inachevée : *La vie est un rêve* [3], le scepticisme apparaît d'une façon bien plus claire au milieu même des gracieuses descriptions et des rêveries philosophiques dont elle est remplie : la subjectivité de nos impressions et de nos sentiments, l'insaisissable néant de tous nos rêves de gloire et de vertu, en font réellement le sujet principal.

Il ne faut pas oublier que Wieland, encore au collége, avait dévoré les ouvrages des philosophes du XVIII^e^ siècle, et subi, dès cette époque, une lutte terrible entre ses croyances et le doute; sa foi triompha d'abord aux dépens de sa santé, mais, dans la suite, lorsqu'il retrouva tous ses auteurs dans la bibliothèque du comte Stadion, il salua en eux d'anciennes connaissances, et les lut et les médita dans un nouvel esprit et avec une nouvelle ardeur. Nous croyons inutile de renvoyer le lecteur aux mille passages de ses œuvres, de ses notes, de sa correspondance, où il cite les noms de ces philosophes ou des fragments de leurs écrits; mais il est à remarquer qu'il les cite en général avec éloge, ou sans paraître condamner leurs doctrines, même

(1) 29^e^ vol., p. 309.
(2) Notamment p. 118 et 129 du 15^e^ vol.
(3) 3^e^ vol. — V. plus haut, p. 102.

lorsqu'il s'agit d'un Helvétius ou d'un d'Holbach. Quelque part, dans *Gandalin* (1), il parle de David Hume comme seul capable de guérir les hommes de leurs préjugés : il est pourtant juste d'ajouter que, comme poète, il semble défendre ces préjugés contre leur ennemi.

La philosophie sérieuse, ou, comme il l'appelle, « la métaphysique endormante, » est en butte à ses attaques les plus fréquentes. Il lui reproche, non seulement son pédantisme et l'ennui qu'elle distille, — même dans ses propres œuvres (2), — mais encore sa vanité, le temps qu'elle fait perdre pour ne rien apprendre : « Connais-tu les écrits des philosophes? demande le sophiste Hippias au jeune Agathon qu'il vient d'acheter au marché des esclaves. — Oui, assez pour n'y rien comprendre, » répond le disciple de Platon (3). Et ailleurs : « Dion montrait, par son exemple, que la philosophie, d'ordinaire, ne nous fait éviter que les fautes pour lesquelles nous n'avons aucune propension, et ne nous donne des forces que pour les vertus auxquelles nous sommes naturellement enclins sans elle (4). » La deuxième partie d'Agathon se termine sur un tableau peu flatteur pour les philosophes : le tyran Denys-le-Jeune a eu fantaisie de réunir une académie autour de son trône,

(1) 10e vol., p. 209.
(2) V. la préface de 1770, en tête du *Poème de la Nature*.
(3) 4e vol., p. 46.
(4) 3e vol., p. 197.

et les sages accoururent en foule pour jouir de ses faveurs et de sa munificence. Alors « la justice, les limites du bien et du mal, l'origine des lois, le beau, la nature de l'âme, du monde et des dieux, et d'autres questions analogues, qui, d'après les idées vulgaires des gens bien élevés, ne sont bonnes qu'à fournir des sujets de conversation, furent discutées avec autant de loquacité, de subtilité, et aussi peu de sens commun, que dans n'importe laquelle des écoles qui florissaient vers ce temps [1]. » Le poème de *Musarion* est, lui aussi, rempli de pareilles épigrammes, et Wieland y poursuit, d'un bout à l'autre, la philosophie et ses adeptes de son gracieux et piquant badinage [2].

Eh bien! ce railleur, cet incrédule de la philosophie, n'était pourtant pas sceptique à proprement parler : sans vouloir invoquer ici un passage du *Poème de la Nature* [3], où il a entrepris de réfuter le scepticisme, et auquel on pourrait reprocher de ne rien prouver, puisqu'il a été écrit sous l'empire de préoccupations religieuses et mystiques, on peut citer, comme plus décisives, quelques lignes de la première partie d'*Agathon* [4], où l'auteur prend à partie, sous une forme ironique et enjouée, le scepticisme dans ses représentants les plus illustres, tels

[1] 5e vol., p. 248.
[2] V. notamment au 3e vol., p. 26.
[3] 5e livre (25e vol., p. 106).
[4] 4e vol., p. 203.

que Carnéade, Sextus Empiricus, Cornélius Agrippa et Bayle lui-même.

Dans les œuvres de ses dernières années, on le voit affirmer de plus en plus certaines idées, peu nombreuses du reste, auxquelles il reconnaît un caractère suffisant d'autorité ; nous verrons tout à l'heure que la morale joue le principal rôle parmi ces idées. La philosophie elle-même, dans son ensemble, considérée comme *l'art de vivre* (1), trouve grâce à ses yeux, et nous voyons le sage Danischmend, dans le roman de ce nom (2), la vanter comme le seul préservatif que nous ayons contre le despotisme et la corruption. Mais le vrai philosophe, pour Wieland, sera toujours et avant tout « un froid observateur des actions humaines (3), » c'est à dire un homme assez éloigné de l'enthousiasme et passablement disposé au scepticisme.

Ce scepticisme ne serait-il pas un acheminement à la philosophie éclectique, aux doctrines les plus raisonnables en somme, puisqu'elles sont les moins exclusives, à cet éclectisme qui eut pour premier représentant le plus illustre des philosophes romains, et qui a reparu avec tant d'éclat de nos jours? On serait tenté de le croire en lisant le passage suivant, tiré de l'Appendice au petit poème de *la Vie est un*

(1) Wieland a même écrit un traité qui porte ce titre (29 vol., p. 151).

(2) 9e vol., p. 101.

(3) *Don Sylvio de Rosalva*, 1er vol., p. 55.

*rêve* (1). Après avoir dit que, dans le plan de ce poème, il devait y avoir une lutte assez vive entre un stoïcien et Aristippe, l'auteur ajoute : « Le stoïcien ne devait pas l'emporter; mais Aristippe pas davantage. Le poète voulait intervenir en propre personne et rétablir la paix entre eux. Il voulait, dans une vive peinture, démontrer à l'encontre du stoïcien combien il y a de chimères et de rêve même dans la vie de l'homme le plus vertueux. Mais il voulait aussi prouver contre Aristippe, dans le langage simple et chaleureux du sentiment, que l'activité du sage et de l'homme vertueux mérite seule d'être appelée une vie réelle, etc. »

Cette supposition paraît d'autant plus admissible, que Wieland, par son caractère, les qualités de son cœur et les habitudes de son esprit, ne peut nullement passer pour un sceptique, et moins encore pour un sophiste. Il y a eu des sceptiques de bonne foi, vraiment sérieux, qui ont nié la vérité à force de vouloir la chercher; mais la vie entière de notre auteur le montre animé du désir d'asseoir ses convictions sur une base solide et inébranlable, et dès sa jeunesse on remarquait en lui cette soif de vérité qui n'est guère l'apanage que des esprits les plus droits. Il se fait une solitude au milieu de ses condisciples, ne recherche l'amitié d'aucun jeune homme de son âge, et s'attache de préférence aux

(1) V. 3e vol., p. 253.

personnes plus avancées dans la vie, pour satisfaire son besoin d'apprendre et de s'instruire. C'est au point qu'il évite même la société, trop frivole pour lui, des étudiants, et craint presque de devenir misanthrope. Aucune étude spéciale, aucune carrière ne le tente : ce qu'il veut, c'est uniquement développer ses facultés et former son jugement. Il est vrai qu'à cette époque il était amoureux; mais quel amour, qui lui inspire, en guise de madrigal, un poème de la nature, une réfutation de Lucrèce, et bientôt après, des épîtres morales, un commentaire d'Horace et de Sénèque! On dirait qu'il est plus amoureux de la philosophie que de sa cousine. Évidemment, un pareil jeune homme n'a pas en lui l'étoffe d'un sceptique, et malgré toutes ses évolutions futures, malgré le renversement de ses croyances et de son amour, il est difficile et même impossible qu'il en vienne jamais à la négation universelle!

Nous regrettons de ne pas avoir de données précises sur le cours de philosophie qu'il professa, en 1769, à l'Université d'Erfurt; mais en l'absence de tout renseignement positif à cet égard, nous pouvons très bien supposer ce qu'il a dit à ses auditeurs. Il nous apprend lui-même qu'il prit sa nouvelle charge au sérieux, qu'il étudia à fond la science qu'il avait mission d'enseigner, et qu'il attira autour de sa chaire un nombreux auditoire. A ce public empressé, il se donna tout entier, tel qu'il était, comme il le

fit toujours dans ses écrits; il lui fit part, sans doute, de ses lectures, de ses impressions, et probablement aussi de ses hésitations; il dut se garder avant tout du dogmatisme et de la présomption, comme il convient à un vrai sage et à un savant de bon aloi.

Pour savant, il l'était de longue date; il avait étudié la philosophie, dans son jeune âge, autrement qu'on ne l'étudie à l'Université; nous n'en voulons pour preuve que son *Poème de la Nature,* si imparfait à tant d'égards, mais où éclate une érudition prodigieuse pour un poète, et pour un poète de dix-huit ans; ou son poème inachevé de *Cyrus* et sa composition dramatique d'*Araspe et Panthée,* auxquels on peut reprocher l'abus des théories philosophiques; ou enfin son roman d'*Agathon,* où se trouvent des pages si remarquables sur les sectes et les doctrines philosophiques de la Grèce. C'est qu'il avait été à bonne école : désireux de se rendre compte de tout, avide de savoir et de comprendre, il avait eu la bonne fortune d'étudier la philosophie dans les livres de Wolff, un homme vraiment instruit et libéral pour son époque, dont les doctrines ouvrirent un large horizon à l'esprit et à l'imagination du jeune étudiant. Grâce à un pareil maître, il put s'aventurer dans le dédale des systèmes, et hanter, sans avoir rien à craindre pour son bon sens, les écoles les plus diverses et les livres les plus dangereux.

Mais ces études préliminaires ne suffisaient pas au consciencieux néophyte : il voulut étudier la philosophie dans ses sources, dans les écrits des anciens, dans les ouvrages des moralistes, dans les chefs-d'œuvre de la poésie et des arts. Homère, Cervantes, Shakespeare, ou Phidias, Raphaël et Rubens étaient, selon lui, aussi philosophes que Socrate, Platon et Aristote, et l'on comprend qu'avec un pareil système d'éducation philosophique, il lui ait fallu plus de vingt ans d'études pour se figurer qu'il savait quelque chose.

C'est dans cet esprit qu'il reprend ses études de philosophie à Erfurt, où il avait appris, vingt ans auparavant, à connaître les doctrines de Wolff en même temps que le *don Quichote* de Cervantes. Et c'est dès lors que, sans rien affirmer, il recommande de préférence cette modestie d'opinions qui ressemble parfois à du scepticisme, cette philosophie tempérée qu'on lui a trop souvent reprochée comme une faiblesse ou une lâcheté, mais qui n'est que le fruit de ses études trop consciencieuses et d'une défiance exagérée de ses forces.

La modération, tel est le premier et le dernier mot de sa doctrine, si l'on peut appliquer un terme si ambitieux à l'ensemble des conseils dont il a parsemé ses ouvrages. Il condamne tout ce qui est excessif, même en fait de sagesse : l'héroïsme est aussi contraire à la nature que l'abjection, et nous devons tâcher de tenir toujours le juste milieu entre les

deux principes qui se disputent notre vie, l'idéalisme et le réalisme, dont les excès sont également funestes (1). « La vertu observe en toutes choses la mesure et l'opportunité : au droit strict elle sait unir l'indulgence ; et même elle saura choisir entre deux maux, lorsque la nécessité la condamne à ce triste choix (2). »

Ces idées de modération se trouvent exposées à diverses reprises et de la manière la plus explicite dans les opuscules contre J.-J. Rousseau (3), où notre auteur ne cesse de répéter que l'exagération des doctrines est ce qui empêche surtout les hommes de s'entendre et d'arriver à la connaissance de la vérité. Dans les œuvres purement philosophiques de ses derniers jours comme dans ses poèmes, Wieland développe ou indique constamment cette même idée, et nous montre la vraie sagesse sous les simples dehors de la modération.

De là une philosophie pratique que Wieland fait remonter jusqu'à Wolff (4), mais qui, en réalité, n'était guère appréciée en Allemagne à cette époque, non moins qu'aujourd'hui, et qu'il a eu le mérite, le premier, de vouloir y mettre en honneur. Il n'est même pas étonnant que ses compatriotes lui aient

(1) V. surtout dans *Agathon*, 2e partie (5e vol., p. 173), et le poème entier de *Musarion* (3e vol.).

(2) *La vie est un rêve*, 3e vol., p. 238.

(3) Dans le 29e et le 33e vol. — V. plus haut, p. 153.

(4) *Pervonte ou les Souhaits*, conte (12e vol., p. 25).

fait un crime de cette tentative, pour laquelle il nous semble mériter les éloges les plus complets. Vulgariser la philosophie, la faire descendre des hauteurs de l'abstraction dans le domaine de la vie commune, donner à la science la raison universelle pour base et le simple bon sens pour modérateur, tel a été le but qu'il s'est toujours proposé et qu'il a poursuivi de tant de manières différentes, dans ses romans et ses poèmes comme dans ses œuvres de propagande ou de polémique. C'était de la philosophie française, nous le voulons bien, et ç'a été là, pour l'Allemagne, son plus grand défaut : mais s'il faut avouer que Wieland a eu tort de croire à un changement possible dans les habitudes d'esprit de ses compatriotes, devons-nous, pour cela, méconnaître ses intentions et lui reprocher son peu de succès? Nul homme, mieux que lui, n'était capable de faire aimer aux allemands cette philosophie exotique ou plutôt universelle, trop simple et trop claire pour eux : mais il a passé chez eux pour superficiel et pour léger, à l'époque où les profondes théories de Kant et de son école obtenaient tous les suffrages et excitaient l'enthousiasme général; on peut donc conclure que cette philosophie pratique, qui ne sera jamais mieux exposée en Allemagne que par Wieland, n'y trouvera jamais un grand nombre de disciples.

Ici se présenterait une question toute générale, qui ne nous paraît pas rentrer dans le cadre de ce

travail : c'est celle de savoir si l'on doit réellement accorder le nom de philosophes à des vulgarisateurs, à des champions de la raison commune et pratique, tels que Voltaire en France, Shaftesbury en Angleterre, Wieland en Allemagne. Sans vouloir entrer dans cette discussion, ne peut-on pas dire que, si la philosophie est réellement et avant tout l'art de vivre et la science de l'humanité, il faut compter parmi les principaux représentants ceux qui ont contribué à répandre cet art et cette science dans la masse du public, à faire passer les idées philosophiques et morales dans la circulation du monde, non moins que ceux qui ont creusé ces mêmes idées ou discuté à perte de vue sur le moi et le non-moi, sur l'être et le non-être, sur toutes les questions métaphysiques, ontologiques et autres?

A ce compte, nous devrons donc appeler Wieland du nom de philosophe, et apprécier d'autant plus son rôle philosophique, qu'il a été presque le seul de son école dans le pays classique de l'ontologie. L'ontologie! ce seul mot l'effarouchait (1), et lui semblait répandre un parfum peu agréable aux Grâces; tandis que le bon sens, qui n'est qu'une des manifestations de l'harmonie et de la beauté universelles, a le mérite de nous faire bien vivre sans nous plonger dans les discussions subtiles et arides : « Le sens commun de l'humanité, ce sentiment du vrai et

(1) V. entre autres un chap. entier de *Don Sylvio*, 1er vol., p. 186.

du bien qui nous trompe moins que tous les autres, et cette conscience intime de ce qui est droit et par conséquent obligatoire pour des êtres raisonnables, a été donné par la nature à tous les hommes, et peut nous dire le mieux ce que nous devons croire et faire; et c'est là que doivent en venir tôt ou tard les plus grands esprits, s'ils ne veulent pas avoir le sort de la colombe du patriarche Noé, et voltiger dans toutes les directions sans jamais trouver où se poser (1). » Et ailleurs, dans le même ouvrage : « Archytas abandonnait les spéculations métaphysiques à son ami Platon, et renfermait ses recherches intellectuelles dans le cercle de ces simples vérités que le sentiment commun peut atteindre et que la raison confirme (2). » Or, n'oublions pas que, dans ce roman d'Agathon, Archytas représente la philosophie et la vertu dans ce qu'elles ont de plus parfait et de plus élevé.

Sur le terrain des principes, cette philosophie se rencontre avec celle des plus grands maîtres des temps modernes, Descartes et Bacon, dont elle concilie les doctrines. L'évidence en est le fondement dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique : « Il faut avouer que la simple raison vulgaire, l'instinct ou le sentiment de la vérité, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, car nous ne discuterons jamais sur les mots, est souvent bien plus

(1) *Agathon*, 6e vol., p. 169.
(2) *Ibidem*, p. 149.

utile à son possesseur que la raison la plus subtile. Si Pédrillo [1] avait été un métaphysicien, il ne se serait pas borné, assurément, à douter de son existence : il aurait si longtemps creusé, réfléchi, distingué, combiné, analysé et abstrait, qu'il aurait fini par se refuser entièrement non pas seulement la réalité, mais encore la possibilité de son existence et de celle des autres objets [2]..... » Et plus loin ce Pédrillo dit à son maître : « Quand j'ai un oignon devant moi, tous les bacheliers et licenciés de Salamanque auraient beau me prouver que c'est un gigot de mouton, je n'en persisterais pas moins à croire qu'un oignon est un oignon. Et pourquoi cela? Parce que mes yeux sont mes yeux, et que personne au monde ne peut savoir mieux que moi-même si je vois ce que je vois [3]. »

Nous pourrions multiplier les citations, mais la tendance générale de tous les ouvrages de Wieland montre, encore mieux que les passages isolés, combien il était persuadé de l'excellence de cette philosophie pratique, fondée sur l'évidence et sur l'expérience.

Aussi n'a-t-il pas manqué d'exposer, en plus d'un endroit, les principes de la méthode expérimentale, qui, selon lui, est un des meilleurs moyens que nous

[1] C'est un valet de don Sylvio de Rosalva, garçon simple et naïf, dans le genre de Sancho Pança.

[2] *Don Sylvio*, 1er vol., p. 186.

[3] *Ibidem*, p. 202.

ayons pour arriver à la vérité dans tous les ordres de connaissances (1). « Avant de rêver de cosmogonies et de cosmologies, dit Démocrite aux Abdéritains, m'est avis que nous devrions nous asseoir et observer, par exemple, l'origine d'une toile d'araignée, et cela jusqu'à ce que nous y ayons découvert tout ce que peuvent y trouver nos cinq sens avec l'aide de la raison et de l'attention (2). »

La méthode expérimentale, appliquée aussi et principalement à l'étude de l'humanité, a pour principal auxiliaire l'observation des mœurs et des institutions par les voyages, et Wieland recommande souvent cette manière, assez longue et difficile parfois, mais sûre et complète, d'étudier ses semblables (3).

De tout ce qui précède, on peut conclure que Wieland est en somme spiritualiste dans l'acception la plus large de ce mot. Comme preuve à l'appui, nous pouvons recommander la lecture de diverses parties de ses ouvrages, et surtout des remarquables entretiens d'Archytas avec Agathon (4), dont le dernier mot est : que nous devons avoir autant de foi dans l'existence du monde invisible, révélé par la raison, que dans celle du monde visible, révélé par les sens. La vraie harmonie des deux

(1) Opuscule contre J.-J. Rousseau, 29e vol., p. 210.
(2) *Les Abdéritains*, 13e vol., p. 89.
(3) *Agathon*, derniers chapitres (6e vol., p. 326).
(4) *Ibidem*, 6e vol., p. 295 à 310.

éléments constitutifs de la nature humaine y est donnée comme la base de la philosophie et de la morale, et il y a dans ces pages une chaleur de conviction, une éloquence entraînante et une netteté d'affirmation qui permettent de croire que l'auteur s'était réellement rattaché, au fond de sa conscience, à ces généreuses doctrines spiritualistes dont il avait pu railler les écarts chez Platon et chez Descartes, mais dont il comprenait trop bien la grandeur et la noblesse pour les méconnaître dans leur simple et éternelle vérité.

C'est à dessein que nous avons choisi, pour cette démonstration, le roman d'*Agathon,* qui, mieux que toutes les œuvres précédentes ou ultérieures, nous paraît exprimer la pensée, non pas définitive, mais principale, de Wieland. Il ne serait pas difficile de réunir dans les écrits de sa jeunesse et de son dernier âge un grand nombre de citations où le spiritualisme se trouve affirmé d'une façon très nette, par exemple : dans ses *Considérations platoniciennes* d'un côté (1), dans son *Pérégrinus Protée* ou son *Agathodémon* de l'autre (2) ; mais nous aimons mieux nous borner ici, pour insister davantage sur le caractère spécialement pratique de son spiritualisme.

La connaissance de l'homme moral est pour Wieland le premier devoir et la principale occupation du philosophe : on acquiert cette connaissance,

(1) 29e vol., p. 106.
(2) V. ces deux ouvrages (16e, 17e et 18e vol.), *passim.*

d'abord par la lecture des auteurs, mais ensuite et surtout par l'expérience de la vie et la fréquentation de ses semblables (1). De là cette abondance de portraits ou de caractères, d'observations morales ou psychologiques, qui se trouvent dans toutes ses œuvres. L'analyse de l'esprit humain, de ses travers et de ses ridicules, la peinture des sentiments et des passions, voilà le fond de ses poèmes et de ses romans, voilà l'objet de ses dissertations et de ses recherches. *Agathon* et les *Abdéritains,* deux de ses chefs-d'œuvre, ne sont que des esquisses psychologiques d'un individu et d'un peuple.

Ces analyses sont généralement remarquables par leur justesse et leur netteté, leur délicatesse et leur esprit, sinon par la profondeur et l'originalité de l'observation; cependant, on peut en citer un assez grand nombre qui sont ou trop prolongées, ou exagérées, ou quintessenciées; on doit même avouer que Wieland abuse, en général, de l'analyse et de la psychologie, notamment dans certains chapitres d'*Agathon* ou dans quelques passages de ses meilleurs poèmes, où cet excès de philosophie, si contraire aux sages principes qu'il recommande, nuit au pathétique des situations et refroidit l'intérêt du lecteur.

Tel est le caractère général de sa philosophie. Wieland a été ou a voulu être avant tout un homme pratique, étranger par conséquent aux discussions

(1) 25e vol., préface de la 3e édit. des *Épîtres morales.*

comme aux subtilités des écoles, et, comme son maître et ami Horace (1), vraiment éclectique et indépendant. Il a connu le scepticisme, et n'en a gardé qu'une sage prudence qui l'exhorte à ne chercher la vérité que par l'observation, et il en vient ainsi à donner la plus grande importance au sens commun comme but, à la psychologie comme moyen d'y parvenir.

Voyons maintenant quelles sont les principales applications de cette doctrine aux diverses questions philosophiques qu'il a traitées ou touchées dans ses œuvres.

### Section II. — Son esthétique et sa morale.

Dès ses premiers écrits, Wieland se donne assez volontiers comme un disciple des Grâces, et il nous fait entendre que la philosophie des Grâces, celle qu'il a embrassée et à laquelle il veut convertir ses semblables, a pour but de rendre l'homme meilleur, plus sociable, et aussi plus capable de comprendre et de goûter le beau, qui, pour lui comme pour Platon, est synonyme de bien (2). La muse de la philosophie elle-même apprend des Grâces à plaire autant qu'à instruire : c'est ainsi qu'elle nous charme et nous enseigne la vérité chez Platon, chez Hume,

(1) V. dans les *Épîtres* et les *Satires* d'Horace, *passim*.
(2) *Théagès* (33e vol., p. 222).

chez Fontenelle, et surtout chez Xénophon (1). La vertu, elle aussi, a besoin du secours de ces aimables déesses, auxquelles Caton d'Utique a oublié de sacrifier (2).

Ainsi l'esthétique sera pour Wieland le fondement de la morale, et un homme capable de sentir la beauté n'aura pas de peine à aimer ou à respecter la vertu (3). C'est dans les *Grâces* qu'il faut chercher surtout l'exposition de ces principes; nous y voyons ou outre que, toujours préoccupé de l'accord entre les deux éléments dont se compose notre nature, il donne une importance presque aussi grande à la beauté physique qu'à la beauté morale (4). Mais, même dans la première, il se garde bien de considérer uniquement la forme : la beauté des corps n'est telle que parce qu'on y découvre le reflet de la beauté idéale, ou du moins l'auteur déclare qu'il penche volontiers vers cette opinion : « Il y a des moments où cette grâce supérieure et incorporelle, que Winckelmann le premier, je crois, a distinguée des Grâces dans le sens ordinaire de ce mot, semble réellement se faire sentir à mon âme. » On remarquera la forme dubitative de cette proposition, habituelle chez Wieland, et qui rend parfois assez difficile l'appréciation de ses idées : elle rentre dans le sys-

(1) *Les Grâces* (3e vol., p. 122).
(2) *Ibidem*, p. 126.
(3) V. *Clélie et Sinibald* (11e vol., p. 254).
(4) V. *les Grâces* (3e vol., p. 104-106, 86, 118, etc.).

tème de modération ou de modestie de notre auteur, et lui permet, à l'occasion, d'exprimer des idées contradictoires en apparence. Pour celle de beauté, par exemple, il paraît insinuer quelque part (1) qu'elle est plutôt relative qu'absolue; et comment concilier cette théorie avec celle qui précède, sinon en disant qu'il a voulu atténuer, en cette occasion, ce que sa première affirmation pouvait avoir de trop rigoureux?

En général, cependant, on doit reconnaître qu'il parle de la beauté idéale comme d'un type dont les traits sont disséminés dans la nature, et que l'artiste ou le philosophe sait retrouver dans ces éléments épars pour reconstituer son unité (2).

L'amour, comme la vertu, se rattache à l'esthétique, et n'est que le sentiment du beau (3) : c'est l'idée favorite des Grecs, que Wieland avait puisée de bonne heure dans la lecture de Xénophon, et notamment de son *Banquet*. Aussi l'amour, sous sa forme la plus élevée, exalte l'âme aux plus nobles sentiments, et l'amène à la contemplation de la beauté céleste, à la connaissance de Dieu, à la religion (4).

La morale fondée sur l'amour et sur le sentiment

(1) *Koxkox et Quiquequetzel* (21e vol., p. 252).
(2) *Conseils à une amie* (26e vol., p. 288), et *Agathon, passim.*
(3) *Anti-Ovide* (25e vol., p. 230), *Cyrus, Agathon, etc.*
(4) V. un passage très remarquable dans le *Miroir d'or* (8e vol., p. 89).

du beau, voilà une doctrine toute platonicienne; mais dans l'application Wieland s'écarte le plus souvent de son modèle, et ne tire pas de cette théorie les mêmes conséquences que Platon. Pour lui la morale doit être avant tout pratique, comme la philosophie, et l'on n'a qu'à consulter à cet égard le vertueux Archytas, qui, à la fin d'*Agathon* [1], nous apprend à concilier les préceptes les plus élevés de la raison avec les exigences de la vie de tous les jours, sans rien retrancher des premiers, sans rien refuser aux dernières. Dans ces pages réellement admirables, la loi morale se trouve hautement affirmée dans toute sa pureté, et appuyée sur la connaissance que nous avons de nous-mêmes et de notre haute origine; mais en même temps le philosophe de Tarente nous met en garde contre les entraînements de l'enthousiasme, et nous rappelle que nous sommes sur la terre pour faire le bonheur de nos semblables autant que le nôtre; l'accomplissement du devoir, mais surtout des devoirs sociaux, est la meilleure garantie contre les écarts du mysticisme, et c'est ainsi seulement que nous trouvons le bonheur, cette paix de l'âme qui est le meilleur critérium de tout système de morale.

La morale pratique est donc l'objet habituel de la préoccupation de Wieland : on le reconnaît sans peine en lisant, outre ses romans philosophiques et

[1] *Agathon* (6e vol., p. 272 et 316-324).

même la plupart de ses poèmes, les nombreux articles publiés par lui dans le *Mercure* pendant les vingt ans qu'il le dirigea. Il aimait à proposer et à résoudre, dans son journal, de véritables problèmes de morale, et la même tendance se retrouve dans presque tous ses ouvrages (1) ; quelques-uns même sont annoncés par lui avec cette dénomination, comme le conte, si bizarre en lui-même, de *Combabus* (2). Moraliste et psychologue, il ne néglige aucune occasion de décrire la nature humaine ou de l'éclairer.

Mais sa morale est douce et indulgente, comme sa philosophie est simple et modeste. Dans sa jeunesse, avant même cette période d'égarement si courte, mais pourtant regrettable, que lui valut l'amitié de Bodmer, il avait péché par excès de sévérité ou de fanatisme ; mais il ne tarda pas longtemps à s'en repentir et à se condamner. Ses *Épîtres morales,* inspirées par le piétisme bien plus que par l'aimable Horace, contenaient des jugements aussi durs que présomptueux sur les faiblesses humaines ; dans la préface de la troisième édition de cet ouvrage (3), il fait amende honorable, et recommande vivement sa nouvelle méthode : « Le vrai philosophe doit être porté à l'indulgence envers ses semblables ; mais un pareil sage est bien rare..... La jeunesse a le tort d'être si pleine de confiance dans ses

(1) *Agathon* (5e vol., p. 120).
(2) 10e vol., p. 93.
(3) 25e vol., p. 139.

propres forces, et de confondre tellement l'enthousiasme avec la vertu, qu'elle élargit outre mesure le chemin de cette dernière; les jeunes moralistes trouvent toujours la vertu facile à pratiquer. Le vrai philosophe pense autrement; Socrate surtout, que le jeune auteur des *Épîtres* a pris pour guide sans le comprendre, avait une très médiocre opinion des forces humaines, et regardait la vertu comme un don du ciel. »

Ailleurs (1), Wieland s'indigne encore contre les moralistes sévères qui pourraient reprocher trop d'indulgence à ses contes : son but a été de montrer la vertu aussi heureuse qu'aimable. Dans le *Miroir d'or* (2), il nous montre un homme très corrompu qui, sur ses vieux jours, se fait derviche, et se distingue par son rigorisme : « Il se déclara l'ennemi acharné de tous les plaisirs et de toutes les joies de la vie. Sans distinguer leur usage légitime et naturel de l'abus qui se punit lui-même, il dépeignit la volupté et le plaisir sous les plus noires couleurs.... Il traita même de piéges dangereux les joies de l'imagination..... Et il prêcha si longtemps ces maximes, il s'efforça tellement de se les persuader par mille raisonnements sophistiques, qu'il finit par se croire entièrement convaincu de leur vérité. »

Ainsi l'auteur nous a prévenus qu'il ne fallait pas

(1) V. la préface de la 2e édition des *Contes en vers* de sa jeunesse (25e vol., p. 262).

(2) 7e vol., p. 86-87.

trop s'arrêter aux nombreuses apostrophes à la vertu qui se trouvent dans les œuvres de sa première jeunesse, et nous ne serons pas étonnés de le voir, dans la suite, tourner en ridicule cet enthousiasme factice auquel la morale n'a rien à gagner. Nous ne serons pas scandalisés, non plus, de lui entendre exposer certaines théories qui, au premier abord, pourraient sembler égoïstes, mais qu'il considère, non sans raison, comme plus utiles au bien général de l'humanité que toutes les rêveries soi-disant philanthropiques. « La première préoccupation du philosophe Danischmend fut de s'organiser un petit intérieur domestique. Car, d'après sa philosophie, un sage commence par se mettre aussi d'aplomb que possible dans son centre de gravité, et par songer à lui-même. Puis il trace autour de lui un cercle d'inclinations sympathiques et d'action bienfaisante, dirige ses rayons vers tous les points de ce cercle, et fait, autant qu'il lui est possible, le bonheur de tout ce qu'il peut atteindre [1]. » Et ce Danischmend devient en effet très heureux, entre sa femme et ses enfants, et fait le bonheur de toute une contrée.

Déjà auparavant, Wieland s'était préoccupé de la recherche du bonheur ou du bien suprême, et il avait consacré à cette question un ouvrage tout entier du commencement de sa seconde période,

[1] *Histoire de Danischmend* (9e vol., p. 8).

*Théagès, ou de la beauté et de l'amour* (1). Mais, avec le temps, il modifie ou atténue quelque peu sa première solution, et, au lieu de déclarer que le bonheur se trouve surtout dans la contemplation de la beauté suprême et dans l'amour idéal, il accorde qu'on peut le rencontrer aussi dans l'amour physique, et que la sagesse n'exclut pas les plaisirs modérés. « Ce sentiment si délicat du beau et du convenable, cet amour noble qui seul mérite un si beau nom, cette plaisanterie décente, et ce rire spirituel, et cette ivresse aimable qui ne noie pas l'âme, mais qui l'excite doucement, et, comme le *Népenthé* d'Homère, l'endort dans un délicieux oubli de tous les soucis, la rend incapable de tristesse, et l'ouvre à toutes les tendres impressions, à toutes les joies innocentes (2), » tel est un peu l'idéal des plaisirs terrestres tels que les entend et les admet notre auteur. Dans la *République de Diogène* (3), qu'il ne faut pas considérer uniquement comme un jeu d'esprit, il fait promettre une récompense à tous ceux qui inventeront quelque fête nouvelle ou quelque réjouissance aimable; et, dans la suite, toutes ses œuvres nous révèlent cette tendance à considérer les plaisirs chastes et décents comme un auxiliaire utile de la morale.

De là au reproche d'immoralité qu'on a si sou-

(1) 33e vol., p. 219. — V. plus haut, p. 58.
(2) V. les *Grâces* (3e vol., p. 97).
(3) 19e vol., p. 137. — V. sur cet opuscule, plus haut, p. 166.

vent adressé à Wieland, il y a, ce nous semble, une assez grande distance. On ne doit pas d'ailleurs juger un écrivain, et celui-ci moins que tout autre, par des passages isolés de ses œuvres, qui peuvent être en contradiction avec l'esprit général qui les anime. Si Wieland paraît quelquefois se rattacher à la morale épicurienne, c'est pour contrebalancer les effets désastreux du mysticisme, et dans la limite honnête et modérée que nous venons d'indiquer. Tout au plus peut-on lui reprocher une trop grande prédilection pour les peintures un peu légères : mais c'est là un manque de goût du littérateur, non un parti pris du moraliste, et nous avons déjà touché cette question dans le chapitre précédent.

Quant à sa prétendue immoralité, elle se réduit à certains passages où il expose, peut-être avec quelque exagération, sa théorie de l'union des plaisirs et de la vertu ; par exemple lorsqu'il dit du philosophe Aristippe : « qu'il aimait le plaisir parce qu'il aimait le beau ; et que, par le même motif, il aimait aussi la vertu. Mais il voulait trouver le plaisir sur sa route, et que la vertu ne lui imposât pas des devoirs trop fâcheux (1). » Pour voir ce passage sous son vrai jour, il faut mettre en regard la citation de la page précédente, sur les plaisirs convenables, tels que les entendait la philosophie des *Grâces ;* et alors nous ne reprocherons pas à Wieland d'avoir voulu saper

(1) *Agathon* (6e vol., p. 15).

les fondements de la morale, puisqu'il cherche au contraire à en rendre les abords plus agréables.

Cette théorie se trouve encore mieux exposée dans le *Miroir d'or* (1), où la philosophie des *Enfants de la nature* commence par une déclaration des droits de l'homme au bonheur et au plaisir. C'est bien à certains égards la doctrine épicurienne, mais présentée et atténuée par un moraliste irréprochable.

Quant aux quelques passages qui, réellement, semblent se prêter à une interprétation fâcheuse, comme dans *Idris et Zénide* (2), ou dans une lettre sur J.-J. Rousseau (3), où l'auteur déclare que les mauvaises actions ont un caractère tout relatif, et que c'est la fortune qu'on doit accuser le plus souvent de nos fautes, on peut dire, pour les excuser, que Wieland s'y est laissé aller, comme cela lui arrive parfois, à modifier sa manière habituelle de voir, dans l'intérêt d'une cause qu'il soutient, ou encore à défendre le pour et le contre, afin de mieux faire ressortir les principes de modération qu'il aime tant à recommander. Nous pourrons faire la même remarque à propos des divers systèmes de philosophie qu'il défend volontiers les uns contre les autres.

Mais au fond sa morale est très pure, malgré les écarts d'imagination auxquels il se livre assez souvent dans ses descriptions, et qui ne prouvent rien

(1) 7e vol., p. 70-71.
(2) 12e vol., et principalement p. 187.
(3) 33e vol., p. 42.

contre la droiture de son cœur. On lui a reproché, par exemple, — et c'est une femme qui a le plus insisté sur ce reproche (1), — d'avoir voulu dégrader la femme, de lui enlever cette auréole poétique et idéale dont les auteurs modernes l'ont environnée, de l'avoir réduite au rôle humiliant que les Orientaux lui attribuent dans leurs harems. S'il est vrai que, dans quelques contes imités de Boccace, de La Fontaine ou de Crébillon, Wieland a eu le tort de plaisanter sur la vertu des femmes, on serait bien étonné pourtant que ce fût là la pensée réelle d'un homme qui, bien différent de La Fontaine à cet égard, a toujours été le modèle des maris et des pères de famille ; et si l'on tient à condamner cette tendance au point de vue du goût, on doit aussi reconnaître que, dans ses œuvres capitales et sérieuses, il a toujours assigné le plus beau rôle à la femme, du moins dans la société civilisée (2). Il se prononce énergiquement contre la communauté des femmes, admise par Platon (3). La femme, pour lui, est destinée à être non seulement la compagne de l'homme et l'ornement de la société, mais encore notre conseillère et notre reine (4). La beauté n'est rien chez elle, si

(1) Mme de Staël.

(2) Dans l'état de nature, il lui donne au contraire un rôle méprisable et odieux, mais cela rentre dans le plan de sa polémique contre J.-J. Rousseau. — V. notamment le roman de *Koxkox* (21e vol., p. 314-315).

(3) *Ibidem.*

(4) *Agathon* (6e vol., p. 242-243).

elle n'est relevée encore par la grâce, l'esprit et l'instruction (1). La femme est destinée à vivre dans la société, qu'elle charme et polit. A cet égard, la femme par excellence est la femme du monde (2).

Et si nous prenons à la lettre les beaux discours d'Aspasie, un des personnages favoris de notre auteur, dans la troisième partie d'*Agathon* (3), nous trouverons que Wieland réclamait en somme l'émancipation de la femme, dans les termes à peu près qu'on a employés de nos jours pour défendre cette même cause.

L'amour est à coup sûr le sentiment que Wieland a traité le plus souvent et le plus volontiers dans ses œuvres; et là encore, fidèle à ses principes de juste milieu ou d'éclectisme, il veut concilier les droits de l'âme avec ceux du corps. Tout en préférant l'amour pur, qui vient du cœur, à celui qui n'a d'autre objet comme d'autre origine que les sens, il veut rendre à ce dernier ce que le piétisme et le sentimentalisme lui refusent : il veut l'harmonie naturelle entre les deux principes. Mais c'est toujours la pure et chaste ardeur de l'âme, soutenue par les douces illusions de l'imagination, qui lui inspire ses plus vives et ses plus remarquables peintures (4) :

(1) *Agathon* (6e vol., p. 242-243).
(2) *Théagès* (33e vol., p. 225).
(3) 6e vol., p. 236 et suiv.
(4) V. dans *Agathon* (4e vol., p. 178), un chapitre entier sur l'amour. Nous nous abstenons de multiplier les citations, et ne pouvons que renvoyer le lecteur aux œuvres mêmes de Wieland.

c'est l'échange des âmes par l'amour qui est sa fiction favorite (1). S'il y a, dans l'*Amour accusé* (2) et dans quelques autres poèmes, des épigrammes ou même des réquisitoires en règle contre l'amour purement idéal ou platonique, c'est que l'auteur considérait de pareilles théories comme contraires à la raison, dangereuses pour les mœurs, ridicules par leur excès, et qu'il cherchait, comme toujours, à rétablir l'équilibre en appuyant dans l'autre sens.

Le mariage est pour lui non seulement une chose sainte au point de vue moral, mais encore nécessaire à tous égards, et surtout pour faire durer l'amour en lui donnant l'amitié comme appui et le sentiment de la famille comme auxiliaire. Dans l'histoire de ce sage Danischmend (3), qui semble avoir été, comme Agathon, une des personnifications de l'auteur lui-même, nous trouvons un chapitre aussi piquant que gracieux sur le mariage, dont le philosophe indique les préceptes en homme de goût et en bon père de famille : il ne s'y agit pas seulement de l'amour, ni du bonheur domestique, mais encore de ses fruits et de l'avenir des enfants ; et l'on ne peut qu'admirer la haute raison, jointe à la charmante délicatesse avec laquelle est traitée cette question de morale, une des plus importantes assurément pour l'humanité, bien digne de préoccuper un philosophe.

(1) *Agathon*, p. 252.
(2) V. 3e vol., p, 154 et 178-180.
(3) V. 9e vol., p. 17 et suiv.

On peut, il est vrai, reprocher à Wieland d'avoir donné un caractère trop poétique et trop élevé à ces courtisanes célèbres qui, dans les plus beaux temps de la Grèce, à l'époque de Périclès et d'Alexandre, réunissaient autour d'elles une cour de brillants adorateurs et d'hommes remarquables dans les lettres et les arts. On serait même tenté de voir, dans plus d'un passage d'*Agathon* (1), une de ces tentatives de réhabilitation de la courtisane, dont notre époque est si prodigue, si l'on ne songeait que notre auteur, dans tout le feu de son admiration pour la Grèce, et peut-être aussi poussé par son goût habituel pour les vues nouvelles et quelquefois même paradoxales, a voulu, non pas excuser une profession infâme ou justifier les personnes qui s'y livrent, mais rétablir les faits sous leur jour véritable, et montrer que les courtisanes grecques, condamnées par les mœurs du temps à mener une vie libre et indépendante pour satisfaire les exigences de leur cœur ou les besoins de leur âme, n'ont pas été à vrai dire ce que nous appelons des courtisanes, mais plutôt des femmes d'esprit, dont les faiblesses, à cause même de l'éclat qui les entourait, ont fait plus de bruit que celles des autres femmes de la même époque. A cet égard, il considère Ninon de

(1) V. notamment au 4e vol., p. 208; 5e vol., p. 145 et 179; 6e vol., p. 184 et 218. Dans les *Grâces* (3e vol., p. 122), il compte les courtisanes grecques parmi les prêtresses des Grâces. V. aussi le caractère de Laïs dans *Aristippe* (22e vol., p. 115 et suiv.).

l'Enclos comme une grecque du temps de Périclès égarée dans le siècle de Louis XIV, et il la nomme toujours avec honneur, on dirait presque avec respect (1).

S'il y a paradoxe dans cette manière d'envisager et de présenter au lecteur les belles pécheresses de l'antiquité, les illustres *hétaires* de la Grèce, c'est un paradoxe purement historique, dont la morale de Wieland n'a rien à souffrir; et nous pouvons maintenir que, dans l'ensemble de ses œuvres, quelque volumineuses qu'elles soient, il ne se trouve aucune théorie, aucune maxime qui nous semble favoriser l'immoralité. Bien entendu nous laissons de côté la question de principe, et ne voulons pas défendre contre ses adversaires la morale du plaisir à laquelle notre auteur paraît en général se rattacher : comme il n'a jamais exposé de théorie, et que, semblable en ce point aux philosophes du troisième siècle avant l'ère chrétienne, il a surtout cultivé le jardin de la morale sans trop se préoccuper des haies qui doivent le clôturer (2), on ne peut lui en vouloir de concilier dans son esprit les doctrines les plus élevées du spiritualisme avec les préceptes d'Aristippe et de son

(1) V. notamment la préface de 1770 en tête de l'*Anti-Ovide* (25e vol., p. 215); *Agathon*, avant-propos (4e vol., p. 6 et 10), et surtout dans la IIe partie (5e vol., p. 159).

(2) C'était l'image favorite par laquelle les stoïciens et les épicuriens désignaient la morale et la philosophie théorique, ainsi que l'importance bien différente qui doit être attribuée à chacune d'elles.

école. C'est dans cet esprit qu'il faut lire les dernières œuvres philosophiques de sa vie, et surtout cette histoire d'Aristippe, dans laquelle il expose une morale toujours pure, mais plus indulgente que jamais.

En résumé, la morale de Wieland s'appuie sur son esthétique, et cette philosophie des Grâces, comme il l'appelle, a pour but de rendre notre vie agréable pour nous-mêmes aussi bien qu'utile à nos semblables.

### Section III. — Ses opinions religieuses.

Les évolutions religieuses de Wieland sont plus faciles à suivre que ses évolutions philosophiques : on peut, à cet égard, diviser sa vie en trois périodes. Dans la première, domine le mysticisme ; dans la seconde, le scepticisme ; dans la troisième, le rationalisme. Mais on ne doit pas oublier qu'il n'y a jamais rien d'absolu dans ses opinions, même dans celles de sa première jeunesse, et l'on ne sera pas étonné de trouver des traces de scepticisme dans la première période, comme de rationalisme dans la seconde. Mais le scepticisme surtout, en matière religieuse, se fait sentir chez lui de très bonne heure, à l'époque même où il croyait planer dans les hauteurs sereines de l'idéalisme et de la foi. Il avait trop lu pour être un croyant aveugle, pour avoir

cette foi du charbonnier sans laquelle il n'y a pas d'enthousiasme sincère. Aussi le sien était-il peu naturel; il se forçait pour ainsi dire à croire, et l'amour seul le retint quelques années dans le mysticisme. Il s'adressait au cœur pour étouffer les doutes de la raison, et c'est avec l'aide de l'imagination qu'il parvint à maîtriser pour un peu de temps la révolte de son esprit. Mais dès qu'il se vit trompé dans son premier amour et que ses illusions se furent évanouies, ses croyances disparurent en même temps que les rêves de sa jeunesse, et le doute, qui depuis longtemps cernait son âme sans pouvoir y pénétrer, l'envahit brusquement, de tous les côtés à la fois, et renversa en un seul jour tout l'édifice de son piétisme.

Le séjour qu'il avait fait à Zurich chez le vénérable Bodmer dut contribuer à hâter ce dénoûment; dans ce milieu de piété ardente et fanatique, où l'intolérance était une vertu et l'enthousiasme perpétuel un devoir, son bon sens se révolta plus d'une fois contre les exigences de sa condition, et l'amour qui vivait encore dans son cœur put seul lui faire supporter les excès ridicules auxquels le condamnait l'amitié. Mais aussi quelle explosion d'ironie, de persiflage et de scepticisme, dès qu'il a pu rompre sa chaîne! Ce n'est donc pas dans cette période nouvelle de sa vie religieuse qu'il faut chercher l'expression définitive de ses convictions; il y a là évidemment une réaction, et c'est plus tard, à

l'époque où il a pu méditer plus à l'aise et mieux juger les hommes et les choses, que nous devons consulter ses écrits et leur demander la formule religieuse de Wieland.

Nous pouvons la demander aussi à l'histoire de ses dernières années : en 1809, âgé de soixante-seize ans, il se fait recevoir franc-maçon, et proclame ainsi ses croyances purement rationalistes.

Mais dès la seconde période de sa carrière, il aime à revendiquer les droits de la raison, et l'on voit que son scepticisme ne s'attaque guère qu'aux abus du clergé ou aux prétentions exagérées des religions établies. Dans le *Miroir d'or* (1), il déclare que la plus mauvaise religion vaut encore mieux que l'absence de religion; mais il admet en même temps que les gens d'esprit ont le droit de se soustraire à cette religion et le devoir de la corriger dans l'intérêt de leurs semblables, quand ils la voient abuser de son autorité ou méconnaître sa mission.

« Le véritable avantage de la religion, au point de vue des intérêts du clergé, paraît tenir à la force des impressions que nous recevons dans les années où nous sommes encore incapables de faire aucune recherche. Si nos âmes restaient dès l'enfance comme des tables rases, par rapport aux dieux et à leur culte, et si, au lieu des idées incertaines et confuses, mais par cela même plus vives, qu'on nous donne

(1) V. 7e vol., p. 158.

des objets surnaturels, grâce aux fables, aux histoires miraculeuses, et, dans un âge un peu plus avancé, grâce à la musique et aux arts, elles n'étaient empreintes que des traits inaltérables de la nature et des principes de la raison : il est très probable que la superstition aurait plus de peine à triompher de la raison.... Le plus grand avantage que la première a sur la seconde, c'est qu'elle la prévient (1). » Les derniers chapitres d'*Agathon* exposent la même théorie avec plus de développements (2). Mais on y trouve défendus aussi les droits d'une religion éclairée et tolérante : Agathon, qui rapporte de ses voyages une précieuse expérience, « a vu que des particuliers et des nations entières peuvent avoir de la religion sans vertu, et que cela les rend encore plus mauvais; mais il a vu aussi, et sans exception aucune, que des particuliers et des nations entières, lorsqu'ils sont naturellement bons, deviennent encore meilleurs par la crainte des dieux (3). » Cette dernière concession est évidemment dictée à notre auteur par ses principes de modération et de tolérance universelle; mais en général il insiste plutôt sur les mauvais services rendus à l'humanité par les religions établies. Ce qu'il attaque surtout, dans ses contes badins comme dans ses romans philosophiques, c'est le vain formalisme et les idées étroites

(1) *Agathon*, 5e vol., p. 6.
(2) *Ibidem*, 6e vol., p. 319-320.
(3) *Ibidem*, p. 328.

du clergé (1). De là, non pas de la haine, elle ne pouvait entrer dans l'âme si douce et si indulgente de Wieland; mais ce persiflage presque continuel qui se remarque dans ses œuvres à propos des questions religieuses, et dont nous aurions des centaines d'exemples à citer. Plusieurs de ses contes ou de ses romans en sont remplis (2); d'autres sont exclusivement dirigés contre la vie ascétique qui, pour notre auteur, est contraire au vœu de la nature comme à la dignité de l'homme (3). La croyance au merveilleux, sous toutes ses formes, lui paraît aussi dangereuse, et il l'attaque par le raisonnement non moins que par l'ironie (4).

En un mot, l'obscurantisme est pour lui un ennemi que le philosophe doit poursuivre dans ses derniers retranchements, s'il veut rendre service à la société : « Certaines gens, que je ne veux pas nommer, voudraient bien nous rendre aveugles pour toute notre vie, probablement pour nous épargner la peine de voir comment ils administreraient nos affaires : car un aveugle, pourvu qu'il ait une jolie femme, une bonne table et d'excellent vin dans sa cave, est l'homme le plus utile du monde (5). »

Dans toutes ses sorties contre le clergé, contre les

(1) V., par exemple, *Combabus* et le *Jugement de Pâris* (10e vol.); la dernière partie des *Abdéritains*, etc.

(2) V. *Don Sylvio de Rosalva, Diane et Endymion, Agathon*, passim.

(3) *La Cuve* (10e vol.), l'*Histoire de Danischmend*, etc.

(4) V. *Don Sylvio*, passim.

(5) Opuscule contre J.-J. Rousseau (29e vol., p. 212).

moines, contre l'hypocrisie, Wieland semble s'inspirer de Voltaire, dont il saisit assez bien le ton, et dont il reproduit quelquefois les exagérations (1).

Mais on peut dire, sans crainte d'être démenti par ses ouvrages, qu'il est plus tolérant que Voltaire, et que le fond même de ses doctrines est parfaitement religieux. Ce qu'il voudrait, seulement, c'est que le clergé ne dominât plus la société civile, ou, comme nous dirions aujourd'hui, que l'Église fût libre dans l'État libre. « L'État et la religion ne pouvaient que gagner chacun à cette liberté. Les bonzes eux-mêmes y auraient gagné : par nécessité d'abord, plus tard par habitude, et enfin peut-être par inclination et par choix, ils se seraient écartés de plus en plus de tous les vices qui, autrefois, les exposaient au blâme le plus légitime. Exempts du reproche de convoiter avec passion le gouvernement du monde et les richesses de leurs concitoyens, ornés de toutes les vertus de leur état, ils auraient ajouté l'estime pour leur valeur personnelle à la considération qui entoure leur emploi..., car j'ose prétendre qu'il n'y a aucun peuple sur la terre qui ne doive être disposé à respecter doublement un homme sage et vertueux, lorsqu'à cette qualité il unit celle de prêtre (2). » Ces quelques lignes, aussi généreuses que sensées, nous permettront d'interpréter sans injustice pour Wieland

(1) V. surtout les *Voyages* et les *Confessions du grand-prêtre Abulfauaris* (29e vol., p. 243).

(2) V. le *Miroir d'or* (7e vol, p. 185).

un certain passage de ce même *Miroir d'or,* où il semble proposer une mesure bien radicale et peu compatible en apparence avec ses principes de modération. Il s'agit de la suppression des ordres religieux et de l'expulsion des moines, ou plutôt de leur retour au droit commun (1). Ailleurs, dans l'*Histoire de Danischmend* (2), qui est le complément du *Miroir d'or,* il va jusqu'à approuver une exécution populaire, semblable à celles du juge Lynch, qui punit cruellement quelques fakirs coupables d'avoir, sous le masque de la religion, troublé l'harmonie et corrompu les bonnes mœurs dans une petite république. Il ne faut, selon nous, accorder aucune importance à cette narration, dont l'auteur n'a voulu évidemment tirer aucune conséquence pratique. Quant à la mesure précédente, elle ne lui paraît guère applicable en réalité : on n'a qu'à voir ce qu'il en dit lui-même dans un écrit postérieur de quelques années à *Danischmend,* les *Discours sur quelques événements récents* (3), où il prend la défense des ordres monastiques, dont il reconnaît les services et qu'il voudrait voir conserver, à la condition de les épurer et de les réformer.

C'est ainsi qu'il s'est montré vraiment libéral dans toutes les questions religieuses, et a toujours tâché de s'écarter des opinions extrêmes, qu'il regarde

(1) 8e vol., p. 190 et suiv.
(2) 9e vol., p. 114.
(3) 31e vol., p. 329.

comme la plaie de l'humanité. L'éducation lui paraît, comme à tous les bons esprits, le seul moyen de rendre les hommes meilleurs et par suite vraiment religieux : celle des princes mérite surtout, selon lui, l'attention et les soins du philosophe, et il lui a consacré la partie la plus importante d'un de ses meilleurs ouvrages, le *Miroir d'or* (1). Pour l'éducation publique, il ne la juge pas moins digne d'intérêt (2), et voudrait qu'elle fût avant tout pratique et moralisatrice (3) ; il expose même des idées nouvelles pour cette époque et que l'on commence à appliquer de nos jours, en recommandant une sorte d'éducation professionnelle pour les gens du peuple et de la campagne qui n'ont pas besoin d'une instruction aussi variée ni aussi approfondie que les personnes de condition plus relevée (4). C'est de l'aristocratie, si l'on veut, mais qui n'a rien que de très libéral, et dont l'expérience a souvent démontré les avantages.

Il n'a pas des idées moins justes ni moins hardies pour son époque par rapport à l'instruction littéraire et scientifique de la jeunesse privilégiée : pour lui, cette instruction a été jusque-là pédantesque, étroite et dangereuse ; il voudrait la voir réformer complètement et la rendre pratique, c'est à dire vraiment

(1) 8e vol., p. 3 à 10, 81 à 90, etc.
(2) *Ibidem*, p. 213 et suiv.
(3) *Ibidem*, p. 216.
(4) *Ibidem*, p. 219.

humaine, au lieu qu'elle est idéale, surnaturelle, et aussi fausse qu'inutile. C'est dans un de ses poèmes badins qu'il a le mieux indiqué cette question et la solution qu'il propose : « Jamais, dit-il en parlant d'un docteur vraiment digne du Moyen-Age (1), jamais on n'avait vu pareil savant : les choses les plus obscures étaient claires pour lui ; ce qui seul lui semblait étonnant, c'est qu'il y eût des gens capables de douter de quoi que ce soit... Mais à quoi lui servait de voir, du haut de sa chaire, l'enchaînement immense de tous les effets? Ce qui était devant son nez, il ne le voyait pas. Il vous prouvait clair comme le jour que tel fait devait se passer de telle manière, et toujours ses espérances étaient si cruellement déçues par le manque de complaisance des événements, que la nature et le hasard semblaient s'être conjurés contre son système. » Son élève est digne d'un pareil maître : « Ce petit perroquet avait appris à répondre vivement et bravement à seize mille questions diverses », ce qui fait le bonheur de son père, attendrit sa mère jusqu'aux larmes, et ravit d'enthousiasme tous les courtisans.

Que résulte-t-il de ce beau système d'éducation? La raison de l'enfant a été tenue sous le boisseau, et ne risque pas de jamais en sortir ; mais son imagination, qu'on n'a pas réussi à comprimer, travaille d'autant plus que la raison la gêne moins,

(1) V. le *Nouvel Amadis*, IIIe chant (15e vol., p. 35, 37, 40).

et finit par jouer de très jolis tours de sa façon.

C'est donc la raison que l'on doit se proposer avant tout de cultiver par l'éducation, et c'est par ce moyen que l'humanité, libre de préjugés comme de passions dangereuses, pourra comprendre et pratiquer une religion vraiment philosophique.

Les principes de cette religion philosophique sont exposés déjà dans les œuvres de la deuxième période (1), mais c'est dans celles de la dernière époque qu'il faut surtout les chercher. Ils consistent d'abord dans la tolérance universelle, dans le respect réciproque des opinions et des personnes, en tant que celles-ci ne manqueront pas elles-mêmes aux lois de la tolérance et de la modération; dans la pleine et entière liberté de la conscience et des convictions; puis dans la lutte énergique, mais à armes courtoises et loyales, contre la superstition et les préjugés; enfin, dans le développement des croyances rationnelles et élevées, dans le perfectionnement moral de l'humanité, dans l'hommage pur et continuel rendu à l'Être suprême (2). Tel est le plan que réalise un roi imaginaire, Tifan, celui que Wieland s'est plu à orner de tous les talents et de toutes les vertus. Ce roi philosophe va même plus loin, et invente un nouveau culte qui, avec ses mystères, ses symboles et ses cérémonies, a pour but de satisfaire à la fois l'imagination et la raison, et de détourner entière-

(1) V., par exemple, *Théagès* (33e vol., p. 222).
(2) V. le *Miroir d'or* (8e vol., p. 200 et suiv.).

ment les hommes intelligents du culte des idoles (1). Mais l'auteur n'insiste guère sur ce culte philosophique, et semble insinuer qu'il est destiné seulement à quelques élus, aux initiés, comme qui dirait des franc-maçons.

Wieland accorde donc au sentiment religieux tout ce qui lui paraît compatible avec les droits de la raison. Il ne conteste jamais (du moins dans ses œuvres les plus importantes) que le besoin de croire soit un sentiment naturel, et en plus d'un passage, soit d'*Agathon,* soit de ses autres romans philosophiques, il insiste sur la nécessité de la religion et de la croyance à l'Être suprême. Il y a notamment, dans le *Miroir d'or,* une démonstration en règle de l'existence de Dieu (2).

Sur la question de la Providence, malgré de très beaux vers et des morceaux fort éloquents où il a montré le rôle de la divinité dans les affaires humaines (3), il semble hésiter quelquefois : on pourrait, d'après certains passages de ses œuvres, l'accuser de déïsme, et de fatalisme d'après certains autres. Mais comme Wieland a pour système de mettre les doctrines les plus diverses dans la bouche de ses personnages, il est assez difficile, en cette occasion comme en plusieurs autres, de savoir quelle est sa véritable opinion. Il semble pourtant pencher vers

(1) Le *Miroir d'or,* 8e vol., p. 204.
(2) V. au 8e vol., p. 89 et suiv.
(3) V. surtout le *Shah Lolo* (10e vol., p. 285).

un certain fatalisme, qu'il avait sans doute appris chez les Grecs ; il aime à parler des hommes prédestinés, de l'influence décisive que la naissance ou les circonstances extérieures exercent sur la vocation et la vie entière des individus (1). Déjà, dans son *Théagès*, il admettait que notre tempérament nous prédispose au bien ou au mal (2). Du reste, les derniers vestiges du mysticisme de sa jeunesse ont dû se confondre avec les croyances philosophiques de son âge mûr, dans toutes les questions qui se rattachent à l'origine et à la nature de l'homme ; on le reconnaît surtout dans les passages où il parle de la lutte éternelle entre nos bons et nos mauvais instincts : c'est le *duplex homo* du théologien, l'ange et la bête de Pascal, ou le dualisme platonicien (3). « Deux âmes, hélas ! je le sens trop, luttent dans mon cœur à forces égales : la meilleure triomphe aussi longtemps que tu parles ; mais aussitôt que cette enchanteresse m'enchaîne encore de ses regards, je sens brûler dans mes veines une autre âme qui m'entraîne malgré moi (4). » Ne dirait-on pas une réminiscence, mais bien affaiblie, de l'admirable cantique de Racine :

> Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
> Je trouve deux hommes en moi.

(1) V. *Agathon* (6e vol., p. 147) et *Musarion* (3e vol., p. 49.)
(2) 33e vol., p. 224.
(3) V. surtout *Araspe et Panthée* (27e vol., p. 140), et *Agathon*, IIIe partie (6e vol., p. 329).
(4) *Le choix d'Hercule*, opéra (28e vol., p. 215).

Ici, évidemment, la foi chrétienne et l'hypothèse philosophique se donnent la main et aboutissent à une même croyance, non moins favorable à la poésie que conforme à la raison.

L'utilité pratique qui résulte pour Wieland de cette croyance, c'est qu'elle nous rend plus indulgents pour les faiblesses de nos semblables, comme elle nous empêche de perdre courage dans nos chutes. « A quoi bon te tourmenter toi-même? lui dit doucement son bon génie. Tu as été fait du même limon que tous les enfants de la terre; tu es parent avec les animaux des champs, et soumis, comme toute chair, au tumulte des passions. Mais ne te laisse pas fatiguer par la lutte! La victoire, il est vrai, est encore indécise; mais elle est à toi, pourvu que tu veuilles [1]! » Nous voilà bien loin du fatalisme, et plus d'un passage de ses œuvres conclut dans le même sens, sinon dans les mêmes termes.

La philanthropie, non moins que l'indulgence, fait partie de la religion philosophique de Wieland. Dans un des premiers essais de sa seconde manière, dans le poème de *Cyrus* [2], il met en scène un héros plein d'humanité, un roi qui gémit sur les malheurs de la guerre et sur l'aveuglement de ses semblables : et si les principaux traits de ce caractère lui ont été inspirés par la *Cyropédie,* on peut dire qu'il y a

[1] *Gandalin* (10e vol., p. 233).
[2] IIe chant (26e vol., p. 315).

ajouté des couleurs tout à fait modernes. Dans les ouvrages suivants, il revient sans cesse sur ces théories philanthropiques ou humanitaires, qui lui paraissent le plus digne objet des préoccupations d'un philosophe. Pour lui, les hommes ne peuvent devenir plus heureux que par le développement de leur intelligence et des bons instincts qui se trouvent, bien qu'à un degré différent, chez tous les peuples (1). Il démontre à plus d'une reprise tous les inconvénients de l'état de nature et tous les dangers qu'offrirait un retour à notre condition primitive : ce n'est point de ce retour, impossible du reste, à la vie sauvage et barbare, comme le proposait J.-J. Rousseau, qu'il attend le salut de l'humanité ; mais c'est d'une meilleure constitution, d'une raison plus éclairée, d'une plus grande harmonie entre les mœurs et les lois (2). Et ce développement de l'humanité doit être graduel, comme tout ce qui a lieu naturellement : « Le genre humain ressemble, sous certains rapports, à un oranger, qui nous montre en même temps des bourgeons, des fleurs, des fruits, et parmi ceux-ci des fruits verts, d'autres à moitié mûrs, d'autres jaunes comme l'or, avec vingt autres nuances intermédiaires. Il semblerait absurde d'exiger que le bourgeon devienne un fruit sans passer par toutes ces métamorphoses; mais aller jusqu'à s'irriter de ce que le bourgeon ne soit pas déjà lui-

(1) *Agathon* (6e vol., p. 326).
(2) *Koxkox et Quikequetzel* (21e vol., p. 342).

même un fruit, en vérité, il faut être bien original pour exiger de pareilles choses de la nature [1]. »

Le développement des libertés publiques et le respect de la dignité humaine par les souverains lui paraît une des premières conditions du progrès moral et religieux de l'humanité [2]. Nous verrons dans le chapitre suivant avec quelle chaleur et quelle généreuse obstination Wieland a toujours défendu les droits de ses semblables; qu'il nous suffise d'indiquer ici, comme conclusion de cette courte esquisse de ses opinions religieuses, que, semblable en ce point à Voltaire, il a eu pour première religion un ardent amour de ses semblables : il est cosmopolite dans toute la force du terme, et ne croit pas que les devoirs particuliers envers une cité ou un état puissent primer les devoirs généraux qui nous obligent vis-à-vis de l'humanité tout entière [3]. Et pour ce qui est de la religion et du culte, ils doivent, selon lui, avoir pour objet le bonheur de l'humanité dans ce monde [4] : ainsi seulement ils lui paraissent offrir un caractère vraiment divin, et mériter notre attachement comme notre respect.

(1) *Koxkox et Quikequetzel* (21e vol., p. 285).

(2) V. notamment le *Miroir d'or*, la majeure partie d'*Agathon*, le petit poème de *Shah Lolo*, etc.

(3) V. *Agathon* (5e vol., p. 55 et 102).

(4) On peut voir, dans notre analyse d'*Euthanasie* (plus haut, p. 182), que Wieland, sur la fin de ses jours, ne se prononçait pas d'une façon bien nette sur la question de la vie future; il ne s'y est, du reste, jamais arrêté longuement dans les œuvres précédentes, sauf, bien entendu, celles de sa première jeunesse.

### Section IV. — Ses jugements sur les philosophes et leurs systèmes.

Si Wieland a passé tour à tour par les systèmes les plus divers, peu d'hommes sont restés aussi fidèles que lui aux principes de modération et de tolérance universelle dont il avait fait la règle de sa conduite et de ses opinions. Il a beaucoup discuté, contredit et réfuté ; mais il l'a toujours fait avec une bonne foi et une politesse assez rares, avouons-le, même chez un philosophe. Il ne s'indigne pas contre ses adversaires ou ceux qui ne pensent pas comme lui ; la contradiction lui paraît même aussi utile que naturelle. « La liberté de philosopher, qui sera toujours, dit-il, un des meilleurs soutiens de l'humanité, tant que nous ne songerons pas à retourner dans les bois avec les hommes de Rousseau, ou, ce qui serait encore pis, dans la barbarie avec les Goths et les Vandales, cette liberté doit s'étendre à tous ceux qui énoncent modestement leur opinion sur ce qui intéresse le genre humain, quelque bizarre et absurde que puisse paraître cette opinion. Que de fois la suite des temps n'a-t-elle pas vu passer pour une vérité respectable et utile ce qui, à l'origine, avait soulevé toutes les indignations ! Et l'erreur elle-même, cette maladie de l'âme, à laquelle on ne peut pas toujours échapper, donne occasion de mieux rechercher les moyens de la guérir, et devient ainsi

bienfaisante pour le genre humain (1). » Ce sont là de bien belles maximes, et notre auteur les a toujours mises en pratique, tout en réservant son indépendance et en s'abandonnant parfois à une juste animosité contre les systèmes qui lui semblaient absurdes ou dangereux. Bien différent en cela de Voltaire, il a toujours respecté les personnes tout en attaquant les doctrines, et l'on a pu voir, dans notre première partie, avec quelle générosité il a défendu la mémoire de ce même Rousseau dont il condamnait si vivement les idées (2).

Ainsi, liberté complète de penser et d'exprimer sa pensée, liberté qui peut avoir ses inconvénients, ses abus, et dégénérer en licence comme toutes les libertés : mais l'abus vaut encore mieux que la répression, et la licence est moins dangereuse pour l'État lui-même que l'absence de cette liberté (3).

Pourtant Wieland admet une limite : c'est celle qu'il a indiquée dans la citation précédente, avec ce simple adverbe « modestement. » Le philosophe qui énonce ses dogmes avec hauteur et suffisance, qui condamne toutes les opinions contraires et ne veut même pas admettre la discussion, lui paraît mériter le dédain ou le mépris des honnêtes gens; et, à ce compte, il y a bien peu de philosophes dans l'histoire pour lesquels Wieland puisse avoir de la sympathie.

(1) Opuscule contre J.-J. Rousseau (29e vol., p. 166).
(2) V. plus haut, p. 159.
(3) V. le *Miroir d'or* (7e vol., p. 177 à 181).

Il leur reproche généralement à tous leurs prétentions exorbitantes, leurs théories exclusives, leur ridicule intolérance ; et sauf de rares exceptions, il les poursuit volontiers de ses épigrammes et de son ironie.

Selon notre auteur, les philosophes, c'est à dire les philosophes dogmatiques, ceux que Lucien a raillés avant lui, sont des criards (1), des charlatans (2), des radoteurs (3), des chercheurs de paradoxes (4), souvent même des gens de mauvaise foi (5). Il leur reproche surtout leur intolérance : « Ces gens-là trouvèrent bientôt assez de partisans pour faire une secte nombreuse. Ils s'appelaient philosophes, et quiconque n'était pas de leur confrérie, avait le droit de choisir, à son goût, entre les épithètes d'hypocrite et d'illuminé ; car, d'après leurs principes, il devait être forcément l'un ou l'autre (6). »

Il n'épargne guère plus les théologiens, qui ont tous les défauts des soi-disant philosophes, avec la différence qu'ils mettent encore plus de zèle à critiquer et à condamner leurs semblables, surtout lorsqu'ils sont encore dans toute la fougue de la jeunesse, et que, pour plaire à leur consistoire, ils débitent

(1) Le *Jugement de Pâris* (10e vol., p. 29).
(2) *Fragments de Diogène* (19e vol., p. 93).
(3) *Ibidem*, p. 146.
(4) Opuscule contre J.-J. Rousseau (29e vol., p. 164).
(5) *Ibidem*, p. 184.
(6) *Miroir d'or* (8e vol., p. 17).

des lieux-communs de morale, de vraies philippiques contre les plus honnêtes gens du monde (1).

S'il prodigue sa raillerie aux philosophes en général, il ne ménage pas toujours en particulier ceux mêmes pour lesquels il semblerait éprouver quelque tendresse ou conserver du moins quelque reconnaissance. C'est que l'amitié ne l'empêche pas de voir les ridicules, et que, avec ce penchant irrésistible pour la satire, qui vient à l'appui de son bon sens et de ses principes de modestie vraiment philosophique, il ne peut s'empêcher de voir deux personnages distincts même dans Socrate et dans Platon : le sage et le chef d'école. Il admire volontiers le premier, et ne peut s'empêcher de railler un peu le second.

Dans son jeune âge, il s'était déclaré disciple de Socrate, et c'est encore la croyance qu'il a conservée le plus longtemps. Mais s'il admirait la sagesse pratique et le bon sens du père de la philosophie grecque, il n'entendait pas accepter toutes les conséquences que l'on avait tirées après lui de ses doctrines. Ce qu'il apprécie surtout chez Platon, c'est qu'il a enseigné aux hommes à sacrifier aux Grâces (2). Mais il n'a guère laissé échapper l'occasion, dans les œuvres de sa seconde et de sa troisième période, d'attaquer l'idéalisme platonicien, dont il s'était montré d'abord le plus fervent adepte.

(1) *Agathon* (4e vol., préf. de la 1re édition).

(2) Les *Grâces*, préface de la 1re édition (3e vol., p. 63).

Son *Poème de la Nature,* celui de *Cyrus,* le *Printemps,* ses *Contes en vers,* avaient été composés, il le dit lui-même, sous l'empire d'un platonisme plus sentimental que réfléchi (1). Ses *Lettres des Morts* ne sont parfois que le développement poétique de la théorie des idées ou de la préexistence de Platon. Cette doctrine de la réminiscence ou de la vie antérieure fait presque uniquement le fond des *Sympathies.*

Plus tard, Wieland semble prendre à tâche de railler cet idéalisme qui avait fait le bonheur de sa jeunesse ; mais il ne le condamne pas d'une manière absolue. Sans aller jusqu'à son roman de *Pérégrinus Protée* (2), qui n'est qu'une longue apologie de l'enthousiasme, nous trouvons la défense de l'idéalisme présentée déjà dans *Musarion* (3) et dans l'*Histoire de Danischmend* (4). Mais si l'auteur admet que l'on soit enthousiaste, ce n'est que dans une certaine limite, déterminée par le bon sens et le bon goût, et sans préjudice aucun pour les droits de la raison ; et si l'idéalisme lui paraît excusable, c'est surtout à un point de vue purement pratique, parce qu'il contribue plus qu'autre chose à faire le bonheur de l'individu, et parfois même celui des

(1) Préface de la 2e édition des *Contes en vers* (25e vol., p. 261).

(2) V. plus haut, p. 171.

(3) V. 3e vol., p. 52.

(4) 9e vol., p. 73.

sociétés (1). Quant à cet idéalisme purement sentimental et romanesque, qui n'aboutit qu'à nous faire méconnaître notre vraie nature et à nous rendre plus malheureux, il ne lui fait jamais grâce ; il le poursuit tantôt avec les arguments serrés et le spirituel persiflage du sophiste Hippias, auquel il fait tenir, en cette occasion, un langage tout à fait raisonnable (2) ; tantôt avec l'ironique bonhomie de son Diogène (3) ; tantôt avec des récits inventés pour la circonstance, et dont la conclusion est que cette débauche d'imagination, cette vraie maladie morale, nous conduit aux plus dangereux égarements (4). C'est surtout en amour que cet idéalisme est aussi funeste que ridicule (5), et l'amour platonique est l'objet des sarcasmes les plus fréquents de Wieland, probablement parce que c'était son premier vainqueur et son plus redoutable ennemi.

C'est à ce point de vue que nous devons nous placer pour bien juger les attaques de notre auteur contre le platonisme, notamment dans *Agathon* (6), dans les *Contes badins* (7) et ailleurs. Platon, qu'il avait trop admiré, mais pas assez compris à dix-

(1) V. *Agathon* (6e vol., p. 347).
(2) *Ibidem* (4e vol., p. 71).
(3) *Fragments de Diogène* (19e vol., p. 87).
(4) *Aspasie* (3e vol., p. 263-277).
(5) V. les *Grâces* (3e vol., p. 117).
(6) 4e vol., p. 111 et suivantes.
(7) *Aurore et Céphale* (10e vol., p. 57), *Diane et Endymion*, etc.

sept ans (1), a dû payer, dans *Agathon,* pour les erreurs de jugement auxquelles il avait induit son jeune disciple. Revenu de son admiration irréfléchie, le platonicien désabusé accuse son maître de ne pas avoir toujours compris lui-même ce qu'il disait (2); d'être parfois un peu pédant, comme dans son *Cratyle* (3); de ne faire souvent que de la phraséologie métaphysique (4), etc.

Aussi les partisans de Platon et de l'idéalisme n'eurent-ils pas de termes assez forts pour excommunier ce faux frère, surtout lorsqu'il sembla se rattacher à la doctrine plus positive d'Aristote, ou à celle de Démocrite et d'Aristippe. Pour Aristote, nous n'avons trouvé dans les œuvres de Wieland aucun passage décisif qui puisse prouver qu'il ait adopté sa philosophie; mais on voit par les notes dont il accompagne la plupart de ses ouvrages, et surtout par ses commentaires sur Horace, Lucien et Cicéron, qu'il connaissait et appréciait le péripatétisme; et ce qui est digne de remarque, c'est qu'il n'y a pas dans ses nombreux écrits la moindre épigramme ou allusion ironique contre Aristote. C'est, en réalité, avec Lucien et Horace, le seul philosophe qu'il ait épargné.

Le mysticisme de sa jeunesse eut pour contre-

(1) *Poème de la Nature,* préf. de 1770 (25e vol., p. 378).
(2) V. 5e vol., p. 209.
(3) V. 6e vol., p. 6.
(4) *Ibidem,* p. 65.

coup forcé le scepticisme en matière religieuse dont nous avons déjà parlé, et une aversion profonde, implacable, contre tout ce qui avait quelque tendance mystique ou idéaliste. Il n'aime pas Malebranche, qu'il accuse de méconnaître les droits du cœur et ceux de la raison (1). Le stoïcisme lui paraît faux et dangereux, parce qu'il a été habitué dans sa jeunesse à le confondre avec le quiétisme : après l'avoir glorifié sur la scène dans le caractère de Jeanne Gray (2), il commence à l'attaquer dans son *Théagès* (3), et se défend énergiquement, au début d'*Agathon,* d'avoir voulu faire de son héros un stoïcien, c'est à dire un personnage contre nature (4). Dans la plupart de ses autres ouvrages, il malmène le stoïcisme et ses plus illustres représentants, Caton d'Utique par exemple (5). Il ne le poursuit pas moins dans les ordres religieux, qui lui paraissent en perpétuer les traditions (6).

On a accusé Wieland d'être un sophiste, ou du moins un ami des sophistes, parce qu'il a maltraité les philosophes dogmatiques, et surtout Platon et le Portique. Pour toute réponse, nous renvoyons le lecteur à la préface d'*Agathon,* où il se justifie pleinement de ce reproche, et au roman lui-même, où il

(1) *Koxkox* (21e vol., p. 274).
(2) 28e vol.
(3) 33e vol., p. 247-248.
(4) 4e vol., p. 17.
(5) La *Vie est un rêve* (3e vol., p. 238 et 255).
(6) *Danischmend* (9e vol., p. 50).

ne présente pas Hippias, en somme, sous le jour le plus favorable, bien qu'il semble par moments, et à propos de certaines questions, lui donner raison et s'identifier avec lui.

Ce qui est plus exact, c'est qu'il a de vives sympathies pour Démocrite, qui joue un très beau rôle dans l'histoire des Abdéritains, et pour Aristippe, dont il fait déjà l'éloge dans *Agathon,* avant d'en faire le héros d'un roman spécial, ou plutôt l'objet d'une étude approfondie, dans l'ouvrage qui porte ce nom. Le grand mérite de ce philosophe, aux yeux de Wieland, c'est d'avoir rendu service à l'humanité en réagissant contre les écarts de l'imagination et du sentiment (1). Une fois en passant, dans son *Diogène,* il adresse une épigramme au chef de l'école Cyrénaïque : « C'est, dit le cynique, un philosophe à l'eau de rose, qui sait plaire et séduire, et qui prend les gens par leurs faibles (2). » Mais est-il bien sûr que Wieland ait voulu critiquer ainsi la philosophie d'Aristippe, et n'est-il pas plus probable que c'est un éloge indirect qu'il lui adresse?

La scolastique, qui jouissait encore d'un grand crédit à l'époque même de Wieland, ne pouvait pas être dans les bonnes grâces de notre auteur, et il a rendu un grand service à ses contemporains en cherchant à les dégoûter de toutes les arguties, de

(1) Avant-propos d'*Agathon* (4e vol., p. 15).
(2) Fragm. de *Diogène de Sinope* (19e vol., p. 13).

toutes les subtilités que le Moyen-Age leur avait léguées (1). Il semble avoir un certain respect pour Leibnitz, dont il avait sérieusement étudié les œuvres dans sa jeunesse (2); mais il le plaisante aussi à l'occasion, notamment sur son optimisme, comme nous le verrons plus loin, et sur sa manière de comprendre la Providence (3).

Bien que dévoué aux idées libérales dont la philosophie du XVIIIe siècle avait entrepris la propagation, Wieland n'aime pas beaucoup les philosophes de son temps, auxquels il reproche, comme le disait Lucien de ses contemporains, de n'avoir guère que les dehors et la présomption de la philosophie. Sauf les Anglais, qu'il regarde comme nos maîtres en fait de sagesse pratique, et Voltaire, qu'il a pour ainsi dire idéalisé dans tous les passages où il parle de lui, il n'aime pas ces hommes arrogants et dogmatiques qui ont la prétention de régénérer l'humanité, mais qui commencent par lui imposer leurs idées. « On prend le nom de philosophe, et cela suffit pour en imposer à la moitié du monde (4). »

De très bonne heure, il prend à partie le philosophe de Genève, dont les théories sur l'état primitif

(1) L'*Amour accusé* (3e vol , p. 297). C'est une note dans laquelle Wieland badine agréablement sur la fameuse hypothèse de l'âne de Buridan, et décoche, en passant, une épigramme à Leibnitz.

(2) V. le 3e livre du *Poème de la Nature* (25e vol., p. 53), où il discute la théorie des monades.

(3) V. la note 1 ci-dessus.

(4) La *Philosophie endormie* (36e vol., p. 297).

de l'humanité lui paraissent absolument contraires au bon sens (1). « L'ami Jean-Jacques voudrait bien ravaler notre condition, toutes les fois du moins qu'il lui prend fantaisie de marcher à quatre pattes (2). » Quant aux dissertations spéciales qu'il a écrites contre Rousseau et ses paradoxes, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ce que nous en avons dit dans la première partie de ce travail (3).

Wieland n'eut pas la consolation de voir accepter en Allemagne les idées pratiques, la philosophie de l'évidence et du sens commun dont il s'était fait l'apôtre. Vers la fin du siècle, Kant et son école ranimèrent chez leurs compatriotes le goût des discussions métaphysiques et les tendances idéalistes que Wieland avait combattues pendant toute sa vie. Wieland n'essaya pas de lutter, comme le prouve une note fort intéressante qu'il a ajoutée en 1795 à son roman de Don Sylvio : il s'y défend d'avoir eu la moindre intention hostile contre les nouvelles écoles philosophiques de l'Allemagne, à propos d'un passage de ce roman que nous avons déjà cité, le spirituel chapitre *de l'Ontologie* (4). Mais on peut considérer l'histoire d'Aristippe comme une sorte de manifeste, une déclaration de principes qu'il oppose,

(1) V., par exemple, *Don Sylvio* (2e vol., p. 48), *les Grâces* (3e vol., p. 64), *Idris et Zénide* (12e vol., p. 159), les fragments de *Diogène* (19e vol., préface, p. XII.)

(2) Le *Premier Amour* (10e vol., p. 134).

(3) V. plus haut, p. 153.

(4) V. 1er vol., p. 186, et la note, *ibidem*, p. 259.

dans les premières années du XIXe siècle, aux doctrines des novateurs.

Ce rapide aperçu des opinions de notre auteur sur les philosophes et les systèmes célèbres est forcément très incomplet : nous aurions pu en faire l'objet d'une étude spéciale, dans laquelle nous eussions principalement mis en relief les passages importants des œuvres philosophiques de Wieland; mais, pour ne pas donner un développement excessif à notre travail, il nous faut bien renvoyer le lecteur aux œuvres elles-mêmes, où il trouvera sans peine les indications les plus précises et les plus complètes. Il serait intéressant, par exemple, de rechercher quelle a été la part que Wieland a prise à cette querelle toujours renouvelée entre l'optimisme et le pessimisme, dans laquelle Voltaire est intervenu à diverses reprises avec tant de verve et d'esprit. Le rôle de Wieland serait plus difficile à établir que celui de Voltaire : il n'a rien écrit qui soit dans le genre de *Candide;* mais il a dit son mot à l'occasion, nous n'osons pas dire son opinion, car il n'est pas sûr qu'il ait toujours eu la même opinion à cet égard. Optimiste dans sa jeunesse, comme c'était naturel, il paraît l'être encore dans la suite, mais avec des restrictions. Il ne veut pas que l'on pense trop de bien de la nature humaine, pour ne pas s'exposer à des mécomptes et aller contre son but (1); mais il ne

(1) V. le *Miroir d'or* (8e vol., p. 230 et 219).

veut pas non plus qu'on en pense trop de mal, et, en somme, incline à croire que le bien finit toujours par l'emporter dans la nature et dans l'humanité, souvent même, grâce aux empiètements et aux triomphes passagers du mal (1).

En résumé, Wieland est éclectique en philosophie, et, en morale, plutôt partisan de l'intérêt bien entendu que de l'abnégation et du stoïcisme. Porté naturellement à la satire, il a plus souvent critiqué qu'admiré ; mais la doctrine qui ressort de son ironie même et de sa raillerie, c'est celle de la tolérance et de la modération. Si, à cet égard, sa philosophie ressemble à la philosophie française du XVIII^e siècle, à celle de Voltaire, de Diderot, de Montesquieu, et si elle se borne, comme celle-ci, au cercle des connaissances acquises et démontrées, on doit dire cependant qu'elle lui est supérieure à d'autres égards, qu'elle est moins frivole, plus morale, et songe davantage à la vraie destinée de l'homme et de l'humanité. Sur ce point, comme sur quelques autres, il est resté vraiment disciple de Socrate : il préfère la morale et la psychologie à toutes les autres parties de la philosophie. A partir de sa deuxième période, en vers comme en prose, il s'occupe des questions qui lui semblent les plus pratiques, et ne traite guère que des sujets qui se rattachent à

(1) *Agathon* (5^e vol., p. 129-130).

l'histoire morale du cœur humain, ce qu'il appelle quelque part l'histoire naturelle de l'humanité.

De là évidemment ce goût prononcé pour l'observation qui, joint à son penchant pour la satire, a fait de Wieland un des premiers moralistes de l'Allemagne, et donne à ses portraits une partie du charme que nous trouvons dans ceux de La Bruyère. Notons pourtant que la satire n'est jamais acerbe chez lui, et que s'il est railleur à la façon de Lucien et de Voltaire, c'est plutôt pour la forme de la plaisanterie et pour l'esprit de ses remarques, que pour le fond même de la raillerie et pour l'âpreté des critiques. Là encore il a une grande ressemblance avec Socrate, et ce qui domine chez lui, c'est l'ironie assaisonnée de sel attique et tempérée par la naïve bonhomie.

# CHAPITRE III.

WIELAND HISTORIEN ET AUTEUR POLITIQUE : IDÉES NEUVES, GOUT POUR LE PARADOXE.

---

Les idées de Wieland en histoire et en politique ne peuvent que se ressentir de son système philosophique; mais pour cela même, elles ont plus d'originalité que sa philosophie. Nous ne devons pas oublier combien l'histoire était encore négligée ou mal présentée alors en Europe, et surtout en Allemagne : un auteur, armé comme le nôtre des principes d'un sage scepticisme, et habitué à appliquer à l'histoire cette méthode expérimentale qu'il préconise tant pour la psychologie et pour la morale, devait nécessairement faire accomplir de grands progrès à cette science. Quant à la politique, elle était devenue au XVIII^e^ siècle l'objet de la préoccupation générale, et il n'y avait guère d'homme de lettres qui ne lui consacrât une large place dans ses ouvrages; mais précisément parce que les idées nouvelles se donnaient carrière, et que les auteurs

entraînaient le public à leur suite dans un monde inconnu où l'on risquait à chaque instant, malgré toute sa bonne foi, de trouver le faux pour le vrai, de rencontrer l'utopie en cherchant l'amélioration, et de tomber dans les plus funestes excès en voulant accomplir de salutaires réformes, il était à désirer que ces mêmes questions fussent traitées par des esprits plus calmes et vraiment pratiques, qui rétablissent l'équilibre entre les idées extrêmes, entre le fanatisme aveugle pour l'ancien régime et l'enthousiasme exagéré pour un régime nouveau. Tel a été le rôle de Voltaire en France, tel a été celui de Wieland en Allemagne.

L'histoire, a-t-on dit, est la meilleure école pour ceux qui doivent obéir comme pour ceux qui sont destinés à gouverner. Ranimer le goût des études historiques, susciter l'esprit d'examen et faire avancer la philosophie de l'histoire, voilà quel doit être le principal souci de tous ceux qui veulent corriger et développer la science de la politique parmi les peuples comme parmi les rois; et c'est là ce que Wieland a cherché à faire, toutes les fois qu'il en a eu l'occasion dans ses ouvrages.

Il n'a pas écrit, il est vrai, d'ouvrage historique à proprement parler; mais on trouve dans ses œuvres une foule de réflexions et de maximes fort justes sur l'histoire et la manière de l'étudier. Dans plusieurs parties même il a tracé des esquisses historiques très remarquables, où il a mis toute son

imagination et son talent poétique au service d'une saine critique et d'une intelligente érudition.

Qu'il raconte, dans *Agathon,* l'histoire de la Sicile sous Denys le Tyran, ou qu'il écrive pour les lecteurs du *Mercure* ces articles si variés sur l'histoire moderne qui se trouvent épars dans les *Miscellanées,* c'est toujours la même conscience et le même charme. Il avait le don de faire revivre une époque, et l'excellente habitude de commencer par y vivre lui-même.

Dans ses premiers ouvrages, cependant, il a fait de l'histoire et de la politique idéales, et s'écarte ainsi de la vérité. Dans son poème de *Cyrus,* par exemple, il imite Xénophon, et rêve l'union du beau et du bien dans un prince modèle, libérateur des peuples, le plus sage des rois et le plus vertueux des hommes. Mais bientôt après il adopte des maximes plus vraies, et déclare que, même dans un roman, à plus forte raison dans une histoire, les caractères doivent être avant tout conformes à la réalité, à la nature (1). Il commence à saisir les vrais motifs qui dirigent les hommes et les princes, à peindre les personnages tels qu'ils sont et non pas tels qu'ils devraient être (2). L'historien, pour lui, doit joindre les vues philosophiques à la parfaite connaissance du monde (3). Il doit rétablir la vraie

(1) V. la préface d'*Agathon,* en tête du 4e vol.
(2) *Agathon* (5e vol., p. 189).
(3) *Ibidem,* p. 192.

physionomie des princes ou de leurs favoris, sans se laisser éblouir par les faveurs que la fortune leur a prodiguées ou par l'adulation dont leurs contemporains les ont accablés (1). Mais il sait aussi modifier son jugement selon les époques et les circonstances, et tenir compte de l'état des mœurs et de l'esprit public lorsqu'il s'agit d'apprécier un gouvernement. « Les Titus et les Marc-Aurèle étaient trop parfaits pour leur époque ; mais un Claude, un Aureng-Zeb, ont été taillés tout juste sur le patron qui convenait le mieux à leur siècle (2). » De cette façon, l'histoire s'épargnera les vaines déclamations, et la Providence sera justifiée.

Peut-être cette manière d'envisager l'histoire l'a-t-elle conduit quelquefois au paradoxe, pour lequel nous avons vu qu'il avait naturellement un certain goût. Par exemple, il prendra le parti de César contre Brutus ou Caton (3) ; et l'on remarque, en général, qu'il aime à choisir dans l'histoire, pour le réhabiliter, un de ces caractères équivoques, de ces personnages discutés qui prêtent à toutes les hypothèses, et dont il peut sembler original de faire l'apologie (4).

Cette restriction faite, on ne peut qu'admirer l'art

(1) *Agathon* (6e vol., p. 48).

(2) V. le *Shah Lolo* (10e vol., p. 286).

(3) *Agathon* (5e vol., p. 200).

(4) V. les portraits ou l'histoire d'Aspasie, de Laïs, de Diogène, dans ses romans philosophiques, ou les apologies de Julie, de Faustine (32e vol.), etc.

avec lequel Wieland nous présente, dans *Agathon*, des tableaux historiques d'une vérité complète, dont l'abbé Barthélemy n'approche qu'à peine dans son *Voyage du jeune Anacharsis*, publié à la même époque. Les mœurs athéniennes y sont dépeintes d'une façon remarquable. On voit l'homme qui a passé une partie de son temps à Athènes, non moins par son imagination que par la lecture des auteurs (1). Alcibiade, Aspasie, et toute cette brillante société, semblent revivre dans son ouvrage; nous sommes transportés tantôt à la cour de Syracuse, au milieu des intrigues qui entourent le tyran Denys; tantôt dans la république de Tarente, qui n'est pas aussi embellie que la Salente de Fénelon, parce que l'auteur a cherché avant tout à nous donner une idée exacte de ce que pouvait produire le gouvernement ou plutôt l'autorité d'un philosophe, sans dénaturer ni les faits ni le caractère d'un peuple. Partout c'est la vérité historique, appuyée sur les textes les plus précis; et cela jusque dans les moindres détails, comme ceux qu'il nous donne sur l'art de la danse chez les Grecs, et qui peuvent passer pour une excellente étude sur ce point si intéressant de leur histoire (2). Nul mieux que lui n'a compris et n'a fait sentir au lecteur toutes les merveilles de cette belle époque, de cet âge d'or des muses grecques, pour lequel il a tout l'enthousiasme

(1) *Agathon*, 5e vol., p. 89; 6e vol., p. 204, etc.
(2) V. *Agathon*, 6e vol., p. 219.

d'un ardent admirateur, sans cesser pour cela d'être un incorruptible historien (1).

En fait d'histoire grecque, celle évidemment que notre auteur avait le plus étudiée dans la première partie de sa vie, nous pouvons citer encore un excellent portrait d'Alexandre, et l'entrevue de ce roi avec Diogène, entrevue romanesque, si l'on veut, puisque Wieland l'a tirée presque tout entière de son imagination, mais qui n'est pourtant pas moins remarquable au point de vue de l'histoire que comme étude philosophique (2).

Rome paraît avoir attiré beaucoup moins l'attention de notre historien, car, sauf quelques articles qui se trouvent dans les *Miscellanées,* on ne rencontre dans ses ouvrages que peu d'allusions à cette grande république. On ne doit pas s'en étonner, si l'on songe que Wieland s'est tourné dès sa jeunesse et presque exclusivement vers la littérature et la philosophie grecques, et que la nature de son esprit comme de son goût le portèrent toujours dans la suite à fréquenter les auteurs grecs plutôt que les latins. Et d'ailleurs est-il possible d'agir autrement lorsqu'on veut remonter à la source du beau sous toutes ses formes? La Grèce a eu ce privilége qu'elle a enfanté, outre ses propres chefs-d'œuvre, la plu-

(1) V. entre autres un passage des *Grâces* (3e vol., p. 124).

(2) *Fragments de Diogène* (19e vol., p. 107 et suiv.). V. aussi un éloge d'Alexandre, en réponse aux déclamations de ses détracteurs, dans l'*Hist. de Danischmend* (9e vol., p. 302, en note).

part de ceux qui ont illustré les autres contrées, et qu'on a pu l'appeler à juste titre l'école éternelle du genre humain : n'est-il pas naturel que son histoire attire plus particulièrement tous ceux qui croient appartenir à sa descendance intellectuelle?

Nous avons eu occasion déjà de nommer une des victimes de la critique historique de Wieland, le stoïcien Caton, qu'il n'aime pas, et comme stoïcien et comme ennemi des Grâces (1). Il lui reproche de n'avoir pas compris son époque et de s'être conduit en philosophe maladroit, au lieu d'avoir tâché de rendre service à ses semblables. « A quoi te servait-il, Porcius, d'étaler comme un modèle aux yeux de la reine du monde ce bon vieux temps et cette modération obligée de Rome encore pauvre? Les mœurs changent avec le temps. Lucullus, enrichi des trésors de l'Asie, pouvait-il, comme Curius, s'asseoir devant un maigre repas?... Avoue que les Césars et les Pompées n'avaient pas autant de tort que tu le croyais. Un Caton était, à l'époque de César, ce qu'était le héros de la Manche, lorsque Cervantes le créa (2). »

L'histoire de France, celle surtout du Moyen-Age où il a puisé la plupart de ses poèmes de chevalerie, lui était presque aussi familière que celle de la Grèce. On peut s'en convaincre en lisant, outre ces poèmes eux-mêmes, les notes dont il les accompagne, celles

(1) V. les *Grâces* (3e vol., p. 126).
(2) La *Vie est un rêve* (3e vol., p. 238).

surtout qui suivent *Obéron,* et où il cite l'histoire de France de Legendre ainsi que divers ouvrages qui lui avaient fourni les renseignements les plus variés sur la géographie, les mœurs, les événements remarquables, la topographie, etc. (1).

A la suite de son opéra de *Rosemonde* se trouve une longue dissertation sur cette princesse : dans ces quelques pages, il traite à fond toute une époque de l'histoire d'Angleterre, et applique les principes d'une sage critique à la discussion des divers témoignages qui la concernent (2).

Nous pourrions indiquer un plus grand nombre de passages dans lesquels Wieland effleure ou traite à fond des questions d'histoire, et toujours avec la même conscience et la même méthode. Pour l'histoire de France, seule, on trouve des ouvrages entiers, comme les *Dialogues et dissertations sur la République française* (3); ou des parties importantes d'ouvrages, comme dans le *Miroir d'or,* dont une bonne moitié n'est que l'histoire de Louis XIV ou de Louis XV légèrement déguisée; ou enfin de nombreux articles recueillis dans les *Miscellanées.* Mais il nous suffira d'avoir attiré l'attention sur ce point, et de constater que Wieland n'avait négligé aucune partie de l'histoire de l'humanité.

(1) Il cite encore l'*Histoire de France* de l'abbé Daniel (préface d'*Agathon,* 4e vol.).

(2) V. 28e vol., p. 411.

(3) V. plus haut, p. 167.

Quant à sa patrie, il ne la négligea pas non plus, et ses connaissances historiques à cet égard étaient de beaucoup supérieures à celles de la plupart de ses contemporains, à en juger surtout par les articles de fond qu'il publiait dans le *Mercure*. En l'accusant de manquer de patriotisme, on lui a fait injure : il voyait mieux qu'un autre les ridicules de ses compatriotes et les vices de leurs gouvernements ; mais il appréciait aussi leurs avantages, et a toujours saisi avec empressement l'occasion de louer son pays. Il admirait le caractère allemand, « si bon et si pieux » dès la plus haute antiquité (1) ; il songeait aux moyens de rendre l'Allemagne plus unie, plus forte et plus heureuse (2). Il comprenait, tout cosmopolite qu'il était, les devoirs du citoyen envers l'État, et il a reconnu quelque part que ce sentiment patriotique, poussé même jusqu'à l'orgueil national, était un de ceux qui contribuaient le plus à rendre les peuples aussi grands que vertueux (3).

Un homme qui a traité tant de sujets différents et qui possédait l'art de vivre à la fois dans tant d'époques et de contrées diverses, devait forcément être inexact par endroits et tomber dans quelques erreurs de détails. Tels sont les anachronismes que l'on peut relever de temps à autre dans ses ouvrages, et qui sont plus rares qu'on ne devrait s'y attendre ; ils se

(1) *Sixte et Claire* (10e vol., p. 142).
(2) V. notamment son *Discours patriotique* (30e vol.).
(3) V. le *Miroir d'or* (8e vol., p. 215).

rencontrent d'ailleurs dans ses poèmes plutôt que dans ses romans et ses autres écrits en prose, et l'on est forcé de reconnaître en somme que Wieland a été, pour l'exactitude des faits non moins que pour la rigueur de la méthode, un des réformateurs de la science historique en Allemagne, à une époque où Herder n'avait pas encore écrit sa *Philosophie de l'histoire* (1).

La politique n'est une science qu'à la condition d'être éclairée par l'histoire : si celle-ci est défectueuse, la première ne peut guère procéder que par tâtonnements et par hypothèses; l'expérience vient généralement démentir la théorie. C'est ainsi que Wieland, à l'âge de vingt-cinq ans, lorsqu'il ne connaissait encore l'histoire que par la Cyropédie, s'était fait une sorte de politique idéale, très imparfaite évidemment, dont les maximes se trouvent dans son poème de *Cyrus* et dans plusieurs autres de ses écrits d'alors. Il avait même composé un traité de politique qu'il n'a pas conservé avec les autres essais de sa jeunesse. Mais bientôt il étudie mieux l'histoire, comme il observe mieux l'humanité : alors ses idées se modifient en politique comme ailleurs, et bien que fidèle à l'amour de la liberté et à ses principes humanitaires, il fait une part plus large à la réalité, à la pratique, des concessions plus grandes à la

(1) Elle est de 1774; le *Miroir d'or* de Wieland a paru en 1772.

nature des hommes et à la nécessité des circonstances. Écoutons ce qu'en dit Agathon, au retour de ces voyages que l'auteur lui a fait accomplir pour achever son éducation philosophique : « Il vit partout la législation, le gouvernement et la police remplis de vices et de défauts ; mais il vit aussi que les hommes seraient encore bien plus méchants et plus malheureux sans ces lois, ces gouvernements et cette police. Il entendit partout des plaintes s'élever contre les abus, vit que chacun voudrait assister à une réforme du monde, qu'une foule de gens s'offraient pour travailler à cette réforme et ne tarissaient jamais en propositions de cette espèce ; mais il ne vit personne qui voulût commencer par se réformer soi-même, et il s'expliqua ainsi parfaitement pourquoi rien ne s'améliorait dans aucun pays. Il vit partout les hommes dominés par deux tendances opposées, le désir de l'égalité, et celui de gouverner ses semblables à sa fantaisie ; et il resta convaincu que, si l'on ne remédiait pas à ce mal, aucun changement de gouvernement ne pouvait rendre les hommes plus heureux ; mais qu'ils tourneraient dans un cercle éternel, passant du despotisme royal et de l'orgueil aristocratique à la tyrannie du peuple et de la canaille, pour revenir ensuite à leur premier état, jusqu'à ce qu'une constitution établie sur les principes de la morale et de la religion la plus pure, et une éducation dirigée par les mêmes principes, eussent pu maîtriser chez tous les hommes l'instinct

bestial qui les pousse à la licence et à l'arbitraire (1). »

Nous voilà bien loin de l'idéal, car Agathon semble douter qu'il puisse voir de si tôt réaliser ses espérances. Wieland prend désormais les hommes tels qu'ils sont, et ce qu'il faut tâcher d'obtenir, selon lui, c'est qu'ils consentent à s'améliorer peu à peu par l'éducation pour améliorer par suite leurs constitutions et leurs gouvernements. Aussi se montre-t-il sévère pour les utopies en général, et notamment pour la *République* de Platon : « On a vu de tout temps que les esprits spéculatifs n'ont pas été heureux quand ils sont sortis du domaine de la philosophie pour se risquer sur le terrain de la vie pratique. Et pouvait-il en être autrement, lorsqu'ils sont habitués, dans leurs *Utopies* et leurs *Atlantides*, à inventer d'abord une constitution, et ensuite seulement, à se fabriquer de prétendus hommes qui doivent se conduire d'après leurs lois aussi exactement que les rouages d'une montre obéissent, par la force du mécanisme, aux mouvements que leur imprime l'artisan? Il est facile de voir que c'est le contraire qui arrive dans le monde réel. Les hommes y sont ce que la nature les a faits; et l'essentiel est d'étudier ceux que l'on a devant soi, dans toutes les circonstances et toutes les conditions, jusqu'à ce que l'on sache aussi exactement que possible quelle est

(1) V. *Agathon* (6e vol., p. 328).

leur nature. Et quand on sait cela, les règles d'après lesquelles on doit les gouverner viennent se présenter d'elles-mêmes ; alors seulement il est temps de faire des plans de conduite. Mais, ô vous, lumières éclatantes de notre siècle si éclairé, quand croyez-vous que ce temps viendra pour l'humanité [1] ? »

Ce dernier trait est à l'adresse de J.-J. Rousseau et de quelques autres inventeurs de belles constitutions que Wieland prendra bientôt à partie dans des opuscules uniquement consacrés à la politique.

Il ne faudrait pas accuser notre auteur d'avoir entièrement sacrifié, par amour de la sagesse pratique, ces idées généreuses, mais impraticables, qui excitent facilement l'enthousiasme de la jeunesse et paraissent encore si belles, même dans l'âge mûr, à tous les hommes de cœur. Lui aussi aimait la liberté et rêvait l'affranchissement du genre humain, et plus d'une fois sa verve satirique s'est donné carrière contre la tyrannie et les tyrans. Même dans des pièces légères ou des opéras, il profite de l'occasion qui peut s'offrir à lui de malmener le pouvoir royal et le droit divin [2]. Le *Miroir d'or* tout entier est en somme une satire du despotisme [3] ; il faut, en le lisant, songer à tous les abus qu'il s'agissait

[1] V. *Agathon* (5e vol., p. 244-245).

[2] V., par exemple, le *Shah Lolo* (10e vol., p. 279), et surtout les dernières scènes de la comédie lyrique de *Pandore* (28e vol., p. 370).

[3] V. plus haut, p. 139.

de flétrir et de faire cesser, car il a évidemment perdu, depuis cette époque, une partie de son intérêt et de sa vérité. S'il eût été écrit en français, la langue universelle et surtout politique au XVIII^e^ siècle, ce livre aurait produit tout l'effet des écrits de Voltaire et des Encyclopédistes, comme il en a tout le mérite. Non seulement Wieland y critique et y sape les mauvais gouvernements, il y propose encore le modèle d'un bon prince et d'une bonne administration (1). Sa pensée semble donc être que, provisoirement du moins, les hommes n'ont rien de mieux à désirer ni à espérer, en fait de gouvernement, que de vivre sous la domination d'un prince humain et sage, éclairé par la philosophie sur ses droits et sur ses devoirs, comme, du temps de Tacite, au jugement de ce grand historien et de ce profond politique, Rome ne pouvait plus penser à une constitution républicaine, et devait se contenter d'avoir un bon empereur (2).

Ce n'est pas que Wieland fût dénué de cette tendresse instinctive qu'éprouve tout philosophe et que partageait Tacite lui-même, pour la forme de gouvernement la plus libérale de toutes, pour la république, ce rêve de tous les grands esprits et de tous les grands cœurs. On n'a qu'à lire, pour se convaincre du contraire, sa *République de Diogène* (3),

(1) *Miroir d'or*, 8^e^ vol., p. 140.
(2) V. Tacite, *Hist.*, l. I, c. XVI.
(3) V. au 19^e^ vol., p. 117 et suiv.

qui est sans doute un jeu d'esprit, comme l'auteur le reconnaît tout le premier, mais qui prouve cependant de quel côté se seraient portées les préférences de Wieland. On trouve encore, disséminés dans ses œuvres, divers passages où se manifeste la même préférence. Mais il reconnaît toujours que l'existence et la bonne harmonie d'une république est absolument subordonnée à l'intelligence et à la vertu d'un bon administrateur, d'un Archytas par exemple [1]; et quand cet administrateur manque, comme c'est l'habitude, et que les citoyens n'ont pas toutes les qualités requises pour bien jouir de leur liberté, ce qui est fréquent, alors une république lui paraît aussi mauvaise, et peut-être plus, que la pire des monarchies. « On m'avait enseigné, dit Agathon, que tout l'édifice de la constitution républicaine reposait sur la vertu. Les Athéniens m'apprirent, au contraire, que la vertu pour elle-même n'est nulle part moins estimée que dans une république, excepté le cas où l'on a besoin de ses services; et même, dans ce cas, elle est aussi estimée et souvent mieux récompensée sous un despote [2]. » Dans ce même roman d'*Agathon,* qui, à certains égards, peut être regardé comme le résumé des opinions de Wieland, Aristippe, ce personnage favori de notre auteur, expose des idées analogues, et considère la monarchie « comme la forme de

[1] V. *Agathon* (6e vol., p. 144).
[2] *Ibidem* (5e vol., p. 106).

gouvernement la plus simple, la plus noble et la plus conforme à l'analogie du grand système de la nature (1). » Après avoir comparé ensemble les vices républicains et les vices monarchiques, notre auteur préfère ces derniers comme moins hypocrites et moins dangereux (2). Mais il ne peut s'empêcher de trouver que le droit des monarques repose principalement sur leur force, et qu'ils ne tiennent pas toujours à mériter l'affection et l'estime de leurs sujets. « Les potentats paraissent être, en général, très indifférents sur l'opinion que l'on peut avoir de leur manière de gouverner..., et surtout lorsqu'ils prennent la précaution d'avoir sous la main cent cinquante mille hommes bien armés, avec l'aide desquels ils peuvent espérer, non sans raison, de se mettre au dessus de l'opinion de tous les citoyens paisibles du monde entier (3). » Le tout est de tirer le meilleur parti possible des velléités de sagesse et de vertu que peuvent avoir les souverains, sans songer à les renverser ni à modifier la forme du gouvernement. C'est un peu la morale de la célèbre fable d'Ésope, si bien présentée par La Fontaine. Vous ne pouvez pas rester en république, eh bien ! gardez au moins votre soliveau, de peur de rencontrer une grue !

Voilà pourquoi Wieland semble si souvent, et

(1) *Agathon* (6e vol., p. 12).
(2) *Ibidem*, p. 84.
(3) *Ibidem*, p. 28.

surtout dans ses derniers ouvrages, revenir sur les concessions qu'il avait faites aux idées libérales ; il n'y a là aucune contradiction, mais le développement habituel de la pensée intime de notre auteur, et de ces principes de modération et de sagesse pratique appliqués à la politique comme à la philosophie. Il voudrait que cette modération se trouvât partout, même dans l'étendue des États ; car il pense que si la république est possible quelque part, c'est seulement dans les États de médiocre importance, et il ne désire nullement que les petites républiques ou les petites principautés soient remplacées par de grandes puissances : « Dans un cercle d'action plus vaste, on peut briller davantage ; mais dans un petit, on peut faire plus de bien (1). »

Il s'agit, dans tout ce qui précède, d'histoire ancienne ou de considérations générales sur l'humanité, c'est à dire toujours, plus ou moins, de théories et d'inductions. Passons au domaine de la pratique, et voyons quelle a été la conduite ou la manière de voir de Wieland vis à vis du plus grand événement politique de son temps et peut-être de tous les siècles. C'est surtout à cause de ses opinions si diverses et en apparence si opposées sur la Révolution française, qu'on lui a reproché d'avoir déserté le drapeau de la démocratie et des idées libérales. Mais il n'a jamais été démocrate, pas plus que

(1) V. la fin d'*Agathon* (6e vol., p. 331). V. aussi son *Discours patriotique sur l'Allemagne* (30e vol., p. 349 et suiv.).

Voltaire, dans le sens qu'on attache souvent à ce mot; et c'est au nom de la vraie liberté qu'il a condamné les excès et jusqu'aux principes de la République de 1792 (1). Après avoir prévu et même appelé de ses vœux une rénovation de la politique et de la société (2), après avoir deviné et presque raconté d'avance les circonstances principales de la Révolution française (3), il voit avec peine la tournure que prennent les événements, déplore les résultats de la révolution, et ne voit plus de salut pour la France que dans les bras d'un dictateur (4).

Aussi les ouvrages de Wieland qui suivirent l'établissement de la République française portent-ils tous, plus ou moins, la trace de cette préoccupation et des efforts qu'il faisait, au nom de ses principes de modération, pour réagir contre les idées mêmes qu'il avait soutenues autrefois. Il aime et estime encore ces idées libérales, mais il n'ose plus les exposer avec la même franchise devant un public trop prompt à les mettre en pratique et trop disposé à les mal interpréter. S'il y a eu réaction dans le sens monarchique, comme semblent l'indiquer ses écrits d'alors, c'est qu'il croyait, en somme, devoir

(1) V. surtout les opuscules des 30e, 31e et 32e vol., dont nous avons parlé plus haut, p. 167.

(2) V. notamment 29e vol., p. 312; 15e vol., p. 304; 5e vol., p. 193.

(3) *Miroir d'or* (8e vol., p. 73).

(4) V. en note, à la fin d'*Agathon* (6e vol., p. 332), une violente sortie contre la République française (éd. de 1794).

agir ainsi dans l'intérêt bien entendu de la liberté et de l'humanité.

L'humanité, telle est la vraie patrie de Wieland, et, sans s'arrêter aux mesquines dissensions entre peuples et pays rivaux, il veut que le genre humain marche d'un pas ferme et régulier vers le but de sa destinée, vers le bonheur. Il est cosmopolite dans toute la force du terme, et il a trop souvent revendiqué ce nom (1), il l'a trop réellement mérité, pour qu'on n'en fasse pas un de ses titres de gloire. Nous ne reviendrons pas sur sa polémique contre J.-J. Rousseau (2), dans laquelle il n'est entraîné que par son amour ardent pour le genre humain; rappelons seulement la conclusion qu'il a indiquée lui-même à la fin de ces opuscules : « Utiliser de son mieux le sol de ce globe terrestre, perfectionner et embellir le plus possible la vie humaine, tel doit être le noble but de toutes les tendances que l'homme a reçues de la nature (3). » La civilisation ne peut s'opérer d'un seul coup, et nous n'en voyons guère que l'aurore; mais il ne faut pas désespérer de son avenir : elle s'établira un jour sur tous les peuples, grâce au concours des lettres, des sciences et des arts, au perfectionnement de la morale et de la religion, et l'humanité entière pourra jouir alors de ce

(1) V. divers passages de ses *Œuvres*, dans *Agathon, les Abdéritains*, et surtout au 30e vol., p. 395.

(2) V. plus haut, p. 153.

(3) 29e vol., p. 239.

bonheur qu'elle n'a fait que rêver jusqu'à présent (1). Les hommes ont l'instinct de la société ; c'est par le développement de cet instinct qu'ils hâteront leurs progrès (2).

La vie sociale a des exigences, et Wieland ne cherche pas à dissimuler toutes les difficultés qui peuvent surgir à cet égard ; mais l'économie politique n'était pas encore une science positive à cette époque, et ce n'est que par des réflexions assez courtes, surtout dans le *Miroir d'or,* qu'il nous expose ses idées sur la richesse publique. Une des pensées les plus justes et les plus neuves qui s'y trouvent exprimées, c'est que la vraie économie, dans un État comme chez un particulier, consiste souvent à faire une dépense assez élevée pour obtenir un résultat complet, au lieu qu'une petite dépense, qui n'aboutit à rien de bon, n'a pour résultat qu'une perte d'argent (3) : maxime qui a été souvent négligée par les princes, et plus souvent encore par des peuples, ou, pour parler comme Wieland, par des Abdéritains.

En résumé, la politique de Wieland n'est ni égoïste, ni pusillanime, ni terre-à-terre, comme on le lui a reproché, mais sensée, pratique et vraiment humaine, c'est à dire qu'elle ne s'égare pas dans les

(1) 29e vol., p. 301 et suiv.
(2) *Ibidem,* p. 181.
(3) V. le *Miroir d'or* (8e vol., note de la p. 218).

hauteurs idéales, mais qu'elle tâche de s'adapter, comme il l'a si bien dit lui-même, à la connaissance et à la nature de l'humanité. L'influence de ses idées, dont nous parlerons plus loin, n'a pas été bien grande, il faut l'avouer; mais cela ne doit en rien diminuer pour nous le mérite de l'auteur, qui, en histoire et en politique, comme en philosophie et en littérature, a frayé à ses compatriotes une voie nouvelle.

# CHAPITRE IV.

## WIELAND TRADUCTEUR ET IMITATEUR DES LITTÉRATURES ANCIENNES OU ÉTRANGÈRES.

---

On a dit que Wieland avait cherché à faire passer dans la littérature allemande la substance de toutes les autres littératures, anciennes ou modernes; qu'il était avant tout un génie imitatif, et qu'il s'était principalement efforcé de faire triompher en Allemagne le goût français.

A ces jugements, il y a, selon nous, une grande restriction à faire : c'est que, malgré ses continuelles imitations, il reste néanmoins lui-même, et, dans une certaine mesure, allemand. S'il se rapproche volontiers des écrivains français, qui étaient considérés alors, non sans raison, comme les arbitres du goût et les modèles du bon ton, il est encore plus grec que français, et ne se prive pas non plus de l'imitation des auteurs anglais, italiens, ou même espagnols. Mais il est vrai aussi que ses points de contact avec la littérature française contribuèrent

plus que tout le reste à lui donner une grande influence sur la société de son temps, tributaire de la France pour tout ce qui était du domaine de l'esprit et des belles manières.

La multiplicité, la variété de ses imitations, et l'habileté avec laquelle il les fait, lui donnent une originalité incontestable, surtout aux yeux des critiques impartiaux, qui savent combien la mise en œuvre, en matière littéraire, est plus importante que l'invention.

Dans ses premiers ouvrages, il copie plutôt qu'il n'imite, et lui-même ne fait aucune difficulté de le reconnaître plus tard : « Il se laissait, dit-il, entraîner par ses lectures au point d'emprunter ensuite, malgré lui, la manière et jusqu'aux expressions de son auteur favori (1). » Ailleurs il reconnaît que, dans cette première période de sa vie littéraire, il usait sans scrupule de la méthode trop facile de Bodmer, et pillait, sans les nommer, tous les auteurs anciens ou modernes (2). Dans *Jeanne Gray,* il imite servilement par endroits, et pour le plan même de la tragédie, l'auteur anglais Nicolas Rowe. Il croyait sincèrement, en effet, comme le naïf Bodmer, que ces plagiats étaient permis et même méritoires.

Mais dès qu'il a conquis son indépendance littéraire aussi bien que religieuse, il entend d'une manière toute différente les droits et les devoirs de

(1) V., au 25e vol., la préface de ses *Épîtres morales* (éd. de 1797).
(2) *Sympathies,* 29e vol., p. 50 (en note).

l'imitateur : il sent dès lors qu'il ne suffit pas d'imiter, et qu'il faut encore et surtout s'approprier ses emprunts; et c'est ce qu'il a toujours fait depuis avec le talent le plus remarquable.

L'histoire de ses imitations et de ses rapports avec les littératures étrangères est en somme l'histoire de sa vie et de ses œuvres. Nous n'entreprendrons pas de la retracer ici, et il nous suffira d'en marquer les traits les plus saillants pour en définir ensuite les principaux caractères.

Rappelons-nous d'abord l'étonnante érudition de cet enfant, qui, à l'âge où l'on ne songe qu'au plaisir, a déjà lu ou plutôt dévoré tant d'auteurs latins, grecs et français : nous ne serons pas étonnés de voir chez lui dès cette époque, et pour toute sa vie, une tendance irrésistible, naturelle, à se servir de leurs idées et de leurs expressions. De là cet abus qu'il a lui-même signalé à propos de ses premiers écrits et dont il eut le bon goût de se corriger assez tôt.

Les livres sacrés avaient exercé une influence non moins grande sur sa jeune imagination, et l'on retrouve sans peine dans les œuvres de sa jeunesse, même lorsqu'elles sont imitées de Xénophon, des inspirations toutes bibliques (1). L'admiration universelle qu'excitait alors la poésie de Klopstock, le milieu dans lequel vivait le jeune Wieland, les idées mystiques de Bodmer et de ses amis, contribuaient

(1) V. notamment un passage du Ve chant de *Cyrus* (26e vol., p. 375).

naturellement à développer en lui le goût et l'imitation de la littérature religieuse.

Mais cette imitation se retrouve bien rarement dans les œuvres suivantes, et, dès sa première jeunesse, on peut voir que toutes ses préférences se sont toujours portées vers les auteurs anciens. C'est par eux aussi qu'il finit sa carrière, avec ces traductions, remarquables à plus d'un titre, que nous n'avons pas examinées dans l'appréciation de ses œuvres, mais qui méritent pourtant une mention. Notons d'abord celle des *Épîtres* d'Horace (1782), puis des *Satires* du même auteur (1786); celle de Lucien (1788-89); le *Musée attique* (1796-1805), où paraît la traduction de divers auteurs grecs, et celle notamment de plusieurs comédies d'Aristophane; et enfin, les *Lettres* de Cicéron (1808). Toutes ces traductions se distinguent moins par l'exactitude littérale que par les vues qu'elles ouvrent au lecteur sur ces différents ouvrages, et Wieland les a accompagnées de notes excellentes où il traite avec esprit, avec originalité, toutes les questions qui se rattachent à ces auteurs et à leurs écrits; la plupart, comme pour Lucien, par exemple, font encore autorité parmi les savants (1).

On peut dire que le grec était devenu la langue mère de Wieland. A quatorze ans il lisait Xénophon, et, durant les années qui suivirent, tous les grands

(1) V. les notes assez nombreuses empruntées à notre auteur par M. Talbot dans sa traduction des *Œuvres* de Lucien.

écrivains de la Grèce passèrent successivement sous ses yeux et dans sa mémoire. Il avait surtout une tendresse inexprimable pour Xénophon, dont il méditait sans cesse la *Cyropédie* et les *Mémorables* : il appelait ce dernier ouvrage « l'évangile de la rédemption du monde par les Grecs. » Le personnage de Cyrus, dans le poème de ce nom, est modelé sur le héros de la *Cyropédie,* et c'est à l'imitation de Xénophon que notre auteur rêve, dans cette œuvre de sa jeunesse, l'union du beau et du bien (1) ; c'est « la Vénus chaste et vertueuse de Xénophon » qu'il invoque au début de son poème (2). Il avoue lui-même que son roman d'*Agathon* a plus d'un trait de ressemblance avec la *Cyropédie* (3). Pour lui, Xénophon est un des plus fidèles disciples des Grâces (4). Et même à l'époque où il se vouait entièrement à la religion, au mysticisme, où il damnait les auteurs légers et profanes, il faisait grâce à Xénophon (5). C'est par cet auteur qu'il avait connu Socrate, et, comme nous l'avons vu plus haut, le père du spiritualisme grec a bénéficié auprès de Wieland de cette faveur qu'il accordait à l'*Abeille attique.*

Platon eut part aussi à cette faveur, mais moins longtemps que son maître. On voit, par quelques

(1) V. le *Banquet* de Xénophon.
(2) 26e vol., p. 294.
(3) 4e vol., avant-propos de l'*Agathon*.
(4) Les *Grâces* (3e vol., p. 122).
(5) *Sympathies* (29e vol., p. 25).

passages d'*Agathon*, de *Théagès*, etc., que notre auteur l'avait lu et le connaissait à fond dès sa jeunesse (1).

La mythologie grecque l'avait attiré de bonne heure et lui a inspiré, dans la suite, son poème des *Grâces*, ou du moins les passages les plus charmants de cette idylle (2). Il l'avait étudiée à sa source dans Homère, et l'on trouve des réminiscences de l'*Odyssée* dans ses *Épîtres morales* (3), dans *Cyrus* (4), où il abuse quelquefois des épithètes homériques, telles que « les paroles ailées (5); » d'autre part, les descriptions de mêlées ou les énumérations de peuples et de guerriers à la façon de l'*Iliade* (6) prouvent évidemment que, pour composer son poème, Wieland avait les yeux fixés sur Homère. Il cite ce poète dans les *Grâces* (7), où il se permet cependant une sortie contre les dieux d'Homère (8), ce qui nous autorise à croire que, tout en admirant le père de la poésie grecque, il n'en comprenait pas toujours la sublime simplicité.

Un des plus jolis vers de ce poème est presque littéralement traduit d'Hésiode : « La moitié que

(1) *Agathon* (6e vol., p. 192), et *Théagès* (33e vol., p. 222).
(2) Les *Grâces* (3e vol., p. 66).
(3) 25e vol., p. 396 (en note).
(4) 26e vol., p. 293.
(5) *Ibidem*, p. 312.
(6) V. le IIe et le IVe chant (26e vol., p. 324 et 352).
(7) 3e vol., p. 76.
(8) *Ibidem*, p. 120.

ne couvre pas le voile est plus considérable que le tout (1). »

Il aimait Théocrite, dont il oppose l'admirable simplicité à la mignardise de ses modernes imitateurs (2).

Quant à Euripide, il prend soin de nous dire lui-même qu'il l'avait étudié avec amour dans son jeune âge, au point de vue philosophique autant qu'artistique, et c'est à son *Ion* qu'il a emprunté les traits principaux qui composent le caractère d'Agathon (3). Plus tard, il lui emprunta une tragédie entière, l'*Alceste,* dont il fit un opéra, et au sujet de laquelle s'éleva cette bienheureuse discussion entre lui et Gœthe, dont nous avons parlé plus haut (4).

Nous ne savons s'il comprenait mieux Pindare que ne le faisaient la plupart des gens de lettres d'alors; mais il lui accorde son admiration, et paraphrase, dans *Agathon,* quelques vers de ce poète sur les *Grâces,* en déclarant, dans une note, qu'on doit désespérer de les traduire d'une façon digne d'un pareil auteur (5).

Dans sa première jeunesse, les poètes érotiques, et surtout Anacréon, avaient dû lui donner de terribles distractions, à en juger par les anathèmes dont

(1) 3e vol., p. 99.
(2) *Ibidem,* p. 88.
(3) 4e vol., avant-propos de l'*Agathon.*
(4) V. dans la Ire partie, p. 128.
(5) V. 6e vol., p. 198, et la note, p. 334.

il les poursuit à l'époque de sa plus grande ferveur religieuse (1) ; mais il ne manqua pas, dans la suite, de faire une complète réparation à cet aimable poète, qu'il appelle le Gleim des Grecs (2). Nous aimons à croire que, dans l'intention de Wieland, l'éloge était plus flatteur pour Gleim que pour Anacréon.

Sans multiplier à l'infini les citations, nous admettrons donc que notre auteur avait lu, relu, et fait passer dans sa mémoire ou plutôt dans son âme la plupart des grands poètes grecs, et nous constatons que ses écrits portent dès l'origine la trace évidente de ces lectures et de cette prédilection. Mais tout en préférant d'abord les poètes, dont la société est toujours plus agréable aux jeunes gens, il n'avait pas négligé les prosateurs, et, plus tard surtout, il semble s'adonner tout spécialement à leur étude.

Les historiens grecs lui sont familiers, et c'est après avoir vécu pour ainsi dire avec ses personnages dans les œuvres d'Hérodote, de Thucydide et de Plutarque, qu'il raconte leur histoire et ressuscite leur existence. Il a même emprunté à Thucydide l'habitude de faire exposer à ses héros, dans de longs discours, leurs opinions politiques et leurs maximes de gouvernement (3).

(1) V. l'*Anti-Ovide* (25e vol., p. 224) et les *Sympathies* (29e vol., p. 23).

(2) Les *Grâces* (3e vol., p. 72).

(3) V. notamment les discours qui se trouvent dans *Agathon* (par exemple, au 5e vol., p. 79).

Non content de connaître parfaitement lui-même les auteurs du siècle de Périclès, il voulut leur donner en Allemagne la vogue qu'ils méritaient, et publia, dans ce but, le *Musée attique* (1796-1805), puis le *Nouveau Musée attique* (1805-1809), où il consacre presque uniquement tout son talent à reproduire les principaux chefs-d'œuvre de la Grèce. Ses auteurs favoris, dans cette dernière partie de sa carrière, sont Aristophane et Lucien. Ces deux auteurs semblaient convenir plus que tous les autres à son esprit, et rentraient merveilleusement dans sa manière d'écrire. Après avoir dit du mal d'Aristophane dans sa jeunesse (1), il lui fit amende honorable, et voulut, en témoignage de son admiration, faire passer dans la langue allemande quelques-unes de ses meilleures comédies, comme les *Acharniens*, les *Chevaliers*, les *Oiseaux;* il le défendit même contre le reproche d'avoir, par ses *Nuées*, provoqué la condamnation de Socrate (2). Quant à Lucien, il le reconnut pour son maître dès 1758, année où il fit une étude approfondie de ses œuvres, et se proposa même d'en extraire la substance dans un vaste roman qu'il aurait intitulé : *Histoires vraies de Lucien le Jeune*. Il ne réalisa pas ce plan, mais Lucien n'y perdit pas; car, mûri par l'âge et par un plus long commerce avec son auteur, Wieland le fit encore mieux connaître dans la suite, et par sa tra-

(1) V. 25e vol., p. 207, et la note, p. 405.
(2) V. aux *Miscellanées* (34e vol.).

duction, et par les nombreux ouvrages qu'il écrivit dans sa manière (1).

Cette influence que Lucien exerça sur son talent se manifeste déjà de très bonne heure dans des passages nombreux de ses œuvres : dans *Agathon* (2), dans les *Contes badins* (3), etc. On peut dire que, dès cette époque, Wieland n'a plus qu'une ambition : c'est d'être le Lucien de l'Allemagne, comme Voltaire a été celui de la France.

Nous avons dit plus haut qu'il avait toujours préféré les auteurs grecs aux auteurs latins : mais cela ne doit pas faire supposer qu'il eût une moindre érudition dans la littérature latine que dans la grecque. Son premier poème, intitulé *De la Nature,* n'est pas moins une imitation qu'une réfutation de Lucrèce. L'influence de ce poète se fait sentir encore dans les *Épîtres morales* (4), et, dans la première partie d'*Agathon,* il discute une théorie de Lucrèce sur l'amour (5).

Les réminiscences de Virgile abondent dans ses premiers ouvrages (6) ; mais on retrouve plus diffi-

(1) V. plus haut, p. 171.
(2) V. 5e vol., p. 178.
(3) *Diane et Endymion* (10e vol.); *Combabus (ibidem).*
(4) V. 1re épit. morale (25e vol., p. 147).
(5) 4e vol., p. 206. (V. Lucrèce, IVe livre, v. 1151.)
(6) V. surtout la 7e épît. morale (25e vol., p. 186); *Cyrus* (26e vol., p. 326, 367 et suiv.); *Agathon* (6e vol., p. 170), où se trouve un orage calqué sur celui du IVe livre de l'*Énéide,* etc.

cilement l'imitation de ce poète dans les œuvres suivantes, et une citation fautive d'un vers très connu, que Wieland rapporte en note à la fin d'un de ses poèmes romantiques, nous autorise à croire que les vers de Virgile ne lui étaient plus aussi familiers à cette époque que dans sa première jeunesse (1).

Ovide lui a inspiré un de ses premiers essais, une réfutation assez faible, l'*Anti-Ovide*, et plus tard quelques imitations insignifiantes, les traits principaux d'un de ses contes (2), et un petit opéra-comique intitulé *le Jugement de Midas*.

Horace a été certainement, de tous les auteurs latins, celui qui, par la nature de son esprit et le caractère de sa philosophie, devait inspirer le plus de sympathie à Wieland, une fois qu'il s'est trouvé dans sa voie définitive. Mais auparavant déjà, il professait la plus vive admiration pour cet aimable poète, bien qu'il ne partageât pas toujours sa manière de voir (3); dans plusieurs de ses épîtres morales, il vante Horace comme un vrai sage, et

(1) C'est à propos d'une parodie de Virgile dans *Clélie et Sinibald* (11e vol., p. 173); Wieland cite en note le vers connu :

Quæsivit cœlo lucem ingemuitque reperta,

sous la forme bien différente que voici :

Quæsivit cœlo *requiem* ingemuitque *negata*.

De pareilles erreurs lui sont, du reste, arrivées plusieurs fois pour les citations latines.

(2) *Aurore et Céphale* (10e vol., p. 51).

(3) V. les *Épîtres morales* (25e vol., préface de la 3e édition).

développe sérieusement les paradoxes stoïciens dont l'ami de Mécène a égayé ses *Épîtres* (1). Les œuvres suivantes portent souvent la trace des réminiscences d'Horace ; mais l'esprit même de ce poète se retrouve plutôt dans les écrits de la deuxième et de la troisième période, dans *Agathon*, par exemple, où Wieland développe la célèbre maxime : « *Nil admirari,* » qui a été en somme sa vraie devise comme celle de son siècle (2). C'est encore cette maxime qu'il a louée plus tard dans les notes dont il a accompagné sa traduction d'Horace (3) ; et il n'a pas manqué non plus de défendre son poète, à l'occasion, contre certaines attaques dont il a été l'objet, notamment pour l'histoire du bouclier (4).

Malgré quelques réminiscences de Juvénal ou quelques allusions à cet auteur qui se trouvent dans les premiers ouvrages de Wieland, et même dans *Agathon* (5), on peut croire que ce satirique ne lui inspirait aucune sympathie, et qu'il ne l'avait lu qu'au point de vue historique et pour la connaissance des mœurs romaines : ce genre de satire, violent, excessif, et souvent déclamatoire, ne convenait guère à la nature de son esprit.

(1) V. la 7e et la 8e épître de Wieland.

(2) V. au 6e vol., p. 67.

(3) V. la 5e épître d'Horace. On sait, du reste, que cette maxime était celle d'Aristippe, le philosophe favori de notre auteur.

(4) V. les observations de Wieland sur le « rejecta non bene parmula, » dans ses notes de la 2e épître d'Horace (à Julius Florus).

(5) 4e vol., p. 244 (en note).

Il n'en est pas de même de Térence, chez lequel il aimait à trouver cette philosophie aimable, ces sentiments humains et cette habitude de l'observation qui se remarquent partout dans ses propres ouvrages. Nous avons déjà vu combien il admirait et s'appliquait volontiers à lui-même la belle maxime du poète latin : « *Homo sum,* etc. » Un passage de don Sylvio nous montre qu'il considérait encore Térence comme un excellent maître de psychologie (1).

Sans vouloir énumérer ici toutes les citations que Wieland a empruntées à d'autres auteurs latins, ou les allusions qu'il fait à leurs ouvrages et à leurs idées, nous constaterons qu'il les connaissait presque tous, et que Tite-Live, Tacite, Sénèque, Apulée, Claudien, lui étaient aussi familiers que Cicéron, dont il finit par traduire les *Lettres* dans les dernières années de sa vie. Mais rappelons encore une fois que l'influence de tous ces auteurs, sauf celle d'Horace, lequel d'ailleurs est plutôt grec à tant d'égards, ne se fit jamais bien sentir dans l'ensemble de ses écrits et dans la nature même de son talent.

Ce sont les auteurs français qui, avec les Grecs, ont eu la plus grande part dans l'éducation littéraire et philosophique de Wieland. Dans son enfance, il avait appris le français sans maîtres, et la lecture de Voltaire, de Bayle, de La Mettrie, tout en inquiétant

(1) V. au 2e vol., p. 35.

sa foi religieuse, l'avait initié de bonne heure à l'esprit et au goût français (1). La belle société de Zurich et de Berne, puis la conversation et la bibliothèque du comte Stadion, achevèrent de le familiariser avec les œuvres fines et spirituelles que la France produisait alors en si grand nombre. Et, dans la suite, deux motifs le pousseront toujours à imiter la littérature française, celle surtout du XVIII^e siècle : il compte ainsi plaire davantage aux gens du monde, qui n'admettent que les œuvres marquées au coin du jour, c'est à dire dans le goût français; et, de plus, il espère introduire en Allemagne un sentiment plus délicat de l'élégance et de la beauté littéraire, rendre l'esprit de ses compatriotes plus fin, plus délié, plus pratique; enfin, naturaliser les Grâces dans un pays où elles n'avaient guère paru jusque-là.

Cette imitation n'est pas toujours très heureuse dans les premiers temps : on voit par certains passages de ses écrits d'alors (2) que son goût s'était égaré parfois, et qu'il ne savait pas encore distinguer, comme il le fit plus tard, les auteurs excellents de ceux qui n'étaient que médiocres, et la fadeur de l'hôtel de Rambouillet d'avec la grâce et la finesse de Fontenelle et de Voltaire.

(1) Il témoigna, du reste, à cette époque et pour cette raison, une profonde aversion contre les auteurs français, et Bodmer ne fit que l'encourager dans cette manière de voir.

(2) V., par exemple, son poème de *Cyrus, Araspe et Panthée*, et même quelques passages trop langoureux dans *Agathon*.

Bientôt cependant il apprend à choisir, et condamne avec raison la fadeur et la mignardise de tous ces écrivains presque inconnus aujourd'hui, qui pouvaient donner aux étrangers une si triste idée du goût français (1).

Nous ne saurions dire au juste dans quelle mesure il a connu, apprécié ou imité les écrivains du grand siècle; mais on retrouve sans peine dans ses œuvres la trace de leur lecture, et l'on peut voir que tous lui étaient plus ou moins familiers. Il y a quelque analogie, par exemple, entre *Jeanne Gray* et *Polyeucte;* on croirait voir une réminiscence de *Cinna* dans une scène de délibération politique qui se trouve dans *Agathon* (2); et il est probable que Corneille a figuré parmi les auteurs favoris de Wieland, à l'époque où il se livrait encore sans réserve aux nobles sentiments et à l'enthousiasme.

Pour Molière, le fait est bien plus certain, à n'en juger que par certains caractères qui, dans *Agathon* et ailleurs, rappellent forcément celui du *Misanthrope* (3) ou de *Tartufe* (4); mais Wieland a pris soin lui-même de nous avertir qu'il avait pratiqué Molière de très bonne heure : il nomme *Alceste* dans les *Sympathies* (5), *Tartufe* dans les *Épîtres*

(1) V. *Agathon* (5e vol., p. 182); les *Grâces* (3e vol., p. 64 et 75).
(2) 5e vol., p. 232.
(3) *Agathon* (6e vol., p. 110 et suiv.).
(4) *Musarion* (3e vol., p. 36).
(5) 29e vol., p. 11.

*morales*, et plus tard dans *Amadis* (1), *M. Jourdain*, le *Bourgeois gentilhomme*, dans ces mêmes *Épîtres morales* (2).

Boileau ne paraît pas lui avoir inspiré une bien vive sympathie, surtout dans sa vraie période littéraire. Ce qu'il y a de plus positif à son égard dans les œuvres de Wieland, c'est une note de l'*Amadis*, où notre auteur fait amende honorable à quelques victimes de Boileau, et s'accuse d'avoir eu précédemment une confiance trop aveugle dans les jugements, parfois iniques, du poète français (3). Il cherche à réhabiliter ainsi La Calprenède, dont il se moque pourtant volontiers à l'occasion (4); d'Urfé, dont l'*Astrée* lui paraît moins méprisable qu'à d'autres critiques, et surtout Quinault, au sujet duquel il porte un excellent jugement dans sa dissertation sur l'opéra (5).

Parmi tous les poètes du XVII^e^ siècle, c'est évidemment La Fontaine qu'il a lu le plus volontiers : il l'a imité dans ses *Contes*, notamment dans celui de *Diane et Endymion* (6), qui, mieux que les autres, rappelle le charmant badinage du conteur français; il s'en inspire dans *Amadis* (7), et même dans les

(1) 25^e^ vol., p. 180, et 15^e^ vol., p. 4.
(2) 25^e^ vol., p. 158.
(3) V. au 15^e^ vol., p. 287, en note.
(4) *Ibidem*, p. 8.
(5) 34^e^ vol., p. 209.
(6) Dans le 10^e^ vol.
(7) 15^e^ vol., p. 320, en note.

*Abdéritains* (1). Mais c'est surtout la grâce de ce poète et son léger persiflage que Wieland a tâché de faire passer, quelquefois avec succès, dans ses narrations poétiques et dans son style en général.

Un des imitateurs de La Fontaine, Chaulieu, avait offert sans doute à notre auteur, dans sa jeunesse, une lecture non moins attrayante ni moins dangereuse : on en voit la preuve dans un passage des *Sympathies* (2), qui contient un réquisitoire en règle, assez semblable à un sermon, contre ce disciple d'Anacréon, qu'il traita dans la suite avec plus de ménagements, et dont ses œuvres légères renferment quelques réminiscences évidentes. Nous en dirons autant de l'abbé ou cardinal de Bernis, dont il admirait la grâce charmante (3); de Gresset, qu'il cite en plusieurs endroits; et de quelques autres poètes légers moins connus, qui jouissaient d'une vogue aussi grande au delà qu'en deçà du Rhin.

On est un peu surpris, en revanche, de lui voir nommer avec éloge des poètes absolument inconnus aujourd'hui, et dont notre histoire littéraire n'a même jamais enregistré les noms. Par exemple, un M. de Saint-Hyacinthe, auteur de *Pygmalion ou la Statue pensante* (4), et ce M. de Bar, qui n'était

(1) Surtout pour le caractère des Abdéritains et l'histoire de leurs rapports avec Démocrite, dont la fable de La Fontaine semble avoir donné l'idée première à Wieland.

(2) 29e vol., p. 23.

(3) V. les *Grâces* (3e vol., p. 60).

(4) 25e vol., p. 41, et, en note, p. 377.

qu'un Allemand déguisé en Français, un nommé Larb, dont les *Épîtres diverses*, très platement écrites, eurent le privilége de séduire le jeune Wieland et de lui inspirer ses *Épîtres morales*. Mais ces admirations ridicules ont pour excuse l'extrême jeunesse et l'enthousiasme de notre auteur, qui, revenu à lui-même, s'est rarement rendu coupable de pareilles aberrations de goût.

Parmi les prosateurs français, nous ne serons pas étonnés de lui voir préférer les moralistes : il les avait lus dans le texte de très bonne heure, et cherchait, par de telles lectures, à suppléer au peu de connaissance qu'il avait des hommes. Montaigne était du nombre; il en cite plusieurs passages en homme qui les avait bien présents à l'esprit (1). Notons encore, puisque nous parlons d'un auteur du XVI^e^ siècle, des allusions à Brantôme et à Rabelais, qui prouvent que Wieland connaissait une bonne partie de nos vieux écrivains, ou du moins ceux dont la tendance était le plus analogue à la sienne.

Saint-Évremond lui a été connu de très bonne heure (2); l'influence de Larochefoucauld est sensible dans plus d'un jugement pessimiste qui se trouve dans *Agathon* (3); Pascal, qu'il a cité dans un de ses opuscules contre J.-J. Rousseau (4), lui a inspiré,

(1) *Amadis* (15^e^ vol., p. 15, et, en note, p. 289); *Miroir d'or* (8^e^ vol., p. 21, et en note).

(2) V. *Théagès* (33^e^ vol., p. 240); *Agathon* (4^e^ vol., avant-propos).

(3) 5^e^ vol., p. 24 et 212; 6^e^ vol., p. 81.

(4) 29^e^ vol., p. 287.

dans *Agathon*, quelques lignes remarquables sur la double nature de l'homme, sur l'ange et la bête, comme disait le moraliste français (1). Et nous ne notons ici, bien entendu, que les passages saillants, où l'imitation est incontestable : ceux qui contiennent des réminiscences apparentes sont bien plus nombreux, et le lecteur peut en trouver presque à chaque page. C'est ce qui a lieu, par exemple, pour Fénelon, dont le *Télémaque* a servi de modèle à plus d'un chapitre d'*Agathon* (2), et même à certains passages d'*Araspe et Panthée* (3), comme son *Traité de l'Existence de Dieu* a fourni au même Agathon les principaux arguments de sa démonstration spiritualiste contre Hippias (4).

Mais plus Wieland avance dans la carrière, et plus il s'attache aux moralistes et aux philosophes français du XVIIIe siècle. Il étudie l'histoire dans le Dictionnaire de Bayle (5) ; la morale et la philosophie dans Fontenelle, qu'il placera bientôt, par reconnaissance, au même rang que Platon (6) ; dans Helvétius, autre ennemi de sa première jeunesse et ami de la deuxième heure, auquel il fait gloire d'être un libre penseur (7) ; dans les encyclopédistes,

(1) 6e vol., p. 329.
(2) V. le début d'*Agathon* (4e vol.).
(3) 27e vol., p. 40.
(4) 4e vol., p. 67.
(5) Avant-propos d'*Agathon* (4e vol.).
(6) Les *Grâces* (3e vol., p. 122).
(7) *Aurore et Céphale* (10e vol., p. 55).

Diderot, d'Alembert, qu'il cite toujours avec éloge; dans Montesquieu, dont il admire l'*Esprit des Lois* (1); dans Buffon, qui partage à ses yeux, avec les encyclopédistes, l'honneur d'avoir affranchi la pensée humaine, bien qu'il le plaisante un peu, à l'occasion, sur certaines théories (2); enfin, dans Voltaire, qu'il a souvent reconnu pour un vrai sage, dont il a cité ou imité divers ouvrages (3), et dont il saisit parfois assez bien le ton et la manière, surtout dans les narrations badines et dans le persiflage contre la religion ou le clergé (4).

Quant à J.-J. Rousseau, il l'avait lu, comme tous ses contemporains, mais non pas admiré, ainsi que nous avons pu le constater plus haut (5); il cite plusieurs fois la *Nouvelle Héloïse,* mais c'est pour la condamner au nom du goût et de la morale (6).

Les romanciers sont encore des moralistes, et c'est à ce titre que Wieland leur accorde une place des plus honorables sur la liste de ses auteurs favoris : Lesage lui a servi de modèle pour une grande partie de *Don Sylvio,* et son *Diable boîteux* avait été une des premières lectures de Wieland, qui plus tard emprunta à l'auteur français sa comédie

(1) *Agathon* (4e vol., p. 228, et en note).
(2) V. *Agathon* (4e vol., p. 203).
(3) Notamment *Candide* et *Micromégas,* dans *Don Sylvio* (2e vol., p. 5 et 208).
(4) *Voyages et confessions du prêtre Abulfauaris* (29e vol., p. 243).
(5) V. Ire partie, p. 153; IIe partie, p. 294.
(6) *Agathon* (4e vol., p. 204, et 5e vol., p. 177).

de *Pandore*. Il cite assez souvent Marmontel, mais il a soin de nous avertir (1) qu'il n'a pas imité dans ses premiers contes en vers les *Contes moraux* de l'écrivain français, qu'il ne connaissait pas encore à cette époque. Il va même jusqu'à louer Marivaux, dont les portraits lui paraissent achevés (2), bien qu'il eût le droit, au nom de la psychologie, de les trouver un peu superficiels.

Il est une autre classe de romanciers, beaucoup plus nombreuse que la précédente, mais peut-être moins estimable, dont les œuvres n'ont d'autre but que de nous amuser par des fictions. Wieland ne dédaignait pas ce genre de lectures, comme le prouvent suffisamment toutes les imitations qu'il a faites de ces contes et de ces romans. Il avait en cette matière une érudition que l'on peut appeler immense, sans crainte d'exagérer. Rappelons d'abord tous ces romans et ces poèmes de chevalerie, qu'il avait lus, quelques-uns dans l'original, la plupart dans la *Bibliothèque universelle* de M. de Tressan. C'est de là qu'il a tiré un de ses chefs-d'œuvre, *Obéron*. Puis vient tout le bagage de romans du XVII^e^ siècle, qu'il a eu la patience de lire pour avoir le droit d'en dire du mal (3). L'hôtel de Rambouillet, personnifié

(1) 25^e^ vol., préface de 1797, en tête des *Contes en vers*.

(2) *Gandalin* (10^e^ vol., p. 216).

(3) *Agathon* (5^e^ vol., p. 182); *Don Sylvio* (1^er^ vol., p. 6). Pour tout ce qui suit, v. *passim* dans *Don Sylvio*, le *Nouvel Amadis*, et surtout aux notes dont Wieland a fait suivre ces ouvrages.

dans Mlle de Scudéry, lui semble surtout mériter les épigrammes des gens de goût, et il parodie plus d'une fois ces romans insipides, comme dans certains passages de son *Nouvel Amadis* ou de *Don Sylvio*. Il se montre plus indulgent, et avec raison, pour les *Contes* de Perrault, mais beaucoup trop pour les ouvrages licencieux de Crébillon le fils. Il a dévoré tout le *Cabinet des Fées,* cette vaste collection parue à Genève en 37 volumes, et qui, dans la suite, ajouta le *Don Sylvio* de Wieland aux contes et romans qui la composaient. Il admire l'esprit et la grâce d'Hamilton, dont il avait lu, jeune encore, les *Mémoires du Comte de Grammont* (1), les *Quatre Facardins* (2), le *Bélier,* et bien d'autres contes encore. Mais il mentionne avec une pointe d'ironie les histoires sentimentales mises à la mode pendant quelque temps par les romans de l'abbé Prévôt ou de Diderot, tels que *Cléveland,* les *Mémoires d'un homme de qualité,* ou le *Fils naturel* (3). Il estimait fort, en revanche, les *Lettres d'une Péruvienne* de Mme de Graffigny (4), et, par galanterie sans doute, il avait payé dans sa jeunesse son tribut d'hommages à plusieurs femmes auteurs, poètes ou romancières, telles que Mme Lambert, Mme du Bocage, auteur d'un poème

(1) *Agathon* (6e vol., p. 67).

(2) Les *Grâces* (3e vol., p. 132); *Idris et Zénide* (12e vol., p. 155). — Ce dernier poème n'est qu'une sorte de contre-partie du roman d'Hamilton. (V. plus haut, p. 69.)

(3) *Amadis* (15e vol., notes, p. 310, 312).

(4) *Koxkox* (21e vol., p. 285).

de *Christophe Colomb* (1), Ninon de l'Enclos (2), et quelques autres.

Enfin, pour ne pas prolonger cette nomenclature, mentionnons parmi les auteurs français dont Wieland connaissait les ouvrages : le savant et aimable Barthélemy, dont l'*Anacharsis* n'a été publié qu'après l'*Agathon* (3) ; l'abbé de Saint-Pierre, dont il raille les utopies, tout en admirant le caractère de leur auteur (4) ; l'abbé de Villars, et son livre sur les *Sciences secrètes et le monde des esprits,* dont il a fait son profit dans ses poésies romantiques (5) ; l'abbé Daniel, dans lequel il avait dû apprendre l'histoire de France, faute de mieux (6), etc.

Ce qui ressort de cette longue énumération, c'est que Wieland, qui, dès sa première jeunesse, parlait et écrivait très correctement le français, comme le prouve sa correspondance et comme on peut le voir aussi par les citations toujours très exactes qu'il fait dans ses notes, Wieland a connu, aussi bien et peut-être mieux que la plupart des critiques français d'alors, non seulement les chefs-d'œuvre de notre littérature, mais encore un nombre considérable d'auteurs moins estimés ou moins célèbres, chez lesquels il a puisé des idées ou la matière de ses

(1) 25e vol., p. 385.
(2) *Anti-Ovide,* préface de la 3e édition (25e vol.).
(3) Avant-propos d'*Agathon* (4e vol.).
(4) *Agathon* (6e vol., p. 52).
(5) 25e vol., notes, p. 413.
(6) Avant-propos d'*Agathon.*

innombrables compositions; et, au milieu de ce dédale de lectures diverses, il a su maintenir son goût et réaliser son plan, qui était de faire passer dans la langue et la littérature allemandes une partie des qualités qu'il admirait chez les auteurs français.

Mais il était cosmopolite ou éclectique en littérature comme ailleurs : jamais rien d'exclusif ou d'exagéré, tel était partout son système. Aussi, tout en donnant la préférence aux Grecs et aux Français, n'a-t-il pas dédaigné les chefs-d'œuvre des autres nations, et l'Angleterre surtout lui a fourni son contingent d'idées et de richesses littéraires.

Il avait appris l'anglais, comme le français, de bonne heure et sans maîtres : il avait lu, encore enfant, les ouvrages philosophiques dont l'Angleterre, non moins que la France, inondait le monde entier. Les revues anglaises, si répandues alors, le *Spectator*, le *Tattler*, le *Guardian*, firent d'abord sur lui la plus vive impression, et cette impression dura plus longtemps que celle des philosophes français, plus agréables à lire, mais moins sérieux, plus superficiels. Ses scrupules religieux ne l'empêchèrent pas de méditer les moralistes anglais, et son admiration pour Klopstock lui fit un devoir d'étudier les œuvres des compatriotes de Milton; Bodmer lui-même l'encourageait dans cette voie, le détournait de la littérature française, et lui recommandait celle de l'Angleterre.

Il est curieux de voir comment Wieland fut ramené par les Anglais eux-mêmes à l'étude de la littérature française : le trait d'union fut cet amour de la sagesse pratique et cette ardeur à revendiquer la liberté humaine, qui se trouvaient au même degré chez les philosophes de l'une et de l'autre nation, bien qu'ils missent au service de cette cause des habitudes d'esprit et des qualités bien différentes. Mais les idées libérales, présentées avec modération et sang-froid par les Shaftesbury et les Addison, réconcilièrent le jeune Wieland avec ces mêmes idées, parfois excessives ou trop vivement soutenues chez les Voltaire et les Diderot; et lorsqu'il se détacha entièrement de ses anciennes croyances et de sa fanatique amitié pour Bodmer, il n'eut pas de peine à reconnaître que ce qu'il avait tant détesté chez les Français se trouvait en réalité, bien qu'exprimé différemment, chez ses amis les Anglais.

Il n'eut donc pas à changer de conduite vis à vis de ceux-ci, sauf qu'il se rapprocha encore davantage des auteurs qui lui semblaient devoir le mieux affranchir son goût comme son intelligence. Sans renoncer au commerce de Milton, dont il invoquait jadis la muse (1), et dont il imitera encore plus d'une fois les beautés (2), il se tournera de préférence vers

(1) V. *Sélim et Sélima* (25e vol., p. 352), et d'autres contes en vers du même volume.

(2) Par exemple, dans les *Grâces* (3e vol., p. 96); dans *Amadis* (15e vol., p. 320), etc.

Shakespeare. C'est par la traduction de cet auteur qu'il ouvre en réalité sa deuxième période, et commence à exercer en Allemagne cette prodigieuse influence dont nous pouvons à peine nous faire une idée aujourd'hui. Cette traduction était forcément défectueuse; mais elle rendit un immense service aux Allemands, et contribua peut-être, plus que tout le reste, à amener la grande rénovation littéraire de la fin du siècle. Aussi pouvons-nous, avec Gœthe, nous étonner de ce ridicule jugement porté sur la tentative de Wieland par la *Bibliothèque allemande universelle :* « On ne devait absolument pas traduire un homme tel que Shakespeare (1) ! » Il est vrai que, plus loin, Gœthe reproche au traducteur de n'avoir pas toujours rendu justice au poète anglais : « Wieland, bizarrement résolu à affaiblir l'intérêt et à refroidir l'enthousiasme, avait fait, dans les notes ajoutées à sa traduction, beaucoup d'observations critiques sur le grand poète, et cela dans une forme qui nous blessait extrêmement, et qui diminuait à nos yeux le mérite de son travail (2). » Mais aussi, n'y avait-il rien à critiquer dans ce gigantesque poète, et fallait-il le livrer sans aucune précaution à l'enthousiasme d'une génération encore très inexpérimentée en matière de goût? Voltaire avait, lui aussi, révélé Shakespeare à ses compa-

(1) Gœthe, *Mémoires ou Réalité et Poésie,* IIe partie, livre VII (trad. Porchat).

(2) *Ibidem,* IIIe partie, livre XV.

triotes ; mais il n'avait pas pris les mêmes précautions que Wieland : il s'en repentit ensuite, et dut provoquer une réaction contre le poète anglais qu'il avait trop prôné tout d'abord.

L'influence de Shakespeare sur les œuvres mêmes de son traducteur ne s'est fait sentir que d'une manière très indirecte ; mais il est évident que Wieland a trouvé dans ce poète un fonds inépuisable d'observations morales qu'il a utilisées dans ses écrits. N'oublions pas que cette traduction a précédé de fort peu de temps la composition d'*Agathon* et du *Miroir d'or :* ce n'est pas là un rapprochement fortuit.

Dans *Obéron,* Wieland s'est inspiré, pour le caractère de son héros, des traits principaux que Chaucer et Shakespeare avaient donnés à ce personnage : il a pris notamment à ce dernier l'histoire de Titania ; mais cette réminiscence du *Songe d'une nuit d'été* est la seule imitation directe de Shakespeare qui puisse se retrouver dans les écrits de notre auteur. C'est, nous le répétons, dans l'ensemble de ses observations morales et dans la nature même de son talent que se fait remarquer la vraie influence du poète anglais.

Parmi les contemporains de Shakespeare, Wieland paraît avoir connu particulièrement le poète dramatique Ben-Johnson, dont il cite l'*Alchimiste* dans un de ses opuscules contre J.-J. Rousseau (1).

(1) 29e vol., p 293.

Mais ce fut surtout le mouvement littéraire et philosophique de l'Angleterre au XVIII^e^ siècle, commencé déjà au XVII^e^, qui attira l'attention de notre auteur et lui fournit un certain nombre de modèles. Shaftesbury, l'auteur des *Characteristics,* que Wieland connaissait et admirait déjà dans sa première période (1), et qui l'a souvent inspiré depuis, notamment pour son opéra le *Choix d'Hercule* (2); Tindal et Bolingbroke, qu'il regardait comme d'excellents moralistes (3); Hume, qui sait plaire, dit-il, en instruisant (4); Steele et Addison, qu'il loue avec raison pour leurs admirables peintures de mœurs, et dont il avait préféré, dans son jeune âge, les héros chrétiens et le stoïcien Caton (5), avant de se borner à leur *Spectator;* Pope, dont la *Boucle enlevée* et les autres poésies lui semblaient réunir l'utile et l'agréable; Prior, dont il faisait sa lecture favorite à l'époque où il composait l'*Amadis* (6), et qu'il a imité spécialement dans *Nadine* (7) après l'avoir excommunié dans les *Sympathies* (8); Thompson, qui lui a servi de modèle dans le *Printemps* et dans ses premiers

(1) *Cyrus* (26^e^ vol., p. 294); *Sympathies* (29^e^ vol., p. 25 et 55).
(2) *Amadis* (15^e^ vol., p. 38, et, en note, p. 292).
(3) 1^re^ préface d'*Agathon* (4^e^ vol.).
(4) Les *Grâces* (3^e^ vol., p. 122).
(5) 25^e^ vol., notes, p. 397 et 398. Dans la suite, Wieland emprunte à Addison le sujet de *Rosemonde* (28^e^ vol.).
(6) 15^e^ vol., p. 297.
(7) 3^e^ vol., p. 195.
(8) 29^e^ vol., p. 23.

*Contes en vers* (1) ; Sterne, dont le *Tristram Shandy* et le *Voyage sentimental* lui ont inspiré plusieurs de ses compositions poétiques de 1766 à 1770 (2) ; le romancier Fielding, dont l'*Enfant-trouvé* ou *Tom Jones* lui a donné en partie l'idée d'*Agathon* (3), et dont il avait déjà parlé avec éloge dans une de ses premières compositions (4) ; Richardson, qu'il avait lu au sortir du collége (5), et qu'il regarde avec raison comme le premier romancier de l'Angleterre ; Swift, dont il avait copié quelques passages dans les œuvres de sa jeunesse (6), mais dont il condamne plus tard le *Gulliver*, comme inspiré par un fâcheux pessimisme (7) ; enfin, l'auteur dramatique Nicolas Rowe, auquel il a emprunté sa tragédie de *Jeanne Gray*, Young, qu'il avait admiré un instant, et la poétesse Élisabeth Singer-Rowe, dont l'enthousiasme produisit la plus vive impression sur l'âme de Wieland dans sa jeunesse, mais dont il se détacha bientôt, à l'époque où il préféra les auteurs vraiment philosophiques, moins ardents et plus pratiques (8) : tels

(1) 25e vol., p. 246 et 261.

(2) V. le *Bonheur terrestre* (3e vol., p. 202).

(3) Avant-propos d'*Agathon* (4e vol.).

(4) *Sympathies* (29e vol., p. 17).

(5) *Ibidem*, p. 9 ; *Don Sylvio* (2e vol., p. 80) ; le *Premier amour* (10e vol., p. 126). Il lui a pris, en outre, le sujet de sa tragédie de *Clémentine de Poretta*.

(6) *Considér. platonic.* (29e vol., p. 112) ; *Sympathies* (*ibid.*, p. 50).

(7) Opuscule contre J.-J. Rousseau (29e vol., p. 191) ; *Amadis* (15e vol., p. 322).

(8) V. dans *Théagès* (33e vol., p. 225).

sont les principaux personnages qui ont présidé, avec les Grecs et les Français, à l'éducation littéraire de Wieland, et dont la plupart sont restés ses maîtres ou ses compagnons d'études pour toute sa vie. Mais il est à remarquer, comme nous l'avons dit en commençant, que ces auteurs ont eu plus d'influence sur sa première et sa deuxième période que sur la dernière : il leur a consacré à cette époque plus de temps et d'attention qu'aux Français, et quand ceux-ci eurent repris leurs droits, les Anglais furent relégués au second plan.

La littérature italienne, comme la langue de ce pays, était familière à Wieland, et ses œuvres le témoignent suffisamment en plus d'un endroit : mais on ne peut pas dire qu'il se soit mis à l'école des Italiens, comme il a été à celle des Grecs, des Français et des Anglais. Le choix de quelques sujets, la tournure de certains passages, des réminiscences d'auteurs italiens et l'adoption de leurs strophes, ne suffisent pas pour nous faire admettre que Wieland ait réellement eu le goût italien, comme l'ont dit quelques-uns de ses critiques. Nous le voyons souvent, au contraire, condamner ce goût dans ce qu'il avait de mignard et de raffiné, et il ne rend que de rares hommages aux grands écrivains de l'Italie.

C'est avec Pétrarque qu'il paraît s'être initié à cette littérature : il le cite dans *Agathon,* et le traduit même plusieurs fois dans les *Grâces,* où il l'appelle

« le Platon des poètes, » et dans l'*Amour accusé* (1). Mais nous pouvons croire que c'était là un dernier vestige du culte de sa jeunesse pour la poésie sentimentale et enthousiaste; car on ne retrouve plus, dans ses écrits suivants, aucune mention du poète qui chanta Laure et Vaucluse.

Il y a des citations du Tasse dans *Théagès* et dans *Agathon;* plus tard même, dans *Amadis* (2), une allusion à son Armide; mais ce n'est pas évidemment un de ces poètes dont il ait fait sa société habituelle. Quant à Bernardo Tasso, le père de l'auteur de la *Jérusalem,* le chantre de l'*Amadis des Gaules,* on serait tenté, à voir le titre du *Nouvel Amadis,* de croire qu'il a servi de modèle à Wieland pour ce poème : mais notre auteur nous prévient lui-même qu'il n'y a que le titre de commun entre les deux ouvrages (3).

Wieland connaissait la *Didon abandonnée* de Métastase (4); il nomme Goldoni comme un rival de Ménandre (5); Marini, dont il semble admirer quelques gracieuses peintures dans le poème d'*Adonis* (6); Guidi, qui, outre quelques citations ou réminiscences, lui a fourni l'épigraphe de son *Théagès* (7); Guarini, dont il a le bon goût de con-

(1) 3e vol., p. 116; *ibid.*, p. 177, 179.
(2) 15e vol., p. 9.
(3) *Ibidem,* préface de la 1re édition.
(4) Avant-propos d'*Agathon* (4e vol.).
(5) Les *Grâces* (3e vol., p. 27).
(6) *Amadis* (15e vol., p. 23, et note, p. 290).
(7) 33e vol., p. 219.

damner les fades et verbeuses pastorales (1). Mais c'est la lecture de Boccace et de l'Arioste dont il a le mieux profité; car, sans compter les quelques sujets de contes badins ou les détails qu'il leur a empruntés dans ses poèmes romantiques, on reconnaît leur inspiration dans la plupart de ses œuvres légères.

La littérature espagnole n'a guère figuré dans l'éducation et dans les œuvres de Wieland qu'avec son plus illustre représentant, l'auteur de *Don Quichote,* dont l'influence, par contre, a été des plus considérables sur l'esprit, le talent, et même la vie entière de notre écrivain. C'est à Erfurt, chez le docteur Baumer, qu'il lut pour la première fois le roman de Cervantes, et il apprit ainsi, comme il le dit lui-même, à mieux connaître le monde et les hommes. Il ne croyait pas que l'auteur eût voulu seulement railler dans ce livre la chevalerie espagnole : don Quichote et Sancho lui semblaient être en réalité, comme dans l'intention de Cervantes, les immortels représentants de l'humanité. Aussi n'a-t-il pas manqué de témoigner sa reconnaissance à l'auteur espagnol, en citant à plus d'une reprise son nom ou des passages de son œuvre dans la plupart des écrits de sa deuxième période. On voit que *Don Quichote* a été, pendant ces quelques années,

(1) Les *Grâces* (3e vol., p. 90 et 95).

un véritable *vade-mecum* pour Wieland. Rappelons aussi que son roman de *Don Sylvio* est une inspiration directe et une imitation presque continuelle du chef-d'œuvre espagnol (1).

Tel est le rapide aperçu que nous avons cru devoir présenter des imitations de Wieland et des inspirations qu'il a demandées aux littératures étrangères. Nous pouvons conclure que, en traduisant ou en faisant passer dans son œuvre tous ces auteurs étrangers, il a formé d'abord son propre talent littéraire, qui, abandonné à ses seules ressources, n'eût probablement pas produit tant d'ouvrages remarquables en tous genres, et, de plus, qu'il a ainsi puissamment contribué à former le goût de l'Allemagne, en lui ouvrant de nouveaux horizons, et en la forçant à sortir d'elle-même pour perfectionner sa langue et compléter ses connaissances littéraires. Wieland a beaucoup imité, on peut même dire qu'il a presque toujours imité, mais il l'a fait avec un rare talent, et, en définitive, avec une assez grande indépendance : et ce doit être là un de ses principaux titres de gloire, comme ç'a été peut-être son plus incontestable mérite.

(1) Wieland a cité en outre, dans ses œuvres, divers auteurs espagnols, notamment des casuistes, ainsi que Quevedo, dont les romans politiques parurent au milieu du XVII^e^ siècle.

# TROISIÈME PARTIE.

## INFLUENCE DE WIELAND.

—◇0◇—

## CHAPITRE PREMIER.

### JUGEMENTS PORTÉS SUR LUI PAR SES CONTEMPORAINS

Peu d'écrivains ont eu la bonne fortune de jouir, comme Wieland, de leur gloire et de l'admiration de toute une époque. Honoré de très bonne heure des suffrages les plus flatteurs par Bodmer et ses partisans, entouré ensuite de l'estime et de l'affection des gens de lettres les plus distingués, il a passé la dernière moitié de sa vie dans une douce aisance, embellie par l'amitié de ses rivaux et la reconnaissance de deux princes ses élèves. Il fut toujours le poète favori, gâté même, de la bonne société : si la nature de son talent et le caractère un peu érudit de ses œuvres l'a empêché d'obtenir ce que l'on appelle à proprement parler de la popularité, il a été cependant l'écrivain le plus universellement connu et goûté

de son temps en Allemagne par tous ceux qui s'intéressaient aux choses de l'esprit. La plupart de ses contemporains ont admiré ses écrits et aimé leur auteur; bien peu d'entre ceux qui l'approchaient eurent le courage de voir ses défauts et de s'opposer à l'idolâtrie générale dont il était l'objet.

Cela tenait en partie à ce caractère de modération et de bonté qui convenait si bien avec ses principes, et que ses adversaires eux-mêmes étaient obligés de reconnaître en lui; à l'agrément de sa conversation, à l'aménité de ses manières, à l'urbanité de son esprit; et, il faut le dire aussi, à la tendance générale de ses œuvres, qui était en complète harmonie avec les sentiments et les idées de son siècle.

Mais le charme de son style et le mérite réel de ses compositions littéraires y étaient bien pour quelque chose, surtout aux yeux des critiques compétents qui, sans partager l'enthousiasme général, ont néanmoins proclamé hautement le mérite de Wieland et ses droits à l'admiration de l'Allemagne.

S'il y eut une réaction de son vivant, comme nous le verrons plus loin, elle n'a pas été bien violente, et l'on comprend que notre auteur, malgré toute sa modestie, ait pu se faire illusion à cet égard et ne pas se préoccuper beaucoup de pareilles attaques. Lorsqu'il publia la belle édition de ses œuvres complètes, parue en 1794 chez Gœschen, et dont la vente lui permit l'achat d'une maison de campagne; lorsque, dans les dernières années de sa vie, il se voyait

entouré à Weimar de tant d'hommages, et qu'on l'appelait respectueusement « le père Wieland, » ou que son buste était couronné en plein théâtre, et que les francs-maçons lui décernaient solennellement une médaille d'or à son effigie; après que deux empereurs l'avaient décoré de leurs ordres et que les premières académies de l'Europe s'étaient honorées de l'accueillir au nombre de leurs correspondants : il lui était bien permis alors de jeter un regard satisfait sur sa vie passée, et de déclarer « que sa carrière avait vu se lever et se coucher le soleil de la littérature allemande. »

C'est à l'époque de son voyage en Suisse, en 1797, qu'il fut réellement à l'apogée de sa gloire. Entouré d'hommages et de marques d'admiration, Wieland put croire un instant qu'on fêtait en lui le poète national de l'Allemagne, et le triomphe que lui décernait la Suisse le toucha d'autant plus qu'elle s'était montrée plus rebelle à son influence après sa rupture avec Bodmer. Auparavant, elle avait honoré en lui un fidèle disciple de Klopstock, et Gessner invoquait la muse de Wieland au commencement d'une de ses idylles (1). Puis, dans la seconde période, lorsqu'il publiait ses contes badins, l'entourage de Bodmer poussa des cris de désespoir et gémit sur les crimes de cet « ange déchu, » comme on l'appelait à Zurich. Mais à la fin de sa vie, il trouva grâce devant les

(1) Le *Souhait*, où Gessner proclame son admiration pour Klopstock, Bodmer et Wieland.

censeurs les plus sévères, et la Suisse allemande ne vit désormais en lui que le plus illustre représentant de sa littérature.

Le sud de l'Allemagne lui fut en général plus favorable que le Nord : Vienne l'adorait, et compta de bonne heure parmi ses plus fidèles adeptes. Cela tenait sans doute à la nature toute méridionale du talent de Wieland, dont la patrie intellectuelle était peut-être plus la France et l'Italie que l'Allemagne et l'Angleterre ; cela tenait encore au caractère un peu sensuel de sa poésie, qui devait séduire plus facilement les gens du Midi que ceux du Nord, et les catholiques que les protestants.

Comme sa carrière se divise en plusieurs périodes, il n'est pas étonnant que ses contemporains aient porté des jugements fort divers sur son esprit et sur son talent. Un des critiques allemands qui apprécièrent le mieux Wieland dès ses débuts, fut Nicolaï, l'un des fondateurs de la *Bibliothèque universelle,* qui eut le mérite, dès 1753, de deviner le poète et l'écrivain sous la bizarre enveloppe du piétiste et du fanatique : « La muse de Wieland, dit-il, est une jeune fille qui fait la dévote, mais dans sa mine intelligente on voit briller la naïveté juvénile..... Ce serait un spectacle admirable si cette jeune institutrice de piété se changeait en une joyeuse beauté à la mode (1). »

(1) *Lettres sur l'état des sciences et des arts en Allemagne.*

C'était aussi l'opinion de Lessing, qui, de très bonne heure, accorda son attention au jeune poète, et crut comprendre que le changement qui s'opérait en lui « n'était que le développement naturel de son âme et de son individu. » Puis, quand Wieland donna ses tragédies imitées de l'anglais, *Jeanne Gray* et *Clémentine de Porretta,* le célèbre critique n'épargna pas le jeune imitateur, ou plutôt le plagiaire, tout en reconnaissant chez lui de précieuses qualités, notamment celle du style, qui ne lui a jamais fait défaut. Ce qu'il lui reprochait surtout, c'était sa faiblesse dans la peinture des caractères : « Ils sont tous, dit-il, dans ses *Lettres sur la littérature,* coulés dans un même moule, et façonnés d'après un type idéal de perfection que le poète a été chercher dans les régions éthérées. Mais laissez faire; quand M. Wieland aura séjourné assez longtemps parmi les hommes, ses vues défectueuses subiront une amélioration. Il verra de nouveau les hommes avec leur vraie physionomie, et alors, quand il aura reconnu et étudié le mélange intime du bien et du mal dans l'homme, alors vous verrez quelles excellentes tragédies il nous donnera. Jusqu'à présent, il n'a atteint qu'à moitié le noble but que l'on attribue à la tragédie : il a représenté ce que la vertu a de grand et de beau, mais il ne l'a pas fait de la manière la plus touchante; il a peint la vertu, mais non point dans ses actes ni d'après la vie. »

Voilà un jugement qui ne doit pas nous paraître

trop sévère, lorsqu'il s'agit seulement de *Jeanne Gray,* une des œuvres les moins remarquables de notre auteur, et des quelques productions antérieures, où l'inspiration est presque toujours factice. Bientôt après, Lessing, tout en restant fidèle à son rôle de critique, rendait encore justice à Wieland, et déclarait que, « malgré les fleurs et le bavardage poétique dont il abuse, malgré tous les défauts qu'on peut lui trouver, Wieland est encore un bon écrivain ; car si l'on ne voulait pas le lire, sous prétexte qu'il a tel ou tel défaut, quel est celui de nos auteurs que l'on voudrait lire (1)? »

Lessing salua l'apparition d'*Agathon* comme un des événements les plus heureux pour la littérature allemande : « C'est, dit-il, pour des têtes qui pensent, le premier et l'unique roman qui soit dans le goût classique (2). »

Mais ce fut surtout la traduction de Shakespeare qui obtint les suffrages de l'illustre dramaturge ; tout en signalant ses imperfections, il proclame ses mérites, dont le premier est d'avoir fait connaître à l'Allemagne le plus grand poète de l'Angleterre : « Les critiques, ajoute-t-il, en ont dit beaucoup de mal ; et moi j'aurais grande envie d'en dire beaucoup de bien (3). »

A cette même époque, ou un peu plus tard, un

(1) *Lettres sur la littérature.*
(2) *Dramaturgie,* IIe partie.
(3) *Ibidem,* Ire partie.

autre critique, et celui-là le plus grand poète de l'Allemagne, portait un jugement plus sévère sur Wieland : il l'accusait d'avoir méconnu Euripide et le théâtre grec, de les avoir parodiés dans ses œuvres et calomniés dans son *Mercure*. Gœthe avait cependant commencé par rendre hommage à Wieland dans cet article des *Annonces savantes de Francfort*, que nous avons cité plus haut, à l'occasion du *Miroir d'or* (1) ; mais l'apparition d'*Alceste*, et surtout les *Lettres* qui suivirent sa représentation, indisposèrent vivement Gœthe, qui vengea les Grecs, outragés selon lui par leur imitateur, dans la petite comédie intitulée : *Les Dieux, les Héros, et Wieland*. On sait comment cette satire, dont Wieland ne s'offensa pas le moins du monde, amena la liaison de Gœthe avec les princes de Weimar et fut la cause première de son amitié pour Wieland lui-même. Voici comment Gœthe résuma plus tard l'histoire de cette courte querelle : « J'eus le plaisir d'observer que l'on traitait l'affaire gaiement à Weimar. Je fus amené à conter l'histoire de cette bouffonnerie qui avait fait tant de bruit, et je dus avant tout reconnaître qu'en vrais enfants du Haut-Rhin nous ne connaissions de bornes ni dans nos sympathies ni dans nos antipathies..... Wieland, pour qui nous avions, comme poète, une si grande admiration, et qui nous avait rendu, comme traducteur de Shakes-

(1) V. p. 139.

peare, un si grand service, nous paraissait désormais un critique fantasque, partial et injuste. Ajoutez à cela qu'il se déclarait contre les Grecs, nos idoles, et, par là, redoublait encore notre mécontentement contre lui.... A la suite de ces entretiens, je résolus d'écrire à Wieland une lettre amicale, et je le fis d'autant plus volontiers qu'il s'était déjà expliqué très libéralement dans le *Mercure* sur cette folie de jeunesse, et s'en était tiré avec esprit, comme il faisait le plus souvent dans les querelles littéraires (1). »

Ce que Gœthe ne dit pas, c'est que la querelle s'était élevée principalement à cause d'un article publié dans le *Mercure* sur le *Gœtz de Berlichingen*, et qui avait irrité l'amour-propre du jeune poète. Mais il rend parfaitement justice à l'aménité, à la modération et à l'esprit de Wieland, qui sut se tirer avec honneur d'une lutte aussi dangereuse. « Ce sont, dit ce dernier en parlant de ses adversaires, de jeunes esprits pleins de vigueur et de sève, semblables à ces étalons indomptés et farouches qui ne souffrent ni le mors ni la bride. Veut-on les captiver? Essaie-t-on de les réduire aux lois de la discipline? Ils bondissent, ils vous échappent en se cabrant. Malheur à qui les approche! Malheur aux cavaliers maladroits! Mais tant mieux pour le public. Jamais Bucéphale ni le coursier de Roland n'ont subi avec

(1) Gœthe, *Réalité et Poésie*, IIIe partie, livre XVe.

la patience de Rossinante le joug qu'on cherchait à leur imposer. Laissez-les faire! Cette verve impétueuse est la matière première du génie. Si, dans la violence de leurs caprices, ces jeunes coursiers vous frappent et vous blessent, consolez-vous en pensant que c'est pour le plus grand bien de la république des lettres (1). »

Après une pareille réponse, Gœthe n'eut plus qu'un désir, c'était « de témoigner en personne quelque amitié à Wieland, qui s'était conduit envers lui d'une manière si généreuse, et de réparer sur les lieux mêmes ses offenses moitié badines, moitié accidentelles (2). » Et, dans la suite, il ne se fit pas scrupule de reconnaître que son adversaire d'un moment avait été depuis longtemps son poète favori. « Où donc, dit-il en parlant des critiques d'alors, où donc nous fallait-il chercher une règle, lorsqu'on savait énumérer tant de défauts chez un écrivain comme Wieland, dont les aimables ouvrages captivaient entièrement nos jeunes esprits (3) ? » Ailleurs, il l'appelle « l'inimitable Wieland (4). »

A l'apparition d'*Obéron*, Gœthe, devenu déjà depuis quelques années l'ami intime de l'auteur, lui envoya une couronne de laurier comme témoignage de son admiration; il écrivait en même temps à Lavater : « Tant que la poésie sera poésie, que l'or

(1) *Mercure*, 1773.
(2) Gœthe, *Réalité et Poésie*, IVe partie, livre XXe.
(3) *Ibidem*, IIe partie, fin du livre VIe.
(4) *Ibidem*, IVe partie, commencement du livre XVIIIe.

sera de l'or, et le cristal du cristal, *Obéron* sera aussi aimé et admiré comme un chef-d'œuvre de la poésie (1). »

Cette admiration sincère, cette amitié désintéressée ne se démentit jamais dans la suite, et, à la mort de Wieland, ce fut Gœthe qui prononça son oraison funèbre devant les francs-maçons de Weimar. Cet éloge peut encore passer aujourd'hui pour l'appréciation la plus juste et la plus remarquable qu'on ait jamais faite de notre auteur.

Un autre écrivain de premier ordre, la seconde étoile du ciel poétique de l'Allemagne, Schiller, sans témoigner une amitié aussi tendre à Wieland, l'a cependant apprécié à sa valeur, après avoir plusieurs fois méconnu le vrai caractère de ses œuvres. Même sur la fin de ses jours, lorsqu'il reprochait à notre auteur d'avoir écrit des œuvres frivoles et immorales, Schiller revenait presque aussitôt sur cette sévère appréciation, et déclarait qu'il ne fallait pas néanmoins le confondre avec Ovide, Crébillon et Voltaire. « Il ne faut point, disait-il, nommer en si mauvaise compagnie l'immortel auteur d'*Agathon* et d'*Obéron*. Je reconnais le caractère sérieux qui prédomine dans ses sentiments. La grâce du cœur anime et embellit les jeux les plus folâtres de son imagination. » On ne doit pas être étonné de voir Schiller, qui est, à certains égards, le poète de l'en-

(1) V. dans l'éloge funèbre de Wieland, un jugement non moins favorable de Gœthe sur *Musarion*.

thousiasme, reprocher à Wieland « son inconséquence, ses caprices, et son manque complet de fermeté (1). » Mais malgré ces restrictions, il ne cessa jamais de l'honorer, et témoigna souvent une profonde admiration pour son talent comme pour son caractère.

Tels sont les principaux critiques contemporains dont le jugement a été favorable à Wieland, et il faut bien reconnaître que la voix d'un Lessing, d'un Schiller ou d'un Gœthe, doit compter pour quelque chose lorsqu'il s'agit d'apprécier un auteur allemand.

S'il y a des critiques sévères dont l'appréciation lui a été moins favorable ou même tout à fait hostile, ce n'est point parmi les juges compétents et les grands écrivains de l'Allemagne que nous devons les chercher : c'est dans la foule obscure des pédants, ou des piétistes, ou des petits poètes jaloux, tels que Gerstenberg, l'aveugle admirateur de Klopstock. C'est, par exemple, à l'Université d'Erfurt, où Wieland, par ses opinions libérales, par son talent poétique et par le soin qu'il mettait à faire son cours, s'attira la haine des théologiens et des vieux professeurs. Chaque dimanche, pendant l'année 1769, les congrégations pieuses de la bonne ville d'Erfurt étaient édifiées par des sermons, des épigrammes ou des déclamations, mais toujours par des injures, contre le prétendu philosophe épicurien.

(1) Lettre à Kœrner.

Ou bien, plus tard, ce furent les clabauderies et les cris d'indignation des petites villes et de la bourgeoisie allemande, qui se trouvaient trop cruellement fustigées dans les *Abdéritains*. Mais Wieland laissa gronder l'orage, et se contenta d'ajouter à la satire un supplément intitulé : *Clé des Abdéritains*, où il raillait un peu plus vivement encore ses ennemis, qui étaient ceux du sens commun.

Parmi ses contemporains, l'adversaire le plus acharné qu'il eut à combattre fut assurément Lavater, le pieux et primitif Lavater, qui croyait à Klopstock et à la physiognomonie, et qui pensa bien mériter de la patrie et de la religion en dénonçant à l'Allemagne l'épicurisme de Wieland. Mais un pareil ennemi n'était guère à redouter : les sermons et la physiognomonie elle-même ne produisaient plus grand effet, et le prédicant de Zurich mourut sans avoir vu diminuer la gloire ni l'influence du Voltaire allemand.

C'était à une autre école, à la jeune Allemagne, qu'il appartenait de renverser cette gloire, cette influence, et de remplacer auprès de la postérité la poésie et le système littéraire de Wieland par un système nouveau, diamétralement opposé au sien. Nous rapprocherons de ses jugements sur Wieland ceux qu'en ont portés les critiques étrangers à l'Allemagne, parce qu'ils s'inspirent en général des mêmes idées, des mêmes admirations et des mêmes rancunes.

# CHAPITRE II.

## JUGEMENTS DE LA JEUNE ALLEMAGNE ET DES CRITIQUES ÉTRANGERS.

Comme tout ce qui est excessif, la gloire de Wieland provoqua de bonne heure une réaction. Les critiques ne manquèrent pas à *Agathon,* ni même à *Obéron,* ce chef-d'œuvre loué avec tant d'enthousiasme par Gœthe. Wieland se plaint amèrement, dans une lettre à Merck, de l'indifférence qui accueillit son poème, et sa mauvaise humeur lui fait prendre à partie la nation allemande tout entière.

Mais il n'y aurait là qu'un nuage passager, s'il ne s'était formé à la même époque un véritable parti contre l'influence de notre auteur. Un centre de résistance s'organise à Gœttingue, avec Voss, Hœlty, les deux Stolberg, Miller, auxquels se rattache bientôt Bürger, qui cherche à relever lui aussi le drapeau de la poésie nationale en Allemagne. Cette société de Gœttingue, non contente de réagir contre Wieland par ses écrits et sa polémique, pousse le

fanatisme jusqu'à fêter l'anniversaire de la naissance de Klopstock, en 1773, par un véritable autodafé littéraire, qui fit très grand bruit : on lacéra, on brûla même les feuillets d'*Idris* et des *Contes comiques*, à la plus grande gloire de la sainte littérature et de la haute morale. Klopstock, en l'honneur duquel on faisait cette manifestation, et dont le nom était inscrit sur le drapeau de la jeune école, semblait s'associer à ce mouvement, et écrivait à la même époque, dans sa *République des lettres* : « Il y eut une fois un homme qui avait lu beaucoup d'œuvres étrangères et écrivit lui aussi des livres. Il marchait appuyé sur les béquilles des étrangers, chevauchait tantôt sur leurs coursiers, tantôt sur leurs rossinantes, labourait avec leurs veaux et dansait avec eux sur la corde. Beaucoup de ses compatriotes, braves gens très peu lettrés, l'avaient pris pour un homme merveilleux. Quelques-uns, il est vrai, ne manquèrent pas de comprendre comment cet homme s'y prenait pour écrire ses livres; mais ils ne pouvaient pas le suivre toujours à la trace. Comment auraient-ils pu pénétrer dans toutes les étables des étrangers? » On voit que la muse de Klopstock ne restait pas toujours dans les hauteurs idéales, et que, pour les besoins de la polémique, elle ne craignait pas trop de se traîner dans les régions les plus vulgaires. Quant au reproche que l'auteur de la *Messiade* adresse à l'auteur d'*Agathon*, d'avoir toujours été entraîné à la suite des écrivains étrangers,

n'aurait-on pas pu le retourner contre Klopstock lui-même, dont l'originalité ne doit paraître que fort médiocre à ceux qui ont lu *Milton?* D'ailleurs, en admettant sa critique, malgré ce qu'elle a de visiblement exagéré et de malveillant, ne peut-on pas répondre que Wieland a trouvé le secret de plaire en imitant, lorsque d'autres ont voulu être originaux et ne sont parvenus qu'à ennuyer? Or, en matière littéraire, on est assez volontiers de l'avis du poète français, et l'on admet que

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Mais Klopstock se rencontrait ici avec les idées nouvelles, bien différentes des siennes à tant d'autres égards. La société de Gœttingue, qui l'admirait sans trop l'imiter, a déjà de nombreux points de contact avec l'école romantique, qui, à la fin du siècle, renverse toutes les traditions et veut entièrement renouveler la littérature comme la philosophie. Schiller et Gœthe, malgré leur amitié, celle surtout de ce dernier, pour Wieland, provoquèrent en grande partie le mouvement hostile qui attrista les dernières années de notre auteur. Les *Xénien* lui adressèrent des critiques assez cruelles, dont elles cherchèrent vainement à adoucir la forme : outre sa servile imitation, elles lui reprochent la timidité de ses sentiments, le vague de ses doctrines, l'immoralité de ses peintures; on ne lui fait grâce que pour un poème, *Géron le courtois*, et on ne lui reconnaît d'autre mérite

que d'avoir convenablement apprécié les œuvres de Hans Sachs. Ajoutons cependant que Wieland, avec sa bonhomie et son heureux caractère, se consola sans trop de peine de ces attaques, et trouva un ample dédommagement dans la respectueuse admiration de son entourage comme dans la société des auteurs grecs, qu'il traduisait à cette époque pour son *Musée attique*.

Parmi ses adversaires les plus acharnés, se signalèrent les deux Schlégel, Auguste et Guillaume, qui ne lui pardonnaient pas de préférer l'élégance, à laquelle il avait toujours sacrifié, à leur système de naïveté outrée ; un déisme doux et indulgent, à leur catholicisme poétique et intolérant ; et une ironie aimable, à l'abstruse profondeur de leurs sentences. Ces coryphées de l'école romantique l'attaquèrent sans ménagement dans une satire publiée en 1799, sous le titre de : *Assignation juridique à comparaître dans l'Athénée, où, à la requête des sieurs Lucien, Fielding, Sterne, Bayle, Voltaire, Crébillon, Hamilton et beaucoup d'autres écrivains, est convoquée une réunion des divers créanciers poétiques du conseiller aulique et comte palatin Wieland, chez lequel on a découvert différents objets d'origine suspecte, paraissant avoir appartenu à Horace, Arioste, Cervantes et Shakespeare; en suite de quoi l'on invite à se présenter tous ceux qui auraient des réclamations analogues à faire valoir.* Wieland se consola en disant que si, d'après la règle des Schlégel, on ne devait regarder

comme poètes qu'Homère, Shakespeare et Gœthe, il se verrait exclu du Parnasse en très grande et pas trop mauvaise compagnie. Mais il trouvait néanmoins toutes ces attaques des romantiques « insupportables, » et commençait à croire que l'Allemagne était menacée d'une vraie invasion de barbares.

Ce fut après sa mort que la nouvelle école se déchaîna surtout contre sa gloire et son influence ; elle ne veut laisser subsister aucune des idées que Wieland a soutenues dans la littérature et dans les arts. Entraînés par la violence de cette réaction, les esprits les plus distingués abondent dans le sens des Schlégel, des Tieck, des Novalis, des Fichte, encouragés par la tacite approbation de Gœthe.

Et dès lors il a été de bon goût en Allemagne de décrier et d'amoindrir un auteur qui a contribué plus que tant d'autres à l'éclat littéraire de sa patrie. Les historiens et les critiques le représentent en général comme un poète anti-national, — quand ils lui font l'honneur de le considérer comme un poète. Quelques-uns, comme Gervinus, lui reconnaissent le mérite d'avoir porté à sa perfection le genre licencieux et anacréontique, d'avoir continué, en les surpassant, Hagedorn, Gleim, Uz, et les autres chantres des Grâces, de Socrate et du plaisir.

Un autre, Wachler, plus équitable, ne le considère cependant que comme l'expression la plus fidèle de son époque, sur laquelle il aurait calqué son génie et ses œuvres.

Pour Koberstein, « Wieland est le disciple de la philosophie matérialiste et sensualiste des Français et des Anglais : par son parti une fois pris de tourner en dérision l'idéal, de ne reconnaître aucun véritable enthousiasme, et de représenter un positif commun mêlé d'une certaine philosophie de savoir-vivre, comme la seule chose capable de produire de réelles jouissances, il toucha d'assez près dans sa poésie au domaine dans lequel auparavant Hoffmannswaldau avait obtenu l'admiration. Le travers, on peut dire l'immoralité de cette direction, qui était d'autant plus dangereuse que Wieland montrait à ses contemporains plus d'esprit, de goût et d'imagination, eût pu ôter de nouveau à la poésie allemande sa noble essence, si le sentiment moral et religieux, établi à fond parmi les Allemands, et si l'esprit réveillé par Klopstock n'eussent prévalu. » Puis, après avoir signalé les quelques mérites qu'on ne saurait sans trop d'injustice refuser à notre auteur, le critique termine avec ce reproche adressé à Wieland par tous ses adversaires depuis les poètes de Gœttingue et les Schlégel : « Ses œuvres ne pouvaient pas porter une empreinte nationale, parce que, soit qu'il empruntât le sujet de ses ouvrages à l'antiquité, soit aux temps modernes, il leur donna en général un vernis français, qu'il ne fit que modifier, lorsqu'il imita ensuite particulièrement les Grecs, les Italiens, les Espagnols et les Français. »

Nous avons tenu à rapporter ce jugement tout au

long, parce qu'il résume d'une façon très nette tous les reproches que la jeune Allemagne a l'habitude d'adresser à Wieland. L'excellente histoire littéraire de Hillebrand (1) développe les mêmes griefs. Quoique moins sévère, un des derniers représentants de cette école, le Dr Schœfer, déclare cependant que « l'on ne trouve jamais chez lui cette chaleur complète des convictions, cette vérité supérieure de la vie. La joyeuse contemplation de l'existence ne s'élève pas jusqu'à la libre et riante poésie; elle reste à l'état d'ironie souriante, qui regarde toutes les choses de ce monde comme un jeu sans conséquence; c'est la vieille sagesse du *Nil admirari*, qui ne voit qu'une folie éternellement répétée dans toutes les luttes et toutes les aspirations de l'humanité, et croit toujours avoir tout dit avec sa maxime de : Vivre et laisser vivre. Personne aujourd'hui ne voudra plus défendre la philosophie de Wieland (2). » Au point de vue purement littéraire, cependant, le critique rend justice à notre auteur, et déclare que s'il n'est pas un Shakespeare ou un Gœthe, on peut le mettre du moins au même rang qu'un Ovide, un Arioste ou un Boccace. Nous verrons, dans notre conclusion, si l'on doit s'en tenir à ce jugement, et si l'Allemagne, même romantique, ne peut pas re-

(1) *Histoire de la littérature nationale de l'Allemagne, depuis Lessing jusqu'à nos jours*, 1er vol.

(2) *Le peuple allemand, son histoire, etc.* (1856), 21e vol.

connaître quelques autres mérites dans l'auteur d'*Agathon* et des *Abdéritains*.

En France, Wieland n'a guère été connu que par la traduction de quelques-uns de ses écrits et par l'appréciation de Mme de Staël. Un M. Huber publia, en 1766, un *Choix de poésies allemandes, traduites en français* (1), où se trouvent des fragments d'*Araspe et Panthée*, plusieurs des premiers *Contes en vers*, des *Hymnes*, quelques *Épîtres morales*, et l'*Épreuve d'Abraham*, c'est à dire tout le bagage poétique, ou peu s'en faut, du Wieland de la première période. Dans la suite parurent des traductions d'*Agathon*, de *Musarion* et d'*Obéron* (2); mais nous n'en connaissons aucune des *Grâces*, ni des *Abdéritains*, ni de tant d'autres de ses meilleurs ouvrages.

Mme de Staël est le seul critique, en France, qui ait parlé de Wieland pour l'avoir lu et même connu personnellement, et, sauf quelques erreurs de détail ou quelques exagérations à propos de la prétendue immoralité de notre auteur, on peut, selon nous, souscrire presque sans réserve à son jugement. « De tous les Allemands, dit-elle, qui ont écrit dans le genre français, Wieland est le seul dont les ouvrages aient du génie; et quoiqu'il ait presque

(1) Chez Humblot, à Paris (4 vol.).

(2) Laveaux a traduit *Musarion* (Kehl, 1784); *Obéron* fut mis en français, d'abord en 1784, à Berlin, par le capitaine Bouton, et à Paris, en 1800, par M. d'Holbach fils.

toujours imité les littératures étrangères, on ne peut méconnaître les grands services qu'il a rendus à sa propre littérature, en perfectionnant sa langue, en lui donnant une versification plus facile et plus harmonieuse... Dans ses écrits en prose, il a quelques rapports avec Voltaire, et dans ses poésies, avec l'Arioste. Mais ces rapports, qui sont volontaires, n'empêchent pas que sa nature au fond ne soit tout à fait allemande. Wieland est infiniment plus instruit que Voltaire, etc. (1). » Voilà une excellente appréciation, telle que pouvait la faire une femme d'esprit qui, par sa naissance et son éducation, était à la fois Allemande et Française, et plus apte que personne, par conséquent, à voir les défauts et les qualités d'un auteur presque aussi français qu'allemand.

Mais nous trouvons Mme de Staël d'une sévérité excessive dans ce qui suit, lorsqu'elle reproche à Wieland d'avoir été bien au dessous de la grâce et de la légèreté françaises, d'avoir constamment abusé de l'analyse dans ses romans philosophiques, de « s'être fait un devoir de mêler à cette métaphysique ce qu'on appelle communément des fleurs, » d'avoir donné un caractère dogmatique et lourd à la philosophie épicurienne, etc. Elle trouve que « ses ouvrages en vers ont beaucoup plus de grâce et d'originalité que ses écrits en prose ; » que, « dans

(1) *De l'Allemagne*, IIe partie, chap. IV.

ses contes de chevalerie, on trouve plus de sensibilité que dans l'Arioste, mais toujours moins de grâce et de gaieté ; » elle les préfère à ses poèmes imités du grec, tels que *Musarion,* le *Jugement de Pâris,* etc. « En voulant mettre des grâces modernes dans les sujets grecs, Wieland les a rendus nécessairement maniérés. »

Ce qu'elle ne peut pardonner surtout à notre auteur, c'est que « dans *Idris* et le *Nouvel Amadis,* la vertu des femmes est à chaque page l'objet de ces éternelles plaisanteries qui ont cessé d'être immorales à force d'être ennuyeuses. » C'est très bien dit, et l'on ne croirait pas, après cela, que ces deux poèmes puissent compter parmi les œuvres les plus aimables de Wieland : et pourtant cette prétendue immoralité, dont s'effarouche tant la pudeur ou l'amour-propre féminin de M^me^ de Staël, se réduit à quelques peintures un peu légères, à quelques situations comiques ou à quelques innocentes railleries, que l'auteur du reste n'a fait qu'emprunter aux romans de chevalerie du Moyen-Age ; c'est de la couleur locale, et rien de plus.

Le chapitre consacré à Wieland par M^me^ de Staël contient tous les éléments d'une excellente appréciation, et, avec quelques réserves, on peut en adopter les principales conclusions. Un pareil jugement nous paraît bien plus conforme à la vérité, bien plus rapproché surtout de notre manière de voir et de nos habitudes littéraires, que les diatribes

dont la plupart des critiques allemands ont poursuivi leur illustre compatriote, et dont on retrouve même un écho dans une revue périodique publiée à Paris dans ces dernières années. Wieland, y est-il dit, a été le disciple de la philosophie matérialiste de la France et de l'Angleterre : « Avec son parti pris de tourner en dérision l'idéal, de ne reconnaître aucun véritable enthousiasme, et de représenter un positivisme commun, accompagné d'une certaine philosophie de savoir-vivre, comme la seule chose capable de produire des jouissances réelles (1), il ne tendait à rien moins qu'à la destruction de toute morale, à l'anéantissement de toute élévation en poésie (2). »

Nous engageons le lecteur impartial à relire avec attention les ouvrages de Wieland, surtout *Agathon*, que nous considérons comme le résumé de sa vie et de son système, et nous sommes convaincu qu'il ne voudra pas accepter un pareil jugement.

Ce n'est pas ainsi que l'appréciaient les Français à l'époque où quelques-uns de ses écrits parurent pour la première fois dans notre langue, et les hommages des généraux de la grande armée, de Napoléon lui-même (3), semblent au moins indiquer l'estime et le

(1) C'est à peu près textuellement l'appréciation de Koberstein, citée plus haut, p. 354.

(2) *Revue française*, du 1er mars 1865.

(3) V. plus bas, à l'Appendice, la conversation de Napoléon et de Wieland.

respect que la France d'alors ne craignait pas de lui accorder.

Les Anglais ont porté sur Wieland des jugements très divers, mais en général plutôt favorables. Ce qu'ils lui reprochent avant tout, c'est d'avoir imité les auteurs français et de n'avoir pas toujours bien choisi ni bien compris ses modèles anglais. Cette dernière critique, formulée avec une certaine vivacité par la *Revue d'Édimbourg*, doit s'adresser, d'après elle, à tous les auteurs allemands de la fin du XVIII^e^ siècle : « On se tourna vers les Anglais, plus originaux et moins classiques que les Français; mais on les imita maladroitement, ou l'on prit pour modèles les écrivains les moins recommandables. On admira Shakespeare, mais bien plutôt dans les écarts de son imagination, dans son audace incorrecte, et dans ses absurdités, que dans la sagacité infinie et cette exactitude de bon sens qui rachètent ses extravagances.... On imita encore plus volontiers l'absurdité prétentieuse, la bizarrerie affectée, la familiarité impertinente, le style coupé et l'exagération sentimentale de Tristram Shandy; les moralités insipides, les détails minutieux et les interminables agonies de Richardson; les aventures vulgaires et les théories sans profondeur comme sans solidité de John Buncle.... Pour achever d'établir leur droit de propriété sur ces richesses d'emprunt, ils mêlaient aux extravagances des Anglais une certaine dose de leurs vieilles visions philosophiques et de leur méta-

physique nébuleuse, avec force dissertations sur la morale et les beaux arts (1). »

Plusieurs des traits qui précédent s'adressent évidemment, dans la pensée du critique anglais, à Wieland et à ses imitateurs. Un pareil jugement prouve qu'on n'avait lu que très superficiellement en Angleterre les œuvres du poète allemand : il est singulier, par exemple, qu'on paraisse lui reprocher d'avoir imité ou admiré John Buncle, lorsqu'il a au contraire écrit un réquisitoire en forme contre cet auteur (2).

Une autre revue anglaise, la *Foreign Quarterly Review* (3), a mieux jugé Wieland, bien que son appréciation puisse nous sembler fort incomplète : « C'est, dit-elle, un esprit souple et fin, doué de la faculté de tout comprendre, qui introduisit à la fois l'imitation de l'Arioste et le culte de Shakespeare. »

C'est dans ce sens qu'elle l'avait déjà apprécié quelques années auparavant dans un long et excellent article qu'elle lui avait consacré. Voici la conclusion de cette étude, remarquable à plus d'un égard, et surtout par sa consciencieuse exactitude, sauf quelques erreurs qui devaient naturellement échapper au critique chargé d'analyser une œuvre aussi volumineuse : « Ce n'est point parmi les génies créateurs qu'il faut placer Wieland. Doué du talent

(1) *Revue britannique*, décembre 1825.
(2) La *Buncliade*. (V. plus haut, p. 191.)
(3) *Revue britannique*, novembre 1835.

d'embellir et d'orner les sujets qu'il traite, il se classe au nombre des talents les plus aimables, et ne prétend ni au sublime ni à la profondeur. Chez lui la grâce et l'esprit dominent : il arrange plutôt qu'il n'invente; il sait plaire plutôt qu'émouvoir.... Sa philosophie ne s'élève pas au-dessus de la morale pratique.... Éminemment éclectique, il a passé sa vie entière à choisir et à se décider entre les diverses sectes qui partagent l'empire des sciences métaphysiques et morales. Moins remarquable par la portée de ses facultés que par leur nombre et leur diversité, si vous l'opposez à Voltaire sous le rapport de l'esprit, à l'Arioste comme poète, à Fénelon comme moraliste, à l'anglais Addison comme peintre de mœurs, il semble à peine leur égal; mais réunissez en un faisceau toutes ces qualités de l'intelligence qui se concentraient en lui et se modifiaient en se fécondant; voyez l'imagination, la grâce, l'ironie, la facilité, le savoir, la connaissance de l'antiquité, l'onction du style, la force comique, le talent pathétique, l'art de conter, celui de raisonner, se fondre et composer, si j'ose le dire, la plus douce et la plus parfaite harmonie : vous reconnaîtrez la supériorité de cet homme que l'acharnement des partis littéraires a récemment déprécié, et qui n'a pas encore d'imitateur ni de rival [1]. »

Il est un autre point sur lequel le critique anglais

[1] *Revue britannique*, juin 1828.

a parfaitement rendu justice à notre auteur. Gœthe, dans sa jeunesse, et après lui les romantiques allemands de toute nuance, avaient reproché à Wieland de ne pas comprendre la Grèce et les auteurs grecs : tout lecteur impartial sera d'un avis contraire, et la *Foreign Review* dit avec raison que Wieland semble avoir vécu dans ces régions helléniques où il nous transporte : « Dans *Agathon* et dans *Aristippe,* la Grèce se montre vivante, avec ses mœurs, ses idées, ses croyances, sa politique, ses erreurs, ses fictions et ses caprices. Le célèbre romancier écossais n'a pas un sentiment plus intime et une connaissance plus approfondie des mœurs du Moyen-Age en Écosse, que Wieland des mœurs antiques de la Grèce. Certes, on ne pourrait, sans la plus grande injustice, comparer aux vives peintures d'*Aristippe* les élégants et froids récits du *Jeune Anacharsis.* »

Nous regrettons que l'auteur de cette excellente étude ait cru devoir accueillir, sans le modifier, le jugement trop sévère porté par les critiques d'alors contre la philosophie de Wieland : c'est la partie la moins juste et la plus banale de ce travail; la déclamation y devient fastidieuse; les mots de « triste doctrine, d'apostasie, d'avilissement, de sensibilité flétrie, de matérialisme cynique » y sont prodigués à notre auteur à propos de son *Amadis* et de quelques autres compositions légères qui ne sont pas à coup sûr plus immorales que toutes celles où Voltaire a pu briller impunément chez nous. Le critique an-

glais n'y voit « qu'une sorte de licence recherchée, privée également de naturel et de volupté, un libertinage de seconde main, » et *Agathon* lui-même n'échappe pas selon lui à cette condamnation.

Pour tous ces reproches, et ceux notamment qui concernent *Agathon*, nous prions le lecteur de reporter son esprit sur ce que nous avons dit à ce sujet dans la première partie (1); on verra ainsi à quel point de vue il convient de se placer pour juger la moralité des œuvres de Wieland.

Ce qui ressort clairement de toutes les appréciations que nous venons de relever dans ce chapitre, c'est, comme nous l'avons constaté au commencement de notre étude, que Wieland, après avoir joui de son vivant d'une gloire sans égale, a été beaucoup trop maltraité après sa mort, et que, de nos jours, il est équitable, autant qu'utile, de revenir sur les jugements de ses adversaires.

Mais avant d'essayer de porter sur lui un jugement, sinon définitif, du moins plus motivé, nous avons à nous demander quelle a été l'influence de Wieland sur son entourage, quels ont été ses imitateurs, et si son système littéraire et philosophique a pu lui survivre quelque temps.

(1) V. plus haut, p. 74.

# CHAPITRE III.

## LES AMIS ET LES DISCIPLES DE WIELAND.

Il ne faudrait pas trop prendre à la lettre cette assertion de Mme de Staël, que Wieland n'a pas eu d'école, et qu'il a été à la fois le premier et le dernier dans son genre. En consultant l'histoire littéraire de l'Allemagne, nous trouvons que Wieland a eu des devanciers et des imitateurs; mais on peut admettre que les uns et les autres ont été bien au-dessous de leur héritier ou de leur modèle. Il est parfaitement vrai, aussi, que par la nature un peu indécise de son génie et par le caractère si universel de son talent, il ne pouvait pas avoir ce qu'on appelle communément des disciples, ou une école : ceux qui l'ont imité ne se sont appliqués à reproduire que certaines parties de ses œuvres et certains côtés de son esprit. Mais, outre ceux qui l'ont imité de propos délibéré, et qui, nous l'avouons, méritent à peine une mention, il faut considérer aussi les écrivains plus connus qui ont subi à certains égards

son influence, et dont plusieurs portent les plus grands noms de la littérature allemande. Ceux-ci ont vécu en relations continuelles et presque intimes avec notre auteur; aussi pouvons-nous les appeler ses amis, titre qui a l'avantage de leur convenir au point de vue littéraire aussi bien qu'historique; car ils ont été vraiment ses amis, ses admirateurs même, et ont dû, par suite, se ressentir aussi de son influence, sans avoir été pour cela ses disciples.

On peut ranger parmi ces amis un des poètes qui ont eu le plus de points de contact avec Wieland, Gleim, que quelques critiques ont voulu considérer comme son maître ou son modèle (1). Le fait est que notre auteur aimait et admirait Gleim, et semblait se rattacher ainsi à l'école anacréontique dont ce dernier a été, après Hagedorn, le plus illustre représentant en Allemagne. Mais il y a entre eux tant de différences, au fond, que ce rapprochement ne peut se soutenir sérieusement. Wieland a excellé, il est vrai, dans la poésie gracieuse et badine inaugurée par Hagedorn et par Gleim; mais il a excellé dans bien d'autres genres encore, et nous pouvons même dire que, dans le premier de ces genres, il a des qualités d'esprit et de style bien plus variées que ceux dont on a voulu faire ses modèles. Il est donc permis de constater la sincère admiration, l'amitié de Wieland pour Gleim, amitié

(1) C'est notamment l'opinion de Gervinus.

dont il parle en très beaux termes dans les *Grâces* (1), sans en tirer d'autre conclusion que la sympathie naturelle de ces deux esprits.

Nous en dirons autant de George Jacobi, ce poète élégant, moins connu par ses poésies que par son influence littéraire et le cercle qu'il réunissait autour de lui à Halberstadt. Wieland l'appelle son ami au même titre que Gleim (2), et, malgré les plaisanteries de Gœthe (3), cela ne prouve pas que l'auteur d'*Agathon* fût l'imitateur de Jacobi. Communauté de sentiments, d'humeur et de maximes, voilà tout; mais il n'y a là aucune parenté littéraire.

Une amitié plus digne de ce nom unit Wieland à Gœthe et à Herder. Nous avons vu comment s'établirent ces relations amicales, précédées d'une courte et insignifiante hostilité (4); elles ne se démentirent jamais dans la suite. L'intimité de notre auteur avec Gœthe est surtout admirable et aussi flatteuse pour l'un que pour l'autre. Jamais il n'y eut entre eux la moindre jalousie, le plus léger nuage, et l'on est vraiment attendri à la lecture de ces lignes que Wieland écrivait à un de ses amis (5), en 1775, l'année même où son illustre ami était venu pour la première fois habiter Weimar : « Voilà neuf semaines

(1) Dédicace (3e vol., p. 62).
(2) *Ibidem.*
(3) Dans *les Dieux, les Héros et Wieland.* (V. à l'Appendice.)
(4) V. plus haut, p. 128.
(5) A Zimmermann.

que je vis avec Gœthe, et, depuis cette union de nos âmes qui s'est opérée insensiblement et sans le moindre effort, je vis tout à fait en lui. Il est à tous égards et sous toutes ses faces la créature humaine la plus grande, la meilleure, la plus excellente que Dieu ait jamais formée. Je voudrais pouvoir le dire au monde entier! Je voudrais que le monde entier pût connaître, contempler et aimer, comme je le fais, le plus aimable des hommes! » Et bientôt après il écrivait à un autre de ses amis (1) : « Connaissez-vous un autre exemple d'une amitié aussi enthousiaste d'un poète pour un autre poète? Pour moi, il n'y a plus d'existence possible sans ce merveilleux enfant que j'aime comme un fils unique, et, ce qui est naturel chez un père, je suis heureux de le voir grandir ainsi et me dépasser, et devenir tout ce que je n'ai pas pu être moi-même. » L'action de Gœthe sur Wieland est manifeste : notre auteur reprend avec plus d'ardeur pour quelque temps l'étude de la poésie et des romans chevaleresques, où le chantre de *Gœtz de Berlichingen* recommandait de chercher les plus fortes inspirations. Mais Gœthe, lui aussi, se convertit en quelque manière aux sentiments plus doux et plus modernes de son ami, et, sans renoncer à ses idées sur le fond même de la poésie, apprend du poète des *Grâces* à mieux travailler son style, à

(1) A Merck. — V. plus haut (p. 106) la mention d'une pièce de vers dans laquelle Wieland fait aussi l'éloge de Gœthe.

sacrifier un peu plus à la forme et à assouplir sa versification (1).

Herder était, de sa nature, moins aimable que Gœthe : il avait un sentiment exagéré de sa valeur, et le faisait trop comprendre à son entourage ; aussi l'amitié que Wieland lui témoigne n'a-t-elle pas ce caractère de tendresse que nous admirons dans ses rapports avec Gœthe ; mais on ne trouve rien dans sa correspondance qui autorise à croire qu'il y ait eu la moindre froideur entre ces deux écrivains. Ils vécurent ensemble à la cour de Weimar dans les meilleurs termes, et cette union ne fut brisée que par la mort de Herder, survenue en 1803, et qui attrista particulièrement les dernières années de notre auteur.

Schiller fut aussi au nombre de ses amis ; mais il serait difficile, comme pour Herder, de déterminer la part d'influence que Wieland a pu exercer sur ses écrits, tandis qu'on voit sans peine combien les idées de Wieland ont été, non pas modifiées, mais dirigées par l'action de Herder et de Schiller. Ces deux grands esprits le poussèrent en effet, comme Gœthe, à une étude plus approfondie de l'antiquité et du cœur humain, et, au point de vue philosophique, ils lui firent accentuer davantage l'indépendance de ses opinions, dont la hardiesse alla

(1) C'est pendant son premier séjour à Weimar, de 1775 à 1786, que Gœthe composa la plupart de ses meilleures poésies lyriques, ainsi qu'*Egmont* et *Iphigénie*.

toujours croissant depuis cette époque jusqu'à sa mort.

Les grands noms que nous venons de citer nous ont permis de montrer dans quelle sphère s'agitait notre auteur, et de tirer quelques inductions de cette amitié, de cette union littéraire, de cette vie commune, au profit de l'influence de Wieland et de son rôle dans l'histoire de la littérature allemande. Mais il faut bien avouer que son action s'est exercée d'une manière plus visible sur des esprits moins distingués, ce qui est naturel après tout; car la supériorité d'un homme de génie ne peut guère venir que de son originalité. Parmi ses amis plus obscurs ou moins illustres qui ont mieux subi son influence ou son ascendant, nous citerons d'abord Bœttiger, son principal collaborateur au *Mercure,* auquel il céda en 1796 la rédaction exclusive de sa revue. Nous ne savons rien de ce Bœttiger, sinon qu'il laissa peu à peu dépérir entre ses mains le *Mercure,* auquel la dextérité de Wieland avait pu seule procurer une aussi longue existence.

Merck, le critique de Darmstadt, mérite une mention plus importante. Il a été, lui aussi, le collaborateur du *Mercure,* dont ses articles, après ceux de Wieland, étaient le plus bel ornement. Sa correspondance avec notre auteur est encore aujourd'hui la meilleure source où l'on doive puiser tous les renseignements qui le concernent. Esprit négatif avant tout, il a été plus loin que Wieland et moins

loin que Gœthe; mais il a subi l'influence de notre auteur dans sa critique littéraire comme dans ses principes philosophiques : aussi Wieland avait la plus grande estime pour lui, et disait « qu'il était parmi les critiques ce qu'était Klopstock parmi les poètes, Herder parmi les savants, Lavater parmi les chrétiens, et Gœthe parmi tous les hommes de l'humanité. » Afin de lui prouver sa reconnaissance pour les services qu'il rendait au *Mercure,* Wieland alla en 1777 visiter Merck à Darmstadt, et leurs relations furent désormais celles de la plus parfaite amitié.

Parmi ses amis les plus fidèles fut le médecin Zimmermann, l'auteur de l'*Essai sur la solitude,* qui reçut pendant de longues années les épanchements de Wieland (1) et fut le plus intime de ses confidents. C'est à lui que notre auteur annonçait, en 1762, son changement d'idées dans les lignes suivantes, écrites en français : « *Non sum qualis eram,* mon cher Zimmermann! Sans m'étonner d'avoir été enthousiaste, hexamétriste, ascète, prophète et mystique, il y a bien du temps que je suis revenu, grâce à Dieu, de tout cela. Platon a fait place à Horace, Young à Chaulieu, l'harmonie des sphères aux airs de Galuppi et aux symphonies de Jomelli, et le nectar des dieux au tokay des Hongrois. »

C'est à Berne encore qu'il avait fait la connaissance de Gessner, dont il cultiva l'amitié pendant quelques

(1) C'est à Berne que Wieland fit sa connaissance. Il mourut en 1791.

années, mais qui semble avoir été, dans la suite, moins en faveur auprès de lui, si l'on s'en rapporte à une demi-épigramme qui se trouve à son adresse dans les *Grâces*. On peut considérer Gessner comme un disciple malgré lui de Wieland, dont il a reproduit ou exagéré certains défauts, sans avoir ses brillantes qualités (1).

A Erfurt, où notre auteur trouva si peu de sympathie chez les professeurs de l'université, il se lia pourtant avec quelques collègues plus aimables et plus distingués que les autres, dont la société le consola au milieu de ses ennuis, et lui laissa dans la suite les plus agréables souvenirs. Le plus connu d'entre eux est Riedel, auteur d'une théorie des belles-lettres, l'ami et le lieutenant de ce Klotz qui, à l'université de Halle, soutint une si vive polémique contre Lessing. Wieland resta quelque temps en correspondance avec lui et lui donna des conseils en plus d'une occasion, notamment au sujet de la querelle entre Klotz et Lessing, dont il l'engageait à se tenir éloigné. L'opinion qu'il a de l'illustre auteur de la *Dramaturgie* vaut la peine d'être mentionnée : « Il me semble, écrit-il à Riedel, qu'on peut appliquer à Lessing ce que Yorik dit du diable : Si vous résistez au diable, il s'enfuit devant vous. Cela peut être vrai; mais le plus sûr est pourtant de s'enfuir devant lui dès qu'on l'aperçoit. » C'est ce Riedel qui

(1) Sur Gessner et son admiration pour Wieland, v. plus haut, p. 339.

voulut persuader à Wieland que son *Diogène de Sinope* était son meilleur ouvrage (1). On en pourrait conclure que l'auteur de *Diogène* n'avait point parfaitement réussi à former le goût de son ami.

Citons encore à Erfurt le seigneur Charles de Dalberg, dont l'amitié et la protection exercèrent une si grande influence sur la carrière de Wieland, puisque c'est sur sa recommandation que la duchesse Amélie se décida à faire venir l'auteur du *Miroir d'or* à Weimar pour achever l'éducation de ses enfants.

Wieland avait du reste des intelligences dans la place. Avant même d'être présenté par Dalberg, il était lié avec le gouverneur des jeunes princes, le comte de Gœrz, qui le consultait en mainte circonstance, et ne crut pouvoir mieux faire dans l'intérêt de ses élèves que d'appuyer vivement la candidature de leur nouveau précepteur.

A Weimar, avant l'arrivée de Gœthe et de Herder, qui n'eut lieu que deux ans après la sienne, en 1775, il s'était lié d'amitié avec plusieurs des hommes de lettres qui se trouvaient à la cour de la duchesse régente, et surtout avec Musæus, l'auteur des *Contes populaires,* Voigt, et Bertuch.

Tels sont les personnages saillants avec lesquels Wieland s'est trouvé en relations d'amitié, et, généralement, de correspondance : nous avons cru devoir les signaler en passant, pour bien définir le cercle

(1) V. plus haut, p. 165.

dans lequel se meut l'activité de notre auteur, et préciser par suite la portée de cette activité, l'influence qu'elle a pu exercer, et celle qu'elle a dû subir.

Quant aux disciples de Wieland, leur histoire n'est pas longue : ils ont tous été de médiocres poètes et de pâles imitateurs, et la postérité n'a aucune raison de vouloir les sauver de l'oubli. Gœthe a reconnu lui-même que notre auteur, « tout inimitable qu'il est, a eu de détestables imitateurs. » Parmi ceux dont les noms ont pu survivre jusqu'à notre époque, citons d'abord Bertuch, secrétaire du grand-duc, qui traduisit *Don Quichotte* et s'essaya dans le genre du roman à la suite de son maître; Nicolaï, l'ami de Weisse, le directeur de la *Bibliothèque allemande universelle;* les poètes autrichiens Alxinger et Müller, qui, après le succès d'*Obéron,* publièrent des poèmes de chevalerie, tels que *Doolin de Mayence*, *Richard-Cœur-de-Lion,* etc.; Meissner, dont les romans historiques d'Alcibiade et de Bianca Capello sont calqués sur ceux de Wieland; Heinse et Thümmel, qui s'exercent à sa suite dans le genre de la nouvelle humoristique et du conte badin, mais qui exagèrent, le premier surtout, la tendance sensualiste et voluptueuse de leur modèle. C'est du reste la fâcheuse destinée de notre auteur d'avoir groupé autour de lui, sans le vouloir, une tourbe d'écrivains licencieux qu'il désavouait hautement, mais qui n'en persistaient pas moins à se dire ses

disciples, et qui le déshonoraient par leur imitation, comme Quintilien le dit avec tant de raison des mauvais imitateurs de Sénèque. N'oublions pas Fessler, médiocre auteur de quelques romans historiques, tels que *Marc-Aurèle, Aristide* et *Thémistocle,* analogues à ceux de Wieland, mais de beaucoup inférieurs pour l'invention comme pour la mise en œuvre ; et, quelque temps après, un poète estimable, Ernest Schulze, dont la *Rose enchantée* et la *Cécilia* sont des imitations d'*Obéron*.

C'est à Vienne surtout que Wieland était lu, admiré, imité. Il y avait là une société de poètes dans laquelle primaient, outre Alxinger dont nous avons parlé tout à l'heure, Denis, Mastalier et Blumauer : la poésie chevaleresque était la matière habituelle de leurs essais, et ils la traitaient naturellement à la façon de Wieland, qui peut passer avec raison pour l'inventeur de ce genre en Allemagne. Vienne avait tenté à un moment l'ambition de notre auteur, qui, à l'époque où il écrivait le *Miroir d'or,* avait les yeux fixés sur Joseph II et convoitait une place dans son entourage ; mais si Weimar l'empêcha de réaliser ce plan, il n'en conserva pas moins une certaine affection pour Vienne, qui, plus méridionale et plus élégante que les autres grandes villes de l'Allemagne, accorda longtemps la préférence à Wieland et à ses imitateurs.

Concluons donc que l'influence de notre auteur sur la littérature allemande ne s'est pas exercée,

comme celle de Klopstock, dans une sphère bien nettement définie, et que Wieland, loin d'avoir ce qu'on appelle une école, un entourage de jeunes imitateurs et de disciples, rencontra plutôt de la résistance chez les jeunes générations. Si quelques hommes de lettres le prirent pour modèle, si la bonne société le lut et l'admira, le monde littéraire, à proprement parler, resta presque en dehors de son action, du moins en apparence. Mais cette action s'est fait réellement sentir dans les lettres allemandes, et il serait injuste de considérer Wieland comme une figure isolée au milieu de l'histoire littéraire de l'Allemagne, comme un écrivain resté en dehors du mouvement intellectuel de son siècle et de son pays. Il a eu des disciples non avoués parmi ses adversaires eux-mêmes, et c'est en constatant son influence réelle sur la langue et la littérature allemandes que nous ferons ressortir la vérité de cette proposition : Wieland a été mieux qu'un chef d'école.

# CHAPITRE IV.

## CONCLUSION : DU ROLE DE WIELAND DANS LA LITTÉRATURE ALLEMANDE, DANS L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES LETTRES ET DANS CELLE DE L'HUMANITÉ.

Nous avons fait remarquer, dans l'introduction de cet ouvrage [1], que la littérature allemande, vers le milieu du XVIII^e^ siècle, n'était cultivée que dans certaines villes, notamment dans les universités; et encore n'était-elle en honneur que chez une partie très restreinte de la bonne société, chez quelques savants, quelques princes ou grands seigneurs, et dans la haute bourgeoisie. Mais des provinces tout entières, presque toute l'Allemagne catholique, et la majeure partie de la noblesse, ne prenaient qu'un intérêt fort médiocre à la littérature nationale, et se reconnaissaient les humbles tributaires des lettres françaises. La langue allemande elle-même était négligée, et c'est au-delà du Rhin que les princes

[1] V. plus haut, p. 1 et suiv.

et les particuliers cherchaient la langue de la conversation et des modèles de style, comme de goût, de ton, de mœurs et de manières. Les savants, au contraire, s'adressaient aux langues anciennes et surtout au latin (1); de sorte que le poète allemand risquait de ne pas avoir de public. Il fallut se conquérir des lecteurs avant de songer à créer une littérature nationale.

C'est la gloire de Wieland d'avoir conquis ces lecteurs et contribué ainsi pour la plus large part à la fondation de cette littérature. Klopstock l'avait essayé avant lui : mais en s'appuyant exclusivement sur le sentiment religieux, sur les traditions bibliques, sur l'orthodoxie la plus étroite, il se condamnait d'avance à ne pas trouver d'accès ou à ne pas avoir d'influence durable auprès de la plupart des esprits les plus distingués ; et tout en luttant contre le goût français et en ressuscitant les vieilles traditions germaniques, il ne parvint pas plus à captiver longtemps la foule qu'à séduire la bonne société. Lessing fit faire un pas de plus à la littérature en introduisant l'art dramatique en Allemagne : le théâtre devint le champ d'action d'une poésie nouvelle. Mais à côté du théâtre étaient les salons, qui embrassaient alors un public bien plus nombreux encore, et ce fut Wieland qui conquit les salons. Il trouva une société régie par le goût français, et

(1) V., à ce sujet, l'intéressante préface d'Ernesti, en tête de son édition de Cicéron.

profita de cette préférence même pour gagner des lecteurs à la poésie allemande. Il sut faire passer ces lecteurs, par des gradations habiles, du français au grec, du grec à l'allemand, et confondre le plus souvent les caractères de ces trois littératures dans des œuvres parfaitement homogènes, qui eurent le privilége de plaire autant aux admirateurs de l'antiquité qu'à ceux de la France, et finirent par leur faire accepter, aux uns et aux autres, l'emploi de la langue allemande dans les choses de l'esprit. A Schiller et à Gœthe devait revenir la tâche de gagner le peuple allemand tout entier, après que Wieland en avait converti l'élite. Ce dernier, du reste, ne pouvait prétendre à un autre rôle : la nature l'avait destiné à diriger le mouvement de son siècle sans se tenir en dehors des habitudes et des tendances de ce siècle même. Pour agir sur les masses, il faut être en avance sur son époque, et Wieland n'a guère été que l'expression la plus remarquable de la sienne. Mais il a encore un immense avantage sur Klopstock, qui, lui, était en retard sur son temps. L'auteur de la *Messiade,* avec sa métaphysique céleste et poétique, égarait la littérature dans les hauteurs inabordables de l'idéal : l'auteur d'*Agathon* la ramenait sur la terre, comme Socrate avait fait jadis pour la philosophie. Il y avait peu de chances pour que l'Allemagne du XVIII^e^ siècle se laissât entraîner à la suite de Klopstock : Wieland la mena doucement, et sans qu'elle

s'en aperçût, jusque dans les bras d'une nouvelle et forte génération poétique.

C'est dans ce sens que Gruber, l'historien ou plutôt le panégyriste de Wieland, a pu dire « qu'il avait conquis l'Allemagne aux Allemands. » En naturalisant chez ses compatriotes le sentiment de l'élégance et le goût des littératures étrangères, il les a rendus capables de comprendre aussi les œuvres allemandes et d'écrire à leur tour avec autant de succès que leurs modèles. Il leur a surtout donné l'instrument qui leur manquait, en assouplissant la langue et la versification allemandes, en apprenant, comme il le dit lui-même, aux Muses germaniques à s'associer aux Grâces.

Un autre mérite de Wieland, qui doit nous le faire considérer comme un des créateurs de la littérature moderne en Allemagne, c'est qu'il a fait passer dans le domaine commun, par des œuvres aussi instructives qu'agréables, une foule d'idées qui n'intéressaient auparavant qu'une classe très peu nombreuse de lecteurs. Il a popularisé chez ses compatriotes le goût de cette philosophie pratique de la vie, qui est en somme la vraie sagesse. Il a rendu claires et attrayantes, pour le public lettré ou seulement bien élevé, toutes les questions relatives à l'histoire, à la religion, à la morale, à la philosophie. Gœthe cite à ce sujet un passage de la revue littéraire de Nicolaï, qu'il fait suivre de réflexions parfaitement justes : « Nous avons besoin, soit pour

les sciences, soit pour la vie journalière, d'une foule de notions et de connaissances générales qui ne peuvent s'apprendre dans un *compendium*. Il est avantageux de développer et de purifier nos sentiments, nos penchants, nos passions... » — « Ce passage remarquable se lisait dans la *Bibliothèque allemande universelle*, et il n'était pas le seul de ce genre. Plus d'une page exposait des principes semblables, qui produisaient sur nos jeunes esprits une impression d'autant plus grande, qu'elle était fortifiée par l'exemple de Wieland; car les ouvrages de sa deuxième époque brillante prouvaient clairement qu'il s'était formé sur ces maximes (1). » Les œuvres de Wieland pouvaient en effet remplacer les *compendium* en Allemagne, et c'était tout bénéfice pour elle.

L'universalité de Wieland a été plus réelle, peut-être, que celle de Voltaire, car, en sa qualité d'Allemand, il avait étudié à fond toutes les questions qu'il voulait traiter, ce qui n'était pas toujours le cas de l'auteur français. Et cette consciencieuse habitude de tout approfondir, jointe à ses allures libres et dégagées, et à la tournure légèrement satirique de son esprit, lui permet de présenter à ses lecteurs une foule d'idées excellentes sans la moindre prétention ni le moindre appareil de pédantisme. Aussi peut-on le considérer comme le propagateur

(1) Gœthe, *Réalité et Poésie*, IIe partie, livre IX.

de la plupart des connaissances utiles et des découvertes de cette époque, — jusqu'à celle des aérostats, — qu'il exposait dans le *Mercure* avec autant de précision que d'élégance.

Si l'on considère ses œuvres en elles-mêmes, et notamment ses œuvres poétiques, on doit reconnaître qu'il a créé en Allemagne deux genres dans lesquels il n'a pas encore été dépassé : le conte comique, et le poème chevaleresque, moitié sérieux, moitié badin. Gœthe, qui a parfaitement apprécié le mérite original de ces œuvres, fait remarquer avec raison que, « pour juger ces poèmes parodiques, il faut avant tout avoir devant les yeux l'original, noble et beau, pour voir si le parodiste a su réellement y saisir un côté faible et comique, s'il lui a emprunté quelque chose, ou si, peut-être, sous l'apparence d'une imitation, il n'a pas lui-même produit une invention excellente (1). »

En jugeant d'après ces maximes *Obéron, Gandalin,* et même les *Contes comiques* de notre auteur, on est bien obligé de reconnaître que ce sont des œuvres originales, « des inventions excellentes. » Et, à cet égard, Wieland a été vraiment un des précurseurs de la poésie nationale en Allemagne.

Ses œuvres inspirées par la littérature grecque ont aussi leur caractère d'originalité, par la tournure moderne qu'il savait donner aux idées, aux senti-

(1) Gœthe, *Réalité et Poésie,* IIe partie, livre VII.

ments et à l'histoire des anciens : Gœthe avait commencé par lui reprocher ce qu'il appelait son infidélité, mais ces deux grands hommes comprenaient, au fond, le génie grec de la même manière, bien qu'ils différassent sur les moyens esthétiques de l'interpréter pour leurs contemporains; et à cet égard on peut encore considérer Wieland comme un précurseur, ou même pour un des créateurs du véritable esprit littéraire de son pays. Il a fait connaître et aimer les modèles classiques de l'antiquité : il a mené ainsi ses contemporains à la source même du beau.

Rappelons aussi l'heureuse influence qu'il exerça sur le goût allemand par sa traduction de Shakespeare : elle précéda de quelques années la *Dramaturgie* de Lessing, qui, sans elle, n'aurait pas eu tant de raison d'être ni produit un aussi grand mouvement dans les esprits. La *Dramaturgie* d'ailleurs, dans ses appréciations et son éloge de Shakespeare, s'appuie forcément sur la traduction de Wieland. On doit donc le considérer, de ce côté, comme un collaborateur de Lessing dans la rénovation du théâtre.

Les critiques allemands ont trop souvent répété que Wieland n'était pas un poète national : c'est une erreur, et c'est de l'ingratidude. Nous avons montré suffisamment, ce semble, quels services il a rendus à la littérature de son pays, et comment il a préparé les voies aux plus grands écrivains de l'Allemagne : nous pouvons ajouter qu'il n'a jamais cessé d'être allemand, même lorsqu'il imitait Voltaire

ou les Grecs, mais surtout à partir de la troisième période, lorsqu'il vécut, à Weimar, dans un entourage plus capable qu'aucun autre de lui faire aimer et apprécier l'Allemagne. Il n'est plus seulement railleur, alors, comme dans sa seconde période : son âme voit de nouveau l'idéal, mais avec les attributs de la beauté grecque, et la sensibilité allemande reprend ses droits, mais réglée par le goût français. Son patriotisme n'a jamais pu être mis en doute : ses œuvres respirent un amour sincère, mais éclairé, pour son pays, et répondent d'elles-mêmes à toutes les déclamations de ses adversaires. Mais cet amour était dominé par un amour encore plus ardent de l'humanité, non moins que par le bon sens qui lui faisait voir et combattre les défauts de ses compatriotes.

Nous ne croyons pas qu'il faille, dans l'appréciation d'un grand écrivain, considérer uniquement ses œuvres sans s'arrêter aussi sur sa personne. Wieland n'a qu'à gagner à ce rapprochement. Si ses ouvrages sont une des gloires de la littérature allemande, son caractère et sa vie font honneur à l'Allemagne, à la république des lettres, à l'humanité tout entière. C'est une de ces physionomies qu'on aime à contempler de près, pourvu que le regard ne soit pas offusqué par les préventions et les haines littéraires. Gœthe parle avec tendresse de la bonté d'âme, de la sérénité, de l'honnêteté de Wieland. Son caractère était naturellement admirable, et il le rendit encore

meilleur par la force de la volonté. On a parlé de ses vivacités, de ses changements d'humeur, qui le rendaient quelquefois désagréable : mais nous ne voyons nulle part la preuve que ce défaut ait éloigné de lui ses amis ou jeté du trouble dans sa nombreuse famille. C'était une maison vraiment patriarcale que la sienne : cet épicurien, ce poète corrompu et corrupteur, comme on a voulu l'appeler, a été le modèle des pères de famille ; sa vie privée a été, pendant de si longues années, à l'abri de tout reproche et même du plus léger soupçon. Il n'a jamais songé un seul instant à jouer un rôle dans la politique, malgré sa prédilection pour cette science et l'étude approfondie qu'il en avait faite. Aimable avec tout le monde, même avec ses ennemis, accessible et bienfaisant pour les jeunes poètes et pour tous les malheureux, favori des grands sans avoir jamais cherché à profiter de leur faveur, il a certainement offert au monde un des plus beaux exemples de vertu pratique et d'égalité d'âme dans une carrière et à une époque où il était si habituel de trouver des passions violentes, des rancunes, des querelles et des désordres de toute nature. A ce compte, Wieland a le doit de figurer avec honneur dans l'histoire morale de l'humanité autant que dans l'histoire des lettres allemandes (1).

(1) Gœthe, dans l'oraison funèbre déjà citée, et aussi dans sa correspondance, insiste sur le caractère foncièrement honnête de Wieland : « Il pouvait jouer, dit-il, avec ses idées, mais jamais avec ses sentiments. »

Pour nous autres Français, le génie de Wieland a quelque chose de particulièrement sympathique, et c'est peut-être celui de tous les auteurs allemands qui est le plus apte à nous initier à la littérature de son pays. On l'a souvent comparé à Voltaire, et nous croyons que le surnom de Voltaire allemand lui convient à plus d'un titre : mais nous croyons aussi qu'il avait plus de cœur, plus d'âme que l'écrivain français, de même qu'il avait moins de ce qu'on appelle communément de l'esprit. Allemand par le caractère, français par le goût, il peut servir de trait d'union entre les deux pays, et c'est à ce titre que nous pouvons lui assigner une place importante dans l'histoire générale des lettres.

Il mérite une mention non moins honorable dans l'histoire du développement intellectuel de l'humanité, par les efforts constants qu'il fit pour affranchir l'intelligence de toutes les servitudes qui pesaient sur elle, tout en observant dans cette lutte contre les vieilles idées une modération aussi louable qu'elle est rare, et en préconisant cette sagesse vraiment humaine dont les leçons peuvent servir à tous les peuples. Ce qui lui a manqué, c'est précisément l'excès de certaines qualités : il les avait presque toutes dans une mesure moyenne, et c'est par cette admirable harmonie qu'il mérite d'être classé parmi les esprits originaux.

Puisse cette modeste exquisse d'une physionomie aujourd'hui presque oubliée contribuer à la faire

mieux apprécier parmi nous, et ajouter son humble coopération à celle des quelques études si remarquables qui ont eu pour but, dans ces derniers temps, de propager en France le goût et la connaissance de la littérature allemande!

Vu et lu en Sorbonne par le Doyen
de la Faculté des Lettres.

Paris, 29 avril 1869.

PATIN.

Vu et permis d'imprimer.

*Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,*

A. MOURIER.

# APPENDICE

CONTENANT DES ANALYSES ET EXTRAITS DES ŒUVRES DE WIELAND.

---

Nous avons suivi pour ces morceaux, la plupart traduits pour la première fois en français, l'ordre chronologique le plus rigoureux, de façon à faire de ce recueil un vrai supplément à l'histoire intellectuelle et littéraire de Wieland. Il nous a paru nécessaire d'accorder ici une place relativement importante aux œuvres de sa première jeunesse, sur lesquelles nous avons dû glisser rapidement dans l'Étude ci-dessus.

---

## § I.

### *La Nature des choses, ou le Monde le plus parfait, poème didactique en six livres* (1751).

**Livre Ier.** — *Invocation.* — (V. 1.) « Animé par ton impulsion, ô Sagesse, je veux chanter, et puissé-je, grâce à à toi, trouver des chants dignes de mon sujet! Une œuvre que tu inspires n'est pas dirigée par de mesquins intérêts ni déshonorée par un but trivial. Un vol inaccoutumé m'emporte vers le ciel; environné de tant de millions d'étoiles, mon esprit apprend à s'élever au dessus de la poussière.

» C'est toi, type de chaque monde et image de la

divinité, c'est toi-même que je vois, ô Vérité : l'éclat qui jaillit de toi raffermit mes faibles yeux. Comme t'apercevait ton favori, ce Platon, dont le regard a sondé les mystères de la nature, c'est ainsi que je t'aperçois, ô déesse, et mon sein gonflé d'amour se porte vers toi avec un plaisir qu'il n'avait jamais ressenti.

» Oh! si je pouvais comme lui te peindre dans de sublimes images, pleines d'enthousiasme et d'une hardiesse chaleureuse! Alors ce sentiment que me procure ta vue, cette volupté dont s'abreuvent toujours les purs esprits, pourrait aussi amollir et pénétrer le cœur de mes frères, et verser dans leurs âmes un amour qu'elles n'ont jamais éprouvé.

» Viens, ô Muse! toi qui as toujours été l'amie de la Vérité, et représente à nos yeux charmés sa céleste image; viens peindre, au lieu de moi, — ton pinceau ne saurait tromper, — peins sa face divine avec des traits exempts de fard. C'est ainsi qu'elle touche même le regard que la nuit de l'habitude et le paresseux préjugé ont rendu insensible.

» Lorsque l'Aurore avec ses ailes empourprées nous amène le crépuscule du haut des collines à moitié éclairées, le voyageur fatigué, qui, sur une mousse doucement rebondie, dormait environné d'un épais feuillage dans sa retraite verdoyante, se soulève, réveillé par la lumière : il frotte ses paupières, que le matin entr'ouvre et que le sommeil referme : la campagne éclatante, les fleurs avec leur torrent de parfums, et même le chant aérien du rossignol matinal, tout cela n'émeut que faiblement ses sens; il croit à peine le ressentir; il fait un effort enfin pour se lever, et le songe et le sommeil s'évanouissent; le jour qui s'approche le salue, le champ qui se réveille lui sourit joyeusement, l'œil du monde le regarde avec de doux rayons; il croit voir un monde nouveau ravi d'une joie nouvelle : de même l'esprit engourdi, dont la

sensation et la pensée est celle des brutes, sort du sommeil où le plongeaient les illusions et les passions, réveillé par les accents que m'ont enseignés les Muses : les préjugés s'enfuient, qui alourdissaient son âme; on s'étonne de lui voir goûter tant de plaisir, trouver tant de beautés et de magnificence là où son œil fermé n'était capable d'apercevoir qu'un sable stérile et des solitudes pleines d'horreur; et, dans ce monde que défigurait auparavant sa sombre humeur, la Sagesse lui découvre désormais un monde nouveau.

» Oui, déesse, toi qui jadis, par la bouche des sages antiques, as chanté tant de chants célestes sur Dieu et sur le monde, viens assister ton poète, qui, par toi-même animé, s'élève avec le vol de l'aigle au milieu de toutes les sphères; fais naître dans son esprit les idées les plus hautes, que lui-même s'étonnera de voir surgir et qui seront ton ouvrage. C'est la divinité même qu'il chante, la source du monde le plus beau, et la force qui suffit à maintenir son tout. O puisse la création tout entière entendre ce chant, qui se mêlera près de son trône avec les chœurs des anges! »

*Sommaire du livre Ier* : La présence de Dieu est révélée par l'aspect de la nature et la croyance unanime des peuples. — Réfutation de la cosmogonie épicurienne, du panthéisme, etc. — Éternité de la création. — Exposition et réfutation du système de Zoroastre.

**Livre II.** — Origine du monde. — La création et la conservation du monde sont un seul et même acte de Dieu. — Cause finale de la création. — Tous les êtres possibles sont réels, et tous les êtres sensibles sont destinés à une félicité infinie. — Les âmes et les esprits sont l'unique objet des vues du Créateur, et la matière n'existe qu'à leur intention. — Exposition et réfutation du matérialisme. — Les êtres sensibles et spirituels, images affaiblies de la nature divine, grâce à l'imagination, au désir de la perfection ou

de l'amour, et à celui de la gloire. Coup d'œil général sur le monde entier des esprits.

(V. 527.) « C'est là la plus belle partie de ce tout si parfait : l'empire sans bornes des substances sensibles, qui forment une échelle dont une des extrémités manque, et où, depuis le ver le plus humble qu'anime à peine un faible instinct, jusqu'au chérubin qui s'abîme dans la vue de Dieu, des êtres innombrables sont ornés de l'empreinte du Créateur, mais avec un éclat inégal; où chacun aime la beauté, aspire au bonheur et exerce ses forces; où chacun, paré avec le temps d'une lumière plus pure, regarde dans un avenir meilleur avec des yeux de jour en jour plus éclairés. »

**Livre III.** — Réfutation des atomistes. — Discussion des monades de Leibnitz. — Réfutation des trois hypothèses connues sur la manière dont l'âme est unie au corps. — Nouvelle solution de ce problème. — La matière est organisée jusque dans ses plus petites parties.

(V. 480.) « L'univers tout entier est un océan sans rivages, qu'aucune créature ne peut mesurer; il n'a jamais commencé à exister, jamais sa durée ne cesse, et nuls remparts n'enferment son espace éternel. — Qu'en doit-il résulter? — Que cet univers ne peut se représenter dans son ensemble que devant les yeux de Celui qui l'a créé; aucune intelligence finie ne peut l'embrasser dans son ensemble, et le plus grand chérubin sent ici les limites de son être. Aussi peu que le monstre marin du Groënland n'absorbe l'Océan, bien qu'il mugisse comme la mer et boive des fleuves entiers; mais les torrents qu'il rejette maintenant de ses narines ne sont, comparés à la mer, qu'une goutte d'eau encore suspendue au vase : aussi peu un esprit, quelques claires que soient ses idées, ne peut contenir la mer de ce tout

éternel, que ne resserre aucun rivage. Dieu seul peut compter la somme des idées éternelles, et à lui seul appartient de voir l'ensemble de son œuvre. »

**Livre IV.** — Système du monde. — Classification des substances sensibles dont se compose l'univers, et qui, d'après l'hypothèse fondamentale présentée par le poète dans le livre précédent, sont toutes pourvues d'un corps subtil et incorruptible. — Les trois règnes de la nature. — Réfutation de ceux qui ne regardent les bêtes que comme des machines. — De la raison des bêtes. — Réponse à Pline, qui prétend que la nature s'est montrée meilleure envers les bêtes qu'envers les hommes. — Description générale de la terre : les zones; leur influence sur les hommes et sur les animaux. Les cieux : les habitants des autres mondes; les étoiles, animées, d'après la croyance des anciens. — Hypothèse d'après laquelle il y aurait une différence de sexe même chez les âmes et les esprits.

(V. 383.) « N'accuse pas, ô Pline, la mère des hommes, de ne pas nous avoir revêtus de toisons, comme les bestiaux, ni d'écailles comme les poissons, ni de nous avoir refusé des plumes, et de ne pas nous avoir enfouis dans des coquilles comme des huîtres muettes. « Nous, » t'écries-tu comme un rhéteur, elle nous jette nus sur la » terre; elle a protégé le bétail et mis les mollusques à » l'abri dans leur maison, comme les oiseaux sous leur » duvet moelleux : qui pourrait ne pas songer à se » plaindre? est-il juste d'avoir moins de tendresse et » d'attention pour nous que pour des bêtes? » Comme ton esprit t'aveugle! Contre un si faible bonheur, tu échangerais notre beauté et nos mille plaisirs? De nos belles tu as peu de remercîments à attendre : elles n'échangeraient pas volontiers les roses de leur joues contre le tiède duvet des cygnes, et leur sein couleur de lys, quelque belle que dût être sa fourrure, n'éveillerait que bien peu de désirs. Et pourquoi donc veux-tu nous enlever notre parure? Combien petits sont les avantages

qui nous manquent, et que tu veux réclamer avec tant de peine pour des ingrats? La brûlante tendresse qui fait entendre ses cris dans le sein d'une mère pour ses enfants, sait remplacer par la fatigue et l'art ce que la nature nous a refusé pour des motifs qu'elle a calculés... Combien tes plaintes poétiques sont peu équitables! N'est-ce pas un bienfait de nous avoir refusé ce que tu réclames? L'homme reste donc, comme auparavant, le favori de la nature : elle lui donne ses trésors; elle orne pour lui les forêts et les plaines; et il voit, au dessous de lui, rangés en des classes innombrables, les autres animaux qu'embrasse une moindre félicité. »

**Livre V.** — Explication des principales manifestations du monde physique. — La forme des objets est aussi multiple que les points de vue desquels on les considère. — La dimension, l'espace, le temps, les qualités des corps, etc., ne sont que des choses relatives. — Dans quelle mesure les sens nous trompent. — Réfutation des sceptiques. — Le monde change constamment de forme; l'avenir est enveloppé dans le présent; tous les changements ne sont que des développements. — Les êtres spirituels s'élèvent d'une catégorie à l'autre. — Explication de l'origine des corps végétaux et animaux par le moyen de cette hypothèse. — Réfutation de la théorie des *natures plastiques*. — Il n'y a pas de mort dans la nature; la mort est la naissance à une condition nouvelle, et les grands corps du monde y sont sujets aussi bien que les petits. — Peinture d'une comète considérée comme une planète en ignition; un déluge causé par ce météore. — Origine du globe terrestre d'après l'hypothèse de Whiston.

(V. 475.) « Voyez là-bas cet astre qui menace des mondes étonnés, et répand dans l'immensité ses feux couleur de sang! avec quelle inconcevable vitesse il traverse ces hauteurs! Aucune pensée n'a un vol aussi rapide : la rotation de la terre est lente en comparaison de son essor; partout où il s'élance, comme l'air du ciel s'échauffe, et gronde, et bouillonne autour de lui!..

Maintenant il s'enfuit plein de courroux vers l'infini, avec des menaces de désolation. Aucun ange ne peut le suivre du regard; il traverse la création, semblable à la foudre, en formant des cercles indéterminés; il marque son passage par la fumée et l'incendie, et il épouvante les cieux qui le contemplent. Déjà il s'approche de ce globe là-bas : voyez-le s'avancer en tournoyant, comme une nacelle impuissante, entraînée par le tourbillon.... Il fume, ses feux redoublent, et cet océan gonflé inonde les hauteurs étoilées de ses vagues incandescentes : le globe craque, éclate, et tombe en morceaux que le feu consume. O drame terrible pour les regards qui pourraient le contempler de près! »

**Livre VI.** — Tous les êtres sensibles ont pour fin le bonheur. — Dieu seul est la source du bonheur. — La vue de Dieu. — Les créatures qui en sont encore incapables y sont préparées graduellement. — Tout ce qui est beau et bon est digne de notre amour, comme étant quelque chose de divin. — Apostrophe aux hommes qui se laissent séduire par les erreurs et les passions. — Les passions et la vertu. — Le vice trouble l'ordre et le bien-être universel, sans donner le bonheur à ceux qui s'y livrent. — La vertu seule rattache notre bonheur particulier au bonheur général. — Origine du mal moral. — L'hypothèse d'Origène, bien que rejetée par l'Église, peut être néanmoins tolérée dans une cosmologie poétique, dont le système tout entier ne doit être considéré que comme une hypothèse poétique et vraisemblable.

(Fin du poème.) « C'est ainsi que disparaîtra peu à peu du monde le mal qui trouble encore son ordre et empoisonne notre bonheur; c'est ainsi que l'avenir seulement appréciera la bonté du Créateur. Alors tout sera expliqué : au sage, fécond en doutes, comme au spéculateur, qui, à force d'esprit, s'est écarté de la vraie voie, s'ouvrira le livre des destins; celui qui maintenant tâtonne dans l'obscurité, nagera alors dans un océan de lumière; chaque note discordante deviendra pure et

rentrera dans l'accord harmonieux des sphères. Alors, dans le bonheur universel, on n'apercevra plus aucune trace de toutes ces misères qui pèsent encore sur le monde. La création tout entière retentira d'éternelles actions de grâces, et toi, tu seras tout dans tous, ô Dieu infini ! »

---

## § II.

### *Épîtres morales* (1752).

**Épître I,** — avec l'épigraphe, en français, tirée des *Épîtres diverses* de M. de Bar :

> Éclairer les savants, c'est beaucoup : on fait plus,
> Lorsque l'on fait aimer et régner les vertus (1).

Le commencement est imité de Lucrèce :

(V. 1.) « De même que du rivage, où il est content et à l'abri des tempêtes, le voyageur voit tranquillement s'amonceler les vagues, et dans le lointain, sur des montagnes d'eau, le mât d'un navire chargé d'or, qui, privé de ses voiles, est saisi par un furieux ouragan, tantôt lancé jusqu'aux nues, tantôt enseveli au fond de l'abîme; de rapides tourbillons le font tournoyer, le soulèvent et le précipitent :... des hauteurs de son rivage il contemple ce spectacle d'un regard serein, avec une joie mêlée d'horreur, et bénit son heureuse destinée. C'est ainsi, mon amie, que l'âme silencieuse du sage, protégée par les Idées qui la rassurent, regarde, de ses hauteurs exemptes de l'orage, l'océan du monde où les passions sont les vents, les préjugés les écueils, et les hommes les nautonniers. »

(1) Plusieurs des épîtres suivantes sont tirées des *Épîtres*, fort médiocres, de ce M. de Bar.

Combien peu d'hommes savent, comme Ulysse, naviguer à égale distance des écueils qui bordent la route! Puis viennent quelques beaux vers où l'auteur développe la théorie socratique de la connaissance de soi-même :

(V. 46.) « C'est ici que vous devez aiguillonner votre zèle, vous qui enseignez la sagesse! Toi qui épies les étoiles, quitte les routes de ces mondes éloignés pour descendre dans ton propre cœur! Laisse errer les comètes! Fais tous tes efforts pour t'expliquer toi-même à ton esprit.... Intelligence digne de pitié! à qui donnes-tu tes soins? Tu connais trop bien le ciel, et n'ignores que toi-même; tu es gonflé de connaissances, qui ne font qu'alourdir la tête, affaiblir le corps, et donner une pauvre nourriture au cœur. Tu offres tes conseils au Créateur, tu sais critiquer son œuvre, tu rejettes les plans de la Sagesse, et tu construis des mondes nouveaux;... tu calcules pour nous la position des Pléiades nébuleuses, et tu divises l'éternelle matière en monades spirituelles : analyse-moi plutôt ton cœur, qui est si voisin de toi, où se trouve l'origine de ton bonheur, la source des joies et des peines. »

L'auteur développe longuement cette dernière idée, et le reste de l'épître roule sur l'idée de bonheur et de vertu.

**Épître II.** — « *Le contentement a toujours été le père de notre bonheur.* » (Haller).

C'est encore un lieu commun sur le bonheur du sage; vers le milieu se trouve une remarquable invocation à Dieu :

(V. 101.) « Dieu, auteur de notre félicité, toi, source du monde et du temps, ah! si l'homme te connaissait, qui maintenant fuit ta présence! O, si un rayon plein de ta force pénétrait son âme! Alors le cœur de l'univers entier s'ouvrirait devant lui; alors il verrait en toi et son but et sa vertu : et comme s'évanouiraient les

erreurs et les passions! c'est toi, être infini, dont sortent tous les êtres; c'est de ton feu éternel que jaillissent toutes nos flammes; c'est ton image dont le reflet éclaire chaque esprit. Même à celui que renferme le dernier cercle de la création, au ver lui-même que dédaigne le regard inexercé, mais que tu estimes autant que moi, tu permets de poursuivre sa route. O Seigneur, ô source, ô but de tout le royaume des esprits, comme mon cœur se ramollit et se fond à tes rayons!

L'épître se termine par l'énumération des principaux sages qui ont brillé, dans l'antiquité, du plus pur éclat de la vertu.

**Épître III.** — Sur la modération (avec une épigraphe tirée d'Horace).

Les premiers vers sont dirigés contre l'insensibilité stoïcienne :

(V. 14.) « Celui-là ne nous connaît pas, amie, qui veut priver de sentiments notre cœur fait pour sentir; c'est avec raison que nous haïssons la douleur et aimons le plaisir; nous vivons par les désirs : comment serions-nous heureux s'ils nous manquaient? Voyez ce Zénon, qui se tourmente par sagesse, qui fuit la société des hommes et renonce à tout plaisir.... Cet ennemi du plaisir n'a-t-il point fini par succomber à la douleur? Qui donc a enfoncé dans le sein de Caton ce glaive si faussement vanté? L'orgueil, ce même orgueil qui lui enlève l'humanité sans faire de lui un dieu. »

Il faut savoir modérer ses passions, mais non chercher à les détruire. — Les passages les plus remarquables de cette épître sont : au v. 63, sur les plaisirs légitimes, et au v. 91, sur la modération du sage.

**Épître IV.** — Le sage est persécuté dans le monde; mais il doit y vivre pour l'orner de ses vertus. L'auteur revient encore (v. 92) à l'éloge de la modération; l'épître se termine (v. 127) par cette

idée, que le sage se contente de la paix intérieure, sans rechercher aucun autre bien.

**Épître V.** — L'étonnement et l'admiration ont enfanté la sottise et fait naître la superstition; ce sont eux qui ont fait les conquérants :

(V. 37.) « Combien, d'après la mesure du sage, un Auguste est petit, quoique son Horace, qui est aussi le mien, l'appelle la joie des peuples! Jusqu'où le fils de Philippe ne pousse-t-il pas la sotte manie de vaincre? Il alla trouver l'Aurore aux lieux mêmes où elle repose dans les bras de Tithon, et cueillit des lauriers sur les bords de l'Océan le plus lointain. Un César jette un regard d'admiration sur les actions de ce héros que raille Diogène. »

Éloge d'Horace (v. 94) et d'Ulysse (v. 128). — L'épître se termine par de beaux vers, mais déclamatoires comme le reste (v. 163), sur la vertu antique, dont il ne nous reste plus que le souvenir, et par une apostrophe à son amie, dont le cœur est le seul bien de ce monde auquel il ne veut pas renoncer.

**Épître VI.** — Ne pas se laisser tromper par les dehors de la vertu, par le masque des Tartufes. — Sur le caractère de la vraie vertu. — Cette épître est, comme les précédentes, remplie de citations ou d'allusions historiques, et le nom de Socrate s'y trouve souvent répété. Les réminiscences d'Horace y abondent.

**Épître VII.** — Chacun cherche le bonheur dans un plaisir différent; énumération à la façon d'Horace. — Description du vrai bonheur, celui du sage (imitée de Virgile). Ce sage est aussi un ami des lettres; mais l'auteur ne croit pas qu'un pareil homme ait jamais existé, ou du moins qu'il ait pu jouir d'un bonheur aussi pur. Horace est celui qui en a le plus approché; et c'est par son éloge que se termine cette épître. — Les passages les plus remarquables sont : au v. 30, une apostrophe à la sagesse; au v. 58, la retraite du sage, le bonheur qu'il goûte dans sa famille, au sein de

la nature, occupé de l'éducation de ses enfants (v. 170); l'impossibilité de trouver un tel sage dans l'histoire :

(V. 186.) « Pourtant, mon amie, cette image qui te plaît peut-être, n'est qu'un jeu de l'imagination, et n'a jamais orné le monde. Quel triste destin! elle ne vit que dans les poèmes. Je feuillette avec inquiétude les histoires moisies par le temps : hélas! ni Plutarque, ni Diogène, ni Elien, ne me montrent cet homme heureux, ce phénix des sages. La pauvreté, le poison et le fer récompensent les amis les plus chéris de la sagesse.

**Épître VIII.** — L'auteur développe longuement le paradoxe d'Horace sur le bonheur du sage, et montre comment les hommes sont presque tous esclaves de leurs passions. Au v. 105 se trouve un peu de satire littéraire contre *Gottsched*, avec l'éloge de *Bodmer* et de *Hagedorn* (1). — Cette épître se termine, comme plusieurs des précédentes, par une pensée religieuse et l'aspiration à la vie future.

**Épître IX.** — La lecture et l'étude doivent nous rendre meilleurs.

(V. 1.) « Heureux celui dont le cœur a, dès sa première jeunesse, senti les attraits de la sagesse et la puissance de la vertu, avant que le préjugé ait pu tromper son œil novice, et Alcibiade triompher d'Aristide! O enfance, le plus bel ornement de la vie des savants! lorsque planent devant tes regards étonnés ces antiques héros que, pour la honte de notre siècle, nous regardons à peine comme possibles, parce que nous n'avons pas la force de les imiter! lorsque se gravent dans le cœur encore tendre ces belles images qui nous ravissent dans un Polybe et dans un Népos!

Le morceau capital de cette épître est l'éloge de Socrate et de sa doctrine (v. 46 et 146). — Sur la vraie beauté qui est celle de l'âme (v. 90). — Toute la fin de l'épître n'est qu'un hymne en l'honneur de Socrate.

(1) V. ce morceau à la page 197 de notre Étude.

(Épître X.) « *O heureux jour, qui me permettra de rejoindre cette assemblée, cette réunion divine des âmes, et de m'éloigner de la vile multitude d'ici-bas!* » (Cicéron.)

Fidèle à son épigraphe, l'auteur célèbre les bienfaits de la mort. — La vraie sagesse apprend à bien mourir; le ciel est la demeure définitive de l'homme. — Invective contre le matérialisme (v. 94). — Sur les misères de cette vie terrestre, qui doivent nous faire plus vivement désirer l'éternité (v. 122); mais il faut savoir mériter cette vie à venir :

(V. 163.) « Non, une pensée plus haute doit nous rattacher à la terre. L'éternité vaut la peine d'être achetée par nous au prix de ces peines passagères. Achevez d'abord votre carrière, et montez par l'étroit sentier vers ce but admirable; car cette vie ne nous a été donnée que pour mourir, et c'est la vie véritable que nous donne le trépas. »

---

## § III.

### *L'Anti-Ovide* (1752).

**Premier chant.** — Ovide a chanté l'art d'aimer; Wieland veut chanter l'amour vrai, sans art, que Dieu a donné au monde dans son âge d'or. — L'ange des ténèbres, jaloux de l'homme, a façonné de sa main la volupté, image trompeuse de l'amour.

(V. 63.) « Malheur à nous! le démon triomphe. Les feux d'un amour coupable absorbent la flamme plus douce d'Uranie; les penchants moins nobles se répandent déjà dans le cœur avec de sauvages mugissements, et le remplissent bientôt tout entier. Ce cœur qui a soif de plaisirs nouveaux, s'enivre de jouissances, et n'en est que plus altéré.... C'est alors qu'Anacréon, dans les rangs des Nymphes légères, ivre d'amour et de vin, fait

avec ses chants passer l'amour dans les jeunes cœurs; le sein se gonfle de désirs et s'ouvre au printemps, et toutes ont l'ambition de devenir l'objet de ses chants. »

La suite et la fin de ce chant ne sont guère qu'un réquisitoire, souvent poétique, contre les poètes ou les romanciers qui ont célébré l'amour. — Apostrophe aux femmes (v. 238); elles doivent préférer la beauté morale aux attraits périssables du corps.

**Deuxième chant.** — L'amour est le sentiment du beau; il n'y a pas de plaisir possible sans la vertu (v. 44). — Le goût perfectionne l'amour, et l'amour fait aimer la vertu (v. 59). — Description de l'amour innocent. — Invective contre Crébillon fils et ses pareils (v. 265). — L'amour purement idéal n'est pas possible dans cette vie :

(V. 297.) « Celui-là cependant exigerait trop de nous, qui voudrait du vivant de nos corps nous élever à l'état de purs esprits. Le sentiment délicat du beau flotte entre les limites des deux mondes. Les charmes dont le doux empire s'impose même au sage, l'éclat d'un corps élancé, les yeux qui brillent et qui savent si bien émouvoir, la bouche de rose qui sourit et enchante, tous ces attraits n'ont pas reçu tant de beauté pour que nous les évitions stoïquement. »

Après avoir développé cette idée d'une manière vraiment poétique, l'auteur affirme de nouveau la supériorité de la beauté morale sur la beauté physique, et le poème se termine par une invocation à Uranie, la muse de l'amour céleste.

---

## § IV.

### *Le Printemps* (1752).

(V. 1.) « Je te salue, printemps fleuri, dans ta beauté nouvelle, toi la plus jeune des saisons! Enivré de tes

inspirations, je chante ta louange. Depuis que ta beauté céleste a fait la parure de l'Éden, tous les poètes t'ont chanté : sous les ombrages parfumés des feuilles encore jeunes, au bord du ruisseau où dansaient les Grâces, dans les bosquets de Daphné et près des myrtes embaumés de Paphos, ou chez toi, Tibur, qu'aimait Horace, ton influence les a, comme la nature, animés d'une vie nouvelle; quand ils chantaient, les bocages harmonieux se taisaient; et là, ô Printemps, ils te trouvèrent souvent assoupi dans les embrassements de Flore, sur les fleurs à demi épanouies. »

Éloge de Thompson et de Kleist. — Contre les vains soucis qui empêchent les hommes de jouir des plaisirs que leur offre la nature (v. 49). — Invocation à Virgile (v. 59). — Bonheur de celui qui entend les harmonies printanières de la nature. — Beauté des nuits de printemps (v. 110). — Promenades solitaires du poète au bord de l'Elbe (1), où son génie gardien lui a souvent inspiré le désir de chercher la sagesse :

(V. 189.) « Salut, au milieu des ombrages sacrés qui m'environnent, salut, ô mon immortel ami, toi qui sens battre dans mon cœur jusqu'à mes désirs les plus cachés ! Sois témoin des sentiments que j'épanche avec mes larmes, dans mon isolement lointain, au souvenir de la plus belle des âmes (2). Ce ne sont pas des larmes de douleur ou d'impatience, qui s'irritent contre le destin, accusent la Sagesse et appellent avec des soupirs l'avenir trop lent à s'approcher; mais des larmes de tranquille espérance, qui présagent des jours heureux et les font déjà ressentir à demi. »

(1) A Kloster-Berga (ou Bergen), près Magdebourg, où le poète étudiait en 1747-48.

(2) Il s'agit ici de sa cousine, Sophie Gutermann, dont il avait fait la connaissance vers cette époque. (V. plus haut, p. 32.)

Invocation au ciel (v. 248) et théorie platonicienne de la préexistence. — Souvenir mélancolique de l'Éden; corruption et folie de ce monde. — Fin du poème :

(V. 317.) « Hélas! quand viendrez-vous, âges d'or qui nous êtes promis, où le vice s'enfuira, où notre esprit, libre de son impure folie, exempt de chaînes, rentrera dans le sein qui lui a donné naissance; où la voix de la reconnaissance remplira de nouveau les bocages; où les âmes se rapprocheront, silencieuses, de l'Éternel; où le céleste amour, avec l'innocence, sa compagne, apprendra de nouveau à nos cœurs les plus beaux sentiments des immortels? Alors, ô terre, renouvelée et rendue à la beauté première de ta création, tu seras enveloppée du sourire d'un éternel printemps! Alors les hommes s'uniront à tous les habitants de l'Éther, à la nature entière, dans une éternelle harmonie que n'affaiblira plus aucune dissonnance, pour te louer, ô infinie Divinité! »

---

## § V.

### *Contes en vers* (1752).

**Introduction.** — (V. 1.) « La Muse qui, dans des rêves poétiques, me ramène souvent vers ces temps heureux où, sur les côteaux et dans les vallons, la nature régnait encore sans trouble, belle de sa simplicité, la Muse me révèle le bonheur de ces êtres innocents que l'art n'avait pas encore déformés, libres des passions et des préjugés qui ravirent aux hommes, dans la suite, et l'humanité et ses joies. »

Description de cet âge d'or où l'amour régnait avec la piété. — Éloge de Lange et de Pyra, poètes et amis. — Invocation à la nature et à l'innocence.

**Balsora.** — Le premier de ces contes, *Balsora*, est un peu fade, et dans le genre des pastorales de Gessner, que l'auteur a nommé, du reste, vers la fin. Il s'agit d'un jeune fille, Balsora, qu'un calife cruel veut épouser de force, tandis qu'elle aime déjà le fils même du tyran. Hélim, le père de Balsora, médecin du calife, donne un breuvage aux deux jeunes gens, qu'il soustrait ainsi, par une mort apparente, à la jalousie du prince, et qui coulent ensuite les jours les plus heureux dans une retraite champêtre.

Ce conte est écrit en vers iambiques non rimés, qui sont moins coulants, et, en général, moins poétiques que les hexamètres du *Printemps* ou même les vers de l'*Anti-Ovide*.

**Zémin et Gulindy.** — Ce récit, tiré, dit l'auteur, d'un conte arabe, est entièrement dénué d'incidents; on n'y voit qu'une suite de descriptions gracieuses, un peu mignardes, et de discours trop chargés de sentiment. L'amour et la vertu y jouent le rôle principal.

**Séréna** est dans le même genre que le précédent, mais avec une teinte religieuse et mélancolique; l'auteur y abuse surtout des monologues, et la tristesse du sujet rebute facilement le lecteur.

Le **Mécontent** est un très joli conte qui a une moralité pratique: ses allures sont plus vives que celles des récits précédents; mais il y a encore abus de descriptions, de discours et de monologues. C'est l'histoire d'un homme qui serait heureux s'il savait jouir de son bonheur et reconnaître les faveurs dont le comble la destinée; mais il est blasé, mécontent de son sort, et ne peut être guéri de cette maladie que par l'intervention d'un génie bienfaisant, qui le fait changer trois fois de condition. Il est d'abord dans une sorte de paradis terrestre, ou plutôt de paradis de Mahomet, dont il se lasse bien vite; puis il devient roi d'un vaste empire, et se dégoûte encore plus vite du carnage et des victoires; enfin, il demande à devenir papillon, et serait content peut-être, si tout à coup il ne voyait s'ouvrir devant lui le bec d'un oiseau prêt à le dévorer. Il se réveille à point pour échapper à ce gouffre. Tout cela n'était qu'un songe, et il profite de la leçon pour apprendre enfin à être heureux.

**Mélinde** retombe dans le genre sentimental et ennuyeux : c'est

presque un sermon. Mélinde convertit son séducteur par une argumentation en règle, et, après ce bel exploit, s'enferme dans un couvent.

**Sélim et Sélima** est une gracieuse idylle, dont la donnée est aussi ingénieuse que philosophique. Sélim, aveugle de naissance, obtient le don de la vue par un remède surnaturel que lui applique son amie Sélima, et analyse ensuite, avec autant de précision que de poésie, les sensations toutes nouvelles qu'il éprouve. Ce conte est écrit, comme les précédents, en iambes non rimés; le style est coulant, et il y aurait peu de chose à reprendre dans cette composition, si l'auteur avait abrégé certains discours.

---

## § VI.

### *Lettres de quelques morts à des amis restés sur la terre* (1753) (1).

Nous croyons inutile de donner une analyse détaillée de cette œuvre de la jeunesse de Wieland, qui n'offre guère au lecteur qu'un intérêt de pure curiosité. — La première épître, d'Alexis à Dion, décrit les impressions d'un aveugle et le bonheur dont jouissent les âmes dans le paradis. — La deuxième, de la vertueuse Lucinde à la coquette Narcisse, a encore toutes les allures d'un sermon. — La troisième est adressée à Laure par Chariclès, qui, pour adoucir les regrets que sa mort a causés à son amie, lui dépeint la vie bienheureuse qu'il mène dans le soleil. Il y a, vers le milieu, un passage remarquable sur le bonheur céleste et la vue de l'éternelle beauté :

(V. 174.) « Viens, ce soleil t'ouvrira volontiers ses portes de diamant, du seuil desquelles, ô Laure, j'ai souvent jeté vers toi mes regards pleins d'un tendre désir. C'est ici qu'est la patrie de tes aspirations; c'est

(1) Le titre allemand porte : « Lettres *de* morts, » qui ne peut se traduir e exactement en français que par l'addition du mot *quelques*.

ici qu'elles se plairaient, chastes et joyeuses, au milieu de ces vallons du repos, sous ces ombrages parfumés, où, près des sources de la Sagesse, mûrit la volupté dont se nourrissent les anges.... C'est ici que vit ton Chariclès, transporté parmi les habitants du soleil, dans cet admirable théâtre de merveilles toujours renouvelées. C'est ici que ne tarit jamais la source de la beauté, qui ne coule vers vous que dans des ruisseaux troublés; et devant l'éclat éblouissant du moindre des objets qui m'entourent, le printemps de la terre, dans sa splendeur la plus variée, s'évanouirait comme une ombre au milieu du jour. »

La quatrième lettre, de Théagène à Alcindor, contient un essai poétique d'un système de la nature, de l'univers et du monde invisible. L'auteur y adopte presque exclusivement la doctrine platonicienne des idées. — Dans la suivante, Eucratès cherche à prouver l'immortalité de l'âme à son frère Philédon, philosophe de la *Bande joyeuse*. — Sixième lettre : Théanor à Phédon, contre la fausse sagesse et l'orgueil humain. — La septième (Euriclès à Philotas) est une consolation à un ami qui a perdu sa fiancée. — La huitième et dernière (Théotime à Mélinde), qui est la plus longue de toutes et ressemble à un vrai poème, contient la description d'une planète de la voie lactée, habitée par des êtres innocents. Le commencement de cette épître renferme une allusion, naturellement élogieuse, aux poèmes bibliques de Bodmer.

---

## § VII.

### *L'Épreuve d'Abraham* (1753).

*Le séjour d'Isaac chez Nahor.* — (Au deuxième chant, V. 140.) « Dans les songes de la nuit un ange radieux descendait vers moi pour me consoler, et m'affirmait que, sous l'égide de Dieu, je saluerais de nouveau la maison paternelle. C'est ainsi que mon cœur retrouva

bientôt le repos et une paix joyeuse, et les sourires du ciel et l'affection des amis, sans aucun mélange d'amertume..... Souvent j'étais assis aux pieds de Nahor; je l'écoutais parler de la sagesse et de la vertu de nos pères, et comment ils avaient vécu pour le Seigneur, en rapport avec lui et avec ses anges.... Je vis aussi les œuvres du génie, que l'art de l'imitation produisait dans les murs de Haran. Car un esprit de sagesse inventive, que le Créateur même a envoyé, est descendu sur quelques hommes. Ils tirent du marbre des héros et des patriarches. Je vis en peu de mois sortir de rochers informes un peuple admirable, aux attitudes animées, avec des yeux qui promettaient une âme; bien que faits d'une pierre morte, ils semblaient attendre la vie.... Haran voit fleurir aussi le doux chant, le plus beau des arts humains. Les bergères animent les bosquets de leurs hymnes mélodieux, composés par de jeunes pâtres. Mais la petite-fille de Milka l'emporte sur toutes ses compagnes : elle chante comme souvent, lors de ma tendre enfance, j'entendais chanter les anges dans mon sommeil éthéré.... Maintes fois, quand nous étions assis tous trois à l'ombre des bocages, Rebecca prenait son luth, et chantait, sur des tons aussi purs que l'or, la beauté de l'innocence.... Je l'écoutais, immobile, je pleurais des larmes de tendresse, j'embrassais ma sœur, et Milka nous bénissait tous deux. Alors je sentais que de nouvelles pensées élevaient mon âme : des pensées aussi belles que Rebecca, pleines d'innocence, comme Rebecca, qui m'emportaient sur leurs ailes jusqu'aux portes des cieux. O comme alors la bienheureuse vertu me paraissait aimable et facile! Je l'avais toujours aimée, mais il me semblait que je l'aimais encore plus maintenant, depuis que Rebecca m'en offrait une vivante image.

## § VIII.

### *Conseils à une amie* (1754).

Nous laissons de côté plusieurs des œuvres mystiques que Wieland composa en 1754, et qui sont mentionnées dans l'Étude ci-dessus, pour citer quelques passages remarquables de la pièce intitulée : *Conseils* (ou exhortations) *à une amie*. Dès le début, l'auteur expose la simplicité de ses goûts :

(V. 11.) « Le ciel, entre autres présents, m'a donné de ne pouvoir regarder, sans une tendresse fraternelle, l'innocence doucement parée de ses charmes ingénus. Sauf cela, rien ne m'émeut de ce qui excite l'admiration des hommes. C'est libre de désirs que j'ai vu la pompe dorée dont le tumulte environne les grands.... Mais ce qui me touche, c'est l'innocence naïve dont le sourire, ami de l'humanité, brille dans des yeux pleins de douceur, et jette sur ses compagnes un regard que jamais n'empoisonna l'envie. »

(V. 36.) « Il ment, le flatteur qui donne le nom de beautés angéliques aux roses de tes joues et à ces charmes qui doivent se faner un jour. C'est l'esprit seul, cette partie éternelle de ton être, qui te rattache aux séraphins et te destine à partager un jour leur bonheur. »

L'auteur, en développant cette idée, tourne bientôt au sermon; mais la deuxième partie se relève par des portraits et des analyses qui font pressentir le moraliste de la période suivante.

(V. 95.) « Moins méprisable est cette Agnès, dont la beauté n'a point d'âme, florissante comme la rose qui orne son sein, mais aussi éloquente qu'une poupée. Elle sourit à tous; son œil bleu semble parler à tous pour ne rien dire.... C'est ainsi que sur son piédestal de marbre se dresse une statue de Vénus qui n'a été faite

que pour les yeux : elle a les dehors mensongers de la vie, présente toujours la même expression de visage, et sourit à tout le monde.... N'oublie jamais, ô mon amie, que c'est l'âme seule qui te rend aimable au jugement du sage, que ton cœur se découvre à lui sur tous les traits de ta physionomie, et qu'il lit ta pensée dans tes yeux. »

Éloge de la raison et des femmes distinguées, telles que *Rowe, Lambert, Graffigny,* exemples tirés de la Bible ; sur l'idéal de la beauté :

(V. 225.) « Ces modèles, que la Muse a montrés aux sages dans leurs nuits poétiques, sacrées pour la postérité, tu les chercherais peut-être vainement parmi nos contemporaines; mais tu trouveras ces traits admirables épars çà et là : nous les réunissons pour en faire une image accomplie; et même épars et isolés ils sont encore aimables; l'amitié peut les rassembler pour en tresser une couronne. »

La pièce se termine par de beaux vers sur l'amitié, contre la flatterie, et par de tendres souhaits à son amie :

(V. 280.) « Sois toujours heureuse, toujours digne d'être aimée! Que ton cœur soit toujours entouré par la vertu, cette gardienne angélique! Que la fierté naïve et modeste qui a conscience de sa dignité; que la vérité qui ne veut paraître que ce qu'elle est; la bonté, toujours égale; la chasteté, au joyeux regard d'ange; l'indulgence pour les erreurs; la silencieuse résignation et la piété, dont l'œil si pur est toujours tourné vers le ciel : que toutes ces vertus forment éternellement un cercle gracieux autour de ton âme! Qu'un doux repos t'enveloppe dans ses ailes de roses, et que les séraphins, ces témoins invisibles de nos actions les plus secrètes, s'oublient, avec un céleste sourire, à contempler ton existence! »

## § IX.

*Timoclée, dialogue sur la beauté apparente et la beauté réelle* (1754).

« Le père de Timoclée était un proche parent et un ami intime de Socrate. Celui-ci pouvait donc trouver facilement l'occasion de voir cette jeune fille dans son boudoir, où, d'après les mœurs grecques, aucun étranger ne devait pénétrer. Socrate la rencontra effectivement un jour, à ce que dit l'histoire, devant sa toilette, au moment où une esclave venait de terminer sa coiffure pour une fête dans laquelle elle devait danser en public avec d'autres jeunes filles. Ses boucles étaient enroulées de la manière la plus gracieuse en figures de toutes sortes, avec des perles et des fleurs qui s'y entrelaçaient artistement.... Timoclée était alors dans toute la fleur de la jeunesse et de la beauté : Socrate la regarda quelques instants avec le fin sourire qui lui était particulier, comme sourirait un esprit éthéré en jetant un regard de compassion sur les faiblesses humaines. « Il me semble, » dit-il, ô Timoclée, que tu ne veux point faillir à honorer » la fête de Diane et à charmer tes concitoyens, car tu es » si bien parée, que tu pourrais éclipser les nymphes » mêmes de la déesse. »

La conversation s'engage sur ce compliment. Timoclée prie Socrate de lui dire sincèrement s'il la trouve belle; Socrate lui affirme qu'elle est ravissante, et demande la permission de lui poser une question à son tour :

« Pourquoi cette rose que tu as placée sur ton front? tu as fait vœu sans doute à la déesse des Ris d'accorder à sa fleur, en cette circonstance solennelle, un honneur extraordinaire? — *Timoclée :* Quelle idée bizarre! Cette

fleur fait tout naturellement partie de la parure de mes cheveux. — *Socrate :* Cette rose a donc pour objet de te rendre plus belle? — *Tim.* Qu'y ferait-elle sans cela? — *Socr :* Dis-moi, Timoclée, si un paon se figurait qu'il n'est pas assez beau, tel que la nature l'a fait, et s'il voulait s'embellir avec des plumes étrangères, prendrait-il des plumes à un oiseau plus beau que lui, ou bien à un moineau et à un corbeau? — *Tim.* A un plus beau, sans aucun doute. — *Socr.* Il avouerait donc ainsi que l'oiseau dont il emprunte les plumes pour se parer est plus beau que lui-même? — *Tim.* C'est évident. — *Socr.* Toi donc aussi, tu regardes la rose comme plus belle que toi, puisque tu penses que sans elle ta beauté ne serait pas complète? — *Tim.* Tu m'as prise au piége, Socrate : j'aurais dû te répondre autrement tout à l'heure, et dire, la rose n'est là que pour la faire comparer à mes joues et faire ressortir cette comparaison à mon avantage. — *Socr.* Tu es bien audacieuse, jeune fille! tu ne pouvais choisir de fleur qui te disputât plus aisément la victoire. Mais je veux bien t'accorder que la couleur de tes joues a quelque chose de plus agréable que la rose, pour un jeune homme et même pour un vieux comme moi; car tu n'es pas assez fière, j'imagine, pour exiger que l'on trouve ta couleur en elle-même plus belle que celle de la rose : tu aurais contre toi tous les papillons et tous les scarabées; et l'approbation d'un scarabée a autant de valeur pour une rose, que pour toi l'éloge d'un jeune homme. »

Discussion sur l'idée de beauté en soi, et sur la source de la beauté, qui est dans l'âme. Socrate termine le dialogue en conjurant Timoclée de s'appliquer désormais à la parure de son esprit et à l'amour de la vertu.

## § X.

*Cyrus, poème héroïque, inachevé, en cinq chants* (1756-57).

**Chant I.** — Dès l'invocation, le poète nous montre un Cyrus tout idéal et de pure fantaisie, libérateur des peuples, modèle des rois et des sages. On trouve, au v. 30, le nom de Xénophon et celui d'Ashley (Shaftesbury), cités par l'auteur comme les modèles qu'il s'efforcera de suivre. — Cyrus méprise les vains ornements; ambassade du roi de l'Inde; long discours dans lequel se trouve enclavé un autre discours, assez long lui-même. (Il y a, dans ce premier chant, *sept* discours, dont quelques-uns d'une longueur démesurée.)

**Chant II.** — Il fait nuit; Cyrus a une vision, et, en sa qualité de philanthrope, gémit sur les cruautés de la guerre. — Dans l'entrevue avec Amitrès, son gouverneur, et dans les discours qui suivent, il y a plusieurs beaux passages, mais avec une teinte religieuse et humanitaire très prononcée : Cyrus surtout est idéaliste au premier chef. — Le chant se termine par l'histoire des exploits d'Araspe et la description d'une mêlée à la façon d'Homère.

**Chant III.** — Songe de Cyrus : il voit l'humanité heureuse sous son sceptre; les Muses elles-mêmes illustrent son règne. — Monologue du roi, entièrement imprégné de sentiments religieux. — Comme contraste, le poète nous montre la nuit sans sommeil du roi des Assyriens, tyran cruel et orgueilleux. — Les discours des deux princes à leurs armées et la description du culte des Perses remplissent la fin de ce livre.

**Chant IV.** — Invocation à la Muse de Xénophon; énumération homérique des divers peuples qui prennent part à la guerre. — Long discours de Cyrus avant la mêlée. — Description de la bataille et mort de Nériglissor.

**Chant V.** — Exploits de Cyrus. — Le poète interrompt son récit pour gémir sur les horreurs de la guerre. — Monologue de Cyrus sur le champ de bataille après la victoire. — Désespoir des femmes assyriennes; éloge du beau sexe. — Prise du camp assyrien et fuite du satrape Gadatès, à laquelle s'arrête le poème.

## § XI.

### *Araspe et Panthée, histoire dialoguée, d'après Xénophon* (1758).

Le premier dialogue de la première partie fait suite au cinquième chant de Cyrus. Araspe décrit à son maître la remarquable beauté de Panthée, reine de Susiane, prise dans le camp assyrien après la victoire. Cette description est faite avec beaucoup d'art et de précision. La conversation tombe sur l'amour, et Cyrus distingue deux amours différents : l'un idéal, l'autre inférieur; il se méfie même du premier, et ne veut pas, pour cette raison, faire la connaissance de la belle Panthée. Araspe fait une longue apologie de l'amour, qui renferme de beaux passages :

« J'aimai dès le premier instant que je sentis la différence du bien et du mal. Mon amour est attiré par tout ce qui est beau et sublime, par tout ce qui est parfait dans son genre ou qui se rapproche du type de perfection qui flotte dans mon âme. La création tout entière entretient cette flamme sainte. Entraîné de beauté en beauté vers des degrés de plus en plus élevés, je m'abîme souvent dans une muette extase qui absorbe toutes mes pensées, qui plonge mon âme dans un doux étonnement et d'admirables mais vagues pressentiments. »

L'amour a été pour lui la source des belles actions, et lui a facilité l'accomplissement du devoir. — Cyrus, pour éprouver la vertu d'Araspe, lui confie la garde de Panthée. — Le deuxième dialogue a lieu entre Panthée et son esclave Mandane, qui cherche à la consoler de sa captivité, et lui fait espérer que la Providence la ramènera dans les bras de son époux. Panthée se laisse aller au désespoir. A la fin de cette scène, la conversation devient par trop philosophique. — Dans le troisième dialogue, Araspe annonce à la reine qu'il est chargé de veiller sur elle, et que son époux, Abradate, vit encore. Échange de compliments un peu fades qui rappellent le théâtre français d'alors. — Araspe est déjà épris de la belle

captive, mais il ne veut pas se l'avouer à lui-même, comme il le dit ensuite dans un très long monologue qui termine la première partie.

La deuxième commence par quelques dialogues dont les subtiles discussions et les fades compliments rappellent trop l'hôtel de Rambouillet ou les romans de Mlle de Scudéri. La fin de la première scène ressemble à certaines parties du *Télémaque :* portrait et apologie de Cyrus, description des horreurs de la guerre, folie des conquérants, etc. — Scène II. Araspe commence à s'avouer sa passion ; il la découvre à son ami Arasambès, et fait encore l'apologie de l'amour. Puis, dans un monologue, il se rassure lui-même sur les suites de cet amour, et fait preuve d'héroïsme et de générosité en promettant de se sacrifier pour le bonheur de Panthée et de son époux. Mais ses bonnes pensées faiblissent peu à peu, et dans un long monologue qui termine cet acte, nous le voyons essayer en vain de se débattre, et commencer à céder à sa passion.

**Troisième partie.** — Mandane, que sa tendresse pour la reine rend clairvoyante, cherche à noircir Araspe dans l'esprit de sa maîtresse ; elle ne peut y réussir, et s'adresse alors à Arasambès : tous deux conspirent pour sauver Araspe et Panthée. Les scènes suivantes sont trop longues. A la sixième arrive enfin la déclaration d'amour, qui est noblement repoussée par Panthée ; peut-être même celle-ci donne-t-elle à son amant des conseils de vertu par trop stoïques. Araspe fait semblant d'être converti, mais il espère plus que jamais voir son amour récompensé. Panthée, de son côté, restée seule avec Mandane, montre autant de générosité que de force d'âme ; son indulgence est admirable, non moins que sa naïve confiance :

« Je t'avoue, Mandane, que je connais très peu les hommes. Avant que les malheurs de notre pays m'eussent livrée à ce jeune Mède, j'avais à peine vu un homme de près, sauf mes frères et mon époux. C'est sans doute par suite de mon inexpérience que je ne puis avoir d'Araspe une aussi mauvaise opinion que tu me le demandes. Je ne peux lui faire un crime de m'aimer ; et c'est dans son propre intérêt qu'il doit mettre des bornes à son amour. J'ai regardé comme mon devoir de le

rendre plus calme, en lui montrant, à cœur découvert, tout ce qu'il pouvait attendre de moi. Je pensais, en lui offrant mon amitié avec tant de franchise et de bonté, qu'il ne pourrait la dédaigner à moins d'avoir le cœur le plus méprisable. Aussi, bien que dans la première chaleur de sa passion il ait porté plus loin ses désirs, il rentrera maintenant en lui-même, et préférera la jouissance d'un bien réel à celle d'un plus grand bien qui lui est défendu. »

**Quatrième partie.** — Après un monologue d'Araspe, vient une scène bizarre entre deux esclaves de Panthée, qui exposent des théories assez relâchées sur l'amour. Le dialogue suivant, entre Araspe et son ami, est naturel et attachant : l'esprit du héros se perd tantôt dans l'idéal, tantôt dans l'amour le plus matériel; il finit par s'abandonner entièrement à son imagination, ou plutôt à ses sens en délire. On croirait voir une page vivante de l'histoire de Wieland lui-même, du jeune homme élevé dans les idées mystiques, et dont l'imagination finit par être dupe de ses sens. Son ami lui donne d'excellents conseils, qui viennent échouer devant la passion d'Araspe, passion vraie et brûlante, dont l'auteur a parfaitement saisi le langage :

« Laisse-moi, Arasambès, laisse-moi me précipiter dans cet abîme qui te paraît si terrible. A mes yeux, c'est un océan de bonheur et de voluptés divines. O Panthée! un seul instant passé dans tes bras mériterait d'être acheté au prix de mille dangers et de la mort elle-même.... Cyrus seul a le droit de disposer de sa captive : je veux aller le trouver, j'embrasserai ses genoux, je le supplierai d'autoriser mon amour. Il ne pourra refuser cette unique faveur à son ami. Par quels exploits je la mériterai! Je veux accompagner mon maître jusqu'à l'Océan; je l'accompagnerai dans d'autres mondes! Il pourra partager entre ses compagnons le butin des rois, les provinces entières, les trésors même de l'Atlantide : ma récompense sera Panthée! »

Arasambès répond à cette exaltation par des sermons d'une longueur exagérée; la lutte devient de plus en plus vive dans le cœur d'Araspe : comme contraste, nous voyons, dans la scène V, trois esclaves de Panthée qui chantent l'amour en cueillant des fleurs; c'est une idylle réellement gracieuse. Mais le dénouement approche : Araspe s'est laissé emporter par sa passion jusqu'à vouloir user de violence envers son adorée; il s'est arrêté devant la colère de Panthée, et éprouve maintenant les plus vifs remords, ce qui ne l'empêche pas de faire à Mandane une description par trop exacte de son attentat. Cet acte se termine par un monologue où il s'abandonne à ses regrets et à sa douleur.

C'est encore lui qui commence le cinquième acte par l'expression de son désespoir, que viennent augmenter les cruels reproches d'Arasambès : Araspe cherche à se justifier, en invoquant surtout la puissance de l'amour et la faiblesse humaine. Mais quand il apprend que Cyrus va venir, il ne songe plus qu'à la honte dont il est couvert : il y a là une très belle situation, une scène vraiment pathétique. Cyrus fait preuve de bonté autant que de modestie; c'est toujours le prince idéal que nous avons vu au commencement. La pièce se termine par le repentir d'Araspe, qui ne peut s'expliquer sa faute qu'en admettant une sorte de dualisme, la double nature de notre âme :

« Hélas! en ce moment je reconnais combien il est vrai qu'il y a en moi deux âmes toutes différentes. Car il m'est impossible de croire que, si j'avais une seule âme, elle pût être à la fois bonne et mauvaise, et possédée en même temps par deux objets aussi contraires que la vertu et le vice.... Mais je ressens l'effet de ta présence, ô Cyrus! l'âme ignoble cède; en vain elle résiste; ses ailes ont perdu leur force, elle retombe à terre : l'âme généreuse a triomphé! »

## § XII.

*Théagès, sur la Beauté et l'Amour; fragment* (1760).

(Préambule.) « Figurez-vous un charmant petit bois où deux rêveurs, disciples enthousiastes de Platon, sont assis à l'ombre d'un bosquet : l'un, le visage inspiré, donnant par ses gestes du mouvement et de la vie à son discours; l'autre, attentif et dans la posture que l'on donne généralement à un auditeur plein d'admiration pour ce qu'il entend : vous aurez ainsi une image du narrateur, Nicias, et de son auditeur, votre ami dévoué.

» Vous connaissez le jeune homme que j'appelle Nicias : c'est un délicat connaisseur du beau dans la nature et dans l'art. L'Italie, avec ses modèles les plus parfaits, a formé son goût pour la musique, la peinture et l'architecture. Il a appris ainsi à estimer davantage l'art du poète. Mais son amour pour la poésie ne l'a pas rendu plus indulgent pour nos chantres modernes. Il pense que les Homère et les Platon seuls sont capables de parler cette langue sublime que les païens appelaient la langue des dieux, et à bon droit, puisque Dieu lui-même la parlait lorsqu'il voulait éveiller dans les âmes le sentiment de sa majesté. »

**Éloge de la femme du monde.** — « Aspasie (c'est ainsi que nous nommerons la comtesse), qui, dans son printemps, a désarmé, comme on dit, plus d'un cœur valeureux, a su conserver si bien sa beauté, que personne ne se douterait, à la voir, qu'elle approche de la quarantaine... Elle vit au milieu du grand monde, sans y être attachée par des liens indissolubles. Elle séjourne beaucoup à la ville, fréquente la cour, et se trouve souvent dans les salons. Elle connaît le monde et s'y amuse, sans mettre en jeu le repos de son esprit ou sa liberté. Toutes les

personnes de bon ton regardent comme un bonheur de pouvoir la fréquenter, mais aucune ne va la déranger lorsqu'elle veut être seule, ce qui a lieu d'ordinaire à la campagne. Elle aime les plaisirs innocents, par goût plutôt qu'avec passion. Elle fait de nombreuses lectures, et ne vit dans une sphère plus étendue que pour observer davantage, et aussi pour faire du bien en secret... Ne serait-il pas impardonnable de la part d'une telle personne de vouloir se soustraire à la société, lorsqu'elle sait y jouer un si beau rôle?... Elle admirera une Élisa Rowe (1), sans vouloir forcer sa nature à lui ressembler. Une Rowe est une beauté dans le monde moral; mais si Aspasie voulait être une Rowe, nous aurions une mauvaise copie de plus et un bon modèle de moins. »

Cette comtesse Aspasie aime les beaux-arts, et son frère Théagès, artiste lui-même, s'est fait un système de philosophie sentimentale qui repose sur l'amour du beau et se rattache au platonisme. Critique fort juste du stoïcisme et de divers autres systèmes pédantesques :

« Les stoïciens dépeignent la vertu avec une grandeur colossale et un éclat tout divin; mais je remarquai bientôt que leur maxime favorite : « On doit chercher en soi-même tous les biens, » s'écartait considérablement de la nature, et que Dieu seul pouvait trouver le contentement en lui-même. Je ne pouvais pas davantage accorder avec la nature l'anéantissement de la partie sensible de notre être. Un homme qui est tout esprit, raison pure, pensée pure, est bien un stoïcien dans le monde des stoïciens; mais dans le monde réel, il n'y a

(1) L'anglaise Elisabeth Rowe (1674-1737), célèbre par sa beauté, son talent poétique et le caractère sentimental de ses écrits. — Nous croyons inutile d'insister sur l'importance de ce passage et du suivant, au point de vue de l'histoire intellectuelle de Wieland : il commence à s'éloigner sensiblement des idées ascétiques de sa première période.

pas d'autre homme, selon l'expression de notre Haller, qu'un composé de l'ange et de la bête.

» Je ne trouvai donc nullement la philosophie stoïcienne semblable à ces beautés qui gagnent à être longtemps regardées. J'abandonnai cette dame fardée, amoureuse d'elle-même, et errai quelque temps de rêveries en rêveries, jusqu'à ce que le hasard m'eût fait lire le *Banquet de Platon*... — Vous m'avez rendu (lui dit son interlocuteur) très curieux de connaître plus exactement votre philosophie, puisque vous l'appelez un art d'aimer. D'après cela, elle doit avoir un air bien plus aimable et plus souriant qu'elle ne l'a d'habitude dans les écrits de nos philosophes d'école. »

Le vrai amour, idéal et universel, est bien différent de l'amour-Cupidon, avec lequel on risque souvent de le confondre :

« Croyez bien, mon cher Nicias (dit Aspasie), que ces deux amours sont proches parents; il leur est souvent arrivé d'échanger leurs costumes, et Cupidon est venu plus d'une fois en propre personne tenir les engagements qu'avait pris le sylphe platonique. Je vous engage donc à vous méfier. Je vous assure même que, avec votre nouvelle philosophie, vous aurez besoin d'autant de prudence que pour n'importe quelle autre. Car l'enfant de la riante Vénus est un véritable Protée, qui sait prendre le masque d'un platonicien comme le capuchon d'un franciscain; et quand il a mis dame Imagination de son côté, ce qui ne lui est pas difficile, qui sait tout ce que ces deux fripons sont capables de faire! »

## § XIII.

### *Contes badins, en vers* (1762-64).

**Nadine,** « conte à la manière de Prior [1], » est une bluette de deux pages, charmante à tous égards, où abondent la grâce, la finesse et l'esprit : mais on peut trouver l'allégorie trop transparente, et les descriptions trop voluptueuses. C'est dans le goût des poètes érotiques les moins scrupuleux.

**Diane et Endymion** [2], dont l'idée a été prise dans un dialogue de Lucien et développée à la façon de La Fontaine, mérite en général son titre de *conte badin*. L'idée dominante est la satire de la pruderie ; d'excellents passages y font pardonner certaines longueurs ; le moraliste s'y donne carrière, mais avec une grâce charmante, un esprit de bon aloi, et une remarquable légèreté d'allures. Le rhythme est harmonieux et varié, comme dans toutes ses œuvres en ce genre.

**Le Jugement de Pâris**, « conte badin, d'après Lucien [3], » est dans le genre du précédent, mais encore moins voilé par endroits. On y remarque la bonhomie naïve de certains dialogues, et un emploi fort heureux du ton burlesque dans quelques passages.

**Aurore et Céphale** [4] est imité d'Ovide, de l'Arioste, de *la Coupe enchantée* de La Fontaine. Cette histoire, qui manque d'unité, et qui devrait plutôt s'intituler *Procris et Céphale*, a donné à l'auteur une occasion de montrer, en termes comiques, la fragilité de la vertu humaine. Il y a des longueurs, et, comme ensemble, on préfère les récits précédents. Beaucoup de passages pourtant sont gracieux, spirituels ou pathétiques.

(1) 1762. En vers iambiques rimés.
(2) Même date et même rhythme que le précédent.
(3) 1764.
(4) Même date.

## § XIV.

### *Les Aventures de don Sylvio de Rosalva; en deux parties* (1764-65).

Le roman commence par quelques études de mœurs, nettement esquissées, où l'ironie domine : c'est d'abord une certaine tante, qui, froissée par l'indifférence dont ses charmes ont été l'objet, « a éprouvé plus d'une fois la tentation d'aller, dans la cellule d'un couvent, consacrer au ciel un cœur dont le monde était si peu digne. » Puis nous assistons à l'éducation que cette doña Mencia donne à son neveu, et dont les principes se trouvent renfermés dans les romans de *Clélie*, de *Cyrus*, et autres chefs-d'œuvre alors en vogue. Le troisième chapitre de ce premier livre n'est qu'une dissertation psychologique, où l'on peut voir un essai d'autobiographie :

« Peu à peu l'imagination se confond avec le sentiment, le merveilleux avec le réel, le faux avec le vrai... C'est dans cette situation que se trouvait le jeune homme qui est le héros de notre histoire. Son âme, naturellement candide, était incapable de soupçonner qu'on pût la tromper. Son imagination accueillit donc les êtres chimériques que lui représentaient les poètes et les romanciers avec une foi aussi entière que ses sens avaient accueilli les impressions des objets naturels. Le plaisir que lui causait le merveilleux et le surnaturel le disposa encore mieux à croire à leur réalité, d'autant qu'il ne doutait pas de la possibilité des choses même les plus incroyables; car pour l'ignorant tout est possible... Aussi les gens de la campagne, auxquels leurs travaux ne laissent pas le temps de se rendre nettement compte des impressions que la nature produit sur eux, sont en général plus superstitieux que d'autres. »

Une analyse détaillée du roman n'offrirait pas grand intérêt au

lecteur : nous croyons plus utile de citer, sans les relier entre eux, les principaux passages où Wieland se révèle à nous comme observateur et moraliste :

(Liv. I, chap. IV.) « La sage doña Mencia, comme toutes les personnes admirables, ne trouvait de la raison que dans ses propres folies. »

« Sa rigide surveillante finit par découvrir la cause de ses nombreuses promenades dans le petit bois, et par lui adresser, à ce sujet, un sermon très austère, très savant et très ennuyeux; mais cela ne servit, comme il arrive d'ordinaire, qu'à rendre don Sylvio plus prudent: il apprit dès lors à lui mieux cacher ses inclinations et ses projets. »

(Liv. I, chap. VI.) « Un vieux fat, qui croit par ses largesses acheter la fidélité de sa maîtresse, attribue volontiers à la joie que cause son retour les yeux brillants et les joues animées avec lesquelles elle le reçoit: il ne songe pas combien il serait plus naturel de les mettre sur le compte d'un jeune rival qui, pendant ce temps, est caché dans une armoire et se rit de sa crédule impuissance. »

(Liv. I, chap. VI.) « Un Indien achète à son bonze des amulettes qui doivent le garantir de toutes les maladies; il devient malade, et les amulettes ne le guérissent pas. Que conclut-il de là? Que ses amulettes n'ont pas de vertu, et que le bonze est un trompeur? Loin de là! Tout ce qu'il en conclut, c'est qu'il n'a pas témoigné assez de dévotion à l'idole dont il porte l'image à son cou, ni donné assez d'aumônes à son bonze. »

Au chapitre II du livre III se trouve une situation vraiment comique; c'est celle de don Sylvio qui cherche à démontrer à son valet qu'il est par trop superstitieux. « Je vois un homme de feu, » dit Pédrillo.

« Imbécile, répond son maître, tes yeux seront donc

toujours obsédés par les folles visions de ton cerveau malade? Ce n'est pas un homme de feu que nous voyons là, mais une salamandre, et des plus belles qui aient jamais brillé autour du trône de la grande Radiante. J'ai pitié de ta simplicité; mais tu devrais te figurer pourtant que je me connais en salamandres, moi qui en ai vu plus de dix mille servant d'escorte à la fée Radiante! »

Plus loin, au chapitre V, nous trouvons indiquée l'idée première des *Abdéritains* :

« L'auteur espagnol, qui avait séjourné quelques années en Allemagne, se permet ici de railler certaines petites républiques allemandes, et de dire que la délibération qui eut lieu dans le salon de doña Mencia est une image exacte de celles qui ont souvent lieu dans nos petits États pour débattre les questions d'intérêt public. Il faut avouer que les anecdotes qu'il cite à ce sujet ne sont pas faites pour nous recommander les constitutions républicaines. Mais il n'appartient pas à un Espagnol, dont toute la liberté consiste à rester assis sur sa porte avec deux ou trois lunettes sur le nez, de peser d'une manière équitable les inconvénients et les avantages de la liberté politique... On n'en voudra pas à l'éditeur de cette histoire, si l'esprit patriotique dont il est animé ne lui a pas permis de traduire ce passage, dont les ennemis de la forme républicaine, ou plutôt ses envieux, auraient pu faire un mauvais usage... Loin de nous la pensée de vouloir troubler un seul instant le calme dédaigneux et le doux repos dans lequel sommeille notre patrie! Don Ramire peut avoir fait les plus belles observations du monde : nous nous drapons dans notre patriotisme, nous serrons les dents, nous sommes content. »

(Liv. III, chap. X.) « Quelque poétique, mystique ou magique que paraisse le mot *sympathie* à la plupart de

nos sages contemporains, nous n'en connaissons pourtant pas d'autre pour désigner une espèce particulière d'inclination qui nous attire dès le premier instant vers des personnes inconnues... On ne saurait en vouloir à la belle doña Félicie d'avoir été vaincue par cette force magique et mystérieuse qui l'entraînait vers notre héros, pas plus qu'on ne saurait blâmer un certain Régulo Vasconi, qui, au témoignage de Scaliger, ne pouvait se dispenser de lâcher de l'eau dès qu'il entendait une cornemuse. Nous avons employé à dessein cette comparaison assez peu noble, malgré la crainte que nous éprouvions de blesser la délicatesse de nos aimables lectrices, parce que, au cas où les commentateurs à venir auraient l'idée ingénieuse de vouloir retrouver notre opinion personnelle sur la question de la sympathie, cela pourra servir à leur donner quelque lumière à cet égard. »

Le chapitre XII et dernier du livre III se recommande par le naturel et l'esprit d'un dialogue féminin, parfaitement saisi sur le vif. Le livre IV commence par quelques pages d'excellente ironie à l'adresse des philosophies spéculatives (1). Au chapitre II, dans une piquante discussion entre Pédrillo et son maître, nous retrouvons don Sylvio avec sa comique incrédulité, déjà signalée plus haut : lui, l'homme superstitieux par excellence, ne veut pas admettre les visions des autres, et son raisonnement vaut la peine d'être cité :

« Écoute, Pédrillo, tout me prouve que tu as dû rêver. L'image dont tu me parles — j'en suis aussi sûr que de mon existence — ne peut être que celle de ma princesse. Or, on ne pourra nier que ma princesse ne cessera d'être papillon qu'au moment où je l'aurai trouvée pour lui arracher la tête et les ailes : il est donc de toute impossibilité que la personne que tu crois avoir vue

(1) V. plus haut, p. 234 et 278 de l'Étude.

ressemble à ma princesse. C'est là une démonstration aussi claire que les meilleures qui se trouvent dans Euclide. »

Au livre V, l'auteur parle de lui et fait l'éloge des livres à la fois instructifs et amusants :

« Nous désirons qu'il y ait une académie quelconque en Europe, — fût-ce même celle de Pau en Béarn, — qui veuille bien proposer un prix de cinquante ducats sur la question suivante : *Rechercher l'utilité physique, morale et politique que le genre humain pourrait retirer de tous les écrits qui font rire; discuter surtout à fond ce problème : si le public, et si la librairie, qui, comme chacun sait, constitue une branche importante du commerce européen, ne gagneraient pas beaucoup à voir disparaître la multitude de livres mauvais ou médiocres, en tous formats, dans lesquels des auteurs ennuyeux font de la morale sérieuse, et accablent le pauvre monde, sous les titres les plus ambitieux, d'observations banales, de pensées absurdes, ressassées et indigestes, de froides déclamations et de religieux souhaits; et s'il ne vaudrait pas mieux voir arriver aux foires, tous les six mois, quelques douzaines de livres dans le goût du* Roman comique, *du* Gil Blas de Santillane, *de l'*Enfant trouvé, *et même du* Candide, *du* Gargantua, *et du* Pantagruel : *des livres dans lesquels on dit la vérité en riant, etc.* »

Livre V, chapitre VII : remarque très judicieuse sur le caractère relatif du goût, présentée sous forme de dialogue :

« Pourquoi cela vous plaît-il, Monsieur? — Je ne puis vous en donner d'autre raison, si ce n'est que cela a le don de me plaire. — Mais je ne puis pourtant comprendre ce que vous y trouvez qui vous plaise tant! Pour ma part.... — Bien, Monsieur, cela prouve tout simplement qu'une même chose peut me plaire, à moi, et ne pas vous plaire à vous. — Mon Dieu! je ne veux pas

dire que cela me déplaît; mais je ne dirai pas non plus que je le trouve aussi rare et aussi merveilleux que vous le faites. — Mais si c'était là mon avis? — Eh bien! vous auriez tort. — Et pourquoi cela, Monsieur? — Parce que cela n'est pas ainsi. — Et pourquoi n'est-ce pas ainsi? — Bizarre question, sauf votre respect! N'ai-je donc pas des yeux aussi bien que vous? Mon goût ne vaut-il pas le vôtre? »

Ce dialogue se prolonge ainsi quelque temps, et un troisième interlocuteur finit par mettre les deux premiers d'accord en leur montrant qu'ils ont tous deux raison, chacun à son point de vue.

Comme nous l'avons remarqué plus haut (1), l'ouvrage se termine d'une manière banale, trop semblable au dénouement de Gil-Blas : le héros est complètement converti aux saines idées, c'est à dire à la sagesse pratique; de longs voyages achèvent sa guérison, et il se marie enfin pour devenir le plus heureux des hommes.

---

## § XV.

### *L'Hexaméron de Rosenhain* (2).

Sous ce titre, Wieland a réuni six contes en prose, récités en six soirées consécutives, au château de Rosenhain, par six personnes d'une même société. Le premier est intitulé : *Narcisse et Narcissa;* dès le début, on reconnaît la couleur et la tournure des *Mille et une Nuits*. La scène se passe à la cour de Trébizonde : c'est un conte de chevalerie assez pâle, malgré quelques passages intéressants; il aurait gagné à être traité en vers.

Dans le deuxième conte : *Daphnidion, fable milésienne,* la scène se passe en Thessalie. La magie et les magiciens y jouent le rôle principal. — Le troisième, *le Désenchantement,* est un conte de fées tout moderne, dont la donnée est par trop banale. — Puis

(1) V. p. 64 de l'Étude.

(2) Date incertaine, mais probablement postérieure à celle de *Don Sylvio*. V. au 19e vol. des *Œuvres* de Wieland.

vient *la Nouvelle sans titre*, histoire espagnole assez bizarre : une fille, Galora, est substituée à son frère mort, et finit par aimer son intendant. On trouve dans ce récit de bonnes analyses psychologiques, et une ironie très fine contre certains romans à la mode. — Le cinquième conte, *l'Amitié et l'Amour mis à l'épreuve*, est encore une anecdote bizarre : deux amis échangent leurs femmes et finissent par s'en repentir. — Le sixième, enfin, *l'Amour sans passion*, n'est qu'une simple histoire, honnête et sentimentale, dans le goût allemand par excellence.

Le style de tous ces récits n'est pas sans valeur; mais c'est là, en somme, une des œuvres les moins brillantes de notre auteur.

---

## § XVI.

*Idris et Zénide, poème romantique en cinq chants* (1767).

(Chant I. str. 2.) « Depuis longtemps le monde est fatigué de ces poèmes qui prétendent nous intéresser en ressuscitant sous d'autres noms l'irascible Achille ou le tendre Énée, ridiculement déguisés sous un masque nouveau. Ce qui a le droit de nous charmer dans Homère, devient souvent emphatique et plus souvent plat dans la bouche des modernes. Et cependant, vouloir se frayer une voie nouvelle, c'est bien réellement se fourrer dans le guêpier des savants. »

L'introduction du poème est trop longue; elle se termine à la strophe 11 par quelques beaux vers que le poète adresse à sa muse :

« Mais si tu ne parviens pas à plaire, si le monde et les connaisseurs sont d'accord pour te dispenser de tes services : dans ce malheur tu auras une consolation, c'est que, avec un doux labeur, tu m'auras causé bien de la joie. C'est toi, ô Muse, qui fais le bonheur de

ma vie, et si personne ne doit t'écouter, tu chanteras pour moi seul. »

Dans le premier chant, *Idris*, chevalier errant et amoureux platonique, résiste aux séductions d'une naïade, puis soutient une lutte un peu moins redoutable avec un terrible adversaire, nommé Itiphall; les deux champions font la paix, se racontent mutuellement leur histoire, et engagent une longue discussion sur l'amour. Tous deux se sont mis en campagne pour tenter la conquête de la belle *Zénide;* mais Idris croit à l'amour pur et à la vertu des femmes, tandis qu'Itiphall est fort blasé à cet égard.

Au deuxième chant se trouve l'épisode de *Lila et Zerbin*, qui se distingue par une sensibilité vraie et de touchants détails; puis vient la lutte d'Idris contre les Centaures, l'histoire de Déjanire, etc.

Le troisième chant raconte, sans l'achever, l'histoire de Zerbin et de Lila; le quatrième nous fait assister aux brutales amours d'Itiphall et de Zénide; et le cinquième nous montre Idris toujours et vainement à la poursuite de son idéal, de cette même Zénide, qu'il ne parvient pas à trouver.

Le poème est inachevé; les trois derniers chants présentent moins d'intérêt que les premiers, à cause de la multiplicité des épisodes et du manque d'unité dans l'action. Les passages licencieux y abondent plus aussi que dans le commencement. Mais on n'a que peu de critiques à adresser au style de ce poème, qui est généralement gracieux, net et facile; la versification en est riche, coulante et harmonieuse.

Nous citons au hasard quelques-uns des nombreux passages où l'on reconnaît le moraliste, le satirique, le penseur ou le poète :

(Str. 64.) « Qu'il était heureux, ce bel âge de la féerie! Le monde entier des esprit se tenait prêt au moindre signe : on chevauchait dans un seul jour à travers des milliers de lieues; à la nuit, un gnome sortait de terre pour vous servir un bon repas dans la forêt, et des nymphes vous attendaient dans tous les bocages. »

(Ch. II, str. 13.) « En retouvant ce fils qu'elle avait perdu, il semble à cette mère qu'elle vient seulement de le mettre au monde. »

(Str. 23.) « Cet enfant, cette mignonne créature, objet de notre joie, dont les traits délicats font croire à chacun de nous deux, avec un double plaisir, qu'il voit l'image de l'autre dans sa propre image. »

(Ch. III, str. 120.) « Parmi ceux qui n'ont jamais été éprouvés, il y a des milliers d'Épictètes : mais que le plus fort d'entre eux ne provoque pas la vengeance de la nature! Ce n'est bien souvent que le hasard qui nous sauve d'une chute. »

(Ch. IV, str. 13.) « Il entra dans un bosquet que je ne vous décrirai point, parce que Lessing m'avertit en me tirant l'oreille (1). »

(Str. 15.) « Pendant qu'Itiphall, immobile, regarde tout autour de lui, soudain un bruit confus retentit à son oreille étonnée, comme si tout un chœur de grenouilles coassait dans le lointain.

» Tel est le bruit que fait une troupe de commères, de cousines et de vieilles, qui se pressent autour d'un nouveau-né, le trouvent beau, aimable, et vingt autres choses encore, pendant que la nourrice emprisonne dans ses langes l'enfant qui se débat, lui tire son horoscope, et lui prédit, en voyant son nez plein d'esprit, qu'il sera coiffé un jour du bonnet de docteur. Ce serait un crime de se taire, et, toutes parlant à la fois, aucune ne peut se faire entendre. »

(Ch. V, str. 23.) « Ce qui touche nos sens nous trompe rarement, ou plutôt ne nous trompe jamais : l'erreur ne vient que de la précipitation de nos jugements. »

(Str. 46.) « La beauté seule ne fait naître que l'admiration, et non de l'amour : elle peut nous causer des blessures; elle ne laisse pas de cicatrices. C'est l'esprit, c'est l'âme qui lui gagne les cœurs, par cette magie

(1) Lessing, dans le *Laocoon*, se déclare contre les descriptions qui encombrent et ralentissent le récit.

pénétrante que l'on ne peut définir, et dont on ressent malgré soi les profondes atteintes. »

(Str. 55.) « Il est incontestable qu'une jolie femme aime beaucoup mieux vous entendre parler à son chien ou à son singe, ou même siffler pour passer le temps; qu'elle préfère vous voir en contemplation devant la glace, ou vous voir bâiller et dormir à côté d'elle, à moitié allongé sur le sofa : oui, elle vous pardonnera tout cela plus volontiers que de vous entendre débiter la litanie des sentiments que votre cœur éprouve pour une autre femme..... Parlez-lui du dragon vert, du cheval d'or ou de l'oiseau bleu : mais épargnez à son oreille délicate le supplice d'entendre louer une autre qu'elle!

(Str. 102.) « L'imagination, échauffée par l'enthousiasme, induit les sens eux-mêmes en erreur : c'est ce qui a été remarqué depuis longtemps.... La superstition voit une image suer du sang; elle bravera les derniers supplices pour affirmer qu'elle l'a vu. Quand la fièvre amoureuse se mêle à la religion, que ne peut-elle faire croire à des Marie d'Agréda? (1) »

---

## § XVII.

### *Histoire d'Agathon* (1766-67) (2).

(Début du roman.) « Le soleil déclinait à l'horizon, lorsqu'Agathon, qui s'était égaré dans un bois impra-

(1) Cette nonne espagnole, dont Wieland a parlé dans *Don Sylvio*, avait publié, à la fin du XVII^e^ siècle, une *Vie de la Sainte-Vierge*, où se trouvent les visions les plus bizarres.

(2) Nous avons donné, dans l'Étude ci-dessus (p. 72), une analyse détaillée de ce roman, qui peut passer pour le chef-d'œuvre de Wieland. Nous nous bornerons ici à quelques citations très courtes, persuadé qu'une nouvelle traduction de cet ouvrage ne tardera pas à être donnée au public; les anciennes ne se trouvent plus en librairie.

ticable, brisé par la fatigue à force de chercher une issue, arriva au pied d'une montagne dont il désirait atteindre le sommet, dans l'espérance de découvrir quelque part une habitation où il pût passer la nuit. Il se traîna péniblement dans la montée, à travers un sentier qu'il aperçut au milieu des broussailles; mais il n'était guère arrivé qu'à la moitié de la hauteur, lorsqu'il sentit les forces lui manquer, et, perdant courage, renonça à atteindre le sommet qui semblait s'éloigner à mesure qu'il s'en rapprochait davantage. Il se jeta, hors d'haleine, au pied d'un arbre qui ombrageait un petit plateau, et résolut de passer en cet endroit la nuit qui commençait à venir.

» Si jamais personne s'est trouvé dans des circonstances qu'on peut appeler malheureuses, c'était bien ce jeune homme, dans la situation où nous le voyons au moment de faire connaissance avec lui. Il y a quelques jours à peine, c'était un favori du sort et un objet d'envie pour ses concitoyens : aujourd'hui, par un brusque changement, il est privé de sa fortune, de ses amis, de sa patrie, exposé à tous les hasards de la mauvaise fortune, et ne sait même pas comment il pourra conserver cette misérable vie, le seul bien qui lui reste. Et cependant, malgré toutes les tribulations qui s'unissaient pour abattre son courage, l'histoire nous assure que celui qui l'aurait vu à ce moment, n'eût pu remarquer, sur son visage ou dans son attitude, aucune trace de désespoir, d'impatience, ni même de mauvaise humeur.

» Quelques lecteurs vont penser peut-être au sage des stoïciens, dont on affirmait jadis qu'il serait pour le moins aussi heureux dans le taureau brûlant de Phalaris, qu'un pacha de l'Orient dans les bras d'une belle Circassienne. Mais comme, dans le courant de cette histoire, nous verrons à diverses reprises que notre héros est loin d'égaler le sage de Sénèque, il nous paraît

plus naturel de croire que son âme était du nombre de celles qui sont toujours ouvertes au plaisir, et chez lesquelles une seule impression agréable suffit pour faire oublier toutes les douleurs passées ou à venir. Une déchirure de la forêt entre deux montagnes lui laissa voir le soleil couchant. Il ne fallut pas autre chose que ce spectacle pour le soustraire au sentiment de son infortune. Il s'abandonna à l'enthousiasme dans lequel ce spectacle majestueux plonge toujours les âmes sensibles, et resta quelque temps sans songer même aux besoins les plus pressants. Le murmure d'une source qui jaillissait d'un rocher, non loin de là, le réveilla enfin de l'agréable rêverie où il s'était oublié : il se leva, puisa dans le creux de sa main un peu de cette eau dont le limpide cristal lui était versé, dans son imagination, par une nymphe bienfaisante avec son urne de marbre; et au lieu de regretter les banquets d'Athènes avec leurs coupes écumantes de vin de Chypre, il lui sembla qu'il n'avait jamais rien bu de plus délicieux. Il s'étendit de nouveau à terre, s'endormit au doux gazouillement de la source, et rêva qu'il venait de retrouver sa Psyché bien-aimée, dont la perte seule avait le pouvoir de lui arracher de temps à autre quelques soupirs. »

**Caractère du fat et du petit-maître.** — (Livre I, ch. IV.) « Narcisse avait été envoyé à Athènes par sa mère, pour y entendre la voix des sages et s'approprier les mœurs si polies des Athéniens. Mais il n'avait pas trouvé le temps de travailler à l'un ni à l'autre des ces objets. Quelques jeunes gens, qui se disaient ses amis, inventaient tous les jours quelque nouveau plaisir qui l'empêchait de prendre part aux ennuyeuses promenades des philosophes. Et d'un autre côté, les plus gentilles bouquetières d'Athènes lui avaient dit qu'il était un

jeune seigneur très aimable : il l'avait cru volontiers, et ne s'était pas donné, par conséquent, la moindre peine pour devenir ce qu'il était déjà, d'après un témoignage si digne de foi. Il ne s'était plus occupé que de mettre suffisamment son individu en lumière : personne dans Athènes ne pouvait se vanter d'avoir une toilette plus ridicule, des dents plus blanches et des mains plus douces. Il était le premier dans l'art de faire des pirouettes et d'attacher un bouquet au front des belles. Avec de pareils avantages, il se crut destiné, par une vocation naturelle, à consacrer sa personne au beau sexe.... Il était lui-même la matière intarissable de ses entretiens, et l'unique objet de son admiration. »

Les passages satiriques sont nombreux dans tout le cours du roman, et les portraits ou analyses psychologiques en constituent la partie la plus intéressante. Nous renvoyons le lecteur principalement au portrait d'Hippias (commencement du IIe livre), à celui d'Alcibiade (livre III, chap. IV); à des digressions contre les héros de roman (liv. V, chap. VI, et liv. IX, chap. VIII), contre les moralistes excessifs (liv. IX, chap. V); à de nombreuses épigrammes contre Platon et l'idéalisme, disséminées dans l'ouvrage tout entier, mais notamment dans le dixième livre. Les longueurs, qui nuisent à l'intérêt du récit, se trouvent surtout dans la première partie (IIe et IIIe livres), où l'auteur a donné trop de place aux discussions philosophiques. Wieland abuse aussi de l'analyse psychologique, et s'arrête trop souvent et trop longuement sur l'étude du cœur humain.

Parmi les passages où il s'abandonne aux sentiments tendres et gracieux, on doit citer, comme des plus remarquables, le récit de la première entrevue d'Agathon et de Psyché (liv. VII, chap. V) :

« Peu de temps avant l'époque où la belle Pythie tâchait ainsi de me séduire, avait eu lieu la fête de Diane, célébrée à Delphes avec tout le cérémonial que l'on croit devoir à la sœur d'Apollon. On y voyait paraître toutes les jeunes filles âgées de plus de qua-

torze ans, qui, avec des vêtements blancs, les cheveux épars, la tête et les bras entourés de guirlandes de fleurs, chantaient des hymnes en l'honneur de la virginale déesse.

» Même les yeux à demi-éteints des vieillards se réjouissaient à la vue de ces cohortes de jeunes beautés, dont la fleur de jeunesse était le moindre charme. Jugez si l'adolescent, que la vue d'une prairie en fleurs suffisait à transporter d'enthousiasme, pouvait rester insensible devant un pareil cortége! Mes regards erraient, tendres et incertains, au milieu de toutes ces aimables créatures. Mais bientôt ils s'arrêtèrent sur l'une d'entre elles, dont l'aspect, au premier abord, ne laissa plus à mon cœur le moindre désir de voir aucun autre objet.

» Peut-être maint autre spectateur l'aurait à peine distinguée parmi tant de beautés. Une taille admirable, les traits les plus réguliers, une longue chevelure dont les boucles ondoyantes tombaient sur ses genoux, le plus pur incarnat de la jeunesse : tout cela lui était commun avec ses compagnes. Beaucoup même la surpassaient par tel ou tel détail de leur beauté, et si un peintre avait eu à décider quelle était la plus belle dans tout ce cortége, peut-être n'aurait-elle pas eu le prix.

» Mais mon cœur ne jugea point d'après les règles de l'art : je ressentis ou crus ressentir (ce qui revient au même pour l'effet) que rien ne pouvait être plus aimable que cette jeune fille. Je ne pensai pas à la comparer avec les autres ; elle effaçait à mes yeux tout le reste.

» Tels doivent être, me disais-je, les traits de l'innocence elle-même, si jamais elle empruntait la forme d'une Grâce pour se rendre visible : tel serait son maintien, son visage, et ces yeux pleins d'une joie secrète, et ces joues doucement souriantes, et sa démarche, et ses moindres mouvements.

» Cet instant produisit dans mon âme un change-

ment qui me sembla, quand je fus capable ensuite de réfléchir à ma situation, marquer mon passage à une nouvelle existence plus parfaite que l'ancienne. Mais à ce moment j'étais encore trop absorbé dans mon impression pour avoir bien conscience de moi-même. Mon ravissement fut tel que je ne remarquai plus aucune des pompes de la solennité, et je ne revins enfin à moi-même, comme par un coup soudain, que lorsque tout eut disparu à mes yeux.

» Alors j'eus peine à me convaincre que je ne venais pas de me réveiller d'un songe comme ceux qui avaient parfois offert à mon imagination les plus ravissants spectacles dans les sphères éthérées. Mais la douleur de me voir enlever une vue si douce ne put affaiblir la joie si pure dont j'étais pénétré jusqu'au plus profond de mon être.

» Pendant toute la soirée et la plus grande partie de la nuit, les forces vives de mon âme n'eurent pas d'autre effort que de me représenter jusqu'aux moindres traits de l'image aimée, tous ces charmes inexprimables que moi seul peut-être avais remarqués dans l'original; — et cela avec une force d'imagination qui lui prêtait sans cesse de nouvelles beautés.

» Mon cœur l'ornait de tous les mérites de l'esprit, de toutes les grâces idéales qui, dans ma pensée, constituaient la perfection la plus admirable. Quel portrait, que celui dont l'amour donne toutes les couleurs!

» Et pourtant je croyais toujours n'en pas faire assez, je m'efforçais sans cesse de trouver quelque chose de plus beau que la beauté la plus élevée, pour me rapprocher de l'idée que je me faisais de mon inconnue et atteindre à la perfection de l'original.

» Cette aimable jeune fille m'avait remarqué au moment même où je l'aperçus; et, comme elle me l'avoua dans la suite, il s'était produit dans son cœur

aussi quelque chose d'analogue aux sentiments du mien. Je me rappelai, — car comment aurais-je pu oublier le moindre de ses mouvements! — que nos regards s'étaient rencontrés plus d'une fois, et que, chaque fois, elle avait baissé les yeux avec une rougeur subite qui empourprait tout son visage.

» J'étais trop peu expérimenté, et aussi, à vrai dire, trop modeste, pour tirer de cette circonstance la moindre conclusion à mon avantage. Et pourtant je me rappelais ce fait avec la joie intérieure la plus vive, comme si j'avais présagé dès lors combien je devais être heureux dans la suite. Je n'avais pas cette vanité qui nous fait flatter d'habitude, qui nous pousse à croire que nous sommes très aimables; et je ne pensai à rien moins qu'aux moyens de me faire aimer à mon tour. Mais la beauté de son âme que je croyais voir réflétée sur son visage, cette douce joie qui souriait à travers le calme et le sérieux de ses traits, me donnait quelque espoir d'y arriver. Et quelles célestes extases me causait cet espoir! Quelle vue de l'avenir, quel ravissement, quand je songeais que ma vie entière se passerait à ses côtés et dans sa contemplation!

» D'aussi vives espérances me faisaient supposer que je la reverrais, et ce désir amena naturellement celui de savoir qui elle était. Mais qui pouvais-je consulter? Je n'avais aucun ami auquel je pusse me confier; je croyais que cette seule question, adressée au premier venu, lui ferait lire dans mes yeux mon secret tout entier... Je renfermai donc mon désir en moi-même, et attendis avec impatience que quelque bon génie, favorable à mon amour, me fît faire cette précieuse découverte.

» Quelques jours après, il m'arriva de rencontrer ma bien-aimée inconnue dans un des vestibules du temple. La crainte d'être observé par quelqu'un me retint au moment où j'allais m'élancer vers elle et lui exprimer

le bonheur de cette rencontre inespérée. Elle s'arrêta quelques instants, et je crus remarquer une joie soudaine sur son beau visage : elle rougit, baissa les yeux et disparut. »

Ce fragment, et plusieurs autres que nous pourrions citer, est une réponse suffisante, selon nous, aux critiques malveillants qui prétendent que Wieland a pris à tâche, dans *Agathon* comme dans tous ses autres ouvrages, de détruire en nous les nobles instincts et le sentiment de l'idéal. C'est surtout dans la dernière partie (liv. XVI), que l'auteur affirme nettement les principes d'une morale élevée et d'un spiritualisme intelligent; la narration elle-même, dans toute cette troisième partie, a un caractère plus délicat, et répand un parfum nouveau de grâce et de fraîcheur. C'est, selon nous, la partie du roman sinon la plus intéressante à étudier, du moins la plus agréable à lire.

---

## § XVIII.

*Musarion, poème* (1768).

(Début du premier livre.) « Dans un bosquet qui ressemblait à une solitude et confinait une petite propriété voisine de la mer, Phanias errait seul avec son chagrin; le vent du soir caressait sa chevelure flottante que ne couronnait aucune rose. La contrariété et la tristesse étaient peintes dans son regard, sa démarche et son attitude; il ne lui manquait rien pour ressembler à Timon, car il avait un manteau si usé, si râpé, si décoloré, qu'on pouvait le soupçonner d'avoir été porté jadis par Cratès, et d'avoir été légué à Phanias par le doyen des cyniques.

» Il s'avançait rêveur, les yeux à demi-fermés, la tête penchée, les mains sur le dos. Changé comme il l'était, avec une longue barbe et les cheveux en désordre, un

front sévère et le costume d'un cynique, qui aurait pu reconnaître en lui ce Phanias, naguère encore entouré de Grâces et de Ris, le maître de tous les cœurs, qui ne le cédait à personne pour le goût et la toilette, et qui, dans Athènes où même des Socrate banquetaient, dans de joyeuses fêtes, pendant ces nuits consacrées au plaisir, ressemblait tantôt à Comus, tantôt à l'Amour! Fatigué, il se laisse tomber sur un banc de gazon, et regarde sans émotion la charmante nature si belle dans sa simplicité. Il entend, sans les écouter, les chants du rossignol, dont les tendres accents ne disent rien à son cœur. Les ailes du chagrin obscurcissent son âme et lui ravissent l'ouïe intérieure et la vue de l'esprit. Privé de sentiment, comme s'il avait vu Méduse et fût pétrifié, il réfléchit plein de doutes, non plus comme auparavant, à l'objet auquel il adressera ses soupirs, quelles seront les lèvres, quel sera le beau sein. Non, Phanias rit maintenant de ces folies, et depuis que la dernière drachme s'est envolée de sa bourse creuse, il s'écrie comme le roi Salomon : « Tout » ce qu'il y a sous la lune est vanité. »

» Oui, passagère et plus fugitive que le vent, la faveur des belles, l'amitié fraternelle des convives! Dès que la pluie d'or a cessé de couler, il n'y a plus de Danaé; dès que le vin est épuisé dans la coupe tarie, il n'y a plus de Patrocle. Ce qui attire les mouches, attire aussi les amis; l'or attire avec une force plus magnétique que la beauté, l'esprit et la jeunesse; si votre main, si votre table est vide, l'essaim des gourmands s'échappe, et Laïs parle de vertu. — Rempli de cette grande vérité, que tout est vain parmi ces objets qui font croire à l'homme qu'il est un petit Dieu, lorsque, dans les années de son printemps, enivré d'une douce folie, léger, avide de plaisirs, passionné et inexpérimenté, il vit dans un paradis de roses et de jasmin, Phanias, le sage Phanias, s'assied, comme Hercule, devant les deux chemins, un peu

tard il est vrai, et songe au pénible voyage de la vie. — Que doit-il et que peut-il faire? Il est si doux de se délecter entre les bras de la volupté sur le duvet et les feuilles de rose, et de n'avoir à se reposer que de l'excès des plaisirs! Il est si désagréable de grimper sur les sentiers épineux! — Que faire? — C'est là, comme beaucoup le croient, qu'il est difficile de choisir : c'était facile pour Phanias.

» Il voit la belle infidèle, la volupté — belle, il le comprend, mais non plus belle pour lui — s'échapper de ses bras, et suivre des favoris plus jeunes : les jeux et les amours suivent la déesse, le quittent et lui laissent le repentir pour le distraire : d'un autre côté, du fond de leur sanctuaire, lui sourient la vertu et la gloire, sa fille, qui lui montrent le noble chemin des honneurs. — Le nouvel Hercule envoie un soupir et un regard aux aimables déités qui sont déjà loin : il veut voir si elles ne reviennent pas. Hélas, elles ne reviennent plus, et dès lors il se résout à augmenter le nombre des héros.

» Des héros? Mais le voilà de nouveau arrêté; cette audacieuse résolution se trouve encore arrêtée par de nouveaux doutes. Certes il est beau, sur un chemin jonché de lauriers, de s'élever au rang des dieux qui vivent dans la postérité, de conquérir une place dans les sphères étoilées, et dans Plutarque; il est beau de se soustraire à l'oisiveté du repos, de chercher les dangers sans en éviter aucun, de partir pour de généreuses aventures et de teindre du sang des géants le monde dont on est le vengeur; il est beau, il est doux même (ainsi chantait du moins un poète qui s'enfuit, il est vrai, au premier choc), il est doux et glorieux de mourir pour sa patrie. Mais la sagesse, elle aussi, peut conquérir l'immortalité. Quel glorieux renom pour celui qui, dans les sources de la lumière la plus pure, lave de ses taches son esprit délivré d'entraves! Saisir toute nue la vérité,

qui pour les autres ne se montre jamais sans voiles (jamais, sinon pour les dieux); voir d'un coup d'œil le plan de la création, comprendre la danse mystique et embrouillée des sphères; accumuler des hypothèses sur de fières conclusions, et pénétrer dans le royaume des purs esprits, quelle gloire, quel bonheur!

» Appelez-le toujours heureux, et libre, et grand, l'homme qui n'a jamais tremblé, que ravit le son de la trompette qui l'appelle au farouche combat, qui voit en souriant ce qui ébranle les autres hommes, et qui presse même sur son sein, comme une fiancée, la mort qui le couronne de lauriers : celui-là mérite bien plus d'être appelé grand et heureux, qui, couvert du bouclier de Minerve, ne se laisse épouvanter par aucun fantôme nocturne, par aucune superstition.... »

Phanias poursuit encore assez longtemps sa déclamation sur la vraie sagesse; mais ce morceau est piquant, malgré ses longueurs, parce qu'il nous fait d'autant mieux saisir le contraste vraiment comique entre les bonnes résolutions de ce sage et le résultat auquel nous les verrons aboutir dans un instant. Dans ce qui suit, l'auteur abuse parfois des discussions philosophiques et de la psychologie; mais il y aurait à recueillir une foule de pensées fines et judicieuses; nous en citons quelques-unes dans le nombre :

« Pourquoi, Phanias, affecter les dehors d'un Diogène? pourquoi cette barbe inculte? Il me semble qu'un sage doit se comporter comme tout le monde. »

« Eh quoi! ton âme n'a donc d'autre couleur que celle que reflètent sur elle les objets qui l'environnent? »

« Notre belle conquit peu à peu la faveur des deux sages : son œil souriant trouva grâce devant le Portique lui-même, et on lui pardonna d'avoir tant de charmes. »

« Tu te montres, reprit son amie, trop sévère pour toi-même, et pour eux aussi, à ce qu'il me semble. Évite l'excès, mon ami, je t'en prie! Naguère tu estimais

probablement ces philosophes plus qu'ils ne valaient; maintenant tu les estimes trop peu. »

« Il fut un héros : mais à qui en revient l'honneur, si ce n'est à la nature, qui l'a enfanté, qui l'a élevé pour le devenir, lui et ceux qui lui ressemblent, avant qu'il y eût un Portique? On ne forme pas les héros; ils naissent ce qu'ils sont. »

La conclusion du poème est nettement indiquée, dans les dernières pages, par quelques vers charmants comme ceux-ci :

« Son Mentor ne fut plus un cynique à la chevelure en désordre, ni un Cléanthe au front ridé, qui, lorsqu'il voit briller la bouteille, parle comme Zénon et boit comme Silène : ce fut l'Amour; et où trouver un maître plus habile? Aussi Phanias apprit volontiers, et bien vite, et sans peine, la charmante philosophie qui jouit avec bonheur de tout ce que la nature et le destin nous accordent, et qui se passe facilement du reste; qui aime à voir les choses de ce monde par leur beau côté, se soumet à la loi du sort, et ne cherche pas à deviner toutes les énigmes que Jupiter, dans sa bonté, nous a cachées au sein d'une nuit épaisse. »

---

## § XIX.

*Les Grâces, poème en six livres* (1769-70).

(Début du premier livre.) « Les hommes dont Deucalion et Pyrrha peuplèrent la Grèce ancienne formaient d'abord un petit peuple très grossier : on devait s'y attendre de la part de gens qui n'étaient que des pierres changées en hommes (1).

(1) Ces quelques lignes sont écrites en prose; l'alinéa suivant est en vers; la prose reprend au troisième, et les vers dans le courant du quatrième.

» Ils erraient, couverts de peaux, dans les sombres forêts de chênes, l'homme armé de sa massue, la femme entourée de ses petits suspendus autour d'elle à la manière des singes : et quand le soleil se couchait, chacun restait étendu où le hasard l'avait amené. L'arbre qui leur prêtait son ombre laissait tomber aussi leur repas jusque sur leurs genoux; et, s'il était creux, on entassait son feuillage dans sa cavité pour s'en faire un lit pendant la nuit.

» Je ne sais point, Danaé, si vous serez bien disposée à croire l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* lorsqu'il dit que c'est là l'état bienheureux auquel la nature nous a destinés. Mais si nous additionnons tous les maux dont ces enfants de la simple nature n'avaient pas la moindre idée, il nous est impossible de ne pas leur accorder au moins une certaine félicité négative.

» Un poète surtout! — que ne pouvons-nous pas, nous autres poètes, lorsque nous nous sommes mis en tête d'embellir un objet? — Si le peintre et le poète n'avaient pas le droit d'embellir leurs peintures, que deviendrait la magie du bel idéal, ce caractère surhumain dont rayonnent leurs œuvres, et qui plonge le connaisseur sérieux dans une muette extase?...

(Début du quatrième livre.) « Les habitants de l'Arcadie étaient, à cette époque, de braves gens, des bergers pour la plupart, mais bien éloignés d'être aussi tendres et aussi maniérés, et de débiter d'aussi beaux monologues que les Myrtilles et les Corisques des spirituels Guarini. Et nous voulons bien vous accorder ce point, Danaé; car, quelle que soit votre admiration pour la savante poésie de ce poète étranger, pour la magie de son expression et l'harmonie de ses vers, nous ne pouvons cependant nous dissimuler que le mélange de la simplicité arcadienne avec la recherche romantique

des pensées et du style qu'il prête à ses amoureux, produit sur nous exactement le même effet que si nous devions voir, transplantés dans les régions arcadiennes, ces arbres de nos parcs, grotesquement taillés et rangés d'après une symétrie artistique, dont toutes les allées, tirées au cordeau, aboutissent à un même point....

» La liberté et l'abondance des biens nécessaires leur donnaient cette espèce de bien-être qui est le fondement du bonheur, mais non pas le bonheur lui-même.... Dans leurs fêtes régnait une joie bruyante et sans frein, qui se terminait souvent, à la mode des Thraces, par des batailles, et toujours par une ivresse générale (1). »

**Sur la grâce.** — (Vers la fin du livre IV.) « Se donner de la peine et de l'inquiétude pour plaire, c'est le plus sûr moyen de manquer son but. Par l'influence secrète des Grâces, il se répandit parmi toutes ces belles un esprit général de bienveillance et de douce gaîté. Exemptes de jalousie et du désir de se faire remarquer, chacune parut plus fière des charmes de ses compagnes que des siens. — Avouez, Danaé, que les Grâces opérèrent là un vrai miracle! »

(Début du livre V.) « Sans le secours des Grâces, la beauté est comme la statue idéale de Pygmalion, avant qu'elle commençât à respirer et à sentir. Tout ce qu'elle peut obtenir, c'est d'inspirer le désir de la voir animée. Si l'on veut appeler cela de l'amour, nous l'admettons; mais qu'est-ce qu'un pareil sentiment comparé à cette douceur inexprimable avec laquelle la grâce s'insinue dans les cœurs, à ces liens spirituels et indissolubles par lesquels elle attire les âmes, à ce charme inconcevable dont Pétrarque, avec son ravissant enthousiasme, a si

(1) Voir la suite de ce morceau, sur les plaisirs modérés et décents, à la page 245 de l'Étude ci-dessus.

bien chanté, d'après sa propre expérience, la source et les merveilleux effets? »

Voilà bien, ce nous semble, une apologie complète de l'amour pur et de la beauté idéale; le poème des *Grâces* est rempli de passages analogues, qui suffiraient à démontrer que Wieland n'avait pas, comme on l'a dit trop souvent et sans preuves, renoncé au culte de l'idée et de la beauté surnaturelle. L'ouvrage tout entier n'est qu'une exposition de cette esthétique spiritualiste, tempérée, dans de justes limites, par l'admission de la beauté physique.

---

## § XX.

### *Vers à Psyché* (1776).

Nous réservons pour une époque ultérieure et pour un volume à part les extraits des principales œuvres de Wieland qui ont suivi l'année 1770, c'est à dire du *Nouvel Amadis*, du *Miroir d'or*, des *Abdéritains*, de *Danischmend*, *Gandalin*, *Obéron*, *Pérégrinus Protée*, *Agathodœmon*, *Aristippe*, etc. (1). Les quelques fragments que nous avons pu citer dans cet Appendice ont dû suffire, selon nous, pour donner au lecteur une idée générale de la manière de notre auteur, des changements survenus dans son esprit, et des idées auxquelles il semblait disposé de si bonne heure à s'arrêter.

Il nous a paru intéressant néanmoins, avant de terminer, de citer l'éloge de Gœthe, qui se trouve dans une pièce, insignifiante en apparence, adressée à cette Julie dont il a été question dans l'histoire même de Wieland (2).

« ..... Tout à coup un sorcier se leva au milieu de nous; mais ne croyez pas qu'il vînt à nous avec une figure cadavéreuse, et monté sur un dragon. C'était un beau maître sorcier, avec une paire d'yeux noirs, des

(1) V. pour tous ces ouvrages la première partie de notre Étude, p. 92 à 186.

(2) V. plus haut, p. 106.

yeux enchanteurs pleins de regards divins, également capables de tuer et de ravir. C'est ainsi qu'il s'avança parmi nous, noble et fier, comme un vrai roi des esprits, et personne ne demandait : Qui est celui-là? Au premier coup d'œil nous sentions que *c'était lui!*... Jamais, dans ce monde du bon Dieu, un fils des hommes ne s'est présenté ainsi à nous, réunissant en lui à un tel point tout ce qu'il y a de bon et de fort dans l'humanité!... lui qui, sans être accablé de ce fardeau, embrasse si puissamment toute la nature, pénètre si profondément dans chaque être, et vit néanmoins si intimement dans ce grand tout!

» Voilà ce que j'appelle un sorcier! Comme, avec lui, les jours devenaient des heures! Les heures s'évanouissaient comme des instants, mais des instants que leur richesse et leur valeur égalaient à des jours. Que ne fait-il pas de nos âmes? Qui peut, comme lui, fondre la joie dans la douleur, inquiéter et tourmenter avec tant de charme, et plus doucement faire couler nos pleurs? Qui sait, avec une violence aussi délicieuse, réveiller dans les profondeurs de nos âmes ces sentiments qui, sans lui, dormiraient dans l'obscurité, cachés à nos propres regards?

» O quelles visions, quelles scènes il faisait apparaître à nos yeux! On ne croyait pas entendre ou voir, mais on voyait. Qui pourrait égaler ses peintures, si belles, et pourtant sans jamais être embellies; si merveilleusement vraies; si neuves, et cependant si fidèles? Mais que dis-je, des peintures? Ce sont des créations; avec sa puissance vraiment créatrice, il produit des hommes qui respirent et qui agissent... »

Dans une lettre à Sophie La Roche, du 11 janvier 1776, Wieland parle de son illustre ami avec le même enthousiasme : « Nous avons passé, dit-il, trois jours délicieux, les premiers de cette

année, chez la comtesse et ma Julie. Gœthe a été si bon, si aimable, — si divinement aimable, — que nous étions tous amoureux de lui comme des fous. »

---

## § XXI.

*Liste des principaux articles contenus dans les Miscellanées* (34e, 35e et 36e volume).

« Sur quelques pièces lyriques, écrites autrefois en allemand et portant le nom d'*Alceste* » (1773); étude intéressante et détaillée sur l'histoire de l'opéra en Allemagne avant l'époque de Wieland.

« Sur un passage de l'*Amadis de Gaule.* »

« Sur Aristote » (contre un passage où cet auteur porte un jugement, erroné selon Wieland, sur les peintres grecs de son époque).

« Sur Charlotte Corday » (1793), et la question du meurtre politique.

« Sur l'enthousiasme et l'inspiration » (1775), où Wieland fait l'apologie de cet état de l'âme qu'il a si souvent représenté comme dangereux ou ridicule.

« Sur l'*Alceste* d'Euripide » (1773). C'est au sujet de cet article, excellent à beaucoup d'égards, que Gœthe entra en lice contre Wieland.

« Sur Haller » (1778).

« Sur Ulrich de Hutten » (1776). Cette notice provoqua une étude sur ce même personnage par Herder, qui, sur beaucoup de points, n'est pas d'accord avec notre auteur.

« Sur les Jésuites : un mot en leur faveur » (1789). Au nom de la justice et de la modération, Wieland veut faire revenir ses contemporains de la condamnation, trop sévère selon lui, qu'ils avaient portée contre la célèbre institution.

« Sur les contes » (1786).

« Sur la morale naturelle » (1789).

« Sur Hans Sachs » (1776).

« Sur Salluste, » dont Wieland fait l'apologie.

« Sur les traductions » (1790), dissertation suivie de deux articles sur la traduction de l'*Odyssée* par Voss, et de quelques pages remarquables sur Lucrèce, l'Arioste et le Tasse, qui avaient été traduits en allemand vers cette époque.

« Sur Voltaire, considéré principalement comme historien » (1773). Wieland reproche à l'illustre Français d'avoir accueilli trop légèrement des anecdotes invraisemblables.

« Sur l'éducation des femmes » (1786), que Wieland voudrait voir réformer et devenir moins frivole.

Enfin, nous ne devons pas négliger deux longs « dialogues entre Wieland et le pasteur de *** » (1775), dans lesquels notre auteur a voulu se justifier, lui et ses œuvres, contre les accusations des zélés et des piétistes, et montrer qu'on peut toujours se mettre d'accord, sur la plupart des questions ardues, entre hommes modérés et de bonne volonté, quelle que soit la divergence des opinions.

---

## § XXII.

*Les Dieux, les Héros et Wieland* (de Gœthe; 1774) (1).

Comme pendant à l'éloge qui précède, il est piquant de relire la satire dirigée deux ans auparavant contre Wieland par ce même Gœthe, dont le rédacteur du *Mercure* est tellement épris. On a vu plus haut (2) comment cette satire a été l'occasion première de

(1) Gœthe, œuvres complètes, 7e vol., p. 211 (éd. Cotta, 1840).

(2) V. p. 139 et 343.

l'amitié qui unit entre eux ces deux hommes si remarquables; nous donnons ici une rapide esquisse de l'opuscule de Gœthe.

La scène se passe aux enfers, où Mercure se plaint du travestissement que lui fait subir Wieland, ainsi qu'à Euripide et aux héros de ses tragédies. Euripide vient aussi formuler ses accusations, et reproche à Wieland « de ne pas avoir une veine de sang grec dans le corps; » puis il résume les attaques de notre auteur contre l'*Alceste* grecque, publiées dans le *Mercure allemand*.

Alceste et Admète ajoutent leurs railleries à celles d'Euripide contre le drame de Wieland, et celui-ci paraît enfin lui-même, en bonnet de nuit : la discussion s'engage d'une manière sérieuse, et l'on fait un procès en règle à notre poète : 1° pour avoir mis sur la scène des caractères de pure convention; 2° pour ses notes sur Shakespeare, où il semble ne pas apprécier à sa valeur le grand poète anglais. C'est encore pis quand Hercule vient se mettre de la partie, et lui reproche vivement d'avoir défiguré tous les héros grecs, à commencer par lui, d'avoir mal compris Homère, de toujours parler de vertu, bien que ses poésies l'attaquent sans cesse, etc. Le plus grand reproche qu'Hercule fait à Wieland, c'est d'avoir idéalisé les héros grecs : on voit que Gœthe en veut surtout à notre auteur de ne pas avoir encore secoué entièrement le joug de l'idéal, et de ne pas donner un caractère assez réel à ses personnages.

La plupart des plaisanteries que contient cette satire sont peu mordantes; on peut reprocher cependant à Gœthe de faire tenir à son adversaire des propos par trop naïfs.

---

## § XXIII.

### *Entrevue de Wieland et de Napoléon, à Weimar, en 1808.*

Pendant les conférences d'Erfurt, l'Empereur avait fait inviter Wieland à un bal de la cour : le poète s'était excusé, à cause des infirmités de sa vieillesse; mais il avait assisté à une représentation donnée par Talma au théâtre de Weimar, et attiré l'attention de Napoléon, qui voulut savoir quel était ce vieillard à la figure expressive, au regard animé, avec son costume antique et son petit

bonnet noir. Le même soir, au bal qui suivit le spectacle, Wieland, mandé par l'Empereur, se rendit auprès de lui. Voici comment il raconte lui-même cette curieuse entrevue :

« Napoléon vint à moi, de l'autre côté de la chambre. La duchesse me présenta; et pendant qu'elle ajoutait quelques mots pleins de bienveillance et de grâce, l'œil étincelant de l'Empereur restait fixé sur moi. Personne ne fut jamais doué de la faculté de pénétrer dans les replis de l'âme humaine à un plus haut degré que cet homme extraordinaire. Il me devina; il vit que, malgré ma réputation, je n'étais qu'un bonhomme sans prétention et sans détour. Dès qu'il sut à qui il avait affaire, son ton, ses manières devinrent paisibles, confiants, ouverts; le monarque avait disparu. Il causait avec moi comme avec un ami d'enfance : lui-même n'était plus qu'un bonhomme. La conversation dura plus d'une demi-heure; et, comme j'étais las de me tenir debout, je lui demandai sans cérémonie la permission de me retirer. « Eh bien! allez, me répondit-il de l'air le » plus amical; bonsoir! »

» Nous avions parlé de beaucoup de choses, et surtout de César, héros de la tragédie de Voltaire, que les acteurs français venaient de représenter. « C'est, disait l'Empe- » reur, un des plus grands hommes de toute l'histoire; » sans une faute impardonnable, ce serait le plus grand » de tous. » Je cherchais en vain à deviner quelle était cette faute. L'Empereur lut dans mes yeux la question tacite que je m'adressais : « Vous ne savez pas quelle » faute? continua-t-il. César connaissait depuis long- » temps ceux qui l'assassinèrent : il fallait les prévenir. » — Les prévenir? me disais-je à moi-même; Napoléon l'eût fait, mais non César.

» De César, la conversation passa aux Romains, le plus grand peuple du monde, selon Napoléon. Pour ce qui est des Grecs, il ne les estimait pas. « Qu'est-ce, me

» disait-il, que cette rivalité querelleuse de deux ou trois » petites démocraties, de deux ou trois misérables cités? » les Romains ont changé le monde et l'ont conquis. » J'essayai de relever un peu le mérite de la littérature grecque. Napoléon la traita tout aussi mal que leur politique, et n'excepta de cette condamnation générale qu'Homère, « que je préfère à Ossian, ajouta-t-il. » Quant à l'Arioste et aux poètes légers ou gracieux, il n'avait pour eux que du mépris, et les traitait précisément comme le cardinal d'Este traitait le poète favori de sa maison. En frappant l'auteur de *Roland le Furieux*, il oubliait sans doute qu'il me donnait à moi-même, auteur d'*Obéron*, un soufflet sur la joue de l'Arioste. Je me hasardai à lui demander pourquoi, en réformant le culte, il n'avait pas tenté de l'empreindre d'une teinte philosophique, qui s'accordât avec les idées du siècle. « Mon cher » Wieland, me répondit-il avec un sourire, mon culte » n'est pas fait pour les philosophes. Les philosophes ne » croient ni à moi ni à ma religion. Quand je travaillerai » pour eux, je ferai bien autre chose. »

» Le conquérant m'avait traité avec les plus aimables égards; il avait mis dans sa conversation de la grâce, du charme et de l'abandon; et cependant, en dépit de lui-même et de ce qu'il y avait de flatteur dans cette entrevue, il me sembla, quand elle fut terminée, que j'avais causé avec un *homme de bronze*. »

# TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE ..... VII

INTRODUCTION.

CHAPITRE I. — De la littérature allemande dans la première moitié du XVIII^e siècle ..... 1

CHAPITRE II. — De la littérature allemande pendant la carrière de Wieland ..... 16

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE WIELAND.

CHAPITRE I. — Œuvres de sa première jeunesse ..... 29

CHAPITRE II. — Œuvres de la seconde période, ou de l'âge de transition ..... 52

CHAPITRE III. — Œuvres de la troisième période, ou de l'âge mûr et de la vieillesse de Wieland.

SECTION I. *Agathon* ..... 72

SECTION II. *Musarion;* les *Grâces* ..... 88

SECTION III. Suite de l'histoire de Wieland (1768-1772); poèmes érotiques : *Contes en vers, Combabus, Aspasie,* le *Nouvel Amadis* ..... 92

SECTION IV. Derniers poèmes érotiques de Wieland : *l'Amour accusé, Sixte et Claire, Contes d'hiver et d'été, Gandalin, Geron le Courtois, Clélie et Sinibald* ..... 103

SECTION V. *Obéron* ..... 113

SECTION VI. Poésies diverses de Wieland ..... 120
SECTION VII. Fin de l'histoire de Wieland (1772-1813). Ses dernières œuvres dramatiques (opéras et comédies)..... 124
SECTION VIII. Romans politiques : *le Miroir d'or, l'Histoire de Danischmend, les Abdéritains.* — Opuscules contre Jean-Jacques Rousseau ..... 139
SECTION IX. Écrits purement philosophiques ou religieux : *Pérégrinus Protée, Agathodœmon, Aristippe, Ménandre et Glycérion, Cratès et Hipparchie, Euthanasie,* etc ..... 171
SECTION X. Opuscules divers sur les lettres, les arts, les sciences et l'histoire. Miscellanées..... 186

## DEUXIÈME PARTIE.

### APPRÉCIATION LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE I. — Wieland considéré comme poète et littérateur; ses efforts pour améliorer chez les Allemands la langue, le style, la composition et le goût ..... 195

CHAPITRE II. — Wieland philosophe et moraliste; son penchant pour la satire.
SECTION I. Aperçu général de sa philosophie ..... 217
SECTION II. Son esthétique et sa morale..... 238
SECTION III. Ses opinions religieuses ..... 253
SECTION IV. Ses jugements sur les philosophes et leurs systèmes. 268

CHAPITRE III. — Wieland historien et auteur politique; idées neuves, goût pour le paradoxe ..... 282

CHAPITRE IV. — Wieland traducteur et imitateur des littératures anciennes ou étrangères..... 303

## TROISIÈME PARTIE.

### INFLUENCE DE WIELAND.

CHAPITRE I. — Jugements portés sur lui par ses contemporains.... 337

CHAPITRE II. — Jugements de la jeune Allemagne et des critiques étrangers ..... 349

CHAPITRE III. — Les amis et les disciples de Wieland..... 365

CHAPITRE IV. — Conclusion : du rôle de Wieland dans la littérature allemande, dans l'histoire générale des lettres et dans celle de l'humanité..... 377

## APPENDICE

CONTENANT DES ANALYSES ET EXTRAITS DES ŒUVRES DE WIELAND.

§ I. *Poème de la nature*..... 389
§ II. *Épîtres morales*..... 396
§ III. *L'Anti-Ovide*..... 401
§ IV. *Le Printemps*..... 402
§ V. *Contes en vers*..... 404
§ VI. *Lettres des morts*..... 406
§ VII. *L'Épreuve d'Abraham*..... 407
§ VIII. *Conseils à une amie*..... 409
§ IX. *Timoclée*..... 411
§ X. *Cyrus*..... 413
§ XI. *Araspe et Panthée*..... 414
§ XII. *Théagès*..... 418
§ XIII. *Contes badins*, en vers..... 421
§ XIV. *Don Sylvio de Rosalva*..... 422
§ XV. *L'Hexaméron de Rosenhain*..... 427
§ XVI. *Idris et Zénide*..... 428
§ XVII. *Agathon*..... 431
§ XVIII. *Musarion*..... 438
§ XIX. *Les Grâces*..... 442
§ XX. *Vers à Psyché*..... 445
§ XXI. *Liste des principaux articles contenus dans les Miscellanées* 447
§ XXII. *Les Dieux, les Héros et Wieland*..... 448
§ XXIII. *Entrevue de Wieland et de Napoléon*..... 449

BIBLIOTHÈQUE
DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS